Uranisme et unisexualité : étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel / par Marc André Raffalovich



URANISME

ET UNISEXUALITÉ

BIBLIOTHÈQUE DE CRIMINOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DU Dr A. LACASSAGNE XV

à l'Académie de Lyon

Lacassagne

URANISME ET UNISEXUALITÉ

ÉTUDE

SUR DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DE L'INSTINCT SEXUEL

par

Marc-André RAFFALOVICH



LYON
A. STORCK, ÉDITEUR
78, Rue de l'Hôtel-de-Ville

PARIS
MASSON & Cie, ÉDITEURS
120, Boulevard Saint-Germain

1896

A MONSIEUR LACASSAGNE

HOMMAGE DE SYMPATHIE RECONNAISSANTE

Filiæ Luxuriæ sunt octo, scilicet cœcitas mentis, inconsideratio, præcipitatio, amor sui, odium Dei, affectus præsentis sæculi, et desperatio futuri sæculi.

Thomas Aquinas.

A cause d'un parti-pris de pudeur mal placée, ces questions n'ont été abordées au point de vue scientifique qu'avec une certaine timidité. Les auteurs, même ceux qui se croient le plus émancipés, craignant d'être soupçonnés de pornographie, ou d'inconvenance scientifique, se répandent avec la fougue d'un prédicateur en épithètes variées sur un vice *qu'ils qualifient d'abomination, de monstruosité, d'infamie, etc., etc., comme si le caractère véritablement extraordinaire de ces faits, dans toutes les sociétés, à toutes les époques de l'histoire, ne devait pas attirer l'attention du psychologue.*

A. LACASSAGNE.



AVIS AU LECTEUR

72, South Audley Street, Londres W.

Je serai très reconnaissant envers celui qui voudra bien me faire part de quelque erreur de fait commise par moi, ou qui aura l'obligeance de m'indiquer des documents littéraires ou historiques soit à l'appui de mes théories, documents et conclusions, soit en contradiction avec elles.

André RAFFALOVICH

TABLEAU RÉSUMÉ DES SEXUALITÉS

On peut diviser les uranistes en ultra-virils, virils, efféminés, passifs.

A.— Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, sans rapports hétérosexuels ou malgré ces rapports.

B. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme cédant aux circonstances, au milieu, à la volonté, et après la puberté s'alliant à l'hétérosexualité acquise ou lui cédant.

C. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (partiel) n'excluant pas des instincts hétérosexuels déjà présents avant ou dès la puberté, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

A.— Hétérosexualité congénitale, incoercible toute la vie, sans rapports unisexuels ou malgré ces rapports.

B. — Hétérosexualité congénitale, cédant aux circonstances, au milieu, à la volonté, et après la puberté s'alliant à l'unisexualité acquise ou lui cédant.

C.— Hétérosexualité congénitale n'excluant pas des instincts unisexuels ou uranistes déjà présents avant ou dès la puberté, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

A. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, sans rapports hétérosexuels, comprenant tous ceux qui n'ont jamais eu de rapports sexuels avec une femme.

1). — Qui n'en ont jamais eu le désir.

2). — Qui en ont eu le désir si fugitif, si peu physique, si peu important, qu'ils n'ont pas été tentés de le rappeler et de le satisfaire.

Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie malgré des rapports hétérosexuels, comprenant tous ceux

3). — Qui ont cru en vain qu'un mariage ou une liaison féminine les rendrait heureux, et qui ont reconnu leur erreur, et n'ont subi aucune modification ou même ont vu leur uranisme augmenter. Sans être impuissants vis-à-vis de la femme, elle ne leur donne que peu de jouissance physique, peu de volupté intellectuelle, ou aucune. La volonté et l'illusion les ont rapprochés de la femme. Le coït avec la femme de leur choix équivaut à la masturbation pour un homme rebelle à cet acte.

4). — Qui ne se rendant pas compte de leur uranisme ont commencé par des rapports avec des femmes pour en arriver à la connaissance de leur vie sexuelle, et dont l'uranisme n'a pas été modifié ou a été exagéré par ces rapports. Ne pas les confondre avec les hétérosexuels qui deviennent invertis.

5). — Qui ont eu des rapports avec des femmes par nécessité sociale ou légale, curiosité, imitation, vanité, affection, entraînement, jalousie, vengeance, mais sans modification ou avec exagération de leur uranisme.

B.—Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (sous l'influence des circonstances, du milieu, de la volonté, de l'habitude du vice), s'alliant après la puberté, après le développement de la vie sexuelle, à l'hétérosexualité acquise ou lui cédant.

6). — S'alliant avec l'hétérosexualité acquise, soit simultanément, soit avec périodicité, aboutissant à la tolérance sexuelle acquise des sensuels, à l'indifférence sexuelle acquise des froids. C'est l'hermaphrodisme psychique de quelques auteurs, expression qui me semble déroutante.

7). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise et lui cédant après une lutte plus ou moins prolongée (une lutte qui endommage plus ou moins les faibles), sans périodicité et sans retour. C'est sur cet état que comptent les pères qui envoient leur fils au collège. Par contre un grand caractère peut sortir grandi de la lutte.

C. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (partiel) n'excluant pas des instincts hétérosexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, persistant avec eux, ou leur cédant.

8). — Etouffant les instincts hétérosexuels (*a*) avant la puberté, (*b*) à l'âge de la puberté, (*c*) après le développement de la vie sexuelle.

9).— Persistant en même temps que les instincts hétérosexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

10). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise sans retour et sans périodicité.

A. — Hétérosexualité congénitale incoercible toute la vie, sans rapports unisexuels, comprenant :

1). — Ceux qui non seulement n'ont jamais eu de relations sexuelles ou sensuelles avec un mâle, mais qui n'ont jamais, pas même fugitivement, et à aucun moment de leur vie impubère ou pubère, au collège, à la caserne, à la prison, en Afrique, en Asie, comme en Europe, envisagé la possibilité d'actes, de penchants, de sentiments unisexuels sensuels, et qui trouveraient plus naturel et imaginable n'importe quel acte sexuel ou sensuel avec n'importe quelle femme, ou la masturbation solitaire, que n'importe quel acte sexuel ou sensuel avec n'importe quel mâle.

C'est l'hétérosexualité acquise et congénitale ; elle doit autant à l'éducation qu'à la nature.

1 *bis*). — Ceux qui tout en conservant ce point de vue se laissent aller à connaître la sodomie active dans certains pays, dans certaines conditions, soit avec de jeunes garçons féminins ou eunuques, soit avec des femmes. C'est la sodomie des hétérosexuels qui ont appris ce vice par déviation du coït vaginal ou par absence de femmes. Ils recherchent un spasme plus précieux que celui de la masturbation. Ils ne sont ni invertis ni unisexuels. Ils ont pour but sexuel la pénétration du corps qui leur sert.

2). — Les efféminés qui n'ont de rapports sexuels qu'avec des femmes. On trouve parmi eux des fétichistes, des saphiques, des masochistes.

Hétérosexualité congénitale toute la vie malgré des rapports unisexuels, comprenant

3). — Ceux qui ont eu des rapports unisexuels par nécessité, crainte, pauvreté, jeunesse, inexpérience, absence de femmes, exemples, lectures, affection, entraînement, obéissance, vanité, cupidité, le désir de s'emparer de quelqu'un de puissant, par isolement social ou sentimental, par orgueil, révolte, ivresse, occasion, promiscuité, etc., mais sans modification de leur hétérosexualité.

B. — Hétérosexualité congénitale (sous l'influence de toutes les causes énumérées plus haut, ou sous l'influence d'un inverti supérieur) s'alliant après la puberté, après le développement de la vie sexuelle, à l'inversion acquise ou lui cédant.

4). — S'alliant avec l'inversion acquise, soit simultanément, soit avec périodicité.

5). — Aboutissant à l'inversion sexuelle acquise sans retour et sans périodicité.

C.— Hétérosexualité congénitale n'excluant pas des instincts unisexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, persistant avec eux, ou leur cédant.

6). — Étouffant les instincts unisexuels (*a*) avant la puberté, (*b*) à l'âge de la puberté, (*c*) après la puberté.

7). — Persistant en même temps que les instincts unisexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

8). Aboutissant à l'inversion sexuelle sans retour et sans périodicité.

NOTE SUR L'IMPUISSANCE

Je n'ai pas admis l'inversion sexuelle causée par impuissance (congénitale ou acquise) vis-à-vis de la femme, parce que cette cause ne peut déterminer la suppression de l'hétérosexualité ou le développement de l'unisexualité. On sait que la castration ne supprime pas nécessairement le penchant pour les femmes. D'après Richard Burton les eunuques mariés mordraient leurs femmes à un certain moment si on ne leur donnait pas quelque chose, un mouchoir, un coussin, à déchiqueter. Sans en arriver à de telles violences, l'impuissant peut aimer d'autant plus le sexe féminin qu'il est impuissant; il peut rechercher son contact, tous les coïts excepté le fécond, le saphisme réciproque ou unilatéral, la succion pénienne ou vaginale, tous les plaisirs ou toutes les concessions de la demi-vierge prostituée, déflorée ou *intacta*; ou il peut descendre à l'abjection criminelle et infâme, à la passion contre nature: celle des petites filles.

Il n'y a pas de chemin logique menant de l'impuissance à l'unisexualité : seulement l'impuissance des unisexuels les conduit moins aisément au crime que celle des hétérosexuels, elle ne s'exaspère pas jusqu'à la défloration manuelle de la petite fille, certes plus criminelle que la manustupration, car le viol manuel est un viol physique et moral, la manustupration un révoltant viol moral.

Mettant de côté les abjects, les criminels et les grands (princes, millionnaires, ambassadeurs), les impunis, les impunissables, et aussi les impuissants hétérosexuels, pour revenir aux impuissants (absolument ou relativement) uranistes, on trouvera parmi eux beaucoup de passifs, d'efféminés et de virils épuisés Ces passifs, ces efféminés ne sont pas nécessairement des sodomites passifs, comme le parti-pris des ignorants le croirait de suite, mais on trouverait parmi eux des hommes (quelquefois de belle allure, de belle prestance) dont l'union normale est le coït périnéal antérieur (eux jouant un rôle tout à fait passif) souvent considéré

comme le coït normal de l'inverti passif ; d'autres se prêtent à toutes les exigences, tout en conservant la demi-virginité anale, si j'ose ainsi m'exprimer ; d'autres sont des sodomites passifs. Ces impuissants (impuissants dans le sens que l'instant phallique et l'éjaculation — quand elle a lieu — dépendent du plaisir donné et de l'idée que le passif s'en fait) arrivent au summum des plaisirs surtout d'une façon plus que d'une autre, suivant la division à laquelle ils appartiennent, mais se prêtent par complaisance aux autres façons, et s'attachent surtout à celui ou à ceux dont la volupté favorite complète la leur.

Quand cette impuissance n'est qu'un épuisement ou une défaillance, l'uraniste viril peut se comporter passivement sans en devenir efféminé ou passif, excepté pendant l'acte sexuel. Le viril peut aussi par économie physique accepter le rôle passif.

Quand cette impuissance est précoce et persistante, ou acquise de bonne heure, l'uraniste tendra vers l'effémination, vers la passivité morale, intellectuelle, vers la dégénération et l'imitation baroque de la femme.

PRÉFACE

C'est le devoir et le droit de tout homme bien équilibré de se rendre compte de la psychologie de l'inversion sexuelle, congénitale ou acquise, de l'uranisme et de l'unisexualité, de la psychologie des actes ou des penchants unisexuels. L'unisexualité est très répandue aujourd'hui ; elle l'a toujours été. Si l'on demande pourquoi l'inversion sexuelle (uranisme, unisexualité, homosexualité, instinct sexuel contraire) prend aujourd'hui une plus grande importance qu'autrefois, pourquoi c'est une question du jour, une question urgente, la réponse est aisée : les invertis augmentent avec l'accroissement de la population ; toutes les causes physiques, sociales, physiologiques, pathologiques, morales, qui influent sur l'humanité, influent sur l'inversion, la produisent et la modifient ; les invertis commencent à se compter, à se dénombrer, et les invertis débauchés ou vils, ou de moindre valeur sociale et morale tendront plus à s'accroître que les invertis virils, ou tendres et bons, ou inoffensifs.

Chaque citoyen en âge de remplir ses devoirs de citoyen, qu'il soit père ou mari, ou instructeur ou disciple, ou chef ou serviteur, préposé ou subordonné, maître ou élève, a le droit et le devoir de connaître l'inversion sexuelle, absolue ou momentanée, de combattre et de prévenir la débauche, le crime, le vice, d'apprendre et d'enseigner le rôle social de l'inversion, la morale unisexuelle, les devoirs de l'unisexuel envers lui-même, envers les unisexuels, envers les hétérosexuels, envers les femmes et les enfants ; les devoirs de l'hétérosexuel envers l'unisexuel ne sont pas moindres, ni moins difficiles, ni moins indispensables.

Aucun homme, aucune femme, n'a le droit d'éveiller les convoitises ignorées, ou les luxures latentes, ou les curiosités de la jeunesse : aucun n'a le droit de rendre plus courte ou moins complète la précieuse durée de l'enfance impubère, ou plus périlleuse l'inévitable difficulté de la puberté ; aucun homme n'a le droit de faire mûrir par persuasion ou par corruption, par force douce ou par force brutale, la jeune puberté, la puberté précoce, la puberté indécise.

Il est sot, il est inique, de permettre à la majorité de croire que tout lui est permis et que rien ne l'est à la minorité. Il est sot, il est inique à la minorité de se croire tout permis parce que rien ne lui est accordé. Pour restreindre les dangers et les ravages de l'unisexualité il faut restreindre les ravages et les dangers de l'hétérosexualité. Les hétérosexuels, par leur exemple et leur conduite, ont créé bien des invertis. C'est à eux maintenant de se réformer s'ils veulent réformer leurs frères non-conformistes. Il y a une relation constante entre la conduite et les principes des unisexuels et la conduite et les principes des hétérosexuels. Le relâchement des uns est le relâchement des autres. Sexuellement, tous les hommes sont solidaires. La psychologie sexuelle a bien des ramifications, elle n'a pas de contradictions essentielles.

Si la justice et la science ne se joignent pas pour étudier et rendre claire l'unisexualité, la corruption des mœurs, je le crains, se chargera, et bien mal, de cette tâche.

Si l'alchimie a cédé devant les progrès de la chimie, si l'astrologie a servi à l'astronomie, si les sorciers et les sorcières ne sont plus que des médecins ou des charlatans ou des fous, si la persécution des magiciens ou des hérétiques ne conduit plus (excepté bien sporadiquement) à la brutalité, à la cupidité, à la méchanceté des persécuteurs comme à la méchanceté, à la folle et hystérique vanité et au mensonge des persécutés ; je ne vois pas pourquoi le vingtième siècle ne pourrait célébrer la découverte de la pathologie sexuelle (1).

(1) Ce n'est pas une utopie. Les hommes ne seront pas, peut-être ou probablement, le moins du monde meilleurs, mais ils sauront mieux s'entr'aider, le vice de l'un sera moins l'apologie du vice de l'autre, et l'indifférence ou le manque de conscience ne seront plus les principales causes de la tolérance.

Tout homme, Gœthe l'a dit, a droit à une philosophie qui ne détruit pas son individualité, sans pour cela endommager l'individualité des autres. C'est l'origine psychologique des philosophies. Et mon étude de certaines manifestations de l'instinct sexuel repose sur cet axiome indestructible, selon moi, incontestable.

URANISME ET UNISEXUALITÉ

Le 15 janvier 1894, les *Archives d'Anthropologie criminelle* ouvrirent une enquête sur l'inversion sexuelle, et j'envoyai quelques observations en réponse au paragraphe 1 du questionnaire :

« Quelles sont vos idées, vos théories, vos hypothèses sur la question? — Que pensez-vous des causes du mal, de son étendue, de ses remèdes ? »

Voici ma réponse qui parut le 15 mars 1894 : En ma qualité d'observateur et vivant beaucoup dans le monde, j'ai connu et reconnu beaucoup d'invertis. Leurs aveux sérieux, tristes, futiles, impudents, leurs mensonges et leurs réticences, m'ont appris bien des choses ignorées ou négligées (1).

Voici quelques observations : Les invertis ne se contentent pas du tout de la vieille explication de l'âme féminine dans un corps masculin. Certains sont plus masculins que les hommes habituels, et se sentent portés vers leur propre sexe en raison de la ressemblance. Ils disent qu'ils méprisent trop les femmes pour être efféminés.

D'autres croient que la similarité est une passion comparable à celle suscitée par la dissimilarité sexuelle. Hommes, ils aiment un homme; mais ils affirment que s'ils étaient femmes, ils aimeraient une femme. Ce sont les unisexuels par excellence. Ce sont aussi les supérieurs, les plus intéressants, les seuls peut-être qui ne

(1) Même après deux années d'étude consciencieuse, les observations qui suivent me semblent justes, seulement l'usage du mot perverti peut dérouter. Je me servis alors de ce mot pour résumer ces états fort différents les uns des autres que Krafft Ebing nomme hermaphrodisme psychique acquis, étiquette qui ne me satisfaisait pas alors et qui me suffit encore moins maintenant. Les pervertis dont je parle deviennent unisexuels d'hétérosexuels, ou unisexuels d'hétérosexuels à penchants uranistes, par vice, impuissance, vanité, cupidité, vénalité, ambition, snobisme, tout ce qui gâte un homme sans droiture et sans force de caractère.

mentent pas pour le plaisir de mentir ou sans le savoir. On pourrait admettre (et ce serait une règle assez générale) que plus un unisexuel a de valeur morale, moins il est efféminé.

C'est une erreur de croire que les unisexuels, les invertis, se reconnaissent entre eux. C'est une de leurs vantardises, et qui a été fort répétée. Mais un de leurs sujets de conversation est justement de se demander si tel ou tel partage leurs goûts, leurs habitudes ou leurs tendances. Les efféminés se reconnaissent naturellement, mais on les reconnaît aussi aisément sans être efféminé soi-même. La prudence, l'amour-propre, l'orgueil, le respect de soi-même, une affection profonde, mille sentiments empêchent un unisexuel de se livrer ainsi, s'il n'est pas un débauché, ou très efféminé.

Je crois que les invertis de naissance sont moins vicieux, moins libertins, plus honnêtes, plus estimables que la plupart des pervertis. On peut sans trop d'inconvénients (ou même sans aucun) être lié d'amitié avec un inverti-né, mais il ne m'est jamais arrivé de trouver un perverti dont la perversion était uniquement sexuelle. Il est pourtant possible que des circonstances exceptionnelles (l'isolement, l'influence d'un inverti remarquable et supérieur) agissent sur un individu et l'invertissent sans trop endommager le reste de son caractère. Dans ces cas l'on ne s'apercevrait pas de l'inversion, car elle serait bornée à des rapports avec un seul individu, l'inverti supérieur, et elle pourrait à la longue s'affiner au point d'être méconnaissable. Et quant à l'inversion produite par l'isolement, elle pourrait disparaître avec cet isolement, ou, si elle persistait, elle pourrait rester absolument sexuelle.

C'est chez l'inverti de naissance que l'inversion se trouve le plus souvent absolument sexuelle. L'inverti-né s'habitue à son caractère, son inversion ne lui est pas apprise par le vice, ou par l'impuissance, ou par la vanité, ou par l'amour du gain, ou par imitation, ou par lâcheté, ou par crainte, ou par le désir de s'emparer de quelqu'un qui est nécessaire ou utile — toutes causes de la perversion.

Les médecins qui essayent de guérir les invertis n'ont pas assez remarqué les dangers auxquels ils exposent leurs malades : ils peuvent transformer leur inverti en un perverti. Je ne crois pas

énormément aux guérisons permanentes du sens sexuel — toute guérison imparfaite peut faire d'un inverti un perverti. — Et si l'inverti est dangereux et contagieux, le perverti l'est beaucoup plus. Il a plus de points de contact avec le jeune homme normal, il l'effarouche moins, il s'empare de lui moins profondément que l'inverti, mais plus aisément. Les hommes qui ont séduit, corrompu, souillé les âmes et les vies de leurs semblables plus jeunes sont d'habitude des pervertis. Ils n'ont pas toujours été unisexuels. Ils ont plus de prise. Ils sont plus vicieux. L'unisexuel qui s'essaie à la bissexualité devient aussi corrompu que l'homme sexuel normal qui s'essaie à l'unisexualité ; il a tous les vices, ceux qui lui reviennent et les autres. Que les médecins guérisseurs se rappellent ceci avant d'entreprendre un inverti-né.

Au lieu de joindre à ce qu'il a d'anormal les vices de l'homme normal, l'inverti supérieur (c'est le seul qui pourrait vivement désirer changer son état : les invertis inférieurs trouvent trop facilement des satisfactions adéquates) pourrait (bien dirigé) tenter de s'élever au-dessus de lui-même et de son vice. Les tendances de notre époque, le mépris qu'on a pour la religion rendent la chasteté plus difficile pour chacun, et l'inverti en souffre plus que les autres. En présence d'un inverti honnête, au lieu de tâcher d'en faire un coureur de filles, et ensuite le mari malheureux d'une femme peu heureuse, et le père d'enfants qui souffriront plus ou autant que lui, il faudrait essayer de l'occuper, de l'intéresser, de lui montrer des horizons qu'il pourrait atteindre à force d'efforts et de volonté. Si la chasteté était une vertu plus accréditée, je la conseillerais aux médecins comme un remède plus efficace que l'envoi de l'inverti à une « puella » pour le préparer au mariage et à la paternité. Il vaudrait mieux ne pas augmenter le nombre des maris et des pères invertis, pervertis. Au lieu de montrer à l'inverti l'état normal qui lui est impossible comme le but, il faudrait lui faire espérer d'arriver un jour bien au-dessus de l'état normal. Mais comment est-ce possible sans honorer un peu plus la chasteté ? Quant à l'inverti qui veut se marier pour avoir des enfants, son désir est presque coupable ; s'il se marie par convenance sociale, pour se réhabiliter, pour faire plaisir à sa famille, il devrait

épouser une femme plus âgée que lui, une femme du monde, qui n'ignore rien et qui accepte la situation. Même alors l'avenir est fort douteux.

Les femmes d'aujourd'hui s'intéressent bien à l'unisexualité masculine. On en parle beaucoup à présent ; les femmes sont très renseignées à ce sujet ; non seulement les femmes unisexuelles (qui sont toutes complices des hommes unisexuels à tous les degrés, du platonisme à l'abjection),mais aussi les femmes honnêtes. Les femmes n'ont pas peu contribué au sans-gêne de l'unisexualité masculine mondaine. Arrivées à un certain âge, les femmes qui ne s'attirent plus l'hommage des vrais hommes, s'entourent d'hommes unisexuels qui leur font la cour pour la galerie. C'est ainsi que des invertis et des pervertis, qu'on devrait enfermer dans des maisons de santé ou dans des établissements pénitentiaires, vont dans le monde et y sont des foyers d'infection (1).

LA MÉTHODE

On a tant étudié la psychopathie sexuelle, la pathologie de l'inversion sexuelle qu'il est devenu indispensable de remonter plus haut et plus loin, de poursuivre la psychologie de ces manifestations de l'instinct sexuel que l'on nomme uranisme, inversion sexuelle, sexualité contraire, unisexualité, homosexualité.

Pour parler de l'inversion sexuelle avec compétence il faut se placer à un point de vue qui n'est pas celui de l'homosexuel, sans pour cela accepter le point de vue de l'hétérosexuel ; sinon, tout

(1) La sodomie (coït anal) n'est pas le but sexuel de l'inverti, pas plus qu'il ne l'est de l'hétérosexuel. Pourtant, ils peuvent également, s'y livrer « Les cas de sodomie conjugale ne sont pas rares. Les prostituées dans les maisons publiques se livrent souvent au coït anal » (Lacassagne).

« Si j'osais exprimer le résultat de mes observations, je dirais que, depuis plusieurs années, je constate une progression évidente dans ces actes. Le saphisme et la sodomie augmentent dans des proportions inouïes. Il semble que la femme, soit par indifférence, soit parce qu'elle cherche de nouvelles sensations sensuelles, soit parce qu'elle désire augmenter son lucre, ou parce qu'elle veut satisfaire les passions honteuses des hommes qui, de leur côté, cherchent de nouveaux plaisirs pour exciter ou

ce qu'on écrit fait seulement plus ou moins de tort à la vérité et devient un document de plus ou moins de valeur pour les psychologues et les moralistes de l'avenir.

Je n'ignore pas la difficulté de l'entreprise, mais elle n'a rien d'impossible. Je voudrais appliquer à la psychologie des hommes, à la connaissance des hommes, un peu de cette équité critique rêvée et indiquée par Sainte-Beuve. Ainsi, dans le passage suivant si je substitue à Raphaël *la Nature*, ou *ce qui est dans la nature*, ou *le but de la nature*, et au mot art le mot *Morale*, on aura une impression obscure de ce que je compte éviter :

« Un jour que, devant une toile de Raphaël, un de nos peintres modernes, grand esthéticien encore plus que peintre, homme à vastes idées et à plans grandioses, avait développé devant quelques élèves une de ces théories sur l'art chrétien et sur l'art de la Renaissance, oùle nom de Raphaël sans cesse invoqué sert de prétexte, il se retourna tout d'un coup en s'éloignant, et, en homme d'esprit qu'il est, il s'écria : Et dire que s'il nous avait entendus, il n'y aurait rien compris ! Je ne voudrais jamais que telle chose se pût dire de l'auteur, de l'artiste (1) que l'on explique, même après des siècles, et que l'on commente. »

Après l'apologue, Sainte-Beuve fait entrevoir la méthode :

« Je sais que les points de vue changent et se déplacent ; qu'en avançant dans la marche, et d'étape en étape, de nouvelles perspectives s'ouvrent vers le passé et y jettent des lumières parfois imprévues. On peut donc, jusqu'à un certain point, voir dans une œuvre autre chose encore que ce qu'y a vu l'auteur, y démêler ce qu'il a émis à son insu et ce à quoi il n'avait pas songé

réveiller leur sens génital affaibli ou absent, il semble, dis-je, que la femme préfère le saphisme au coït, le coït anal au coït vaginal, de même que l'homme, de son côté, porte plutôt ses préférences sur le saphisme ou sur la sodomie... Actuellement sur 86 malades le quart au moins présente les déformations anales de la sodomie. »

M. le docteur Martineau, médecin de Lourcine (1884), admet la fréquence de la sodomie conjugale qu'il rapporte à une de ces trois causes : ignorance, brutalité, jalousie.

Sans être un but, la sodomie, on le voit, peut être un moyen sexuel chez l'unisexuel ou chez l'hétérosexuel. Elle est probablement plus fréquente chez l'hétérosexuel pour des causes que je développerai plus loin.

(1) Et de l'homme que l'on explique, que l'on commente.

expressément. *De même qu'il aurait certainement beaucoup à nous apprendre*, s'il nous était donné de le revoir, *et que nous serions ramenés au vrai sur bien des questions où nous allons au delà, on pourrait, je le crois, lui apprendre sur lui, à lui-même, quelque chose de nouveau.* Là (si on y réussissait) serait la gloire légitime du critique ; là, sa part légitime d'invention. *Aussi aimerais-je que, lorsqu'on écrit* sur un auteur (1) (et j'entends surtout parler d'un poète ou d'un artiste, d'un auteur (1) de sentiment ou d'imagination) *on se le figurât présent et écoutant ce que nous en disons. Cette supposition, au premier abord, pourrait intimider, mais un peu de timidité ne messied pas...*

« Cette première impression de pudeur serait bientôt dissipée, et l'on se mettrait à parler, à disserter...... avec liberté, avec hardiesse, en se figurant quelquefois qu'on le surprend bien un peu et qu'on l'étonne, mais en s'efforçant tout aussitôt de le convaincre et de le gagner à son sentiment. On serait animé par une idée bien flatteuse et par un puissant mobile, par la pensée qu'on l'instruit, lui aussi, qu'on lui fait faire un pas de plus dans la connaissance de lui-même et de la place qu'il tient... On jouirait de sentir qu'on lui lève un voile qui lui cachait quelque portion, qu'on lui explique mieux qu'il ne le savait son action sur les hommes, en quoi elle a été utile et salutaire et croissante ; on oserait ajouter en quoi aussi elle a été moins heureuse et parfois funeste. Les soins qu'on mettrait à toucher ces endroits défectueux pour la morale ou pour l'art, et les précautions qu'on apporterait à l'en convaincre (lui toujours supposé invisible et présent) serait un hommage de plus au génie et à la renommée (2)....... On ne parlerait pas de Racine, de La Fontaine, d'Horace (Horace, La Fontaine et Racine toujours censés présents), comme de Bossuet et de Corneille. On se mettrait d'abord, autant que faire se pourrait, à une sorte d'unisson, car il importerait surtout que le grand écrivain trouvât que nous entrons dans son sens assez directement pour consentir ensuite à entrer un peu dans le nôtre. On arriverait par degrés à l'endroit où l'accord cesse (s'il doit cesser), à la limite. On mar-

(1) Substituez « homme » à auteur.
(2) Et à la vérité.

querait à l'un ce qu'il a dit sans le savoir, à l'autre ce qu'il a fait sans le vouloir. Le grand homme, jusque-là si bien mené par son guide, serait comme forcé d'avancer avec le lecteur; ce ne serait qu'un lecteur de plus, et le plus intéressé de tous. On amènerait Racine jusqu'à comprendre l'éloge de Shakespeare, et on expliquerait devant Bossuet la tolérance... Entre un fait si général et aussi commun à tous que le sol et le climat, est un résultat aussi compliqué et aussi divers que la variété des espèces et des individus qui y vivent, *il y a place pour quantité de causes et de forces plus particulières, plus immédiates, et tant qu'on ne les a pas saisies, on n'a rien expliqué.* Il en est de même pour les hommes et pour les esprits qui vivent dans le même siècle, c'est-à-dire sous un même climat moral: on peut bien, lorsqu'on les étudie un à un, montrer tous les rapports qu'ils ont avec ce temps où ils sont nés et où ils ont vécu; mais jamais, si l'on ne connaissait que l'époque seule, et même la connût-on à fond dans ses principaux caractères, on n'en pourrait conclure à l'avance qu'elle a dû donner naissance à telle ou telle nature d'individus, à telles ou telles formes de talents. Pourquoi Pascal plutôt que La Fontaine? pourquoi Chaulieu plutôt que Saint-Simon? *On ignore donc le point essentiel de la difficulté: le comment de la création ou de la formation, le mystère échappe. Ce qu'on peut faire de plus sage, c'est de bien voir et d'observer... Les formules générales n'attestent qu'une vue et qu'un vœu de certains esprits; il est mieux d'en être sobre et de ne les faire intervenir qu'à la dernière extrémité*, car, trop fréquentes et présentes à tout moment, elles offusquent et elles écrasent. »

En se mettant à ce point de vue on s'aperçoit que l'amour unisexuel ainsi que les débauches et les folies unisexuelles peuvent se déduire *à priori* des conditions de la vie et de la nature humaine. La psychopathologie moderne n'a pas eu le courage ou la pénétration de se servir de la psychologie et de la connaissance des caractères.

Dès que l'on oublie la thèse qu'on veut défendre pour ou contre la morale conventionnelle, pour ou contre l'opinion de la minorité ou de la majorité, — que sais-je contre ou pour quoi encore, — en un mot quand on étudie l'inversion avec impartialité et acuité, avec

calme, on découvre que l'unisexualité et toutes sés ramifications et complications découlent de la nature humaine, de la sexualité vertueuse ou vicieuse, modérée, sobre ou excessive, du caractère faible ou fort, indécis ou opiniâtre, ou malléable, de l'intelligence, de la continence comme de l'incontinence, de toutes les éducations et de toutes les résistances. Il n'y a aucune rencontre de circonstances qui ne peut avoir quelque rapport avec une des formes ou des transformations de l'unisexualité : on ne peut ni la nier ni la détruire ni la diminuer, — mais on doit la comprendre, l'étudier, en diminuer les dangers et les crimes (1).

Points de vue.

Une des difficultés a été le point de vue faux, ou la conclusion déterminée d'avance. Le matérialiste par exemple (qui a d'autant plus besoin de mœurs qu'il n'a pas de religion) (2) ou même le sceptique désireux de ne pas contredire l'opinion écrite ou les axiomes, ne trouvant l'inversion ou l'unisexualité ni criminelle *à priori*, ni difficile à imaginer ou à placer dans l'ensemble de la v'e humaine, sont forcés de s'occuper surtout des malades, des criminels, de les classifier comme des dégénérés. — M. Chevalier (si excellent à propos de tout excepté de l'inversion *congénitale*) en arrive à confondre presque l'effémination (de l'uraniste) avec l'inversion. L'homme inverti d'après lui se sent femme vis-à-vis de l'homme : c'est le fait de l'inverti efféminé, de l'inverti dégénéré, malade — mais l'inverti masculin et supérieur se sent homme vis-à-vis de l'homme. L'inverti congénital de M. Chevalier est l'inverti femelle, futile et dangereux et babillard, — celui que l'inverti mâle fuit comme il fuit la femme femelle. Les grands uranistes n'appartiennent pas à cette classe.

(1) L'ignorance que l'on affecte à ce sujet, ou que l'on a réellement, ne fait qu'augmenter le nombre d'enfants malheureux et corrompus, d'hommes inutiles, malheureux, menteurs, trompeurs — et de prostitués mâles, chanteurs, voleurs, assasins. La prostitution mâle augmente.

(2) Ce que Diderot disait du philosophe.

Si l'on se rappelle que M. Chevalier, dans son chapitre sur l'inversion congénitale, s'occupe surtout de l'effémination congénitale, on ne peut que le féliciter de son livre si nourri et si consciencieux. Mais je ne peux m'empêcher de croire que l'étude de l'inverti mâle l'aurait un peu entravé pour en arriver à la dégénérescence forcée de l'uraniste.

Et pourtant son chapitre historique est excellent et résume très bien l'universalité de l'unisexualité dans tous les temps et dans tous les pays. Seulement si l'on va conclure à la moindre valeur, à l'infériorité de l'uraniste supérieur, je conçois qu'on s'imagine alors étudier surtout des malades, des impulsifs, des aliénés, des criminels.

Je me conforme sans difficulté à l'opinion des savants quand ils traitent de l'unisexualité comme résultat de la césarite à tous les degrés ; comme vice (pédérastie vénale, prostitution unisexuelle, rivettes, jésus, chanteurs, etc.) né de la pauvreté, de la paresse, des tentations et des excitations de l'existence des villes, même des petites villes, de l'adresse des uns et de la docilité des autres, et des désirs des hommes qui payent ; de l'unisexualité comme résultat de toutes les agglomérations de mâles (pénitentiaires, militaires, religieuses, hospitalières, industrielles, scolaires) ; des actes unisexuels commis par suite d'infantilisme ou d'hermaphrodisme physique, par dépravation cérébrale, par snobisme, etc.; des actes unisexuels liés à la manie, la mélancolie, au délire des persécutés ou des persécuteurs, à la folie des héréditaires, à l'épilepsie (pédérastie périodique de Tarnowsky), à la paralysie générale (pédérastie paralytique de Tarnowsky), à la démence sénile (pédérastie sénile de Tarnowsky, pédérastie des efféminés et des dégénérés), mais je me refuse à suivre leurs lecteurs quand ils croient que ces savants ont élucidé la psychologie intime de l'inversion.

La conservation de l'espèce devient pour les savants d'aujourd'hui presqu'aussi formidable que le *croissez et multipliez*, et la différenciation absolue des deux sexes devient le signe de la civilisation. On met un peu de côté (en théorie) la conservation de l'individu, et un peu moins la différenciation de l'individu. Mais l'unisexualité n'entrave pas la conservation de la race, puisqu'elle s'est trouvée

dans tous les temps, dans tous les pays du monde — et si on s'occupe de téléologie on ne peut refuser aux unisexuels d'avoir leur théorie que l'unisexualité est là pour empêcher que le monde trop peuplé soit forcé d'avoir à tuer tant pour cent de bébés et de grands-parents.

Si la différenciation des deux sexes (si l'homme très homme (1) et la femme très femme (2), c'est-à-dire le mâle de l'*homo sapiens*, et la femelle de l'*homo sapiens*), est le but ou le signe de la civilisation, le monde me semblerait à recommencer si on le voulait réussi. Et même dans un monde où chaque homme serait un Adam, chaque femme une Eve, l'unisexualité paraîtrait bientôt parce que l'amour de la similarité est une passion humaine tout comme l'amour de la dissimilarité. Cette idée qu'il y a toujours un mâle et une femelle (quel que soit le sexe) poursuit toute la psychologie sexuelle. Aujourd'hui cet amour de la similarité joint à l'amour de la dissimilarité constitue l'amour de bien des hommes supérieurs pour des femmes supérieures. — La femme trop différenciée aboutit au bibelot, au fétichisme presque, et plus d'un homme est devenu ou est resté unisexuel à cause de cette différenciation poussée à bout.

A mesure que l'homme se civilise, se complique, se perfectionne, à mesure qu'il devient plus sensitif, il demande à la femme des qualités qu'elle ne peut obtenir sans s'assimiler à lui, sans lui ressembler ou sans faire semblant de lui ressembler. Combien d'hommes aiment l'écho féminin (cet écho contre lequel tant de femmes s'insurgent aujourd'hui) et s'imaginent le trouver là où il n'est pas, — si la femme était véritablement telle qu'on la définit (3), il y aurait encore plus d'unisexualité qu'à présent pour cause de trop grande incompatibilité.

(1) L'intelligence et la force.
(2) Le cœur et la grâce.
(3) Voir Chevalier : *Inversion sexuelle*, première partie. Une maladie de la personnalité.

L'Inversion sexuelle (psycho-physiologie. — Sociologie. — Tératologie. — Aliénation mental. — Psychologie morbide. — Anthropologie. — Médecine judiciaire.) — Lyon, Storck, et Paris, Masson, 1893.

INVERSION SEXUELLE SANS DÉGÉNÉRATION OU DÉSÉQUILIBRATION

L'inverti sexuel normal (1) n'est pas nécessairement un malade ni un criminel ; il n'est pas plus à la merci de son instinct sexuel que n'importe quel autre homme civilisé avec des principes, des devoirs, des convenances à observer.

Il y a des invertis sexuels criminels, il y en a de malades. Il y a des criminels et des malades qui sont sexuellement invertis ou pervertis. Mais il ne faut pas refuser de reconnaître l'existence de l'inverti sexuel non déséquilibré, non dégénéré. Il n'a pas plus de signes de dégénération que l'hétérosexuel normal. Il est souvent très mâle, mâle et demi, plus qu'à demi, ou s'il est efféminé il ne l'est pas plus que des myriades d'hétérosexuels.

L'inverti sexuel normal n'est pas du tout nécessairement incapable de pratiquer le coït avec une femme, il n'en est pas moins congénitalement inverti. Il peut dans le courant de sa vie aimer ou s'imaginer qu'il aime une femme, mais il se détrompe aisément, la plupart du temps avant le dénouement amoureux. Il peut être marié et bon et indulgent et respectable mari, et s'il a des principes ou de la timidité, ou s'il ne rencontre personne qui lui plaise, il pourra être fidèle à sa femme et infidèle à son propre idéal. Il est à plaindre bien que digne d'estime. Dans tous les cas, ce ne seront pas les femmes qui l'attireront.

La loi, les médecins et la médisance, à présent, poussent dans l'obscurité l'inverti sexuel normal (2).

Avec l'affaire Oscar Wilde encore présente à la mémoire, et celle de cet établissement, rue de Penthièvre je crois, on comprendra aisément la crainte de la loi ; et la médisance n'a pas besoin d'explication (3). Les médecins, et ceux dont les livres s'appuient

(1) Je ne dis pas supérieur, car les supérieurs forment une classe plus restreinte.

(2) L'inverti supérieur se préoccupe moins du qu'en dira-t-on, et s'il a des ambitions charitables ou élevées, il suivra son chemin sans craindre les calomnies ou les plaisanteries qui font tressaillir ses semblables moins indépendants.

(3) L'Angleterre, par exemple, a eu le procès du comte et de la comtesse Russell, la comtesse accusant son mari d'habitudes « contre nature » avec un grave ami, et puis, perdant son procès et voulant faire rentrer son mari au domicile conjugal.

sur eux, veulent faire des invertis des malades, pour ne pas en faire des criminels. D'après moi, il faut faire la part de ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Autrement, je ne vois guère comment on arrivera à changer les lois et à éclairer l'opinion publique et les invertis eux-mêmes.

Je n'aurais pas entrepris ce livre si les invertis étaient surtout malades ou criminels. L'ignorance, la mauvaise foi, les préjugés ont obscurci cette question depuis bien longtemps et la voilent encore. La pseudoscience d'à présent contribue aussi à notre aveuglement. Ce n'est que de nos jours que l'on a tenté de classifier scientifiquement les invertis, mais on s'est surtout occupé des efféminés, qui sont pleins de mensonges, de vanité ; c'est comme si l'on prenait Célimène, Manon Lescaut, Marguerite Gautier comme types de la femme.

En les étudiant, on a découvert que beaucoup d'hommes naissaient invertis, qu'ils étaient portés vers l'homme comme la majorité des hommes vers la femme Tout ce qu'on a écrit depuis se ressent encore de l'impulsion donnée par le fameux inverti, Ulrichs, qui, proclamant sa propre inversion, revendiquait la justice et la liberté pour ses frères. Ulrichs plaidait à la fois avec trop d'enthousiasme et trop d'ignorance. Il croyait encore à une âme de femme dans un cerveau d'homme. On s'est obstinément cramponné à l'idée que l'effémination et l'inversion était liées ensemble. Puis on a voulu et on veut encore (et c'est ici que la pseudoscience d'écrivains qui ont lu Krafft Ebing et quelques autres va faire du mal) que les invertis de naissance, les uranistes comme on les nomme d'après le mot *urning* inventé par Ulrichs, qui ont toujours aimé les hommes et qui n'ont jamais connu la sodomie technicalement dite, c'est-à-dire le coït anal, soient regardés comme des malheureux non comme des coupables, que la loi les épargne en gardant seulement ses rigueurs pour les pervertis, pour les vicieux, les débauchés qui violent des enfants ou de jeunes garçons.

Tout ceci est fort louable sous bien des rapports, mais mélangé de toutes les erreurs possibles. Alexandre, César, le grand Frédéric, le grand Condé, le prince Eugène (à peu près la moitié des grands

capitaines) avaient tous connu des amours et même des vices unisexuels, mais le prince Eugène seul de ces cinq, je crois, n'avait jamais eu de rapports avec une femme. On ne saurait donc faire de l'uranisme absolu, de l'impossibilité d'avoir des rapports avec une femme, le *sine qua non* de l'irresponsabilité unisexuelle.

La vérité est qu'il n'y a pas de distinction absolue entre l'homme hétérosexuel et l'homme homosexuel. Il y a l'homme surtout sexuel et l'homme chez qui le sexe ne prépondère pas autant. Celui-là peut, sans danger pour lui ou pour les autres, être homosexuel ou hétérosexuel, ou atteint de psycho-hermaphrodisme, c'est dans cette classe (d'hommes chez qui la sexualité violente, ou non, ne prépondère pas) que se trouve d'habitude le génie. Le génie le plus sensuel, le plus sexuel, peut toujours se reprendre après s'être abandonné (1).

Chez l'homme de talent, au contraire, la sexualité est probablement plus différenciée, plus exclusivement penchée en faveur d'un sexe, ou d'un âge, ou d'un type, ou d'un moment. Dante, le plus grand génie d'Italie, notoirement hétérosexuel, a jugé l'uranisme plus justement que tout autre poète, et je crois que tous les grands génies s'ils n'ont pas cédé à l'unisexualité l'ont comprise ou connue : dans tous les cas ils l'ont envisagé de haut sans mensonge et sans stupidité. Les circonstances ne leur ont pas permis de venir en aide à l'ignorance de l'humanité, mais Dante, Gœthe et Shakespeare (lu dans le sens que j'ai indiqué) donneraient à eux trois la philosophie, la morale, la poésie de l'inversion sexuelle. Et si nous y ajoutions Platon et quelques pères de l'Eglise, nous aurions à peine besoin des auteurs qui dérivent d'Ulrichs et du mouvement scientifique de la seconde partie de ce siècle.

L'inversion sexuelle est vieille comme le monde et les hommes

(1) Gœthe, le plus grand génie de l'Allemagne, l'équilibré par excellence, a pu céder à un moment de sa vie, à un moment qui demanderait une des plus intéressantes études imaginables, à l'amour unisexuel, mais il se reprit comme il se reprit toujours et l'univers peut glorifier Gœthe, l'homme que Napoléon appelait avec emphase : un homme.

Il en serait de même de Shakespeare, bien que personnellement je croie que la différence d'âge et de classe et une amitié enthousiaste expliquent absolument les sonnets de Shakespeare, il en est de même de Michel-Ange, bien qu'il restât toujours uraniste

l'ont comprise autrefois comme à présent. Il y a bien longtemps que toutes les questions de morale ont été résolues, mais elles n'ont pas toutes été toujours codifiées.

L'ignorance de la majorité des hommes ne doit pas surprendre. Les vues d'ensemble n'appartiennent pas aux majorités. Les hommes qui ont écrit sur l'inversion ont eu un point de vue personnel à défendre ou à attaquer, ou ils ont eu peur de donner prise à la critique. Souvent ceux qui ont su et compris le plus n'ont rien écrit, n'ont dit que peu, et ont agi sur leurs contemporains et sur leur entourage. Pourquoi auraient-ils révélé sans but la sagesse qui se trouve dans quelques grands livres déjà, dans les ouvrages de philosophie, de morale ou de piété ?

Ils ont su à toute époque ce que nous avons à réapprendre, que la nature humaine n'est pas modifiée d'une façon sensible par la direction de la sexualité.

Si vous voulez un admirable portrait de l'inverti efféminé tel qu'on le rencontre dans les milieux mondains et artistiques où il a le loisir de se développer à son aise, lisez la description d'Adolphe par Benjamin Constant : « Vous le verrez dans bien des circonstances diverses, et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres ; prévoyant le mal avant de le faire, et reculant avec désespoir après l'avoir fait ; puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions, et non dans ses principes ; tour à tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté après avoir commencé par le dévouement, et n'ayant laissé de traces que de ses torts... »

Le portrait n'est-il pas frappant de ressemblance ? Et maintenant lisez ce portrait — n'est-ce pas celui d'un homme ? — « A le considérer de près, dans ses actes et dans ses œuvres, on reconnaît qu'avec ses défauts et ses taches Frédéric est de la race des plus grands hommes, héroïque par le caractère, par la volonté, supérieur au sort, infatigable au travail, donnant à chaque chose sa proportion, ferme, pratique, sensé, ardent jusqu'à sa dernière heure, et sachant entremêler à son soin jaloux pour les intérêts de l'Etat un

véritable et très sincère esprit de philosophie, des intervalles charmants de conversation, de culture grave et d'humanité ornée. » (Le grand Frédéric décrit par Sainte-Beuve).

Rôle historique de l'inversion

On ne peut encore d'une main sûre tracer l'influence du rôle de l'inversion sexuelle dans l'histoire de l'humanité, mais on peut la pressentir sérieuse et inévitable. Après les inutiles pudeurs et les dangereuses réticences et les vaines confidences du passé, on commence aujourd'hui à reprendre, à réapprendre, à compléter la psychologie de l'homme.

Les anciens philosophes, les stoïques, Plutarque le bourgeois, Epicure, Platon, Aristote, avaient, chacun de son côté, étudié cette question au grand jour, et encore aujourd'hui chacun d'eux a résolu le problème qui tourmente tant d'hommes de différentes manières. Platon reste toujours le sublime guide des hommes supérieurs, invertis de naissance ou d'occasion (1).

Si la Grèce intéressait en ce moment un peu plus les savants j'aurais analysé les rapports entre les diverses philosophies de l'inversion et les diverses classes d'invertis, d'uranistes, d'unisexuels, On a tant abusé des anecdotes grecques, on a si peu saisi la hiérarchie des relations sexuelles, qu'on a brouillé pour longtemps les lecteurs d'aujourd'hui avec la sagesse et la morale de la Grèce. La Grèce intellectuelle et philosophique, de même que le christianisme, considérait l'instinct sexuel, les actes sexuels, comme un moyen et non comme un but.

Les uranistes grecs ne considéraient pas plus que ceux d'aujourd'hui la sodomie (le coït anal) comme le but de l'unisexualité. Les mêmes causes agissaient sur eux que sur nos contemporains : dans leur jeunesse les Grecs bien nés étaient surveillés et défendus contre la luxure ou la débauche de leurs aînés.

(2) On n'a qu'à lire *l'Amitié antique* de M. Dugas pour se rendre compte des recherches et des résultats.

On les élevait pour être forts. On blâmait les relations avec des impubères. L'aimé, d'après leur code moral, ne pouvait honnêtement être aimé malgré lui. Les jeunes guerriers grecs n'étaient pas efféminés : les habitudes de sodomie active ou passive n'étaient pas fréquentes parmi eux, entre eux. Les preuves dans la littérature grecque en sont suffisantes. Quand on parle d'amour grec (dans le sens de sodomie) on devrait dire *amour turc*. L'amour thébain ou spartiate était plutôt celui d'August von Platen, « poitrine contre poitrine, hanches contre hanches ».

Platon relève l'invertisupérieur s'il ne l'empêche pas de tomber ; il lui permet de trouver sa place et son idéal dans la hiérarchie de l'univers. Si Platon a été accusé d'être dangereux, ce n'est pas pour l'inverti supérieur qui aspire à la maîtrise de lui-même et à la glorification de ses penchants et à leur purification, c'est pour le faible qui se laisse emballer, qui se croit capable de courage et de vertu qu'il n'a pas encore ou n'atteindra jamais. Pour lui il y a d'autres philosophes plus accommodants et moins vertigineux, qui ne transfigurent pas le corps à l'aide de l'âme.

Le christianisme naturellement ne changea pas l'uranisme, mais pendant bien longtemps il permit aux invertis supérieurs de suivre frénétiquement et saintement le principe de Platon. Dans un monde qui avait assisté aux saturnales de toutes les débauches et de toutes les hontes, la religion dut s'attirer tout particulièrement les invertis supérieurs. La virginité mise si haut, ou l'amour de son semblable devenu si sacré et si tendre, l'amour de son jeune Dieu nu et sanglant, défiguré et transfiguré, déchiré et déchirant, remplit les uranistes ou les fils d'uranistes, de pervertis, de débauchés hétérosexuels, d'un enthousiasme facile à comprendre, et qui n'est pas encore éteint aujourd'hui et qui pour bien des hommes probablement ne s'éteindra jamais. L'âme de l'homme, devenue la fiancée du Christ, a pendant bien des siècles exprimé son désir et son adoration dans la poésie et dans la prose. Angelus Silesius, Frédéric Spe, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, et combien d'autres illustres ou gracieux ont langui d'amour sur la poitrine de l'Amant divin. On a rapproché Hafiz de la « nuit obscure » de saint Jean de la Croix. On pourrait lire bien des poèmes et ignorer que c'est

l'âme de l'homme qui crie et embrasse les pieds, les mains, les flancs miséricordieux, et non pas un amant que Krafft-Ebing mettrait dans sa *Psychopathia sexualis* comme atteint de sadisme, de masochisme, et d'unisexualité. La littérature d'aujourd'hui n'ose que dans ses moments de défi sensuel et sentimental ce que les poètes de l'amour divin ont roucoulé et gémi avec délices.

Saint Jean de la Croix, un des plus admirables des sages, a dit: « Il y a des gens d'une complexion faible et délicate, et d'un naturel tendre et sensible. Lorsqu'ils s'occupent actuellement aux choses spirituelles, la nature y sent une très grande douceur, et c'est de cette douceur que viennent ces émotions. Quand l'esprit et le sens en jouissent, chaque partie de l'homme est ensuite excitée au plaisir selon ses propriétés particulières, savoir : l'esprit, au plaisir spirituel, qui vient de Dieu ; et le sens, au plaisir sensible, qui naît du corps. Tellement que l'âme est quelquefois, selon l'esprit, unie intimement à Dieu dans l'oraison ; et, selon le sens, elle expérimente avec résistance et avec ennui de grands mouvements et de grandes révoltes. Car, comme ces deux parties ne composent qu'un tout, l'une est ordinairement touchée de la peine ou du plaisir de l'autre ; en effet, suivant les maximes des philosophes, les sujets reçoivent ce qui leur arrive de la manière qui leur est propre et naturelle. Ainsi l'âme, dans ces commencements et même dans les progrès qu'elle fait, goûte des plaisirs spirituels avec la même imperfection que la sensualité goûte les délices sensibles ; mais, lorsque cette partie animale a été reformée dans la nuit obscure, où elle est purifiée de ses faiblesses, elle n'est plus sujette à ces défauts. »

Le célibat avec ses devoirs et ses occupations et ses dévouements, était une vocation pour ces âmes ardentes et désireuses de s'élever à la sagesse.

Si on a étudié les mystiques, les sectaires, les docteurs de l'Eglise, on verra pour l'inverti supérieur une sagesse et une élévation et une pratique comparable tout à fait à Platon avec le dévouement en plus, et pour l'inverti faible une discipline.

L'histoire des grands fondateurs, des grands religieux, quelle que soit leur époque ou leur nuance de foi, Gordon, par exemple,

nous apprendrait bien des choses sur cette psychologie de l'inversion et de l'éducation.

Si le christianisme s'ouvrait pour recevoir les invertis, pour les aider, pour les absoudre, pour les sauver, il devenait en même temps un prétexte de persécution (1). Chaque secte qui se détachait était accusée de sodomie. Après avoir été eux-mêmes accusés de toutes les luxures, après avoir tonné contre les luxures des païens, les chrétiens se servirent de ce reproche contre tous les sectaires, tous les hérétiques sans exception. Il est extrêmement intéressant quand on étudie l'histoire des sectes et des mystiques (histoire si attachante et si absorbante) de voir toutes les doctrines abstraites, tous les axiomes spirituels, tous les renoncements comme toutes les affirmations, aboutissant à une apologie possible de l'inversion, à une accusation certaine. En pratique ou en théorie, toutes les doctrines peuvent favoriser l'inversion sexuelle ; je crois que je puis en indiquer les deux causes et qu'elles sont : d'abord que physiquement l'inversion n'est pas contraire à l'instinct sexuel, et ensuite que l'inversion n'est pas contraire à l'intelligence humaine. L'Eglise catholique a, certes, compris que souvent l'inversion était moins scandaleuse que la sexualité hétérosexuelle ; elle en a aussi toujours connu l'étendue et les ramifications ; elle doit être dépositaire de bien des recettes pour l'éducation des invertis, et elle doit choisir pour prêtres encore aujourd'hui les invertis supérieurs, chastes, dévoués, de préférence; puis les hétérosexuels qui ont rompu avec le monde ou qui ont la force de caractère nécessaire ; et l'inverti grossier doit naturellement être un des pires dangers d'une institution religieuse quelconque.

Les sectaires, enthousiastes, opiniâtres, révoltés ou très conscien-

(1) L'histoire des lois de Justinien, Charlemagne et saint Louis contre la sodomie étonnerait et instruirait ; Charlemagne et saint Louis considèrent la sodomie comme une des causes de l'arrivée des Sarrasins, ces mêmes Sarrasins accusés si souvent d'enseigner l'unisexualité aux innocents Européens. Justinien, de son côté, avait des considérants aussi corrects. Toutes ces lois furent faites à des moments de crainte ou de malheur. On établit un rapport entre la destruction de Sodome, l'unisexualité contemporaine, les tremblements de terre, la peste, etc. En 1120, une plaie de rats est rattachée à la sodomie.

cieux, se composaient surtout de deux classes : les purs, les justes, les saints, à qui tout était permis, et qui probablement ne se permettaient rien, et les disciples, les suivants qui se permettaient la licence de mœurs que les hérésiarques pouvaient se refuser.

Peut-être aussi que les orthodoxes militants qui persécutaient et accusaient aux premiers temps de l'Eglise croyaient vraiment que les vices sexuels des hérétiques étaient bien pires que ceux des orthodoxes, et que les principes hétérodoxes n'étaient qu'une excuse de se mal conduire. Ils pouvaient facilement croire qu'un orthodoxe était sodomite malgré les axiomes de l'Eglise, mais qu'un hérétique avait des axiomes orthodoxes parce qu'il était sodomite.

Avec le temps, naturellement, l'amour de la persécution devient violent, la persécution se mêla de politique, devint historique pour ainsi dire.

Je ne poursuis pas, j'indique seulement.

Le procès des Templiers est fort instructif. On y voit, tout à fait grossi, un des procès de mœurs d'aujourd'hui (1), ainsi que les diverses satisfactions unisexuelles symbolisées par les divers baisers reprochés et définis dans l'acte d'accusation.

Les grandes organisations comme celle des Templiers doivent mener (alors comme aujourd'hui) à l'unisexualité de même que le monde extérieur y mène ; et alors comme aujourd'hui ce n'était que par hasard que l'on sévissait contre les offenses contre les mœurs ou par politique, et alors comme aujourd'hui, l'immoralité, en tant qu'immoralité, était impunie.

Si l'on étudie les documents, on trouve que les actes unisexuels les goûts unisexuels, les habitudes unisexuelles n'étaient en aucune sorte l'apanage de l'Eglise ou des ordres ou des monastères. L'unisexualité était en sa fleur parmi les laïques, et alors comme aujour-

(1) En 1730, dans les Pays-Bas, deux cent quarante-cinq unisexuels furent poursuivis. Soixante-huit seulement ne prirent pas la fuite ou n'échappèrent pas. Trois moururent en prison ou de maladie. Deux se suicidèrent. Huit furent légèrement punis. Cinquante-cinq furent condamnés à mort et exécutés. C'est à Ulrichs que j'emprunte ces détails. Je ne les ai pas vérifiés, mais ils ne sont pas trop impossibles. Quatre-vingts ans plus tard, on introduisit dans les Pays-Bas le *Code pénal* et ces barbaries devinrent tout à fait impossibles.

d'hui, la question des mœurs servait de prétexte à l'indignation des injustes et des ignorants, et emportait les consciencieux loin de la justice et de la raison.

Au moyen âge, l'unisexualité était très répandue. Ordericus Vitalis parle des nombreux sodomites et catamites de l'Angleterre. Guillaume de Nangis (1120) raconte que les deux fils du roi Henri et tous les nobles qui périrent avec eux lors du naufrage de la *Blanche Nef* étaient sodomites. Il importe peu de savoir s'ils étaient tous unisexuels, et l'on n'a pas besoin de croire, avec les moralistes de l'époque, que la mer prit le rôle du feu de Sodome. Leur réputation suffit.

Il y avait alors en Angleterre beaucoup de prostitués, comme aujourd'hui, beaucoup de gitons. Jean de Salisbury les décrit longuement, et d'après lui, ils étaient encore plus somptueux qu'à présent et plus intimement (1) soignés que beaucoup de gitons de 1896. Le concile de Londres en 1102 prit en vain des mesures contre des habitudes aussi immémoriales.

En France en 1212, le concile de Paris, en 1214, celui de Rouen fulminent contre les sodomites. Et ce qui est plus curieux, c'est que les hommes qui rejetaient les avances des femmes (très entreprenantes alors, paraît-il, d'après les documents qui nous restent) devaient s'attendre à être appelés sodomites (2).

La littérature nous en fournit des exemples :

Quand Lanval (3) résiste à Genièvre, elle lui dit :

(1) Ulrichs reproche à Tardieu d'avoir décrit le manque de propreté des pédérastes de profession, mais il avoue que beaucoup d'invertis efféminés négligent leur toilette parce que ne pouvant porter des vêtements soyeux et somptueux comme les femmes, ils ne voient pas la nécessité de soigner les vilains habits masculins. C'est très faux.

On s'étonne dans le monde de voir des *demi-mondains* peu soignés, aux ongles rongés, à la propreté indécise, aux vêtements ultra-chics ; c'est leur vanité ou leur paresse qui les aveugle.

(2) Jacques de Vitry (mort en 1240) dit qu'à Paris, si un homme passait devant une maison de prostitution sans vouloir y entrer, on lui criait : « Sodomite ! » Aujourd'hui les prostituées (dans les promenoirs élégants de Londres, par exemple) disent quelque chose d'équivalent.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, des gens qui avaient des maîtresses pour dérouter les soupçons.

(3) *Lai de Lanval* par Marie de France. (Voir plus loin).

Asez-le m'a-t-un dit suvent
Que de femme n'avez talent.
Vallets avez bien afaitiez,
Ensanble od eus vous déduisiez.

Quand Gilles de Chin refuse la reine de Jérusalem : « Voire, fait ele, en j. garçon, Vos traiés de mauvais archon n'a point de fer en votre flece ». Gilles l'entent, ne li plot mie qu'ele le rète d'irezie. Si li repond en-ès-le-pas : « Sedomitez ne suis-je-pas. »

En Allemagne, dans l'*Eneit* de Heinrich von Veldeke, la même situation se rencontre. La mère de Lavîne fait ce reproche à Enée : « Vous n'aimez pas les femmes. Il ne serait pas bon de dire ce que vous faites avec les hommes pour ne pas désirer de femmes. »

LES FEMMES ET L'UNISEXUALITÉ MASCULINE, A PROPOS DE MARIE DE FRANCE

Marie de France (seconde moitié du XII[e] siècle) a probablement écrit en Angleterre. Elle fut célèbre. Ses lais sont dédiés à un roi, probablement Henri II d'Angleterre (1).

La bibliothèque de l'Université d'Upsala possède la traduction de différents lais de Marie de France, comprenant *Lanval* à partir du vers 150, c'est-à-dire contenant ce que j'ai cité et ce que je vais citer. Cette traduction fut faite d'après l'ordre du roi Hakon (1217-1263).

(1) Denis Pyramus, dans son introduction à la vie de saint Edmond, dit au sujet de « dame Marie » et de ses lais :

E en est ele mult loee
E la ryme partut amee ;
Kar mult l'ayment, si l'unt mult cher
Cunte, barun e chivaler,
E si en ayment mult l'escrit
E lire le funt, si unt delit
E si les funt sovent retreire.
Les lays soleient as dames pleire ;
De joie les oyent e de gre,
Qu'il sunt sulum lur volente.

Voici ce passage, naïf et instructif : (1)

L'étude approfondie des romans de chevalerie et de la littérature que les érudits sont seuls à connaître, et que les curieux n'effleurent même pas, mènerait à bien des découvertes intéressantes. Espérons que ce champ fertile ne sera pas longtemps négligé ; à mesure que le nombre des travailleurs érudits augmente, les demandes qu'on a à leur faire s'accroissent aussi et se révèlent Et l'histoire de l'unisexualité réclame cette étude.

Plus on se familiarise avec les littératures, plus on arrive à une curieuse — je ne dis pas découverte, — mais enfin à une curieuse incertitude.

On s'attend tout naturellement à ce que les femmes soient non seulement irritées contre l'unisexualité masculine mais ignorantes de son existence ou la considérant comme épisodique et non comme forme endémique de la sexualité (2). On reproche même beaucoup

(1) Je renvoie aux lais de Marie de France, édités par Karl Warnke, Halle, 1885. Troisième volume de la *Bibliotheca Normannica* (*Herausgegeben* von H. Suchier).

« Dame » fet il, « lessiez m'ester !
Ieo n'ai cure de vus amer.
Lungement ai servi le rei,
Ne li voil pas mentir ma fei.
Ja pur vus ne pur vostre amur
Ne mesferai a mun seignur ! »
La reine se curuça,
Iriee fu, si mesparla.
« Lanval », fet ele, « bien le quit,
Vus n'amez quaires tel deduit.
Asez le m'a hum dit sovent,
Que de femme n'avez talent.
Vaslez amez, bien afaitiez,
Ensemble od els vus deduiez.
Vileins cuarz, malvais failliz,
Mult est mis sire mal bailliz,
Que pres de lui vus a suffert,
Mien escient que deu en pert ! »
Quant il l'o, mult fu dolenz.
Del respundre ne fu pas lenz ;
Tel chose dist par maltalent,
Dunt il se repenti sovent.
« Dame », dist il, « de cel mestier
Ne me sai ieo nient aidier. »

(2) Et pourtant, la Diotima qui instruisait Socrate !

aux femmes d'à présent (reproche que je fais moi-même) de lire tous les détails d'un procès comme celui d'Oscar Wilde (1), et ce reproche est assez fondé. Il est si facile pour une femme de tomber dans la manie des soupçons ; de deviner partout des penchants ou des actes unisexuels ; de médire, d'écouter les calomnies, de persécuter. Ce n'est pas rare.

M. Chevalier défend aux femmes la lecture de son livre sur l'inversion sexuelle. Sa défense vient d'un sentiment naturel : on ne voudrait pas fausser ou exciter l'imagination des femmes, mais cependant, elles ne sont pas aussi ignorantes qu'on le suppose, et elles ont encore plus besoin de s'instruire et de comprendre une question qui les touche de si près, que de conserver une ignorance peu durable, fragile, dangereuse, dans le monde comme il est. Le mariage, la maternité, l'éducation des enfants, les devoirs de famille, mettent les femmes très en rapport avec l'unisexualité et l'inversion des hommes. A présent, elles en connaissent, pour la plupart, surtout les scandales, les commérages (comme l'Inconnue des lettres de Mérimée), et bien peu (2) ont sur ce sujet des conversations aussi instructives que Mlle de Lespinasse et le docteur, bien peu ont des guides aussi éclairés que le Diderot de Mlle Voland.

Aux temps classiques, les femmes savaient qu'il fallait protéger l'enfance ou la première adolescence, et elles admiraient la vertu du précepteur qui, à table, déclarait son horreur de la pédérastie.

Au moyen âge, elles n'étaient pas prudes, comme Marie de France et toutes les dames qui aimaient ses lais l'indiquent.

Aux siècles suivants, elles avaient certes dans la vie et dans la littérature tout ce qu'il fallait pour leur apprendre l'importance de l'unisexualité.

(1) Procès que les femmes anglaises n'ont pas négligé de lire, même celles qui ne liraient pas un roman français sans s'être assurées qu'il ne contient rien de *déplaisant* ou de *vulgaire*, euphémismes de la femme bien élevée qui ne trouve pas féminin de dire indécent, ou choquant, ou inconvenant. Les femmes qui ne l'ont pas lu se sont abstenues parce qu'un homme leur a demandé de ne pas le lire, ou parce qu'elles avaient pour principe de ne pas lire de procès sexuel ; mais même celles-ci ont pu succomber à la magie de la notoriété.

(2) Bien peu par rapport aux autres si nombreuses ; mais des femmes vaillantes qui ont connu de près et aimé un ou plusieurs invertis essayent de comprendre la question et de la juger de haut.

Ce serait intéressant de savoir quand il devint de bon goût, vertueux, pour une femme d'ignorer l'unisexualité. Aujourd'hui que nous revenons extérieurement à la liberté et à la licence des temps passés, cette règle devient moins sévère, moins puissante.

La question est délicate et compliquée. Je croirais aisément qu'il faut remonter au moment où la littérature se démocratisa assez pour compter les femmes parmi ses indispensables lectrices et auxiliaires. Je ne puis préciser ce moment, mais il a dû se présenter le siècle dernier. Il devint alors de mode de supprimer tout ce qui pouvait choquer la pudeur féminine telle que l'homme jugeait qu'elle devait être.

On fixerait ce moment après quelques mois de recherches. Quand les romanciers commencèrent-ils à s'adresser à leurs *lectrices?* Sterne dit *Sir or Madam*. Il est vrai qu'il ne se refusait pas quand il le voulait une allusion à l'unisexualité. Smollett est le dernier romancier anglais (1) (pas le dernier Américain) qui décrit sans réticences et comme un honnête homme un épisode de sodomie. Je ne dis pas que l'inversion n'existe pas dans le roman anglais contemporain, mais elle y est mièvre, sournoise, prudente, et donne une pire impression de la sagesse des lecteurs et des

(1) Les romanciers français contemporains ne sont pas aussi sournois ou aussi hypocrites que les Anglais quand il s'agit de l'unisexualité masculine. On en jugera par la liste suivante de Français qui s'en sont servi, liste qui serait plus longue si je ne citais pas seulement ceux que j'ai lus moi-même : Balzac, Catulle Mendès (surtout dans *la Maison de la vieille*, admirables et ressemblants tableaux de la vie unisexuelle), René Maizeroy (*Le Boulet*, etc.), Paul Margueritte (*Tous quatre*), Octave Mirbeau, Jean Richepin, Jean Ajalbert, Huysmans, Péladan, Paul Adam, Henri d'Argis, Georges de Lys, Maurice Montégut, Alexis Bouvier, Oscar Méténier, M. Leblanc, Paul Bourget, Georges Bonnamour, Gaston Méry, Paul Bonnetain, Abel Hermant, Beysson, Rachilde, Maurice Barrès, Jean Lorrain, Emile Goudeau, Pierre Loti, Lucien Descaves, Emile Zola, Léon Cladel, G. Darien, Jules Renard et, pour revenir aux morts, J. Méry (*Monsieur Auguste*), Gautier, Flaubert, Jean Lombard (*L'Agonie*), Dumas père.

Malgré de regrettables écarts, l'attitude des auteurs français est plus *manly*, plus masculine que celle des auteurs anglais.

Il est intéressant de voir que Tolstoï, dans la *Sonate à Creuzer*, et Grimmelshausen, dans le grand roman allemand du dix-septième siècle (simplicius simplicissimus) font dire à leur héros qu'il n'est pas sodomite comme tant d'autres.

Le héros de Tolstoï était convaincu que sa moralité était irréprochable : « L'idée que j'avais de ma moralité provenait de ce que dans ma famille on ne connaissait point ces débauches spéciales si communes dans nos milieux de gentilshommes terriens, et aussi de ce que ni mon père ni ma mère ne se trompaient l'un l'autre...... Je n'étais pas séducteur, je n'avais pas de goût contre nature. »

auteurs. Je laisse à d'autres le soin de tracer le moment historique de cette pudeur des femmes, et je me contenterai de faire remarquer que si les femmes continuent à élever leurs enfants, elles devront bon gré mal gré apprendre le sens de l'inversion, ses dangers et sa morale.

L'éducation des invertis de naissance n'a pas encore été entreprise. Nous ignorons étrangement les indices de l'unisexualité chez les enfants. L'unisexualité augmente et augmentera. Nous ne pouvons guère guérir les invertis. L'hypnotisme n'est pas convaincant et le mariage est le pire des remèdes, sacrifiant la tranquillité et la santé des enfants à la guérison invraisemblable du père, et à sa réhabilitation problématique. Il y a trop d'invertis et de pervertis maris et pères et hypocrites pour que le mariage à présent sauve l'honneur d'un homosexuel.

L'éducation de l'uraniste est un devoir ; ce sera bientôt une nécessité. Si nous nous appliquons à découvrir l'uraniste enfant et à le perfectionner et à l'améliorer, si nous lui facilitons la continence, la chasteté, le sérieux, les devoirs, nous nous trouverons en face d'une classe nouvelle, apte au célibat, au travail, à la religion (puisque la réalisation de leurs désirs n'est pas de ce monde). Comme le médecin idéal de Platon, les meilleurs d'entre eux seront d'une complexion assez frêle pour comprendre les maux de leurs semblables, de volonté assez forte pour se rendre utiles.

La chasteté de certains grands hommes, quelle qu'en soit la cause, a grandement contribué à la civilisation. L'étude et la poursuite de l'éducation des uranistes auraient des résultats immédiats. Non seulement on pourrait améliorer bien des petits êtres qui en ce moment sont déjà engendrés ou qui vagissent dans leurs berceaux, mais on apprendrait bien des choses ignorées.

Les causes de l'uranisme (je parle des causes premières) sont probablement aussi mystérieuses que celles de la différence des sexes ; elles ne sont probablement pas du ressort de la science dont nous disposons, — mais nous pourrions arriver à en connaître le mécanisme, les ascendances, l'hérédité.

Seulement les femmes ne pourront pas employer de moyens merveilleux, de recettes charlatanesques. Et surtout elles auront à se

faire accroire que l'inversion n'est pas le péché irrémissible, le péché honteux par excellence, que la femme ne peut pardonner. Quant aux pères de famille ils ont encore plus à apprendre : aujourd'hui la position logique du père de famille n'est pas tenable. L'unisexualité est florissante au collège, c'est un péché caché et pardonné. Après le collège c'est un crime. Les parents ont besoin d'une éducation ainsi que les enfants.

Je remets à plus loin un aperçu de l'universalité de l'unisexualité pour ne pas reculer la classification des diverses sexualités congénitales et acquises, classification qui aidera à faire comprendre non seulement les invertis d'aujourd'hui mais aussi ceux de l'histoire et de la géographie.

CLASSIFICATION DES SEXUALITÉS

A. Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, sans rapports hétérosexuels, comprenant tous les uranistes *a*) supra-virils, ultra-virils, mâles et demi, ultra-masculins ; *b*) virils; *c*) efféminés, *d*) passifs, qui n'ont jamais eu de rapports sexuels avec une femme.

1). — Qui n'en ont pas le désir.

2). — Qui en ont senti le désir si fugitif et si peu physique, si peu important, qu'ils n'ont pas été tentés de le rappeler et de le satisfaire.

Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, malgré des rapports hétérosexuels, comprenant tous les uranistes (appartenant surtout aux classes des *b*) virils, et de *c*) efféminés, car les *a*) ultra-virils et les *d*) passifs n'ont guère des rapports sexuels avec des femmes à moins d'y être forcés.

3). — Qui ont cru en vain qu'un mariage ou une liaison féminine les rendrait heureux, et qui ont connu leur erreur, et qui n'ont subi aucune modification de leur uranisme, ou même ont vu leur uranisme augmenter. Sans être impuissants vis-à-vis de la femme,

elle ne leur donne que peu de jouissance physique ou aucune ou rarement. Les causes de leur mariage ou de leur liaison ont été sentimentales, cherchées, voulues, nées de la volonté et de l'illusion.

4). — Qui ne se rendant pas compte de leur uranisme ont commencé par des rapports avec des femmes pour en arriver à la connaissance de leur vie sexuelle, et dont l'uranisme n'a pas été modifié on a été augmenté par ces rapports. L'ignorance et les exemples ont été causes de ces rapports. Cette section ne comprend guère les ultra-virils ou les passifs, mais beaucoup d'efféminés et de virils. On ne doit pas confondre cette section avec la classe de l'inversion acquise.

5). — Qui ont eu des rapports avec des femmes par nécessité sociale ou légale, curiosité, imitation, vanité, affection, entraînement, mais sans modification ou avec intensification de leur uranisme.

On trouve parmi eux la plupart des souverains uranistes, Edouard II, Jacques Ier, Guillaume III d'Angleterre, Henri III de France, Frédéric, roi de Wurtembourg, le grand Frédéric et bien d'autres, ainsi que d'innombrables princes, ducs, nobles, banquiers, artistes, paysans. Au courant de la plume on citerait Monsieur frère de Louis XIV, le grand Condé, le marquis de Gesvres, M. de Custine, il Sodoma ; tous ceux qui se marient pour obéir à des raisons de famille, pour agrandir leur fortune, pour s'établir plus solidement, pour tromper le monde, pour avoir une femme de ménage dévouée, pour avoir des enfants, parce qu'ils ont *peur* de leur uranisme. Parmi eux aussi beaucoup d'amants d'actrices.

Uranisme

A. — (1, 2, 3, 4, 5)

Les savants reconnaissent aujourd'hui l'existence de nombreux individus mâles qui (la plupart dès leur enfance, avant la puberté) sont exclusivement, spontanément, portés sexuellement, sentimen-

talement, sensuellement, amoureusement, intellectuellement, vers d'autres individus du même sexe. Ce sont les uranistes.

Comme je l'ai déjà dit, le coït anal (actif ou passif) n'est pas le but de leur sexualité, la satisfaction de leur instinct sexuel ; c'en est plutôt une déviation, de même que le coït anal est une déviation pour les hétérosexuels.

L'amour des hommes pour les impubères est aussi en dehors de l'uranisme normal que l'amour pour les petites filles est en dehors de l'hétérosexualité normale. Il y a des hétérosexuels dépravés qui recherchent des enfants ; il y a de même des uranistes dépravés qui recherchent des enfants.

La sodomie, coït anal actif ou passif, et l'amour sexuel qui se satisfait avec de jeunes garçons, ne sont pas plus du domaine de l'unisexualité que de l'hétérosexualité.

Les uranistes qui aiment de jeunes hommes ou des hommes mûrs ne sont pas nécessairement efféminés.

Il y a des uranistes de tous les genres, depuis les ultra-virils, les virils (Michel-Ange, le prince Eugène, August von Platen, Winckelman, Johannes von Muller) jusqu'aux efféminés, jusqu'aux passifs (Monsieur, frère de Louis XIV, l'inverti dont le roman parut dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, Ulrichs, la Marchande de beurre dont parle Emile Laurent dans *Les Habitués des prisons*, le comte Cajus dont parle Casper) ; depuis ceux dont la passion est celle de la similarité, jusqu'à ceux qui rétablissent entre mâles la différence sexuelle de l'homme et de la femme, en aimant un mâle plus masculin ou plus féminin (1).

L'uranisme se développe précocement — du moins les uranistes se souviennent de leurs penchants précoces pour le sexe masculin, — et se trouve plus souvent cause de l'onanisme et de la masturbation à l'âge de la puberté que causé par eux (2).

Dans l'âge d'indifférence sexuelle qui caractérise l'enfance et qui

(1) L'effémination peut s'acquérir ou être congénitale, être fugitive ou permanente. On peut être efféminé par jeunesse, ignorance de soi-même, avant d'atteindre la virilité, ou par effémination naturelle, imitation spontanée ou voulue de la femme. On peut être efféminé sans être passif.

(2) La masturbation des impubères a de tout autres causes et d'autres résultats sur le caractère et la santé.

précède ou accompagne l'éveil de la sexualité, les uranistes les plus avérés peuvent beaucoup aimer des femmes ou des petites filles, mais sans sexualité, à moins d'être si excitables que tous les êtres humains agitent leur sens. Leurs rêves éveillés, ou quand ils dorment, sont unisexuels. Leurs essais avec des femmes (quand ils ne se sont pas rendu compte de leur tempérament, ou quand ils se sont mis en tête de le surmonter, ou quand ils se marient par politique, amitié ou intérêt, ou pour fonder une famille, avoir des enfants) sont peu satisfaisants et leur donnent plus de fatigue et d'ennui que d'apaisement. Quand ils rencontrent quelqu'un de leur sexe qui leur plaît ou à qui ils plaisent beaucoup, ils comprennent leur position s'ils ne l'ont pas comprise à l'aide de la lecture et de la réflexion, et la plupart d'entre eux se contentent des sentiments que la nature leur a accordés.

Leurs premières amours ressemblent beaucoup à celles des hétérosexuels, avec peut-être l'amitié en plus : lettres, cadeaux, scènes de jalousie, réconciliations, sacrifices, mains pressées, caresses, baisers...... S'ils se laissent aller, s'ils séduisent ou sont séduits, toutes les satisfactions unisexuelles peuvent suivre, sauf la sodomie qui est rare (1).

Le cours de leur vie dépendra de leurs caractères, du milieu, des circonstances, de tout ce qui agit sur l'homme, l'améliore ou le diminue.

On trouve parmi les uranistes des chastes, et des tempérés, et des sensuels, et des vicieux, et des débauchés ; des mâles ultra-virils, surtout sujets à l'amour de la similarité, amour physique ou psychique ou l'un et l'autre ; d'autres qui sont mâles aussi, et aussi mâles, et qui recherchent dans le mâle quelque chose de plus délicat que l'homme ou la femme, qui recherchent cette sensibilité raisonnable, si peu féminine, qu'on peut toucher sans fausse galanterie ; d'autres qui sont mâles, eux aussi, mais que la passion de la dissimilarité poursuit, qui sont charmés d'introduire dans un commerce unisexuel toutes les mièvreries, toutes les galanteries, toutes les coquetteries de l'amour hétérosexuel, qui

(1) Kræpelin, dans sa *Psychiatrie*, vient à l'appui de tout ceci, seulement ses excellentes remarques sont modifiées par le fait qu'il s'occupe de malades.

aimeront un homme comme une femme virile aime un homme, ou comme un homme aime une femme, suivant l'âge, les circonstances, l'individu aimant ou aimé.

D'autres sont efféminés et leurs amours sont toujours ou presque toujours les amours d'une femme pour un homme. Encore plus efféminés, ce sont les amours d'une femme pour une femme. « On ne connaît les caresses que si on a été aimé par un être faible » a dit Diderot. Ceux-ci se sentent femmes, voudraient être femmes, adorent les bonbons, les mensonges, les parfums, les boudoirs, les cancans, l'attirail féminin, les vêtements de femme. La brutalité ne leur déplaît pas plus qu'à une femme.

Ce n'est pas seulement la nature qui les a façonnés si féminins et si efféminés, mais ils se sont habitués à cette manière d'être. Ils s'y sont plus et complus. Ils ont exagéré leurs tendances féminines et le monde les a aussi éxagérées, soit en s'en moquant, soit en les acceptant et en s'en amusant avec bienveillance. Leurs petites craintes, leurs petites vanités, ont été encouragées par les femmes comme par les hommes (1). Ces vieux Chérubins (car ils sont souvent vieux, et n'ont de Chérubin que le travesti, trouvent toujours des comtesses Rosine.

Ces efféminés sont des instruments de tourment pour la société qui les élève et les chérit. Etant oisifs, la plupart du temps, car un homme occupé ne saurait avoir les loisirs de s'efféminer à un point extrême, ils peuvent non seulement imiter, mais aussi surpasser la femme dans tout ce qu'elle a de plus frivole et de plus répréhensible.

La vanité une fois déchaînée, et trouvant pâture, ne s'arrête pas si les circonstances lui viennent en aide.

Ce sont ces efféminés qui recherchent tant les hétérosexuels par vanité, parce que c'est plus flatteur de surmonter un homme qui aime les femmes, parce que cela a l'air plus difficile, bien qu'au fond c'est peut-être plus facile, si l'on choisit l'hétérosexuel pauvre ou vénal ou socialement inférieur, et vaniteux ou ignorant la perfidie et la mince valeur de l'uraniste efféminé.

Quand les uranistes virils ou ultra-virils évitent les uranistes

(1) Renée et Maxime dans *La Curée* de Zola.

avérés, et semblent rechercher l'hétérosexuel, l'homme normal comme on dit, ce n'est point par vanité ou par vice, c'est parce qu'ils pénètrent trop les faussetés et les défauts des invertis efféminés, — parce qu'ils sont à la recherche d'un ami-amant sans la tare de la fémininité ou de l'effémination, d'un ami qui soit digne d'être un ami, et d'un amant qu'ils puissent façonner et compléter. Ils savent que bien des hommes apparemment hétérosexuels s'ignorent, ne se savent pas capables d'unisexualité, ou même voués à l'unisexalité si l'amant nécessaire se présente.

S'ils découvraient que l'homme mâle qu'ils aiment était vierge, ces uranistes mâles ne l'en aimeraient que plus, tandis que bien des uranistes efféminés auraient (à moins d'être très jeúnes ou très mûrs ou très corrupteurs) la déception de bien des femmes en présence d'un homme vierge. L'idéal de bien des uranistes serait un uraniste apparemment hétérosexuel qu'ils seraient les premiers à découvrir : ils auraient de la sorte les prémices d'une virginité sentimentale et sensuelle, et ne courraient pas le risque de la déconsidération sociale. Bien des uranistes n'osent se rapprocher des hommes « dont on a parlé » qui leur sont sympathiques, et attendent du hasard un rapprochement désiré.

On a si souvent parlé de la préférence des uranistes pour les hétérosexuels qu'il est important d'en démêler les causes, et de montrer que l'uraniste mâle ne peut préférer un hétérosexuel que par espoir de trouver un frère digne de lui, ou parce qu'il tombe amoureux, ou par prudence, ou par vice — tandis que chez l'efféminé il faudrait surtout appuyer sur la vanité (1).

Tous les uranistes dont je viens de parler s'en tiennent donc à l'unisexualité quand ils ont pleinement reconnu le caractère de leur sexualité. Un uraniste peut ignorer, je le répète, jusqu'à un certain moment son uranisme, ou ne pas le savoir complet et indéracinable, et s'essayer à la sexualité hétérosexuelle pour une cause ou pour une autre, ignorance, imitation, vanité, parce qu'il croit obéir à une des nécessités de la virilité. Mais s'il abandonne ces rapports

(1) L'efféminé (qui n'est pas courageux) *semble* braver beaucoup plus l'opinion du monde que l'uraniste viril. Celui-ci, en effet, attend pour braver l'opinion que cette audace ou cette indifférence en vaille la peine.

parce qu'ils ne lui font pas plaisir, parce qu'ils lui semblent désagréables, insipides, sales ou contre nature, et s'il se rend compte de ces causes, et si le sexe masculin l'attire, c'est un uraniste.

S'il a une maîtresse pour dérouter les soupçons ou pour que d'autres femmes le laissent tranquille, ou parce qu'il n'a pas le courage de rompre une liaison commencée quand il ne se connaissait pas ; ou s'il se marie pour obéir à des raisons d'argent, à sa famille, pour avoir des enfants ou par crainte du scandale, c'est toujours un uraniste, si le sexe masculin l'attire plus que le sexe féminin, et si sa maîtresse ou sa femme lui est un devoir ou une servitude, si l'infidélité ne lui est ou ne lui semble possible qu'avec un mâle.

La crainte, la prudence, la conscience peuvent le retenir auprès de la femme qu'il subit ou s'est imposée, mais c'est toujours un uraniste, et l'unisexualité peut le resaisir.

B. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (sous l'influence des circonstances, de la volonté, de l'habitude, du milieu, du vice) s'alliant après la puberté, après le développement de la vie sexuelle, à l'hétérosexualité acquise ou lui cédant ;

6). — S'alliant avec l'hétérosexualité acquise, soit simultanément, soit avec périodicité, aboutissant à la tolérance sexuelle acquise des sensuels, et à l'indiférence sexuelle acquise des froids. C'est l'hermaphrodisme psychique de Krafft-Ebing, expression qui me semble déroutante.

7). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise, et lui cédant (après une lutte plus ou moins prolongée) sans périodicité et sans retour. Si cet état se présente peu après la vingtième année, avant d'entrer dans le monde, on ne saurait guère le distinguer de l'hétérosexualité congénitale absolue. C'est sur cet état que les pères de famille comptent quand ils envoient leurs fils au collège.

Ces hétérosexuels à base unisexuelle, quand ils ne sont pas des grands hommes ou des hommes de devoir, semblent souvent avoir subi une sorte de castration morale.

URANISME

B. — (6, 7)

Cette seconde division ou catégorie comprend les uranistes qui peuvent se modifier ou être modifiés au point d'acquérir non seulement des habitudes ou des vices, mais des goûts, des penchants hétérosexuels, soit à la place de leur instinct unisexuel, soit simultanément, ou périodiquement.

Cette seconde catégorie comprend donc les uranistes qui (par devoir, par obligation, par contrainte, par conscience, par vanité, cupidité, intérêt, entraînement, curiosité, faiblesse, sympathie, par toutes les raisons morales, sociales, intellectuelles), s'entraînent à l'hétérosexualité et renoncent, pour une cause ou une autre, à leur sexualité naturelle, et finissent par la remplacer par celle qu'ils acquièrent, et ceux qui cumulent les deux sexualités. Ces derniers sont les plus pervers, les plus pervertis, les uranistes les plus dangereux pour la salubrité morale. La sexualité normale à un homme le charge, l'asservit déjà assez; et cet hermaphrodisme psychique ou psychosexuel complet donne trop de place et d'importance à la sexualité d'un homme, amène trop de déséquilibration (1).

Les rapports avec une femme au lieu d'apaiser certains hommes de cette classe les livrent à une excitation unisexuelle ; le contraire a lieu rarement chez les uranistes à hétérosexualité acquise.

Si le devoir austère au contraire ou l'altruisme ou une passion pour une science ou une occupation ne produisent pas ce changement de direction sexuelle (car alors il se présente chez des hommes d'une grande valeur, d'un beau dévouement, qui en arrivent à une abnégation, à un sacrifice, une discipline qui les récompense) ces uranistes ne sont pas des hommes de beaucoup de force de caractère.

La peur, la mollesse, l'obéissance aux conventions sociales, l'habitude, la régularité, jouent un rôle aussi important dans leur conduite que la volonté, l'énergie, la conviction. L'on trouverait

(1) Les malades hypnotisés par Schrenck-Notzing appartiennent à ces groupes.

plus de vertus viriles et imposantes chez les uranistes impénitents que chez les convertis. Ces convertis me font souvent l'effet d'avoir subi une castration morale.

C). — Inversion sexuelle congénitale, uranisme partiel, n'excluant pas des instincts hétérosexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

8). — Etouffant les instincts hétérosexuels, (*a*) avant la puberté, (*b*) à l'âge de la puberté, (*c*) après le développement de la vie sexuelle.

9). — Persistant en même temps que les instincts hétérosexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

10). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise sans retour et sans périodicité. Si cet état se produit dès l'entrée dans le monde on ne saurait le distinguer de l'hétérosexualité congénitale.

Il semble utile ici de placer la 3e catégorie hétérosexuelle.

C. — HÉTÉROSEXUALITÉ CONGÉNITALE

N'excluant pas des instincts unisexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

6). — Etouffant les instincts unisexuels (a) avant la puberté (b), à l'âge de la puberté (c), après le développement de la vie sexuelle.

Si (c) se présente de bonne heure on ne saurait distinguer cette section de l'hétérosexualité congénitale sans instincts unisexuels.

7). — Persistant en même temps que les instincts unisexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité. Il serait bien difficile en pratique de séparer les individus de cette section de ceux de la section (9) de la catégorie (c) de l'uranisme : uranisme persistant en même temps que les instincts hétérosexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

8). — Aboutissant à l'inversion sexuelle sans retour et sans périodicité.

Ces deux immenses catégories comprennent peut-être la majorité de l'humanité. Des hétérosexuels, des unisexuels et des mixtes y sont inclus. Ils subissent tous la lutte des sexualités. Ainsi les hétérosexuels ont tous plus ou moins penché vers l'unisexualité morale, intellectuelle, sentimentale, physique, métaphysique, instinctive ou réflective, ignorée ou consciente. Les uranistes définitifs ont passé par des états analogues.

Nous sommes ici en présence de tous les hommes chez qui les deux sexualités se présentent sans vice, sans luxure, sans débauche. Je ne dis pas qu'ils sont plus chastes, plus continents ou moins, mais que chez eux toutes les nuances psychosexuelles se manifestent, tous les tressaillements obscurs, arrêtés, et aussi tous les actes qui étonnent; chez eux l'élan unisexuel ou hétérosexuel est à la fois simple et compliqué, à base sexuelle et se manifestant sans sensualité, à base cérébrale, intellectuelle, sentimentale, et se manifestant avec sensualité.

Ce sont ces uranistes, ces hétérosexuels qui surprennent par un sentiment isolé, par un acte isolé, apparemment contraire à leur sexualité habituelle. Je placerais aussi parmi eux les hommes qui se laissent émouvoir par un type, quel que soit le sexe de l'individu qui incarne ou rappelle ce type; et aussi ceux qui sont entraînés une fois dans leur vie par un être appartenant au sexe qui d'ordinaire les laisse indifférents.

Les savants allemands ont remarqué qu'une fois dans sa vie chaque uraniste est capable d'un attachement pour une femme; on vérifiera très souvent l'exactitude de cette remarque. Seulement, c'est très difficile d'en interpréter la signification.

Ce n'est pas un désir physique tout simplement, c'est l'idée qu'une certaine femme pourrait rendre cet uraniste heureux, soit en le flattant par sa beauté, sa tendresse, son obéissance, en flattant sa vanité ou en devenant la mère de ses enfants, sa compagne. C'est la raison, la vertu, ou la vanité, ou l'attendrissement, ou l'ennui, qui rapproche l'uraniste de la femme; ce n'est pas la

sexualité. Et très souvent l'uraniste en reste là (Platen, Johannes von Muller, etc.) à moins que l'intérêt ne s'en mêle ou des causes extérieures irrésistibles. C'est que chez ces vrais uranistes la sexualité physique est absolument unisexuelle, tandis que la sexualité psychique peut être unisexuelle et hétérosexuelle. Excepté une certaine fleur de conviction, d'idéal, d'exaltation spirituelle, que le sexe masculin peut seul inspirer à l'uraniste, les affections psycho-hétérosexuelles et psycho-unisexuelles pourront se ressembler à s'y méprendre. Un homme très continent s'y méprendra, ou un enthousiaste, et la galerie s'y méprendra toujours.

Je ne place donc pas ces invertis ici : ils appartiennent à la catégorie A de l'uranisme congénital incoercible sans ou malgré des rapports hétérosexuels. Je les ai évoqués ici pour faire saisir la différence psychologique entre eux et ces invertis-ci, ces hétérosexuels, dont l'hermaphrodisme n'est pas si illusoire, si voulu, si en dehors de la sexualité. Chez les vrais uranistes, chez ceux de la catégorie A, il faudra plus qu'un échafaudage d'idées, de sentiments, d'émotions pour amener la localisation sexuelle, l'excitation génitale ; il faudra plus que la présence de la femme elle-même. Chez l'uraniste dont les penchants unisexuels n'excluent pas les penchants hétérosexuels, chez l'hétérosexuel à penchants unisexuels, il suffira au contraire de bien peu pour amener cette localisation sexuelle, cette excitation génitale, ce rappel de la virilité phallique.

L'homme qui a besoin de toute sa volonté, de toute sa décision et de toutes les qualités d'une femme bien choisie pour la désirer, et qui d'un autre côté a besoin de toute sa volonté pour ne pas montrer le désir unisexuel qui le cingle si aisément, si souvent, appartient à la catégorie A de l'uranisme.

Celui qui, malgré ses penchants ou ses actes unisexuels, désire sans volonté préalable, sans décision, une femme, appartient à la catégorie C de l'uranisme ou à la catégorie C de l'hétérosexualité.

Je ne voudrais pas nommer hermaphrodites psychiques les nombreux individus qui ne le sont pas à peu près complètement.

J'appellerais un hermaphrodite moral ou psychique l'individu dont les deux instincts (unisexuel et hétérosexuel) se trouvent en

balance, l'un contre l'autre ; l'individu qui peut, jusqu'à un certain moment choisir, ou bien qui subit successivement le désir de l'un puis de l'autre sexe, qui, aimant un mâle, ne pense pas aux femmes et réciproquement.

L'hermaphrodite moral n'est pas un hésitant, un tâtonnant, ne sachant ou fixer son désir ou le déloger : c'est un être chez qui les deux sexualités sont développées, sinon équilibrées, mais chez qui elles peuvent parfois se balancer.

L'hétérosexualité avec penchants uranistes, l'uranisme avec penchants hétérosexuels me semblent correspondre plus au pseudo-hermaphrodisme, tandis que l'hermaphrodisme complet, l'*hermaphrodismus verus* qui se rencontre si exceptionnellement physiquement est moins rare psychiquement. Il est difficile de décider si le pseudo-hermaphrodisme moral peut devenir le véritable ; il est probable que non dans la plupart des cas. Un seul épisode, plusieurs même, ne mettraient pas hors de doute la réponse au problème : Cet homme est-il un vrai hermaphrodite moral ou un uraniste avec penchants hétérosexuels, ou un hétérosexuel avec penchants unisexuels ? L'acte sexuel même n'éclairerait en rien l'incertitude, et cependant la question est importante sous tous les rapports, pratiquement et psychologiquement. Un honnête homme pourrait donner sa fille en mariage à un hétérosexuel avec penchants unisexuels plus facilement qu'à un hermaphrodite moral ou à un uraniste avec penchants hétérosexuels, à moins de savoir cet inverti supérieur à ses penchants et digne de confiance.

La psychologie sexuelle devra être fort avancée pour résoudre le problème suivant : l'hermaphrodisme moral est-il *surtout* le résultat de circonstances agissant sur l'uraniste avec penchants hétérosexuels ou sur l'hétérosexuel avec penchants unisexuels, ou est-il surtout congénital ?

A présent la réponse est trop incertaine. La barrière semble immense entre le pseudo-hermaphrodisme et l'hermaphrodisme *verus*. Une des sexualités d'habitude prépondère tellement sur l'autre, peut-être parce que le poids est trop lourd de deux sexualités, et qu'il faut être très puissant, très vaniteux, très débauché pour un pareil fardeau. En effet, d'ordinaire, ce qui est non sexuel en un

homme l'aide à supporter ce qui est sexuel en lui, et réciproquement. Tout ce qui augmente la sphère de la sexualité en deçà d'une certaine proportion déséquilibre trop l'individu. Il y a des complications supportables seulement si l'on est très fort, très grand ou très insignifiant.

On s'imagine d'ailleurs aisément qu'un individu se garerait d'acquérir l'hermaphrodisme *verus*, que, pour introduire plus d'ordre dans sa vie et dans ses sentiments, il se pencherait plus volontiers vers une sexualité que vers une autre.

D'un autre côté, un uraniste avec penchants hétérosexuels non contrariés pourrait les développer par prudence, par vanité, pour se croire très compliqué, très fin, très fort : l'idée d'être capable de tous les sentiments et de toutes les sensations est très flatteuse pour beaucoup (1).

Et un hétérosexuel avec des penchants unisexuels pourrait les cultiver afin de ne pas trop abîmer son hétérosexualité : car la suppression ou la contrariété des instincts unisexuels pourraient le rendre plus maussade à l'égard de l'hétérosexualité.

Le sacrifice d'un penchant moins cher à un autre plus cher a deux résultats possibles : le renforcement du penchant victorieux ou son amoindrissement.

L'un est aussi vraisemblable que l'autre.

Il me paraît que la psychologie doit encore rester hésitante et flottante. Il y a beaucoup à étudier de ce côté ; il doit y avoir de par le monde des détenteurs, des collecteurs de documents, et des hommes qui ont étudié ces problèmes. Je voudrais les entendre.

A. — Hétérosexualité congénitale incoercible toute la vie, sans rapports unisexuels ou malgré eux comprenant :

1) Ceux qui non seulement n'ont jamais eu de relations sexuelles ou sensuelles avec un mâle, mais qui n'ont jamais, pas même fugitivement et à aucun moment de leur vie impubère ou pubère, au collège, à la caserne, en prison, en Afrique, en Asie, comme en Europe, envisagé la possibilité d'actes, de penchants, de sentiments unisexuels sensuels, et qui trouveraient plus naturel et imagi-

(1) M. Maurice Barrès écrit pour cette classe.

ble n'importe quel acte sexuel ou sensuel avec n'importe quelle femme, ou la masturbation, que n'importe quel acte sexuel avec n'importe quel mâle.

Cette classe est celle de l'hétérosexualité non seulement congénitale mais aussi acquise. Elle doit autant à l'éducation qu'à la nature. Elle ne comprend peut-être pas un seul artiste, pas un poète, pas un écrivain de génie, pas un acteur, et pas un saint. Elle comprend les fanatiques de la femme sexuelle, et de la respectabilité. Ils seront chastes plutôt que justes, et se châtreraient presque avant d'admettre que les unisexuels ne sont pas criminels, ou vils, ou fous. C'est à cette classe qu'appartient plus d'un de ceux qui ont voulu s'occuper d'inversion sexuelle, soit comme juriste, soit comme psychologue, soit comme moraliste. Ce qui étonne c'est que ces hétérosexuels osent envoyer leurs fils aux grandes *public schools* anglaises, aux grands foyers d'unisexualité. D'après eux, l'unisexualité, jusqu'à ce qu'on aille à Oxford ou à Cambridge, est un danger inévitable, un malheur nécessaire, quelque chose que l'on oublie. Beaucoup de garçonnets restent purs, beaucoup sont souillés, quelques-uns sont irrémédiablement ruinés, et beaucoup deviennent des hypocrites, quelques-uns des platoniques. Et pourtant ces hétérosexuels à hétérosexualité congénitale et acquise ne semblent pas diminuer. C'était un d'eux qui lors d'un grand scandale unisexuel aristocratique (le procès d'une femme contre son mari) dit à son fils (que le mari avait fait peindre en Apollon Anadyomenos) qu'il lui pardonnerait s'il se montrait dans toute la ville avec une cocotte fameuse. Le fils refusa, soit dégoût de la farce, soit la sachant inutile... Si l'on commençait à raconter ce qu'ils font en présence d'une situation tragique ou inattendue, on arriverait à être par trop « cynique », par trop sceptique.

1 *bis*). — Ceux qui tout en conservant ce point de vue et cette attitude, se laissent aller à connaître la sodomie active dans certains pays, dans certaines conditions, à certains âges, et la pratiquent soit avec des femmes soit avec de jeunes garçons féminins. C'est la sodomie des hétérosexuels qui ont appris ce vice par déviation du coït vaginal ou par absence de femmes. Ils ne sont ni invertis

ni unisexuels. Ils recherchent un spasme plus précieux. Ils ont pour but sexuel la pénétration du corps qui leur sert (1).

2). — Les efféminés qui ont des rapports sexuels exclusivement avec des femmes, indifférents vis-à-vis des mâles, mais souvent invertis vis-à-vis des femmes, aimant les femmes masculines, les tribades, les lesbiennes. On trouve parmi eux bien des fétichistes, des saphiques, des masochistes.

3). — Ceux qui ont eu des rapports unisexuels par nécessité, crainte, pauvreté, jeunesse, inexpérience, absence de femmes. exemples, lectures, curiosité, affection, entraînement, obéissance, vanité, cupidité, désir de s'emparer de quelqu'un de puissant, par isolement social ou sentimental, par orgueil, par révolte, par ivresse, occasion, promiscuité, etc., mais sans modification de leur hétérosexualité.

B). — Hétérosexualité congénitale

Sous l'influence des circonstances, de la volonté, du milieu, de l'habitude, du vice, ou sous l'influence d'un inverti supérieur, s'alliant après la puberté, après le développement de la vie sexuelle, à l'inversion acquise ou lui cédant.

4). — S'alliant avec l'inversion sexuelle acquise soit simultanément, soit avec périodicité.

5). — Aboutissant à l'inversion sexuelle acquise sans retour et sans périodicité.

Cinq cas sexuels

Je cite de préférence aux cas cliniques des cas historiques. A moins de connaître l'ensemble d'une vie d'homme on ne peut, même en étant le plus rompu, le plus subtil des docteurs, trouver la formule définitive (excepté quand il s'agit d'un *ultra-viril*, mais

(1) N'est-ce pas contre eux que Moïse et saint Paul ont fulminé ?

il ne s'adresserait jamais à un médecin au sujet de sa vie sexuelle, le médecin ne pouvant guère lui enseigner la morale ou la psychologie; ou quand il s'agit d'un *passif congénital et incurable*). Beaucoup d'hommes passent d'une section dans une autre après avoir été décrits dans des ouvrages de psychopathie. C'est souvent une crise passagère qui envoie au médecin son *homme sexuel inquiet.*

Pour chaque cas historique je prends soin d'avoir au moins un cas d'observation clinique, pour ne pas m'exposer à une réfutation fondée sur de nouveaux textes ; mais j'attache plus d'importance aux cas historiques et ne cite les autres qu'à la dernière extrémité.

Je commence par le cas de Victor Alfiéri, l'illustre Italien, un homme d'un caractère énergique, impatient, et noble, et un poète. L'histoire de sa vie est connue, ses passions pour des femmes, son respect pour les choses de l'esprit et de l'intelligence, son amour de la liberté, les efforts qu'il pouvait faire pour surmonter ses colères, ses paresses, ses faiblesses. Il se faisait attacher à son siège pour ne pas aller rejoindre une maîtresse indigne et pour travailler.

Le passage suivant de son autobiographie nous montre que Victor Alfiéri appartient à la catégorie C de l'hétérosexualité, et à la section (6) (*a ou b*) de cette catégorie, c'est-à-dire que :

Victor Alfiéri est un hétérosexuel dont l'hétérosexualité congénitale n'exclue pas des penchants uranistes étouffés avant la puberté ou à l'âge de la puberté.

I. — Alfiéri. — *Hétérosexualité étouffant des penchants uranistes avant la puberté.*

Premiers symptômes d'un caractère passionné. Chapitre troisième des mémoires de Victor Alfieri :

« Au bout de quelques mois je ne pensais plus autant à ma sœur, et à la fin je n'y songeai presque plus du tout, et ne désirai autre chose que d'être conduit aux Carmes le matin et l'après-midi. En voici la raison : depuis que ma sœur était sortie de la

maison, à l'âge d'environ neuf ans, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes gens que ceux de quelques novices des Carmes qui pouvaient avoir de quatorze à seize ans à peu près, et qui assistaiant aux diverses cérémonies de l'église, vêtus de leurs rochets blancs. Leurs jeunes visages, peu différents des visages féminins, avaient laissé dans mon cœur tendre et sans expérience cette même impression et ce même désir de les voir que le visage dema sœur y avait imprimé. Ce sentiment enfin, diversifié de tant de manières, n'était pourtant que de l'amour. En y réfléchissant plusieurs années après, je m'en suis pleinement convaincu, car je ne savais alors en aucune façon ni ce que je sentais, ni ce que je faisais ; j'obéissais au pur instinct de la nature. Mon innocent attrait pour ces novices devint si fort que je pensais sans cesse à eux et à leurs diverses fonctions. Tantôt mon imagination me les représentait tenant leurs cierges en main, servant la messe avec un air angélique et plein de componction, tantôt faisant fumer l'encens au pied de l'autel, et tout absorbé par ces images, je négligeais mes études ; toute occupation et toute société m'ennuyait.

« J'avais sept à huit ans, quand me trouvant un jour dans ces dispositions mélancoliques, occasionnées peut-être aussi par la faiblesse de ma santé, après avoir vu sortir mon précepteur et mon domestique, je m'élançai hors de mon petit cabinet, qui était situé au rez-de-chaussée et donnait sur une seconde cour où il y avait une grande quantité d'herbe. Je me mis aussitôt à en arracher à pleines mains, à la porter à ma bouche, à la mâcher et à en avaler tant que je pouvais, malgré son goût âpre et plein d'amertume. J'avais entendu dire de je ne sais qui, ni à quelle occasion, qu'il existait une herbe appelée ciguë qui empoisonnait et faisait mourir. Je n'avais jamais eu la pensée de vouloir mourir, et je savais bien peu ce que c'était que la mort ; cependant, poussé par je ne sais quel instinct naturel mêlé d'une douleur dont la source m'était inconnue, j'étais avide de manger de cette herbe, m'imaginant que j'y trouverais de la ciguë. » (Lire aussi le chapitre suivant.)

En 1760, à l'académie de Turin (c'est-à-dire au moins deux ans après ce qui précède) :

« Pendant toute l'année des humanités, mes mœurs se conser-

vèrent encore pures et innocentes, quoique la nature, presque à mon insu, m'agitât quelquefois en secret. »

Ces confessions d'Alfieri ont aussi leur importance au point de vue de l'éducation. Un observateur attentif qui aurait vu la sensibilité, la santé délicate de l'enfant et qui aurait deviné son amour pour ces Carmes, aurait aisément et secrètement cru à son uranisme.

II. — Baber. — *Uranisme avec tolérance sexuelle.*

L'empereur Baber, né vers 1482, devint roi de Ferghâna à l'âge de douze ans (1). A dix-huit ans, il se maria avec Aisha Sultan Begum, fille du sultan Ahmed Mirza.

« Dans les premiers temps de mon mariage, écrit l'empereur dans ses mémoires, bien que n'ayant pas une médiocre affection pour elle, par pudeur et par timidité je n'allais chez elle que tous les dix, quinze, vingt jours. Ensuite mon affection diminua et ma timidité augmenta, à ce point que ma mère me poursuivait de sa colère furieuse et m'envoyait comme un criminel la voir une fois par mois, ou tous les quarante jours.

« A cette époque, un jeune homme qui s'appelait Baberi était attaché au camp. Une curieuse coïncidence faisait que nos noms se ressemblaient. Je vins à l'aimer merveilleusement ; pour dire la vérité, je devins fou et hors de moi à cause de lui.

« C'était la première fois que je concevais une passion pour quelqu'un. Je n'avais jamais entendu de mots d'amour, je n'avais jamais été présent à des conversations d'amour. Dans cette nouvelle situation d'esprit, je composai des vers en persan : *Jamais amant n'a été si malheureux, si amoureux, si mal accueilli que moi ; que jamais le bel aimé ne soit aussi cruel, aussi dédaigneux que toi !* Quelquefois, il arrivait que Baberi venait me voir ; et alors, dans ma honte et mon embarras, je trouvais impossible de le regarder en face. Comment donc pouvais-je l'amuser avec ma

(1) L'année de l'expédition de Charles VIII à Naples.

conversation ou avec l'aveu de ma passion? J'étais en le voyant dans une telle ivresse et une telle confusion que je ne pouvais pas le remercier d'être venu me voir. Je ne pouvais même pas lui faire des reproches quand il me quittait. Je n'avais même pas assez d'empire sur moi pour le recevoir avec les formes usuelles de la politesse. Un jour, pendant cette affection et cet attachement, il m'arriva, passant à travers un étroit sentier avec peu de serviteurs, de me trouver en face de Baberi venant vers moi. Cette rencontre me bouleversa au point que je me fis l'effet de tomber en morceaux. Je n'avais pas la force de regarder ses yeux ni d'articuler un seul mot. Très confus et très honteux, je continuai ma route, le laissant là, me rappelant les vers de Muhammed Salikh : *J'ai honte quand je vois celui que j'aime, mes compagnons se tournent vers moi et je détourne les yeux*. Ces vers peignaient absolument ma situation. La violence de ma passion, le délire de ma jeunesse et de ma folie m'entraînaient nu-tête et nu-pieds à travers les sentiers et les rues, les jardins et les vergers ; je négligeais les attentions que l'on doit aux étrangers et aux amis, le respect dû à moi et aux autres. Quelquefois, comme un fou, je recherchais la solitude des montagnes, quelquefois j'errais de rue en rue, cherchant des habitations et des jardins. Je ne pouvais ni rester assis, ni m'en aller, je ne pouvais ni me tenir debout ni marcher. »

L'amour-passion de Stendhal ou de Sapho avait terrassé le jeune empereur pour la première, et peut-être pour la dernière fois. Je ne connais pas de description plus frappante de cet amour passionné, respectueux, victorieux, qui fait baisser les yeux de l'empereur en présence de Baberi, qui le fait balbutier et défaillir. La honte, la pudeur de l'empereur venaient de l'âme, du cœur ; ce n'était pas la crainte du préjugé ou le préjugé. Baber ne raconte que cette unique passion ; sa vie agitée, dangereuse, pleine de secousses politiques ou guerrières, ne lui laissa probablement pas le loisir d'un second amour comme le premier. Un homme occupé peut s'il le veut tuer l'amour à son commencement ; et Baber a dû par la suite éviter un maître aussi impérieux que l'amour. Cette passion violente (passion de l'âme au plus haut degré, et Baber a la pudeur de n'en pas raconter le dénouement)

sans récidives connues, doit expliquer l'attitude morale de Baber contre la pédérastie et la sexualité hétérosexuelle. Il trace les portraits de tous ses contemporains, sultans, guerriers, poètes, et il dit de la plupart qu'ils étaient trop adonnés à la pédérastie ou aux femmes. Si Baber a surtout connu l'uranisme-passion il a pleinement le droit de blâmer la pédérastie; peut-être que, sans sa passion pour Baberi, il aurait été plus indulgent pour les autres ou plus licencieux. Il n'y a pas pour un homme digne d'être un homme (comme Baber) de rapport logique entre l'amour-passion (amour de l'intelligence et des sens) et le vice, entre la conduite de Casanova et celle de Desgrieux, entre la conduite de Manon Lescaut et celle de la Juliette de Roméo, entre la conduite d'Héliogabale et celle de l'empereur Adrien ou de Mlle de Lespinasse.

Baber laissa sept enfants. Il ne fut pas heureux avec plusieurs de ses femmes. C'était un homme chevaleresque, magnanime, bon fils, bon frère, bon père, bon ami, sans la fourberie ou la cruauté de l'Asie. Il était très brave et très vigoureux. Il aimait les arts et écrivit des vers. C'est un des grands hommes de l'Asie et un grand homme à la mode des héros de Plutarque. On l'a comparé à un héros de Froissart, mais il avait des qualités que l'on chercherait avec difficulté dans Froissart. Le moyen âge est moins naïf qu'on ne l'a cru, et en dehors de la vie religieuse, peu délicat. L'héroïsme de Baber conserve toujours quelque chose de la sensibilité orientale.

Après ces deux hommes, Alfieri et Baber, la descente que l'on fait pour arriver à Jean-Jacques Rousseau est rapide.

Jean-Jacques fut un hétérosexuel malgré sa masturbation et son masochisme, malgré les exemples unisexuels, malgré les tentations même, car lorsqu'il parle de « danger » à propos de sa nuit avec l'abbé, il ne peut parler que d'un danger moral.

L'attitude de ce masturbateur (qui s'abandonnait à son habitude sur la grande route en attendant Mme d'Houdetot) vis-à-vis de l'inversion détonne curieusement à côté de celle de Diderot. Strindberg dans ses mémoires s'est souvenu de la morale indignation de Rousseau.

III. — J.-J. Rousseau. — *Hétérosexualité malgré masturbation et masochisme*

« Il n'y a point d'âme si vile et de cœur si barbare qui ne soit susceptible de quelque sorte d'attachement. L'un de ces deux bandits qui se disaient Maures me prit en affection. Il m'accostait volontiers, causait avec moi dans son baragouin franc, me rendait de petits services, me faisait part quelquefois de sa portion à table, et me donnait surtout de fréquents baisers avec une ardeur qui m'était fort incommode. Quelque effroi que j'eusse naturellement de ce visage de pain d'épice orné d'une longue balafre, et de ce regard allumé qui semblait plutôt furieux que tendre, j'endurais ces baisers, en me disant en moi-même : le pauvre homme a conçu pour moi une amitié bien vive ; j'aurais tort de le rebuter. Il passait par degrés à des manières plus libres, et me tenait quelquefois de si singuliers propos, que je croyais que la tête lui avait tourné. Un soir il voulut venir coucher avec moi ; je m'y opposai, disant que mon lit était trop petit. Il me pressa d'aller dans le sien ; je le refusai encore ; car ce misérable était si malpropre et puait si fort le tabac mâché, qu'il me faisait mal au cœur.

« Le lendemain, d'assez bon matin, nous étions tous deux seuls dans la salle d'assemblée ; il recommença ses caresses, mais avec des mouvements si violents qu'il en était effrayant. Enfin, il voulut passer par degrés aux privautés les plus choquantes, et me forcer, en disposant de ma main, d'en faire autant. Je me dégageai impétueusement en poussant un cri et faisant un saut en arrière ; et, sans marquer ni indignation, ni colère, car je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait, j'exprimai ma surprise et mon dégoût avec tant d'énergie qu'il me laissa là ; mais, tandis qu'il achevait de se démener, je vis partir vers la cheminée et tomber à terre je ne sais quoi de gluant et de blanchâtre qui me fit soulever le cœur. Je m'élançai sur le balcon... Je ne pouvais comprendre ce qu'avait ce malheureux ; je le crus atteint du haut mal, ou de quelque

autre frénésie encore plus terrible, et véritablement je ne sache rien de plus hideux à voir pour quelqu'un de sang-froid que cet obscène et sale maintien, et ce visage affreux enflammé de la plus brutale concupiscence. Je n'ai jamais vu d'autre homme en pareil état ; mais si nous sommes ainsi près des femmes, il faut qu'elles aient les yeux bien fascinés pour ne pas nous prendre en horreur.

« Je bavardais tant que le lendemain un des administrateurs vint de bon matin m'adresser une mercuriale assez vive, m'accusant de commettre l'honneur d'une maison sainte et de faire beaucoup de bruit pour peu de mal. Il prolongea sa censure en m'expliquant beaucoup de choses que j'ignorais, mais qu'il ne croyait pas m'apprendre, persuadé que je m'étais défendu sachant ce qu'on me voulait, mais n'y voulant pas consentir. Il me dit gravement que c'était une œuvre défendue comme la paillardise, mais dont au reste l'intention n'était pas plus offensante pour la personne qui en était l'objet, et qu'il n'y avait pas de quoi s'irriter si fort pour avoir été trouvé aimable. Il me dit sans détours que lui-même, dans sa jeunesse, avait eu le même honneur, et qu'ayant été surpris hors d'état de faire résistance, il n'avait rien trouvé là de si cruel. Il poussa l'impudence jusqu'à se servir des propres termes ; et, s'imaginant que la cause de ma résistance était la crainte de la douleur, il m'assura que cette crainte était vaine, et qu'il ne fallait pas s'alarmer de rien. J'écoutais cet infâme avec un étonnement d'autant plus grand qu'il ne parlait point pour lui-même ; il semblait ne m'instruire que pour mon bien. Son discours lui paraissait si simple qu'il n'avait même pas cherché le secret du tête-à-tête, et nous avions en tiers un ecclésiastique que cela n'effarouchait pas plus que lui. Cet air naturel m'en imposa tellement que j'en vins à croire que c'était sans doute un usage admis dans le monde, et dont je n'avais pas eu plus tôt l'occasion d'être instruit. Cela fit que je l'écoutai sans colère, mais non sans dégoût. L'image de ce qui m'était arrivé, mais surtout de ce que j'avais vu, restait si fortement empreinte dans ma mémoire qu'en y pensant le cœur me soulevait encore. Sans que j'en susse davantage l'aversion de la chose s'étendit à l'apologiste.... Cette aventure me mit pour l'avenir à couvert des entreprises des chevaliers de la manchette ; et la

vue des gens qui passaient pour en être, me rappelant l'air et les gestes de mon effroyable Maure, m'a toujours inspiré tant d'horreur que j'avais peine à la cacher. Au contraire, les femmes gagnèrent beaucoup dans mon esprit à cette comparaison : il me semblait que je leur devais en tendresse de sentiments, en hommages de ma personne, la réparation des offenses de mon sexe, etc.

« 1732. J'étais un soir assis en Bellecour après un très mince souper, rêvant au moyen de me tirer d'affaire, quand un homme en bonnet vint s'asseoir à côté de moi. Cet homme avait l'air d'un de ces ouvriers en soie qu'on appelle à Lyon des taffetatiers. Il m'adresse la parole, je lui réponds. A peine avions-nous causé un quart d'heure, que toujours avec le même sang-froid, et sans changer de ton, il me proposa de nous amuser de compagnie. J'attendais qu'il m'expliquât quel était cet amusement ; mais, sans rien ajouter, il se mit en devoir de m'en donner l'exemple. Nous nous touchions presque et la nuit n'était pas assez obscure pour m'empêcher de voir à quel exercice il se préparait. Il n'en voulait point à ma personne ; du moins rien n'annonçait cette intention, et le lieu ne l'eût pas favorisé : il ne voulait exactement, comme il me l'avait dit, que s'amuser et que je m'amusasse, chacun pour son compte ; et cela lui paraissait si simple, qu'il n'avait même pas supposé qu'il ne me le parût pas comme à lui. Je fus si effrayé de cette impudenee que, sans lui répondre, je me levai précipitamment et me mis à fuir à toutes jambes croyant avoir ce misérable à mes trousses. J'étais si troublé qu'au lieu de gagner mon logis par la rue Saint-Dominique, je courus du côté du quai, et ne m'arrêtai qu'au delà du pont de bois, aussi tremblant que si je venais de commettre un crime. *J'étais sujet au même vice :* ce souvenir m'en guérit pour longtemps.

« A ce vovage-ci j'eus une aventure à peu près du même genre, mais qui me mit en plus grand danger. Sentant mes espèces tirer à leur fin, j'en ménageais le chétif reste. Je prenais moins souvent des repas à mon auberge, et bientôt je n'en pris plus du tout, pouvant pour cinq ou six sous à la taverne me rassasier... N'y mangeant plus, je ne savais comment y aller coucher... Un soir qu'il faisait fort chaud, je me déterminai à passer la nuit dans la

place ; et déjà je m'étais établi sur un banc, quand un abbé qui passait, me voyant ainsi couché, s'approcha, et me demanda si je n'avais point de gîte. Je lui avouai mon cas, et il en parut touché. Il s'assit à côté de moi, et nous causâmes. Il parlait agréablement : tout ce qu'il me dit me donna de lui la meilleure opinion du monde. Quand il me vit bien disposé, il me dit qu'il n'était pas logé fort au large ; qu'il n'avait qu'une seule chambre, mais qu'assurément il ne me laisserait pas coucher ainsi dans la place ; qu'il était tard pour trouver un gîte, et qu'il m'offrait, pour cette nuit, la moitié de son lit. J'accepte l'offre, espérant déjà me faire un ami qui pourrait m'être utile... Sa chambre me parut propre dans sa petitesse : il m'en fit les honneurs fort poliment. Il tira d'un pot de verre des cerises à l'eau-de-vie, nous en mangeâmes chacun deux et nous fûmes nous coucher.

« Cet homme avait les mêmes goûts que mon Juif de l'hospice ; mais il ne les manifestait pas si brutalement. Soit que, sachant que je pouvais être entendu, il craignît de me forcer à me défendre, soit qu'en effet il fût moins confirmé dans ses projets, il n'osait m'en proposer ouvertement l'exécution et cherchait à m'émouvoir sans m'inquiéter. Plus instruit que la première fois, je compris bientôt son dessein, et j'en frémis. Ne sachant ni dans quelle maison ni entre les mains de qui j'étais, je craignais, en faisant du bruit, de le payer de ma vie. Je feignis d'ignorer ce qu'il me voulait ; mais, paraissant très importuné de ses caresses et très décidé à n'en pas endurer le progrès, je fis si bien qu'il fut obligé de se contenir. Alors je lui parlai avec toute la douceur et toute la fermeté dont j'étais capable ; et, sans paraître rien soupçonner, je m'excusai de l'inquiétude que je lui avais montrée, sur mon ancienne aventure que j'affectai de lui conter en termes si pleins de dégoût et d'horreur, que je lui fis, je crois, mal au cœur à lui-même et qu'il renonça tout à fait à son sale dessein. Nous passâmes tranquillement le reste de la nuit : il me dit même beaucoup de choses très bonnes, très sensées ; et ce n'était assurément pas un homme sans mérite, quoique ce fût un grand vilain. Le matin, M. l'abbé, qui ne voulait pas avoir l'air mécontent, parla de déjeuner, et pria une des filles de son hôtesse, qui était fort jolie, d'en faire apporter.

Elle lui dit qu'elle n'avait pas le temps. Il s'adressa à sa sœur qui ne daigna pas lui répondre. Nous attendions toujours, point de déjeuner. Enfin nous passâmes dans la chambre de ces demoiselles. Elles reçurent M. l'abbé d'un air très peu caressant. J'eus encore moins à me louer de leur accueil. Je voyais dans leurs regards insultants et moqueurs une fureur cachée. »

IV. — Casanova. — *Hétérosexualité congénitale malgré des actes unisexuels commis après la puberté.*

Après le masturbateur hétérosexuel, voici Casanova, libertin hétérosexuel fameux ; à l'âge de dix-sept ans passés (après avoir été l'amant de deux sœurs qu'il déflora) on le mit au séminaire, dont il fut bientôt renvoyé pour des actes d'unisexualité ; voici son récit :

« L'un de mes camarades de dortoir, âgé de quinze ans et qui aujourd'hui, s'il est vivant, est évêque, me frappa par sa figure et ses talents. Il m'inspira une vive amitié, et aux heures de récréation, au lieu de jouer aux quilles avec les autres, je me promenais constamment avec lui. Nous parlions poésie, et les plus belles odes d'Horace faisaient nos délices. Nous préférions l'Arioste au Tasse et Pétrarque captivait toute notre admiration, comme Tassoni et Muratori, qui l'avaient critiqué, étaient l'objet de notre mépris. Nous devînmes en quatre jours si bons amis, que nous étions jaloux l'un de l'autre au point que, quand l'un de nous quittait l'autre pour se promener avec un tiers, nous nous boudions comme deux amants. Un moine lai surveillait notre dortoir et ses fonctions étaient d'y conserver la police... Lorsque le préfet voyait que tous les élèves étaient couchés, il se mettait dans son lit. Une grande lanterne éclairait ce lieu qui était un parallélogramme de quatre-vingts pas sur dix. Des lits étaient placés à égale distance, et à la hauteur de chaque lit, il y avait un prie-Dieu, un siège et la malle du séminariste. A l'un des bouts était le lavabo et à l'autre le lit du

préfet. Le lit de mon ami était en face du mien, et nous avions la lanterne entre deux. L'occupation principale du préfet était de veiller à ce qu'un élève n'allât point se coucher avec un autre, car on ne supposait jamais cette visite innocente. C'était un crime capital : le lit n'était que pour y dormir et non pour s'entretenir avec un camarade, on était convenu qu'un séminariste ne pouvait découcher que dans des vues immorales. Du reste, libre et tranquille dans son lit, il pouvait y faire ce qu'il voulait ; tant pis pour lui s'il abusait de cette liberté. On a remarqué en Allemagne que les associations de jeunes gens où les directeurs s'évertuent à prévenir l'onanisme sont celles où ce vice règne davantage. Les auteurs de ces règlements étaient de sots ignorants qui ne connaissaient ni la nature ni la morale. La nature a des besoins qui doivent être satisfaits, et Tissot n'a raison que par rapport aux jeunes gens qui abusent de cette faculté, mais cet abus serait extrêmement rare, si les directeurs étaient prudents et sages, car alors les jeunes gens se portent à des excès dangereux par le seul plaisir de la désobéissance, etc... Dans la nuit du neuvième ou du dixième jour de mon séjour au séminaire, je sentis quelqu'un venir se coucher près de moi. Il me prit d'abord la main qu'il me serra en me disant son nom, et j'eus de la peine à m'empêcher de rire. C'était mon ami qui s'était éveillé et ayant vu la lanterne éteinte, avait eu la lubie de me faire une visite. *Quelques instants après,* je le priai de s'en aller, de crainte que le préfet ne vînt à s'éveiller, car alors nous nous serions trouvés fort embarrassés et accusés peut-être de quelque abomination. Au même instant où je lui donnais ce bon conseil, nous entendîmes marcher et l'abbé s'échappa ; mais dans le moment j'entendis quelqu'un qui tombait, et aussitôt le préfet de crier d'une voix rauque : « Ah ! scélérat ! à demain, à demain. »

« Le recteur, accompagné du préfet, entra dans le dortoir et nous dit : « Ecoutez-moi tous. Vous n'ignorez pas le désordre de cette nuit. Deux de vous doivent être coupables, mais je veux leur pardonner ; et pour ménager leur honneur, je promets qu'ils ne seront point connus. Vous viendrez tous vous confesser à moi avant l'heure de la récréation... » Conformément à ses

ordres, nous allâmes tous nous confesser à lui, après quoi nous nous rendîmes au jardin, où l'abbé me conta qu'ayant eu le malheur de heurter le préfet, il avait cru devoir le renverser, ce qui lui avait donné le temps de regagner son lit sans être reconnu. (L'abbé lui raconta aussi avoir fait au recteur une confession subreptice et n'avoir pas avoué sa désobéissance.) *Cette affaire se serait terminée là si quelques nuits après, je n'avais eu le caprice à mon tour de rendre à mon ami la visite que je lui devais.* Vers une heure après minuit, ayant eu besoin de me lever et entendant ronfler le préfet, j'étouffai vite le lumignon et j'allai me mettre à côté de mon ami. *Il me reconnut et partagea ma joie,* mais attentifs l'un et l'autre au ronflement de notre gardien, dès qu'il cesse de ronfler, voyant le danger, je me relève et je regagne mon lit sans perdre un instant ; mais à peine y suis-je, que voilà deux surprises pour une. La première, c'est que je me trouve à côté de quelqu'un ; la seconde, je vois le préfet en chemise, une bougie à la main, allant lentement et regardant à droite et à gauche les séminaristes. Je concevais que le préfet eût pu allumer une bougie dans un instant ; mais comment concevoir ce que je voyais : un de mes camarades, le dos tourné de mon côté et dormant très profondément ? Je prends le parti irréfléchi de faire semblant de dormir aussi. A la seconde ou troisième secousse du préfet, je fais semblant de me réveiller et l'autre se réveille tout de bon. Etonné de se voir dans mon lit, il me fait des excuses : « Je me suis trompé, me dit-il, en revenant de quelque part à l'obscur et trouvant votre lit vide, je l'ai pris pour le mien.

« — Cela se peut, lui répliquai-je, car j'ai eu besoin de me lever aussi.

« — Cela n'est pas vraisemblable, reprit l'Argus.

« Et en disant cela il se dirige vers la lampe dont il trouve la mèche écrasée : Le lumignon est noyé, Messieurs, la lampe ne s'est pas éteinte d'elle-même : c'est l'œuvre de l'un de vous. Nous verrons cela demain. »

Le lendemain les deux accusés reçurent sept à huit coups de corde ou de bâton ; et le quatrième jour Casanova quitta le séminaire.

L'épisode de Bellino, de son frère Pétrone et de ses deux sœurs montre (ce que l'on sait d'ailleurs) que Casanova resta hétérosexuel. Bellino (sous ce nom la ravissante Thérèse jouait au théâtre et dans le monde le rôle de castrat) le charme, l'ensorcelle par sa beauté qu'il devine être celle d'une femme. Comment la poitrine difforme d'un castrat, comment les yeux d'un homme, pourraient-ils ainsi émouvoir Jacques Casanova ? En vain les deux sœurs (l'une de douze, l'autre de onze ans) se rendent à lui, en vain Pétrone, frère de Bellino et première danseuse, plus mâle que Bellino, vint lui servir le café : « Ce Pétrone était un vrai giton et même de profession. Cela n'est pas rare en Italie, où l'intolérance sous ce rapport n'est ni déraisonnée comme en Angleterre, ni farouche et cruelle comme en Espagne. Je lui avais donné un sequin pour payer le café, et lui ayant fait don du reste, il m'en témoigna sa reconnaissance en m'appliquant sur les lèvres un baiser voluptueux à bouche entr'ouverte, me supposant un goût que j'étais loin d'avoir. Je le désabusai sans qu'il en parût humilié. Je lui ordonnai de commander à dîner pour six personnes, mais il me dit qu'il ne commanderait que pour quatre, parce qu'il fallait qui'il tînt compagnie à sa chère mère, qui dînait toujours dans son lit. Chacun son goût, et je le laissai faire. »

Bellino continue à préoccuper Casanova, persuadé qu'il a deviné son sexe enchanteur et caché, et pourtant ne pouvant en obtenir l'aveu. Bellino, une mademoiselle de Maupin plus voluptueusement déguisée, le réduit à la colère, au désespoir (le désespoir enfantin dont il est capable), lui inspire des doutes, refuse de les enlever ou de les satisfaire. Sans crainte d'intercaler ici trop de frivolité, je cite une conversation qui a sa valeur pour l'observateur des mœurs : « Avec un peu de complaisance, dit Casanova, vous auriez pu me guérir de ma passion.

« — Vous n'en seriez pas guéri, dit Bellino, soit que je sois fille ou garçon, car vous êtes amoureux de moi, indépendamment de mon sexe ; et la certitude que vous auriez acquise vous aurait rendu furieux... »

Mais Casanova veut la certitude, il promet son amitié si Bellino n'est pas femme. Il ne demande que de toucher une chose faite

pour le dégoûter. « Ah ! dégoûter, dit Bellino, — je suis bien sûre du contraire... Votre nature ardente l'emporterait sur votre raison, et votre raison même deviendrait aisément l'auxiliaire de vos sens et serait de moitié avec votre nature... Cherchant ce que vous ne pourriez trouver, vous voudriez vous satisfaire sur ce que vous trouveriez. Comment, avec votre esprit, pouvez-vous vous flatter que, me trouvant homme, vous puissiez tout à coup cesser de m'aimer? Les charmes que vous me trouvez cesseront-ils d'exister? Ils augmenteront peut-être de force, et alors, votre feu devenant brutal, vous adopterez tous les moyens que votre imagination vous offrira pour le satisfaire. Vous parviendrez à vous persuader de pouvoir me métamorphoser en femme, ou pis encore, de le devenir vous-même. Votre passion enfantera mille sophismes pour justifier votre amour que vous décorerez du beau nom d'amitié ; et pour justifier votre conduite, vous ne manquerez pas de m'alléguer mille exemples de pareilles turpitudes... »

« Rien de tout cela n'arrivera, répond-il, — cependant je dois vous dire que si tout cela arrivait, il me semble qu'il y aurait moins de mal à passer à la nature un égarement qui peut n'être considéré à la rigueur que comme un accès de folie, que d'agir de manière à rendre incurable une maladie de l'esprit que la raison ne rendrait que passagère. »

« Pour bien raisonner, ajoute-t-il, il faut n'être ni amoureux ni en colère. »

Il m'a semblé plus utile de citer au long quatre cas sexuels (ceux de deux hommes altiers et généreux, Alfieri et Baber, celui d'un génie souffrant, ingrat, désolant, faisant douter de la nature humaine quand on le compare à son œuvre, ayant tous les défauts du valet, de l'homme de lettres, du masturbateur, — et celui du joyeux et infatigable débauché) que de donner quelques lignes à une vingtaine de cas. Le suivant que j'emprunte à Krafft-Ebing est trop intéressant pour ne pas figurer ici.

V. — *Uranisme congénital très caractérisé, avec, de la vingtième à la trentième année, des rapports intermittents avec des femmes par ignorance et imitation.*

J..., âgé de trente-six ans (père alcoolique, mais aucune autre hérédité fâcheuse ; seulement, un de ses frères est inverti, et une de ses sœurs passe pour aimer les femmes ; trois autres enfants du même père sont normaux, c'est-à-dire qu'on ne nous dit rien sur eux), musculeux, masculin, bien constitué, excellent homme d'affaires. Il préfère les arts et la littérature au sport. Il est doux, un peu timide, bon garçon.

A quatre ans, la vue du sexe d'un homme fit beaucoup d'effet sur lui et il s'intéressa de plus en plus aux nudités viriles et employa toutes les ruses (inimaginables) de l'enfance pour en voir. Je suis d'avis que s'il pouvait se souvenir d'avant sa quatrième année il trouverait qu'il s'intéressait déjà à l'homme avant d'avoir vu sa virilité. Dans tous les cas, cette vue ne causa pas son uranisme. A quatorze ans, il apprit de lui-même à se masturber et se représentait des hommes nus. Il couchait avec son frère et le masturbait. A quinze ans, il devint amoureux d'un camarade mais il n'y eut, entre eux, point de rapports sexuels. A dix-neuf ans (lors de cette seconde virginité de l'adolescence) il idolâtra un étudiant ; son amour était si sincère qu'il renonça pendant une année (le temps que dura cet amour) à la masturbation et qu'il ne profana jamais son amour par des propositions sexuelles. A vingt ans (après cet amour) il essaya le coït hétérosexuel et ne réussit pas. Plus tard il y parvint avec des femmes sympathiques. Quelquefois, quand elles ne lui procuraient pas de jouissance, il était forcé de se faire accroire qu'il avait des rapports avec un homme. A vingt-trois ans, il eut un amour de peu de durée pour un homme. Puis il revint aux femmes pour ne pas se masturber, son habitude lui devenant pénible. Les femmes ne lui ont jamais rien inspiré, aucun sentiment, aucun intérêt ; c'est seulement après une abstinence assez prolongée que le désir du coït lui vient. Ce n'est qu'à trente ans qu'il se rendit compte de sa vie sexuelle. Ses rêves érotiques ont toujours eu pour sujet la masturbation réciproque avec des

hommes. A trente-quatre ans, une folle passion pour un jeune homme qui la partage. Masturbation mutuelle. Tout à coup, remords et rupture : cela suivi d'une incessante crainte d'y retomber. A trente-cinq ans, il lit la *psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing et vient le consulter. Doit-il se marier et être père ? Il demande si ses enfants lui ressembleront ? Apprenant du médecin que c'est possible, il renonce complètement au mariage.

Krafft-Ebing appelle ceci un cas d'hermaphrodisme psychique. Je n'y vois aucun hermaphrodisme. C'est un cas d'uranisme malgré des rapports hétérosexuels ; ou d'après ma classification il appartient aux deux classes suivantes :

A. — Uranisme incoercible malgré des rapports hétérosexuels (3) ceux qui ne se rendant pas compte de leur uranisme ont cru qu'un mariage ou une liaison féminine les rendrait heureux, et qui ont connu leur erreur, et qui n'ont subi aucune modification de leur uranisme ; (4) ceux qui ne se rendant pas compte de leur uranisme ont commencé des rapports avec des femmes pour en arriver à la connaissance de leur vie sexuelle.

Au point de vue de la psychologie des satisfactions sexuelles il serait intéressant de savoir si la masturbation réciproque de J... provenait de la difficulté d'obtenir un coït plus complet : car il dit au médecin que la masturbation réciproque lui était antipathique. Krafft-Ebing n'explique pas pourquoi J.. ne cherchait pas d'autre satisfaction.

Recherche de la volupté, recherche de l'apaisement, recherche de la chasteté. Redressement psychologique.

On ne peut réfléchir et observer sans se rendre compte de trois facteurs importants qui modifient la psychologie sexuelle de tous les hommes : le désir, le besoin (factice ou réel) du plaisir lui-même avec son excitation, ses préliminaires, sa cristallisation (Stendhal), sa réalisation ;

Le désir, le besoin de rejeter, de dépouiller l'excitation sexuelle, l'inquiétude, la fatigue, les ennuis ;

Le désir, même éloigné, le besoin vague, la recherche, même vaine, de la chasteté, une prédilection en faveur de la chasteté.

D'après la présence isolée, simultanée, d'un ou de deux de ces facteurs, d'après la prépondérance de l'un sur l'autre ou sur les autres, la conduite d'un homme se modifie ainsi que sa psychologie sexuelle.

L'uraniste est tout aussi sujet que n'importe quel homme hétérosexuel, que tout homme sexuel, à ces influences car elles sont inhérentes à la sexualité même.

L'homme qui recherche surtout la volupté par elle-même, et pour tout ce qui se cristallise tout autour a besoin d'une autre analyse que celui qui recherche surtout l'apaisement de ses sens et l'acuité de sa vie intellectuelle.

Et ce n'est même pas seulement les individus qui diffèrent ainsi, mais ces variations se présentent dans le même individu à différents âges, à diverses époques de sa vie.

Certains hommes (1) sont plus portés vers un idéal de chasteté que les autres hommes, soit naturellement, foncièrement, et alors malgré bien des influences et bien des événements, soit sans influence des circonstances, du milieu, des événements, modifiant leur caractère.

Sans peut-être s'expliquer pourquoi, sans se donner peut-être la meilleure explication, la chasteté leur paraît (personnellement) désirable et satisfaisante. Ils gardent pour eux la plupart du temps cette prédilection sans en faire part, soit par pudeur, par orgueil, par crainte, soit parce qu'ils s'en sont trop écartés dans la pratique.

L'instinct sexuel chez eux a cessé d'être tyrannique ; il n'est pour ainsi dire qu'un des membres d'une oligarchie. Une vie déréglée leur est de plus en plus désagréable, et il dépendra des circonstances s'ils se marieront ou resteront célibataires, devenant de plus modérés, continents.

On trouve parmi eux bien des uranistes qui se marient et renon-

(1) Quelle que soit leur sexualité.

cent à leur sexualité spontanée, et aussi bien des uranistes impénitents pour qui l'uranisme semblera toujours plus chaste, plus propre, plus décent que l'hétérosexualité.

Il est évident que les hommes susceptibles d'un idéal de chasteté *personnelle* volontaire (que cet idéal soit atteint ou non, mais pourvu qu'il soit une des limites de leur caractère, de leur individualité) tendront vers une autre situation psychologique et physiologique que le reste des hommes. Aussi quand on étudie la psychologie sexuelle, le cas sexuel d'un homme, il sera important de définir son idéal de chasteté ou de volupté ou d'apaisement.

Il ne faut pas confondre chasteté avec sobriété, tempérance, apaisement. L'homme qui a cet idéal de chasteté, cette prédilection humble pour la chasteté, peut n'être pas tempérant. Il peut découvrir par lui-même l'axiome que si un peu d'infamie éloigne de la pureté, beaucoup d'infamie y ramène. Il peut s'abstenir avec joie ou s'enfoncer avec délices dans le plaisir, et ne pas savoir régler, goutte à goutte, sa volupté. L'homme qui aime ou recherche ou choisit naturellement la sobriété, la tempérance sexuelle (hétérosexuelle, ou uraniste ou bissexuelle) se conduira d'une autre façon. Sans hygiène il n'aura pas de pleine satisfaction. Il recherchera dans la sexualité les actes qui le débarrassent le plus efficacement possible de l'aiguillon du désir ; c'est ainsi que des hommes graves, respectés, distingués, peuvent pratiquer les vices les plus décriés, toutes les formes de l'unisexualité active ou passive ou réciproque, ou de l'hétérosexualité usuelle ou stérile, parce qu'ils se sentent ensuite allègres, allégés, et en complète possession de leur activité intellectuelle, physique, morale. Quand, pour leur malheur et leur châtiment et pour la honte de la société, ce sont des hommes d'une austérité extérieure affectée, dont le métier ou la profession exige une sévérité de mœurs, et qu'ils sont découverts, leur hypocrisie révolte et déconcerte. Il y a souvent cependant chez eux une solution de continuité dans leurs émotions qui les empêche de se rendre compte d'une manière permanente de l'énormité de leur conduite. Si leur sobriété est exacte, leur vie intellectuelle n'est pas atteinte par leur sexualité.

Ces hommes sobres et discrets peuvent rechercher ou la volupté

ou le repos qui la suit, ou l'un ou l'autre, et rester *modérés* dans leur vice (1). Les hommes qui aiment la chasteté ne finissent pas ainsi : car la chasteté est une vertu positive, pas négative, ce que les auteurs oublient souvent.

Selon moi, aucune description d'un homme et de sa psychologie sexuelle ne saurait satisfaire à moins de donner une idée de l'influence de ces facteurs.

Consulté par un sexuel, je m'efforcerais de savoir et de lui faire savoir si sa sexualité recherche surtout la volupté sexuelle et son cortège, ou l'apaisement sexuel et la renaissance, le renouveau de l'intelligence ; s'il imagine dans son cœur que la chasteté vaut mieux que la sexualité ; s'il trouve humiliant de ne pas satisfaire toutes ses aspirations sexuelles ; si son orgueil entre pour beaucoup ou pour quelque chose dans ces aspirations et dans leur satisfaction ; s'il a en lui quelque part replié un goût pour la chasteté, je l'aurais encouragé à le cultiver, au lieu de l'envoyer chez une prostituée comme le médecin guérisseur d'aujourd'hui. Si son orgueil est insurmontable, s'il se croirait déshonoré de ne pas se livrer à des épanchements unisexuels, j'hésiterais avant de lui imposer la première condition du médecin guérisseur, qui est de rompre la liaison unisexuelle qui existe depuis quelque temps. Ce serait livrer le sexuel en détresse à tous les errements, à tous les dangers. Il aurait, au contraire, beaucoup à apprendre sur lui-même et sur la vie avant d'être mûr pour une rupture efficace et féconde. Il ne faut pas le livrer non garé à l'obsession sexuelle. Les médecins, probablement, désirent marier au plus vite les unisexuels qui les consultent et n'ont pas le temps ni peut-être l'expérience nécessaire pour une guérison psychologique. Quand l'inversion et l'uranisme seront plus généralement compris, quand on en aura moins peur, ce ne seront plus les médecins, je crois, qui feront ces cures ; mais les hétérosexuels bons et intelligents, ou les uranistes supérieurs pourront faciliter ces acheminements, ces

(1) Je ne parle pas de la démence sénile, ni des prodromes de certaines folies, ni des actes délictueux à tous les points de vue, tels que l'excitation à la débauche de mineurs ou mineures, ou les actes cruels commis par des aliénés, des débauchés, des faibles curieux.

perfectionnements. Aujourd'hui le mariage rendu possible par le passage prolongé à travers la maison de tolérance est une indignité. Les uranistes de bonne volonté (partiellement hétérosexuels) doivent être dressés psychologiquement avant de l'être sexuellement.

ENFANCE, EDUCATION, PUBERTÉ DES URANISTES VIRILS (1) ET ULTRA-VIRILS.

Les invertis licencieux ou bavards ou malades ont eu tellement l'honneur de la publicité que les autres sont encore peu connus. Ils atteignent une maturité intellectuelle et morale qui ne considère plus le sexe comme le pivot de l'univers. Ils n'ont plus à se plaindre de leur sort. Ils ont à remplir leur mission ici-bas, et ils essaient de leur mieux. De même il y a des hommes hétérosexuels qui se dégagent de la vie génitale à une époque de leur croissance.

Il est difficile de rendre justice aux invertis, comme il serait difficile d'être juste envers les hétérosexuels, si l'on s'occupait exclusivement de leur vie sexuelle. Le mensonge et la sexualité se frôlent toujours de si près, parce que la réalité dément le désir, parce que l'avant et l'après se touchent et se contredisent.

L'inverti se croit assez désintéressé pour juger de la bassesse de la sexualité, seulement il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout et de rechercher la chasteté ; il invente des arguments en faveur de ses propres goûts (2).

S'il était l'être supérieur qu'il s'imagine et s'il avait de la reli-

(1) Jusqu'au développement définitif, jusqu'à la fixation de la vie sexuelle, le viril et l'efféminé supérieur peuvent se ressembler et passer par les mêmes péripéties. L'enfant a toujours quelque chose de féminin (Shakespeare appelle les garçons et les femmes du bétail de la même couleur) qui est passager chez le viril, persistant chez l'efféminé. Le viril peut facilement et s'il réfléchit se méprendre et croire persistant ce qui chez lui n'est que passager et affaire de croissance et d'ignorance.

(2) Ces invertis ne sont pas les pires. Ils ne pervertissent guère après leur première jeunesse. Ils ont un certain souci de leur dignité. Ce ne sont pas des chastes, mais ce ne sont pas des libertins. On pourrait sans danger leur confier un jeune

gion, il tâcherait de s'affranchir des liens de la chair et de se rendre utile à l'humanité.

Le jour où l'inverti ne réclamera plus l'indulgence de la société, il commencera à se justifier aux yeux des hommes vraiment supérieurs.

On naît uraniste plus ou moins; on peut devenir inverti soit pendant cette période d'indifférence sexuelle (si finement observée par Max Dessoir) qui dure quelquefois jusqu'après la puberté — soit longtemps après. Les circonstances, l'isolement et ses suites, les mauvais exemples et les mauvais conseils, les lectures et les conversations, un séducteur jeune et passionné, ou prudent, adroit et plein d'expérience, les déboires de la sexualité hétérosexuelle, les maladies, les psychoses transitoires ou permanentes, la vanité, la cupidité ou même la nécessité peuvent transformer un hétérosexuel en homosexuel.

Chez l'uraniste ou l'inverti de naissance l'inversion se manifeste de fort bonne heure. Il faudrait connaître à fond ce que nous ignorons encore beaucoup, la sexualité de l'enfance, pour savoir si les tendances hétérosexuelles se développent réellement avec beaucoup plus de lenteur, ou si plutôt on ne les observe pas quand on les rencontre. Avant de déclarer que cette précocité sexuelle (précocité de sentiments, pas d'actes) est un signe de dégénération chez les invertis, il faudrait se rendre compte de la proportion des enfants sexuellement précoces hétérosexuels. Combien de petits garçons, combien de petites filles s'amourachent les uns des autres ou de grandes personnes! Combien de petits garçons de cinq ans sont épris d'une belle dame ou d'une grande jeune fille! Autour d'eux on sourit, on raconte devant eux ce qu'ils sentent mystérieusement et ce qu'ils expriment si comiquement, et les petits se rendent compte à la longue de leurs sentiments.

homme. Ils ne répandent pas la contagion. Ils sont soucieux de leur honneur ou de leur réputation.

Quelques-uns arrivent à se surmonter en quelque sorte, à rattraper leurs fautes de jeunesse, et s'ils dépassant la crise — crise aussi fréquente chez l'homme rangé que chez la femme honnête — ils peuvent mourir respectables et respectés.

Les invertis n'ayant pas choisi leur nature, on doit leur savoir gré de s'améliorer, de s'épurer, et quand on proclamera la supériorité de l'inverti *qui se tient* sur l'homme hétérosexuel qui s'adonne à la sexualité, ce ne sera que justice.

Et certes ces affections sentimentales ne sont pas rares chez les enfants. On les favorise sottement parce qu'elles amusent, mais comme ces affections, quand elles sont uranistes, n'amusent pas, on n'y fait pas attention. L'enfant comprend obscurément tout cela; quand il donne quelque signe d'émotion produite en lui par la présence ou le contact d'un homme, il s'aperçoit que son agitation passe inaperçue. On le plaisante quand il donne une fleur à une femme; quand il laisse sa main dans celle d'un homme on ne dit rien. L'homme l'intéresse beaucoup plus que la femme, et les grandes personnes évidemment croient le contraire. L'enfant devine très vite qu'il y a là un malentendu, et avec cette merveilleuse dissimulation des enfants, il accepte la situation.

Les enfants sont si dissimulés, non seulement par ignorance mais encore plus par crainte et prudence. Les enfants savent de très bonne heure ce qu'ils doivent dire et surtout ce qu'ils doivent cacher.

Cette science ne doit point étonner puisqu'elle existe à un certain degré chez les animaux domestiques. La vanité ou l'amour de l'approbation caractérise les enfants comme les animaux.

Il est naturel aussi que l'inverti se rappelle si nettement la précocité de ses penchants. Il arrive un moment dans l'existence de tout inverti quand il déchiffre l énigme de son goût unisexuel. C'est alors qu'il classe tous ses souvenirs et pour se justifier à ses yeux il se souvient d'avoir été ce qu'il est depuis sa première enfance. L'unisexualité a coloré toute sa jeune vie; il y a pensé, rêvé, réfléchi — en parfaite innocence fort souvent.

Il s'est imaginé, tout petit, qu'il était enlevé par des brigands, par des barbares; à cinq ans, à six ans, il a rêvé à la chaleur de leurs poitrines, à leurs bras nus. Il a rêvé qu'il était leur esclave et a aimé son esclavage et ses maîtres. Il n'a pas eu la moindre pensée crûment sexuelle; mais il a découvert sa vocation sentimentale.

L'inverti-né et bien né peut être d'une innocence physique exceptionnelle presque jusqu'à l'âge de la puberté s'il se trouve sans mauvais conseiller, s'il est timide et s'il ignore son propre corps. Sa dépravation est alors absolument cérébrale et sentimentale.

Elle ne s'adresse pas encore aux personnes qui l'entourent. Il aime les tableaux, les statues, les images représentant de jolies figures. Les ouvriers pourtant l'intéressent à cause de leurs vêtements différents de ceux qu'il voit portés par ses parents — et il éprouve déjà cette passion des invertis pour tout ce qui ressemble à un uniforme, à un costume de convention. Ce que les Allemands nomment *soldaten liebe* est tellement connu, tellement répandu parmi les invertis et les corrompus dans tous les pays européens que dans certaines villes, notamment à Londres, le nombre de soldats qui se prostituent est plus grand qu'on ne voudrait le croire (1).

Avec une patience et une ténacité qui ne doit pas étonner chez un enfant, tout ce qui a rapport même imperceptiblement avec l'inversion le passionne. Il suit la piste avec un flair d'animal ou de Peau-Rouge ou de femme. Encore tout jeune et tout vierge, il se sent prêt à tout ce qu'il ignore.

Il a des rêves héroïques. Il est un héros aimant un autre héros, et les contes de fées ne sont pas plus bleus que ses visions éveillées. Il est ou le héros ou l'ami préféré, ou même plus rarement et pas pour longtemps l'héroïne des romans qu'il lit ou qu'il entend raconter. L'inverti de naissance n'est pas nécessairement efféminé, il ne l'est pas toujours et il ne recherche pas toujours les petites filles et leurs jeux.

Il est utile de se rappeler que les invertis efféminés sont les

(1) Ce n'est pas une exagération de dire que dans certains régiments la présomption est en faveur de la vénalité de la majorité des soldats. La clientèle doit être nombreuse et assidue pour de tels résultats. Le soldat est la folie de bien des invertis, et le soldat dès qu'il se trouve seul ou avec un autre soldat essaie le soir — pas même la nuit — de provoquer son client par son regard et sa démarche. Ses vêtements coquets et cambrés ne manquent pas leur effet. C'est déplorable et pénible, et l'on voudrait bien trouver un remède impossible à présent. L'impudeur et la vénalité ne peuvent pas être poussées plus loin. Le soir dans Hyde-Park si la nuit n'est pas tout à fait sombre l'on entend les invertis disant avec désappointement : C'est trop clair ici — tandis que les hétérosexuels se gênent moins.

Que faire ? Le spectacle écœurant de ces hommes et femmes vautrés et enlacés en plein air démoralise des gens déjà démoralisés, hélas !

Les Américains, qui n'ont pas moins d'invertis que les Européens, se laissent entraîner à leur admiration pour les soldats anglais et se trouvent quelquefois mêlés à des affaires de chantage. Mais le dieu qui protège les ivrognes doit protéger les invertis plus que leur prudence, car ils sont aussi hypocrites que téméraires.

plus connus parce qu'ils ont beaucoup plus la manie des confidences et des vantardises. Les invertis qui se taisent n'ont pas encore été devinés, et Krafft-Ebbing ne les enregistre pas. Ils existent pourtant, et ce sont eux qui nous empêchent de désespérer de la race des invertis.

Parallèlement à ce romanesque, ce platonisme, ce conte bleu, l'enfant éprouve une attirance charnelle envers l'homme et il ne sait peut-être pas encore que les deux pensées qui l'intéressent sont liées ensemble.

L'enfant peut tous les jours rechercher les moyens de frôler la main ou le corps d'un domestique, aux repas, par exemple, ou sur l'escalier, et tous les jours aussi le même enfant peut rêver aux plus pures et fantastiques destinées (1).

L'enfant ressent probablement pour les domestiques en livrée ou en manches de chemise les premières atteintes de cette obsession de l'uniforme, obsession qui se trouve dans la vie sexuelle des hétérosexuels. Combien d'hommes aiment la femme vêtue ou mi-vêtue d'une certaine façon ?

La plupart des hommes aiment un certain type, et tout ce qui s'en rapproche par l'allure ou l'aspect agit sur eux plus rapidement, plus violemment. Souvent après une infidélité à leur type ils y reviennent plus servilement. Les hommes ont peu d'imagination. Il y en a qui font avec toutes leurs conquêtes, favorites ou favoris, le même pélerinage, qui vont chaque fois docilement au même endroit dans les environs de la ville, etc., etc.

(1) Cette inconséquence est fréquente chez les hommes et chez les femmes ; chez les hommes surtout elle est choquante. Elle aboutit à l'hypocrisie, à la faiblesse, à l'inutilité.

Les vertus qui n'existent que dans l'entendement et point dans la volonté ne valent guère. Elles font souvent plus de mal que de bien. Le beau parleur, le beau penseur dont la vie est crapuleuse font plus de mal aux jeunes hommes que le débauché sans vergogne.

Il ne faut point trop parler de l'idéal, de ce qui est chaste et pur, car les paroles chastes d'un vicieux ressemblent trop à l'épuisement après la débauche aux yeux des grossiers, des jeunes ou des moqueurs.

Les invertis poursuivent cette inconséquence jusqu'à ses dernières limites. Chez la plupart il y a une différence abrupte entre leurs théories et leur façon de se conduire. Ils ont des penchants si éthérés, ils sont si consciencieux, selon eux, et leurs satisfactions sont à la fois impérieuses et peu difficiles. Isolés, ils cèdent à un brusque désir, ou bien ils recherchent de temps en temps un complaisant ami de jeunesse, ami plus pauvre ou marié souvent.

La différence entre les classes agit sous certains rapports presque comme la différence entre les sexes. Il est très possible que cette observation, que j'ai souvent eu loisir de faire, explique les sonnets de Shakespeare. Une amitié enthousiaste (passion qui ne suppose pas d'inversion ou de perversion) et la distance sociale entre Shakespeare et le jeune homme, et la jeunesse de l'un et l'âge mûr de l'autre, donneraient le mot de l'énigme. Les invertis, les pervertis comptent tant d'hommes célèbres et tant de gloires qu'ils pourraient abandonner Shakespeare.

L'enfant n'échappe à aucune de ces influences. Ses parents lui ont défendu de se familiariser avec les gens du peuple, et l'ouvrier, le valet, le maître d'hôtel, le cocher lui deviennent de plus en plus désirables. Si l'enfant est malade et s'il est porté par un de ces hommes, son cœur bat avec crainte et avec plaisir avant, pendant et après. Il compare ces sensations avec celles qu'il éprouve dans les bras d'un père ou d'un frère, et la différence est si grande que l'enfant ne peut s'y tromper. Il admet ce qui est. Il ne sait pourquoi. Il se forge des explications. Il commence par croire que tel ou tel homme lui plaît.

Mais ce n'est pas un homme qui lui plaît, dont l'étreinte l'extasie, dont le contact l'émeut, c'est *l'homme*. Quand l'enfant a franchi son ignorance pour arriver à cette connaissance de lui-même, son éducation sentimentale se continue d'elle-même. L'enfant se livre sournoisement à une foule d'actes impulsifs pour s'attirer l'attention des hommes qui l'intéressent sans être soupçonné par sa famille. Une femme amoureuse n'est pas plus folle et plus prudente, plus patiente et plus impatiente.

Ce manège peut durer plusieurs années, avant, pendant et après la puberté. L'enfant voit de plus en plus clair. Ce qu'il désire se précise. D'abord il ne sait ce qu'il veut, un contact quelconque, un baiser. L'histoire grecque lui enseigne alors que les Grecs s'aimaient entre hommes, que les Grecs étaient beaux, nobles, admirables, que l'amour grec est réprouvé par les mœurs à présent, que Socrate et Alcibiade avaient dormi sous le même manteau, etc. Il n'en faut pas plus pour activer et remplir l'imagination de l'enfant. « Je suis donc un Grec antique », se dit-il. Il méprise un peu les modernes.

Il est encore trop en dehors de la vie moderne pour être gêné par son inversion. Elle l'intéresse, l'occupe au contraire.

Au collège l'inverti *peut* rester innocent, comme l'enfant hétérosexuel peut y être dressé d'une manière plus ou moins permanente pour l'unisexualité.

L'influence de l'internat est une question fort importante et fort difficile à résoudre. Tous — ou presque tous — ceux qu'on interrogerait (1) et qui répondraient seraient probablement fort en deçà ou au-dessous de la vérité. Les invertis par exemple sont très réticents ou très vantards. Beaucoup d'entre eux ont la manie de voir leurs semblables partout. Les hétérosexuels qui ne sont pas mordus par la passion des commérages nieraient effrontément, par lâcheté, pudeur, paresse, que sais-je.

Les maîtres, on le conçoit aisément, ne peuvent ni dire ni voir la vérité sur ce sujet. S'il est facile dans les prisons de se livrer à l'unisexualité, les enfants vicieux ou invertis ne sont pas moins ingénieux que les prisonniers.

Les très vicieux au collège ne sont souvent invertis que par vice, faute d'autres occasions. Des enfants peuvent se débaucher sans être pour cela des invertis. Nombre d'invertis ont une pudeur exagérée qui peut les préserver, bien que la vie en commun soit ennemie de la pudeur.

Il est inutile de remarquer ici que si l'on observe chez des petits garçons une pudeur instinctive, surtout en présence d'un homme, il est alors important de se méfier. Est-on en présence d'un inverti ? Les invertis quand ils sont très petits ont tous les symptômes de la pudeur s'il s'agit de se montrer dévêtus devant quelqu'un de leur propre sexe.

Cette pudeur à moins d'être déracinée par le collège ou dissimulée par prudence les accompagne à travers la vie. Ils sont tout à fait fiers quand ils commencent à la surmonter. Après s'être adonnés à l'unisexualité avec acharnement ils perdent cette pudeur et recherchent plutôt les moments qui y sont contraires. La pudeur d'une

(1) Je ne vois guère comment on arriverait à interroger un uraniste viril ou ultraviril, et comment il aurait envie de répondre. Jusqu'à présent on s'est occupé de ces questions d'une façon qui tiendrait closes les lèvres d'un *homme*.

femme de mauvaise vie n'est pas celle d'une femme honnête ou délicate et fière.

Je n'ai pas de données suffisantes pour étudier la question de l'internat. Les récits, les confessions d'invertis sont à ce sujet fort peu dignes de foi. Les invertis, je l'ai déjà dit et je le redirai encore, sont menteurs, et en parlant de leur enfance cherchent à se disculper et à se rendre intéressants à force de passion et d'ignominie.

Je remarquerai seulement que certains enfants ne s'intéressent pas à d'autres enfants. Ils pourraient ainsi traverser l'internat sans être attirés par les camarades de leur âge. Ils aimeraient ou de grands garçons qui la plupart du temps ne feraient pas attention à eux ou des maîtres.

Il est évident que ces enfants pourraient ne jamais être en danger et leurs sentiments pour leurs maîtres ne pourraient presque toujours que les fortifier dans le désir de travailler.

Ce sont des enfants qui ne se sentent pas enfants ; dans leurs rêves ils sont déjà de grandes personnes.

D'autres invertis, on le sait, aiment toujours quelqu'un (ou ceux) de leur âge. Ils sont les homosexuels à outrance. Ils ont la passion de la similarité. Ils sont peut-être parmi les moins efféminés (1).

A mesure que la puberté approche, le péril de l'inverti augmente, S'il est externe ou élevé à la maison son ignorance et son anxiété entrent en fermentation. Chaque hasard maintenant a son importance. Il ignore probablement le côté physique de l'acte sexuel. Il s'imagine peut-être que les rapports entre hommes sont semblables à ceux entre femmes et hommes, il sait pourtant que la réalisation de son désir serait stérile. Il peut être mûr pour l'acte sexuel et croire qu'il consiste en un contact extérieur plus ou moins prolongé.

S'il se trouve dans l'entourage du jeune inverti un homme quelconque, surtout un homme d'une classe inférieure (comme un domestique), cet homme devient l'idée fixe de l'enfant. Je dis l'enfant car à 13, 14 ou 15 ans un garçon élevé de la sorte est un enfant.

(1) Un certain nombre des efféminés ayant la passion de la similarité cèdent peut-être à des femmes.

Ce jeune garçon imaginera tous les jours des rencontres subites avec cet homme. Il connaîtra les heures de son service et se trouvera sur son passage plusieurs fois par jour si c'est possible. Il cherchera surtout à le rencontrer dans l'obscurité pour motiver le choc de son corps contre celui de l'homme, pour le prendre par la main. Si pudique jusqu'alors. il inventera des occasions de se montrer nu ou demi-nu.

Je ne sais si c'est instinctivement ou s'il se souvient des récits de séductions féminines qu'il a lus, mais il se conduira comme une femme impudique et amoureuse. Une telle persévérance un jour ou l'autre sera récompensée comme elle le mérite et l'homme cédera à l'audace du jeune garçon une après-midi sombre ou un soir sans lumière.

Ici encore tous les détails et toutes les conséquences de cette chute dépendront du hasard.

Les invertis qui liront ceci ou les médecins psychologues reconnaîtront la vérité de ce que j'ai indiqué ; et les parents ne sauront même pas que des choses pareilles se sont passées ou se passent près d'eux. De telles liaisons peuvent se nouer et durer longtemps. L'audace de l'enfant, si lascif au début de la puberté, envahit les scrupules et les lâchetés de l'homme.

La différence de caste agissant à l'instar de la différence de sexe se montre ici. L'homme du peuple se laisse entraîner par le jeune *monsieur* quand il pourrait peut-être résister à un jeune garçon des classes inférieures. Si l'homme est inverti ou perverti, ou très grossier, il ne demande que l'initiative du jeune *monsieur* pour être enchanté.

S'il n'est rien de tout cela, il ne faut pas oublier que l'avilissement, l'asservissement d'un fils de maître ou patron ne peut que flatter l'homme du peuple et le venger de sa propre servitude.

Il ne faut pas oublier que la domesticité peut produire une telle habitude d'obéir que le domestique subit les caprices de son jeune maître avec ou sans plaisir, tant mieux ou tant pis.

Il est possible que dans bien des cas un homme qui rechercherait un jeune garçon avec l'intention de le séduire ne réussisse qu'à l'effaroucher. Bien des invertis ont été effrayés dans leur jeunesse

par le désir d'un homme sans mœurs, sans conscience, et se sont échappés de ses caresses, saisis d'une terreur incompréhensible et passagère ou de longue durée.

Ce doit être seulement l'inverti né pour la passivité et l'obéissance féminine qui se laisse aisément violer ou polluer ou instruire par un homme quelconque.

Il y a des femmes vierges qui se donnent qui ne se laisseraient pas prendre. De même l'inverti vierge et masculin (il y a des invertis qui sont plutôt un mâle et demi qu'un mâle efféminé et à demi) voudra bien s'offrir et se prêter à toutes les complaisances, à toutes les turpitudes, mais s'enfuirait si un homme prenait l'initiative. Ceci expliquerait bien des histoires d'invertis et bien des refus et des consentements (1).

Jusqu'à présent on ne peut que plaindre ou déplorer la conduite du jeune inverti. Il a toutes les excuses de la nature et il n'a eu aucun conseil, aucun secours.

Il sait que sa conduite serait exécrée, mais il ne se croit pas pire que les hommes ou les femmes qui se plaisent et s'aiment. Il s'excuse en pensant que ce sont les plaisirs sexuels qu'on désigne sous le nom d'amour qui, d'après les poètes, les cyniques moralistes et les romanciers, gouvernent le monde.

Etant naturellement homosexuel, il ne voit pas de différence entre son vice et celui de l'hétérosexuel — et ne trouvant pas l'hétérosexualité traitée comme elle le devrait être, c'est-à-dire sans trop d'indulgence ou d'enthousiasme — sa conscience ne l'embarrasse pas.

Ce n'est qu'en apprenant à briser ou à mépriser ou à surmonter la sexualité et la sensualité que l'inverti de naissance peut s'écarter de l'hétérosexualité Il prend pour lui toutes les excuses qu'il y a pour l'hétérosexualité et y ajoute que l'homosexualité est stérile, etc. — à peu près ce que Schopenhauer semble avoir dit en faveur de la pédérastie (2).

Si l'on s'étonne de la passion que les domestiques, les gens du peuple, les ouvriers, les soldats, les hommes en blouse, en livrée,

(1) Alcibiade s'offrant à Socrate.

(2) L'ignorance de cet écrivain, quand il parle de pédérastie, est inconcevable.

inspirent aux uranistes enfants, on n'a qu'à se rappeler que l'enfant bien mis, bien nourri, trouve dans les hommes du peuple à la fois plus de contraste et plus de sympathie. Beaucoup d'enfants bien nés qui ne parlent pas par timidité en présence de personnes des classes supérieures babillent et gazouillent avec n'importe quel domestique, avec n'importe quel homme du peuple. Il y a plus d'égalité entre l'intelligence d'un enfant de la bourgeoisie aisée et celle d'un domestique, plus de bonhomie chez le domestique que chez l'homme des classes cultivées ou riches.

L'enfant se sent à son aise, il sait qu'on ne va pas le gronder, l'ennuyer, le morigéner. Un homme du peuple qui a bon cœur, qui est bon garçon, ne trouvera pas un enfant aussi ennuyeux ou une telle corvée que s'il était parent ou professeur. En sorte que l'attirance du domestique naîtrait d'une sympathie, d'une sorte de solidarité, d'un sentiment de camaraderie. Les souvenirs sincères d'hommes parfaitement hétérosexuels confirment cette supposition. Beaucoup d'hétérosexuels racontent avoir étonnamment aimé les hommes des classes inférieures qui étaient gentils pour eux, et les avoir trouvés plus intéressants, sachant des choses plus intéressantes, que les grandes personnes, que le père qui taquine et est capricieux ou maussade, que le frère qui gronde et gêne, que les oncles dont on connaît les défauts par la conversation des parents. L'enfant considère souvent aussi la position du domestique comme injuste, il le voit grondé et s'insurge dans son petit cœur, il le voit jouant le beau rôle quand on le blâme pour des vétilles ou parce que le grondeur ou la grondeuse est de mauvaise humeur. Si l'enfant témoigne quelque douceur, quelque reconnaissance, quelque politesse, il touche aisément l'amour-propre du domestique, d'un homme qui peut-être apprécie le bon cœur du jeune être.

Et si cet enfant est uraniste, si le contact d'un homme un peu affectueux le remplit d'une allégresse rêvée? Quoi de plus naturel que son élan vers le domestique qui symbolise à la fois les classes qui l'intéressent, et lui rappelle par sa présence tous les jours qu'un intime et mystérieux rapprochement avec un homme de cette classe est réalisable, proche même.

Les uranistes les plus virils, les plus dignes, ont été exposés à

ces tentations, et s'ils ont été sauvés, c'est l'occasion qui a manqué ou le domestique qui a toujours refusé de comprendre et de se laisser fléchir. En grandissant, en sortant de la maison paternelle, en entrant dans le monde, ces fantômes sexuels semblent se dissiper et abandonner l'uraniste viril et intelligent, mais ils poursuivent l'efféminé ou même le viril sans caractère, sans sentimentalité.Une amitié adolescente balayerait pour quelques années ce passé.

Les uranistes des classes moins aisées, de la petite bourgeoisie, s'éprennent plus facilement de jeunes homme mieux mis, mieux élevés, plus fortunés, et ces élans sont peut-être moins dangereux pour le caractère que les élans des uranistes plus riches. Jean-Paul Richter a décrit l'amour chaste d'un chaste jeune homme pauvre pour un beau et fier jeune noble (1). L'adolescence il est vrai avec son flot de nouveaux sentiments relève l'uraniste viril et le met (avec la timidité de classe en moins) au niveau de l'uraniste moins richement élevé.

On voit que les risques courus par les jeunes uranistes se balancent; le riche sera tenté par les valets, le pauvre par les jeunes hommes bien mis, mais sera peut-être corrompu par quelques grossier compagnon plus âgé (comme Hamann, le mage du Nord); riche et pauvre seront au collège exposés très facilement à l'onanisme réciproque.

ÉDUCATION MORALE

J'ai dit qu'on ne pouvait blâmer l'inverti quand il a consommé sa première chute — s'il est intelligent et s'il vaut quelque chose il peut se relever et se rattraper. Et ce ne sera pas une fois dans sa vie qu'il cèdera, tombera et se relèvera, mais plusieurs fois; à la longue s'il est intelligent et vaut quelque chose il ne se laissera pas avilir par les égarements d'une jeunesse sans direction morale.

L'inverti supérieur a les mêmes chances que l'hétérosexuel et des dangers analogues. Il peut devenir l'être moral et digne qu'un

(1) *Die Flegeljahre.*

homme devrait être ou il peut sombrer dans la frivolité, la luxure et le mensonge.

Cette éducation morale lui aura coûté cher, et s'il a maudit son père qui l'a engendré et sa mère qui l'a conçu, ainsi que la société qui l'a méconnu, il se trouvera un jour au-dessus de ces jérémiades et s'il s'examine avec sincérité, voici ce qu'il trouvera.

Sa sérénité et sa valeur morale et sociale dépendent du frein imposé à ses penchants.

Les invertis au même degré ne se rencontrent pas souvent et ne s'aiment pas toujours. Notre inverti a probablement aimé ou des invertis inférieurs, et alors il en a le dégoût que la femme légère et fausse inspire à un homme sobre et droit, — ou il a aimé des hétérosexuels plus ou moins aimables, faibles et intéressés, — dans tous les cas son expérience n'a pas été trop heureuse. S'il a vaincu des hétérosexuels de bon aloi, sa victoire a été difficile et d'assez courte durée (s'il a cédé, lui, à une femme aimée, ce n'a pas été pour longtemps), et il voit que la sexualité ne peut être le but d'un homme supérieur homosexuel ou hétérosexuel.

Les grands hommes revendiqués par l'homosexualité n'ont été grands que parce qu'ils ne se sont pas laissés trop envahir par leur sexualité.

Les invertis sublimes ont été sublimes malgré leur inversion ou parce qu'ils se sont élevés au-dessus et au delà de l'humanité. L'homme sans famille, sans femme, sans enfants, soustrait par la continence ou la chasteté à tant de petitesses, d'ennuis, de mensonges, et dont le cœur n'est pas aride ou desséché, peut être Michel-Ange ou Newton.

Newton, lui, suggère tant de grands hommes chez qui la femme ne semble pas avoir joué le rôle que l'uraniste trouve ennuyeux, indifférent, inutile, antipathique, et sans vouloir le revendiquer pour l'inversion il se demande si l'hétérosexuel chaste ou indifférent aux femmes ne peut pas présenter un idéal, un encouragement de même que les grands uranistes ; et il songe à Spinosa, Leibnitz, Pascal, Charles XII de Suède, Johannès von Muller, mélangeant les grands hommes, les classes, les époques.

La Grèce... mais si l'inverti supérieur approfondit vraiment l'histoire de l'homosexualité en Grèce il reconnaîtra que l'inverti n'y était guère plus heureux qu'en Europe à présent. Le jeune homme bien né avait à défendre son honneur et sa réputation comme une vierge de nos jours. Les jeunes hommes d'aujourd'hui ont plus de liberté que les jeunes Grecs et ils trouveraient intolérable de se conduire avec une semblable circonspection. La Grèce n'était pas le paradis des invertis. Bien loin de là. Chez les peuples exotiques, au nord comme au midi (car le climat n'influe pas sur l'homosexualité comme on l'a prétendu) chez les Esquimaux, les Annamites ou les Mexicains avant la conquête, les invertis trouvaient peut-être plus facilement à satisfaire leurs goûts, mais ils avaient peut-être aussi (comme on le voit chez bien des peuples) à s'enregistrer dans une classe à part, ayant des privilèges et une considération paradoxales.

L'inverti supérieur n'a pas le droit de se croire né hors de son époque ou de sa patrie. Même l'Orient d'aujourd'hui où la pédérastie se pratique sans difficulté ne lui offrirait pas les satisfactions intellectuelles auxquelles il est habitué : la musique, le théâtre, etc.

Il verra avec un sourire que la plupart des néo-grecs auraient été trop malingres ou trop mal bâtis pour être élevés par les Spartiates. Il verra avec plus ou moins de courage que la satisfaction de l'appétit sexuel ne peut être le *sine qua non* de l'existence d'un homme moderne, d'un homme civilisé. L'homme civilisé a encore d'autres nécessités. Et quand on parle de l'injustice du sort et de la société, quand on demande une autre façon de traiter les invertis, pourquoi ne pas songer à d'autres injustices reconnues et admises?

Par exemple: un homme jeune, hétérosexuel, pauvre, travailleur, ne pouvant se marier et se refusant à de basses et répugnantes femelles, n'ayant pas les moyens de donner à une femme plus propre ce qu'elle attend, ne pouvant et ne voulant pas être l'amant de cœur d'une femme vénale ou riche, et ne désirant pas l'avilissement de l'adultère et tout ce qu'il comporte.

Cet homme au point de vue de la vie sexuelle est tout autant à plaindre que l'inverti. Leurs situations se ressemblent beaucoup. Ce qu'ils ont de mieux à faire, et le plus tôt possible, c'est de

mettre de côté leur vanité et de se dire que l'acte sexuel ne doit pas être le pivot de leur existence. Je dis vanité, car la vanité et l'envie à certains moments affolent l'homme sexuellement, et l'idée que les autres ont les plaisirs qu'il voudrait avoir est une tentation des plus fortes. Krafft-Ebing est le représentant de ceux qui demandent justice pour l'inverti, et je ne demande pas mieux ; mais il faut se rappeler que sa réclamation a pour base la théorie que chaque homme a le droit de se satisfaire sexuellement. Si l'on reconnaît ce droit aux hétérosexuels je ne vois pas comment on peut le refuser aux invertis (surtout parce que le leur refuser ne change rien à l'état des choses). Mais selon moi chaque homme n'a pas le droit de prétendre aux satisfactions sexuelles qu'il désire. La même loi morale qui interdit à un hétérosexuel épileptique, ou phtisique ou atteint de n'importe quelle maladie transmissible, de perpétuer son fléau en le transformant, cette même loi interdit à l'inverti de se livrer à ses penchants (1).

L'être corrupteur, homme ou femme, est celui qui séduit un autre être, homme ou femme, c'est l'être qui diminue la somme de pureté ou de chasteté qui existe en ce monde.

L'être corrupteur doit être réprouvé.

L'être infâme, abject, qui se nourrit des vices des autres et les facilite, source de périls moraux et physiques, l'être qui emploie le chantage après avoir aidé la débauche doit être réprimé le plus sévèrement possible.

C'est une erreur (les écrivains sur l'inversion tendent vers elle) de s'imaginer que les invertis sont nécessairement dévoyés ou détraqués ou à la recherche d'épanchements avec n'importe quel homme de bonne volonté. Bien des hétérosexuels (s'ils se portent bien) ne pensent pas toujours à *la femme*.

Il faut se rappeler que l'inverti satisfait et repu et sans crainte choisit celui ou ceux qu'il préfère. Il a des amants et des amis. Il peut avoir pour ses amis de courts caprices, des passades, mais elles ne tirent pas à conséquence très souvent.

(1) Je renvoie à la *Préface* où je demande aux unisexuels, aux uranistes comme aux hétérosexuels, d'apprendre (ou de se rappeler) leurs devoirs réciproques. Il n'y a pas de droits sans devoirs.

Il y a les collectionneurs invertis comme les collectionneurs hétérosexuels, dont c'est la manie de « connaître » le plus grand nombre possible. L'uraniste médecin consulté par Krafft-Ebing se vantait d'avoir connu six cents uranistes. Ce chiffre n'étonnera personne au courant du nombre de débauchés qui existent et qui se recherchent, et du nombre d'hommes sans résistance qui cèdent parfois, par curiosité, par entraînement, par cupidité, par souvenir d'enfance, par différence d'âge ou de caste.

L'inverti moins prospère et plus affamé aimera l'homme ou le jeune homme qu'il pourra aimer. On ne doit pas oublier que bien des hommes ne sont pas dans la situation de pouvoir choisir Ils aiment l'homme le plus convenable, le plus propre de leur entourage et le plus accessible. Ils ne peuvent pas se passer toutes leurs fantaisies, ils n'osent peut-être pas se lier avec un homme du peuple ou avec un garçon qui est encore jeune, de leur classe, et ils se contentent de la camaraderie sexuelle à leur portée, rêvant de quelqu'un plus jeune ou plus vieux.

Beaucoup de ces invertis moins favorisés ne sont donc pas plus caractéristiques que les invertis qui peuvent satisfaire leurs fantaisies. On trouvera parmi les hommes et les femmes dont les penchants sont hétérosexuels exactement les mêmes catégories. Bien des hétérosexuels n'ont point l'être ou les êtres qu'ils auraient préférés, et ils se contentent ou apprennent à s'abstenir. Bien des hétérosexuels, à force de ce qu'on nomme ironiquement des bonnes fortunes, se sont complètement transformés, gâtés, pourris. Ils ont des vices analogues à ceux des homosexuels sans esprit de conduite.

Tous les séducteurs se ressemblent.

Si l'on ne s'arrêtait pas toujours à la différence extérieure entre l'homme et la femme, si l'on voyait un peu plus profondément, on comprendrait que les homosexuels et les hétérosexuels ne sont pas bien différents.

Je suis arrivé à cette assertion assez paradoxale au premier abord: *il n'y a pas de ligne de démarcation entre les hétérosexuels et les homosexuels.*

Entre l'homosexuel infâme et l'hétérosexuel sans mœurs, il semble qu'il y a une très grande distance, et pourtant ils se touchent de bien près. De même, l'homosexuel de haute valeur et l'hétérosexuel qui l'égale se touchent de très près et peuvent bien peu se distinguer l'un de l'autre.

AUTOBIOGRAPHIES

Les invertis dans leurs biographies racontent souvent qu'ils ne se sont pas rendu compte de leur inversion. Ils ont été amoureux de leurs amis, ils se sont peut-être aimés sexuellement, etc., etc., puis ils ont eu des relations avec des femmes, puis peu à peu ils ont découvert que ce n'était pas l'ignorance qui les avait écartés des femmes, que ce n'était pas un accident, leur peu de penchant pour les femmes, etc., — mais qu'ils avaient toujours été des uranistes, des invertis. Alors ils ont aimé avec terreur, ardeur et enthousiasme un soldat quelconque, n'importe qui, — ils ont lutté contre leur penchant peut-être, puis ils s'y sont livrés.

Tous ceux qui ont lu les ouvrages spéciaux consacrés à l'inversion reconnaîtront les histoires auxquelles je fais allusion.

Il me semble qu'il ne faut pas trop s'appesantir sur ces autobiographies ni leur attacher trop d'importance. Si l'on collectionnait les autobiographies de femmes adultères on serait frappé de la ressemblance : même logique, même manque de logique, même égoïsme féroce, même remords, même apologie. Et pourtant les savants ne vont pas nous demander d'absoudre et de plaindre les femmes adultères en tant qu'adultères.

De même je réclame qu'on ne s'habitue pas à plaindre les invertis comme invertis. Les uranistes enthousiastes ne voudraient pas changer. Avec qui pourraient-ils le faire ? Les vrais homosexuels, ceux qui ont la passion de la similarité, s'ils étaient femmes, aimeraient les femmes.

Je ne crois pas les invertis si à plaindre que Krafft-Ebbing les conçoit — s'ils sont des invertis supérieurs ils ne souffrent que ce que souffrent toujours les hommes supérieurs — la lutte entre la conscience, les penchants, la sagesse et le monde n'est pas pire pour l'inverti supérieur que pour l'homme hétérosexuel supérieur. Plaignons les hommes supérieurs si nous voulons, mais la lutte contre les passions est à peu près la même quelles que soient les passions et le lutteur s'il est grand. Quant aux invertis ordinaires ou abjects, ils ne sont et ne se croient pas plus à plaindre que les ivrognes par goût ou par habitude, ou que les hommes qui s'acharnent auprès de prostituées ou de femmes légères ou intéressées.

Plaignons l'humanité entière si nous voulons, plaignons-la amèrement si nous n'avons pas de religion, pas d'en-deçà, pas d'au-delà, mais ne choisissons pas les invertis pour notre pitié extrême. Je ne peux trop répéter cet avertissement.

Les invertis abjects ou enthousiastes ne se croient point à plaindre. Les invertis supérieurs ne sont pas plus à plaindre que les hétérosexuels supérieurs.

Quant aux invertis qui geignent et se lamentent et qui s'adressent aux écrivains, ce sont la plupart du temps des individus qui auraient geint et qui se seraient lamenté s'ils avaient hétérosexuels. On ne trouve pas aisément une personne du sexe opposé qui satisfait à la fois le sexe, l'âme, et la société et la famille. Pourquoi l'inverti aurait-il ce que l'hétérosexuel trouve si difficilement?

Combien d'hétérosexuels sont malheureux à cause de leur vie sexuelle ? La syphilis, les maladies nerveuses, la déconsidération, le relâchement de tant de liens, tant d'autres choses aussi, poursuivent l'hétérosexuel malheureux ou sans caractère.

L'individu qui n'est ni chaste, ni sobre, ni vigoureux, ni raisonnable, ni fort courageux, ni fort éclairé, ni fort pieux, sera toujours à plaindre, qu'il soit inverti ou hétérosexuel. Les grands invertis se sont toujours fait pardonner leur inversion, elle ne les a jamais empêchés d'être eux-mêmes, d'accomplir leur travail sur cette terre. Croyez-vous que Platon, Walt Whitman, Michel-Ange, le grand Condé, Winckelmann et toute la légion des autres aient le droit ou l'envie de se plaindre de leur homosexualité ?

Les grands hommes sont grands parce qu'ils le sont en dépit de toutes les infirmités, de tous les accidents de cette existence.

Les génies homosexuels ou hétérosexuels, ou indifférents, nous démontrent clairement qu'il ne faut pas séparer les hommes d'après les penchants de leur sexualité, mais d'après bien d'autres considérations d'un ordre différent.

Si les grands hommes et les hommes de grand cœur et de grand esprit se trouvent en dehors de la pitié qu'on veut organiser pour secourir les invertis, les hommes ordinaires qui sont des uranistes (1) et qui sont malades, dégénérés, déséquilibrés, malingres, malheureux, hypocrites, devraient être jugés comme des malades, des malheureux ou des faibles, ou des lâches; mais pourquoi exciter notre sympathie pour eux? Lisez attentivement leurs autobiographies et dites-moi sincèrement, en fouillant votre conscience, auraient-ils valu mieux, auraient-ils été plus heureux, plus vertueux, s'ils avaient été des hétérosexuels aussi enclins à la sexualité? (2).

EFFÉMINATION.

En lisant les biographies des invertis efféminés (qui se sentent surtout (3) femmes vis-à-vis de l'homme, ou des hommes plutôt), on est frappé par leur infériorité morale, leur superficialité, et leur

(1) Je suis sûr que le Dr Koch de Zwiefalten, l'éminent auteur des *Minderwertigkeiten*, serait de l'avis que sans religion on ne saurait guérir l'uranisme.

(2) Quant aux prostitués, aux chanteurs, aux exploiteurs, qu'on soit pour eux juste; mais indulgent, ah! que non. Je parle des prostitués à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Même ceux qui se vendent avec plaisir et qui aiment leur métier et leur souteneur, se livrent au chantage et au vol. L'homme du monde qui s'adresse à l'un d'eux sait ce qui le menace et ne mérite guère la pitié qu'on lui accorderait volontiers si on songeait seulement aux conséquences de sa folie.

Les hypocrites ou les débauchés cyniques qui tentent de dépraver ou qui dépravent les enfants, les jeunes garçons ou les très jeunes hommes sont traités par l'opinion publique avec une justice et un mépris méritoire. Il ne faudrait pas diminuer cette sévérité ou ce mépris.

(3) Je ne suis pas à même d'affirmer que les passifs eux-mêmes se sentent toujours femmes.

impudeur. Leurs vices sont plus vils que ceux des uranistes mâles. Messaline leur apparaît comme un idéal lubrique et une divette d'opérette comme leur idéal sentimental et artistique. Ils se flattent d'avoir les vices de la femme ainsi que ses charmes. Ils voudraient s'habiller comme elle, et le font souvent ; ils aiment toutes les occasions de se travestir ; ils ne dédaignent pas toujours les travaux de femmes, la tapisserie, etc., etc. Ils souffrent de la vanité féminine à l'état aigu et chronique.

On serait tenté de les appeler des dégénérés, et ils le sont souvent, mais cette explication ne suffit pas toujours. Je suis porté à croire que leur sexualité inverse et leur effémination ont des causes différentes, et que c'est le mélange de l'effémination et de l'inversion qui produit un résultat si répugnant, si désolant. Le jeune homme efféminé qui se laisse aller à l'inversion exagère tous ses défauts parce qu'il les croit des qualités, des charmes, des armes de coquetterie. Il n'invente pas tous ses ridicules mais il en copie beaucoup. Si on l'encourage, il se pavane, devient fier de ses timidités, de ses nerfs. Si on se moque de lui, il renferme ses alarmes jusqu'au jour où il sera libre de les montrer, de les étaler.

C'est malheureux quand un homme admire trop ou envie trop le rôle de la femme (1), parce que l'homme n'envie guère le rôle de la femme vertueuse. L'uraniste le plus mâle de même que l'hétérosexuel à son heure de féminité : Shakespeare a raison de faire dire à Rosalinde que les femmes et les garçons sont du bétail de la même couleur. Il y a une heure (non sexuelle) quand le jeune homme a des sensations, des élans, des pudeurs d'une femme plutôt que d'un homme. Les Grecs excellaient à représenter cette virginité mâle, et les Allemands l'ont décrite avec adoration dans leurs livres. Chez l'uraniste mâle, chez l'adolescent mâle hétérosexuel qui vaut quelque chose, qui a des aspirations vers ce qui est bien ou fort (même très relativement) cette heure ne dure pas. L'expérience, le développement intellectuel et physique, tout ce qui façonne l'homme, enlèvent cette fleur de jeunesse, ce désir

(1) Certains efféminés hétérosexuels ont la manie des vêtements efféminés, voudraient porter des dessous merveilleux et n'aiment pas les femmes nues.

d'être guidé, d'être apprécié un peu, de se sentir quelque chose par rapport à quelqu'un qu'on admire. Aucun homme vraiment viril n'a ignoré des sentiments de cette nuance. Seulement chez l'efféminé la vanité personnelle et féminine vient abîmer la plupart du temps ces élans. Le jeune homme désire être quelque chose par rapport à quelqu'un dont le sexe mâle est ce qu'il y a de plus essentiel. On a vu dans le chapitre sur l'enfance des uranistes virils l'histoire de l'éveil de cet instinct chez un mâle. Chez l'efféminé il y a une exagération permanente de ces sentiments de sacrifice sexuel, de désir d'être possédé (1). Quand ce désir existe sous la forme sexuelle chez un uraniste mâle, la violence du désir peut être causée par une virilité précoce qui s'ignore, qui veut apprendre, connaître, s'imposer, et ne voit pas d'autre moyen que de se donner, de s'offrir, d'être possédé et initié. L'efféminé se laissera plus souvent prendre, le mâle s'offrira plutôt la première fois, — ou les premières fois.

L'adolescent se trompe facilement et s'il a l'esprit corrompu par des lectures ou des conversations, il croira qu'il est femme (2) par tempérament et non par jeunesse, par ignorance. S'il a du caractère il apprend qu'il est homme avant tout ; sinon il cultive ses fautes et ses qualités féminines avec soin, et comme le bavardage, le mensonge, la timidité, l'affectation, ne demandent pas mieux que de croître, l'efféminé à vingt-trois ans (s'il a commencé jeune) ou à vingt-quatre ans est déjà victime d'une maladie psychologique.

Les aventures, les amoureux, les scènes de jalousie ou de séduction, les fatigues des excès sexuels auxquels les efféminés et les

(1) Il est presque impossible pour le jeune garçon qui désire ardemment être possédé de savoir s'il désire être possédé pour être au pouvoir d'un autre ou pour apprendre à son tour le mystère que l'autre sait, s'il désire un possesseur ou un initiateur.

(2) Le jeune uraniste dont l'instinct sexuel le pousse vers l'homme plus que vers l'enfant peut aussi bien être voué à la passion de la similarité qu'à celle de l'effémination. Il veut séduire, il veut plaire, il veut être aimé, et il se serre la taille, s'accentue les hanches, amollit sa démarche, parce qu'il croit que c'est indispensable. Une fois éclairé là-dessus l'uraniste mâle ne se conduirait pas plus de la sorte qu'un hétérosexuel. Le vrai efféminé s'efféminise pour son propre plaisir comme pour celui des autres, le jeune uraniste mâle le fait surtout pour trouver un admirateur. Curieux paradoxe, car plus tard l'efféminé fera tout pour la galerie et le mâle le moins possible.

passifs sont tant entraînés, produisent cet état psychologique maladif et l'augmentent. Il est bien difficile à moins d'une réformation complète d'enrayer toutes ces mauvaises habitudes, d'autant plus qu'elles rendent improbable le développement du caractère, le perfectionnement de l'individualité. La coquetterie, la galanterie d'une fille galante ne permettent guère à un jeune homme de devenir un homme. D'ailleurs ceux qui s'attachent à de pareils petits-maîtres sont ou sensuels ou curieux ou vicieux ou indifférents, ne cherchant qu'à s'amuser, qu'à les garder pour eux ou à s'en débarrasser en les passant à leurs connaissances. Les plus sages leur enseignent avec plus ou moins de succès comment on peut se préserver des médisances trop irrémédiables, à quelles douairières il faut faire la cour, quelles connaissances cultiver, etc.

Après avoir écrit ce qui précède, résultat d'observations attristées que je m'efforce de ne pas rendre injustes ou satiriques, j'ouvris le Phèdre de Platon et je vis un parallèle frappant entre les efféminés du *monde* (1) du XIX[e] siècle et ceux d'Athènes :

« Celui que le désir domine, l'esclave du plaisir, doit nécessairement chercher dans la société de celui qu'il aime le plus de plaisir possible. Or, un esprit malade trouve son plaisir dans une entière condescendance à ses volontés ; tout ce qui l'emporte sur lui, tout ce qui lui résiste lui est odieux. Donc l'amant ne verra jamais volontiers un supérieur ou même un égal dans celui qu'il aime ; il travaillera toujours à l'abaisser au-dessous de lui. L'ignorant est au-dessous du savant, comme le poltron est au-dessous du brave... Toutes ces causes d'infériorité, soit naturelles, soit accidentelles, feront donc plaisir à l'amant s'il les rencontre dans l'objet de son amour ; autrement il tâchera de les faire naître ou il en souffrira pour le moment. Il sera donc nécessairement jaloux, il tâchera d'interdire à celui qu'il aime toutes les liaisons qui pourraient lui être utiles et le rendre plus homme ; il lui causera par là un grand dommage, mais surtout il lui fera un tort irréparable en lui dérobant le seul moyen d'accroître ses connaissances et ses lumières.

(2) C'est le monde décent dont je parle, pas du demi-monde décrit dans les mémoires de policiers.

« Ce moyen c'est la divine philosophie, dont l'amant cherchera nécessairement à détourner son bien-aimé, de crainte qu'il n'y apprenne à le mépriser. Il fera tous ses efforts pour que le malheureux jeune homme reste dans une ignorance absolue, n'ait des yeux que pour son amant, et lui soit ainsi d'autant plus agréable qu'il se fera plus de tort à lui-même. Au moral on ne saurait donc avoir de plus mauvais guide ni de plus mauvais compagnon... Au physique, demandons-nous quelle espèce de soins peut donner l'amant à celui qu'il possède, obligé comme il l'est de chercher en tout l'agréable aux dépens de l'utile ? Vous le verrez toujours rechercher, au lieu d'un jeune homme robuste (1), quelque jouvenceau sans vigueur, nourri, non pas à la clarté du soleil, mais dans l'ombre, étranger aux mâles travaux et aux nobles sueurs, accoutumé aux délices d'une vie molle, fardé de couleurs étrangères, chargé d'ornements empruntés à défaut des véritables, enfin dans toute sa conduite et dans ses mœurs, n'ayant rien qui ne réponde à ce portrait. Tout cela est si évident que je ne vois pas la nécessité d'y insister : disons seulement, pour nous résumer, qu'avec un corps si délicat le jeune homme exposé aux hasards de la guerre ou à quelque grand péril n'inspirera que de l'audace à ses ennemis, de la crainte à ses amis et à son amant. »

Cet amant, continue Platon avec son admirable psychologie qui n'a pas vieilli d'une heure verrait celui qu'il aime « avec plaisir privé de son père et de sa mère, de ses parents et de ses amis, qu'il regarde comme des censeurs importuns, et comme des obstacles au doux commerce qu'il se plaît à entretenir. Si ce jeune homme est maître d'une grande fortune ou d'une belle propriété, plus d'espérance de le séduire si facilement, ni de le trouver si docile après l'avoir séduit. Il verra donc nécessairement son opulence d'un œil chagrin, et sera prêt à se réjouir de sa ruine. Enfin il souhaitera de le voir le plus longtemps possible sans enfants, sans ménage, sans maison ; car il ne songera qu'à prolonger ses propres jouissances. »

(1) Surtout robuste par le caractère, par la virilité, l'indépendance de l'âme ou de l'intelligence : car quelques-uns, sinon la plupart, de ces « jouvenceaux » sans vigueur virile au sens véritable sont justement recherchés pour leur vigueur phallique.

L'amour de cet amant, « qui à chaque instant fait entrer le plaisir dans son cœur par l'ouïe, par la vue, par le toucher, par tous les sens », tant qu'il durera sera nuisible quand il ne sera pas déplaisant et poussant le jeune homme à se dédommager par des caprices et des folies ; « mais quand il aura cessé, ne comptez plus sur sa fidélité ; il oubliera jusqu'aux promesses qu'il accompagnait de tant de serments et de prières,.. Le moment est venu de s'acquitter, mais il a changé de maître et il vit sous d'autres lois. La raison et la sagesse ont remplacé l'amour et la folie ; ce n'est pas lui : il est devenu tout autre à l'insu du jeune homme qu'il chérissait. Celui-ci réclame encore le prix de ses complaisances passées : Rappelle-toi, dit-il à l'infidèle, tes propres paroles, tes propres actions. Comme s'il parlait toujours au même homme ! Mais lui, sans oser convenir de son changement, sans pouvoir encore se débarrasser des serments et des promesses qu'il a faits sous l'empire de sa folle passion, est déjà pourtant assez maître de lui-même, assez éclairé pour ne pas vouloir retomber dans le même égarement ni redevenir ce qu'il était. Pour sortir de cette position fâcheuse, il se voit obligé de délaisser l'objet de sa passion usée ; de poursuivant il devient fuyard. Le jeune homme trompé poursuit alors son ancien amant de son indignation et de ses imprécations, cruellement puni d'avoir ignoré dès le commencement qu'au lieu d'accorder ses faveurs à un homme amoureux et nécessairement fou, il ferait mieux de les réserver à un ami sage et maître de lui-même ; qu'autrement il lui faudrait s'abandonner à un infidèle, à un capricieux, à un jaloux, nuisible à sa fortune, nuisible à sa santé, mais surtout nuisible à son instruction... »

C'est dans le monde des efféminés que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes sont surtont recherchés, ainsi que la vanité des bonnes fortunes. On a décrit les soirées des pédérastes prostitués, mais la littérature a encore peu fait connaître les soupers et les dîners des invertis du monde. On y boit à la santé du maître de la maison et de son dernier favori. On y rencontrerait des hommes graves, décents, que les femmes du monde prudes écoutent avec plaisir, des acteurs aussi, des musiciens, des jeunes hommes *chics* qui dansent à tous les bals *chics*, des hommec mariés

jeunes ou vieux. On y danse après dîner ou après souper. Tous les ridicules et toutes les vanités et tous les mensonges se trouvent là. Il y a des hommes hétérosexuels qui vont à ces soupers pour s'y amuser, pour y faire des connaissances utiles, pour raconter ce qu'ils entendent, pour aller quelque part, pour se faufiler dans les intimités.

Des femmes, de belles lesbiennes ou d'affreuses, des femmes qui s'amusent de tout et font semblant de ne rien soupçonner de drôle ou de caché, des femmes même tout-à-fait respectables et indulgentes sont quelquefois invitées, mais ce n'est plus tout à fait la même chose. On se tient plus ou à peu près comme on se tiendrait en présence d'un uraniste qui ne plaisante pas sur les bonnes mœurs ou d'un hétérosexuel qui n'a pas son chemin à faire ou à poursuivre.

Je ne parle pas de fêtes plus galantes et plus périlleuses auxquelles on invite des gens d'une classe inférieure.

On comprend vite que les jeunes hommes fourvoyés dans ce monde avec ses prétentions de chic, d'art, de musique, de littérature, ne mûrissent guère, et ne tentent guère l'uraniste sévère ou la femme qui désire guérir. Quelquefois pourtant un homme qui ne vit pas dans ce milieu, qui l'évite, enlève un jeune homme de mérite, et le sauve, et l'on voit un Vautrin chaste et un Lucien de Rubempré qui devient respectable. D'autres fois une femme se met en tête de sauver le joli jeune homme qui la fait tant rire et qui chante si bien et qui lui confie tous ses ennuis, tous ses chagrins. Si la femme est du monde et bien mise, si elle est généreuse, si elle l'aide maternellement de son argent et de ses conseils, et s'il succombe à une gêne suffisante, il finira par l'épouser et la rendra peu heureuse. Il ne voudra plus l'accompagner toujours et partout, il s'ennuiera auprès d'elle, la négligera, et au bout d'un certain temps il y aura un de ces ménages de plus, Madame élégante et triste, maussade ou dissipée, Monsieur joli et s'amusant unisexuellement, et dépensier. La femme est bien heureuse si elle a un enfant ou deux, car si elle ne les a pas au commencement de sa vie conjugale il est probable qu'elle ne les obtiendra pas après, plus d'un inverti se refusant à la longue à toute intimité.

Une femme très riche et jalouse aura plus vraisemblablement assez d'enfants pour être retenue à la maison et à ses devoirs. Les enfants peuvent être un gage que la femme ne fera pas de scandale. Et on peut être persuadé que les mères qui traînent devant les tribunaux un mari unisexuel (1) valent moins qu'elles ne le croient.

Mais si la femme guérisseuse est mariée elle-même, si elle est tendre et imprudente, elle entrera dans un enfer. Qu'on s'imagine la Renée de *La Curée*, de Zola, plus tendre, moins corrompue, aussi mondaine, et un Maxime resté en somme ce qu'il était au collège. La situation est fréquente. Les femmes se passionnent pour les invertis jolis ou amusants, et les invertis efféminés font souffrir ces femmes encore plus que les hétérosexuels, mais ils ont une compensation à leur offrir : c'est qu'ils s'intéressent aux mêmes choses. Pour certain monde il ne peut y avoir d'intimité plus satisfaisante que celle avec un brillant et jeune efféminé, qui a bel air, qui est grand, joli et bien né. Les relations mondaines, demi-mondaines, entre les efféminés et les femmes relèvent plus du roman de mœurs, des esquisses de la vie telle qu'elle est, que de ce livre. Elles n'ont pas été rendues banales par la littérature anglaise, parce que les critiques n'étant pas des hommes du monde ou des observateurs, ne les ont pas saisies dans les rares livres qui s'en sont occupés, — et les imitateurs n'ont pas été encouragés à commencer et à vulgariser.

Par contre les médecins se sont fort mêlés de ce qui regarde les efféminés et ont été tentés de les prendre pour le type de l'uraniste.

SÉDUCTION D'UN HÉTÉROSEXUEL PAR UN UNISEXUEL, SÉDUCTION D'UN HÉTÉROSEXUEL PAR UN HÉTÉROSEXUEL. INVERSION PAR ORGUEIL, ENNUI, IDÉAL.

Séduction. — Il ne faut pas négliger l'influence d'un être sur un autre être, d'une personnalité sur une autre personnalité. La séduction morale, intellectuelle, peut produire n'importe quel résultat.

(1) Comme certaine réformatrice anglaise.

Vautrin s'empare de Lucien au moment propice et l'amène peu à peu à lui appartenir et il le garde retenu par tous les liens; un homme moins fort n'aurait point asservi Lucien. Balzac a vigoureusement symbolisé l'uranisme mâle (Vautrin) s'emparant de l'hétérosexuel attrayant et impressionnable, et l'amenant à l'unisexualité sûre, secrète et utile. Même si Vautrin n'avait pas tant aimé Lucien il aurait pu l'asservir à sa sexualité, pour sa propre satisfaction comme pour avoir Lucien plus en son pouvoir. Mais il serait difficile de s'imaginer Lucien ayant des rapports avec un autre homme que Vautrin, ou se privant de femmes brillantes, passionnées et nécessaires. Tout homme fort, tout Vautrin, semble recréer le monde qui l'entoure pour celui qui est sous son influence. Les Lucien ne peuvent guère réagir, ou même désirer longtemps de s'évader. D'ailleurs c'est dans le caractère de l'homme de ne pas voir de ressemblances entre les actes qu'il commet avec une personne et les actes qu'il commet avec une autre, et les actes que d'autres commettent. Un hétérosexuel ayant une unique liaison unisexuelle ne se regarderait jamais comme faisant partie de la tourbe unisexuelle. S'il a commencé par abandonner son âme, sa volonté, les actes qui procèdent de cet abandon n'ont pas la physionomie d'actes semblables sans cession préalable de l'âme et de la volonté.

Ce n'est pas seulement la force d'un homme qui recrée un monde, c'est aussi sa grande fortune.

Le chevalier de Lorraine, hétérosexuel comme Lucien, saisit l'occasion de se faire aimer de Monsieur, frère de Louis XIV, inverti efféminé, mais on ne lui connaît guère d'autres liaisons unisexuelles que celle avec Monsieur. Il se prêtait à tous les caprices physiques et autres, en favori sans préjugés (on ne peut guère rester favori avec des préjugés) mais sans Monsieur il aurait pu passer toute sa vie en intrigues avec des femmes. L'uraniste mâle et l'inverti princier peuvent toujours s'emparer d'un hétérosexuel et l'enlacer, l'asservir, le retenir, quitte à s'en laisser dominer. Le faible même s'il est roi, Louis XIII, ne s'aura qu'aimer et morigéner son joli favori, il fera coucher Cinq-Mars près de lui, l'aimera platoniquement, et le laissera se révolter et périr.

Il y a beaucoup de ces liaisons (Lucien, le chevalier de Lorraine, Cinq-Mars) dans toutes les classes de la société. Les souverains ont toujours pu et peuvent encore persuader aux brillants hétérosexuels de se prêter et de s'habituer à l'unisexualité; il en est de même des princes, des grands, des riches, de tous ceux qui, à tous les grades, à tous les degrés, depuis le prince du sang, depuis le frère d'un roi ou d'une souveraine, jusqu'au maître d'hôtel, jusqu'au petit fermier, ont de la force, de la puissance, de la persuasion suffisamment.

Bien des familles illustres, bien des hommes qui ont réussi ont dû à leur obéissance, à leur docilité, à leur discrétion, le secours et le succès. Le monsieur riche que selon Strindberg chaque jeune homme rencontre au moins une fois a bien des incarnations, bien des formes différentes.

Et qui oserait dire que tous les hétérosexuels qui cèdent par ambition, subordination, infériorité, reconnaissance, vanité flattée, amour-propre, ne se font pas des excuses, des illusions? Il est probable que s'ils n'étaient pas susceptibles d'un certain entraînement, d'un penchant vers le séducteur sinon vers la séduction, ces rapports n'existeraient jamais. Un premier ministre qui élève son secrétaire, un homme riche qui assure le sort de son employé ou qui pousse un acteur vers le succès, etc., etc., sont probablement à même de choisir quelqu'un dont les qualités intellectuelles ou même morales leur donnent un sentiment de sécurité que la beauté, la jeunesse, l'esprit, ne suffiraient pas à produire. Ces hommes ont trop l'habitude de se maîtriser par décence ou honneur ou hypocrisie, par le respect qu'ils ont pour eux-mêmes ou pour leur position ou pour la société, pour s'amouracher sottement. Ils peuvent probablement se passer des caprices sexuels sans trop de difficulté, mais s'ils veulent quelque chose de plus durable, de plus honnête à leurs yeux, ils ont le loisir de choisir.

Si une jeune fille vertueuse peut être séduite, un jeune homme ambitieux peut l'être aussi si son protecteur s'en donne la peine; et ce jeune honme casé, marié, père et mari heureux, le protecteur mort, que lui restera-t-il de ce passé caché? Tout dépendra de tant de choses. Il sera peut-être très sévère pour les autres, ou indulgent

pour les faiblesses de l'ambition et de la décence, ou seulement pour celles de la passion, — ou sceptique. Il surveillera ses fils peut-être un peu plus étroitement ou bien leur enseignera que l'honneur et la respectabilité et la décence ne doivent jamais se laisser entamer. Et quelques-uns de ces pères, de ces hommes qui ont réussi, arrivés à un âge mûr, à une position solide, se laisseront tenter ou intéresser par un jeune homme qui leur rappellera leur propre jeunesse. La générosité, la magnanimité, leur fera peut-être secourir ce jeune homme comme ils ont été secourus mais sans exiger les mêmes complaisances, sans les désirer même. Ils se diront qu'ils expient ainsi leur conduite d'autrefois. D'autres, au contraire, sentiront la tentation d'agir comme on a agi envers eux, et parmi eux, quelques-uns y cèderont, mais peut-être sans tous arriver au même résultat, au même succès que leur protecteur d'autrefois ; car lui il a probablement aimé avec conviction, avec détermination — et chez ses imitateurs, il peut n'y avoir qu'imitation, dépravation, ennui, retour vers la jeunesse envolée.

Il y a bien des choses que l'on ne fait et que l'on ne comprend que lorsqu'on se trouve dans une position analogue. Ainsi bien des hétérosexuels séduits ne seront tentés de séduire que tout à fait dans la situation du séducteur ; d'autres, au contraire, fuiront ce moment avec d'autant plus de crainte et de détermination.

Dans ces cas indiqués ici, on arrive à un curieux résultat : la séduction d'un hétérosexuel par un hétérosexuel.

Cet hétérosexuel a bien été séduit lui-même, c'est vrai, mais la séduction d'un hétérosexuel par un hétérosexuel n'a souvent pas eu un prologue semblable.

Je ne parle pas des prisons, des casernes, des collèges, de tous les endroits où l'absence de femmes suffirait pour joindre deux mâles ou du moins pour rapprocher l'un de l'autre — car la séduction est une affaire de choix, non de nécessité (jusqu'au moment où l'homme s'est décidément lancé à la recherche du succès), non de disette. Je parle d'hommes libres vivant dans un pays civilisé.

Pour s'aventurer dans cette analyse, la plus délicate et difficile de ce volume, il faudrait posséder des qualités contradictoires, le libertinage de Crébillon fils et le bon sens de Diderot quand il

n'était pas sensible et les documents inaccessibles à Krafft Ebing même. Des poètes, des romanciers contemporains l'ont essayée, elle leur est plus facile qu'à un auteur plus méthodique car on pourrait lui faire à tort cette objection que l'un au moins de ses hétérosexuels appartient aux uranistes avec penchants hétérosexuels, ou aux hétérosexuels avec penchants uranistes, ou aux hétérosexuels dont l'inversion est acquise. Cette tentante objection est fausse. Un hétérosexuel ne devient pas inverti par cela même qu'il est séduit, qu'il commet un ou quelques actes unisexuels, de même que quelques essais de haschisch ne compromettent pas l'intégrité d'un homme. Si ces actes unisexuels jouent un rôle plus qu'éphémère dans la vie sexuelle de cet individu, s'ils l'amènent à des pensées, des rêveries unisexuelles, à des actes, à une modification de sa conduite, alors ce sera différent. Mais il ne sera ni un inverti ni un pseudo-hermaphrodite, ni autre chose qu'hétérosexuel parce qu'un tel épisode isolé a eu lieu dans sa vie.

Bien des hétérosexuels ont succombé à des invertis, mais si ces invertis avaient été des hétérosexuels qui pour une cause ou une autre, ou pour plusieurs causes plutôt, s'étaient laissé mettre en tête de voir *ce que c'était,* peut-on affirmer qu'ils n'auraient pas cédé de même. Qu'on relise dans le roman d'un inverti (communiqué par Zola aux *Archives d'anthropologie criminelle*) l'épisode du jeune militaire ; si l'inverti avait été hétérosexuel jusqu'alors le jeune militaire aurait-il agi autrement ? Et puis n'est-ce pas moins l'idée d'accomplir un acte quelconque suivi presque immédiatement de cet acte, n'est-ce pas moins l'acte commis presque sans intention préalable, que le fait d'accepter l'acte accompli comme le premier d'une série, d'une nouvelle situation, qui donne de l'importance générale à un acte isolé ? L'hétérosexuel qui, une fois un acte unisexuel accompli, se reprend, se sauve de la mémoire de cet acte, l'efface, le raie, est-il psychologiquement bien autre qu'auparavant, autre que si un rêve saugrenu l'avait étonné ou réveillé ?

L'hétérosexuel n'est pas à l'abri des sophismes, des phrases de ceux qui prétendent que l'unisexualité prépare de plus vifs plaisirs que la sexualité habituelle, de la contagion, de l'infiltration pour

ainsi dire, de la curiosité (1), de tous les arguments en faveur de l'unisexualité, et de tous les arguments contraires, — chaque argument *contre* affermissant l'argument *pour*, dans l'état de curiosité, car il y a (se dit-on) moins de risque quand on connaît l'antidote.

L'analyse indiquée ici est incomplète, elle mérite plus de temps et plus d'espace.

Dans un roman allemand (2) qui eut son retentissement il y a une cinquantaine d'années. un homme, marié avec une femme séduisante, se laisse envahir par l'amour de l'art, de la beauté grecque, païenne, et en arrive à vouloir bien céder sa femme à son beau jeune ami qui en est amoureux, à condition de posséder l'ami lui-même.

C'est un exemple un peu violent de la tentation unisexuelle subie par un hétérosexuel et le poussant vers un autre hétérosexuel (3).

Puisque j'ai entrepris cette exploration d'un domaine beaucoup plus psychologique que pathologique, je n'oublierai pas la tentation de l'orgueil, de l'orgueil qui dit à un homme que rien d'humain ne lui doit être étranger, qu'il a le droit de goûter à toutes les voluptés de l'âme et du corps. Cet homme peut commencer par ne vouloir goûter qu'à celles de l'âme, de l'intelligence, de la domination; il peut ne jamais aller plus loin, ou ailleurs ; mais il peut tout autant rencontrer le moment complice du corps qui réclame sa part, le moment quand l'acte du corps semble seulement une expression du cerveau, de l'esprit, de l'âme.

(1) L'hétérosexuel serait plus aisément atteint par la curiosité que l'uraniste, parce que l'uraniste ayant (grâce aux conditions sociales et légales d'aujourd'hui) une inimitié ou une aversion positives pour la femme, sera moins tenté d'être curieux que l'hétérosexuel ignorant, indifférent : l'ignorance est plus près de la curiosité que l'antipathie n'est près de la curiosité. D'ailleurs l'étude de l'efféminé apprendrait à l'uraniste tous les défauts de la femme, et il en trouverait les qualités chez des mâles.

(2) *Eritis sicut deus.*

(3) La possession d'un homme qui possède une femme a hanté bien des cerveaux et la luxure, la vengeance, ne se sont pas arrêtées avant l'exécution de l'idée. Le héros du roman allemand pourtant ne voulait pas deux possessions simultanées.

Le paradoxe poursuivi à outrance, la vanité (car l'orgueil dont je parlais serait plutôt secret, personnel, et ne se livrerait pas en proie au monde) amènerait aussi un hétérosexuel à emprunter les allures d'un inverti en vedette, à le copier, à le défendre, à se laisser compromettre par lui (soit par la suffisance de la jeunesse qui se croit au-dessus du bon sens et de la médisance, soit par un ingénu dévouement). Si personne ne fait trop attention à lui l'hétérosexuel se guérira probablement de ses affectations, mais si la calomnie l'attaque, si on le persécute, de deux choses l'une : l'injustice le rendra presque maniaque contre l'unisexualité dont on l'a accusé a tort mais non sans vraisemblance, — ou bien il se dira : *Pourquoi pas ? Puisqu'on m'accuse, pourquoi n'avoir pas les privilèges comme les horreurs de la situation ?* (1)

Je laisse aux invertis ou aux romanciers l'amplitude des arguments en faveur de l'inversion : on peut les lire dans bien des ouvrages philosophiques, dans toutes les diatribes contre les femmes, dans tous les chapitres sur les femmes, dans Alfred de Vigny comme dans La Bruyère, dans tous les moralistes.

La femme ne fait pas tout le bonheur de l'homme sensé ou sensible. Certains hommes ont plus aisément certaines qualités que la plupart des femmes ne possèdent pas, n'apprennent pas, n'apprécient guère, etc. Toutes ces maximes prises par l'inverti raisonneur servent à des conclusions plus rigoureuses que logiques.

M. Tarde disait si bien que le nombre de gens capables de ressentir et d'inspirer un amour durable et supérieur, une amitié durable et supérieure, était si peu considérable comparé à celui des gens qui cherchaient cet amour, cette amitié, qui s'en croyaient capables ou capables de l'inspirer, et c'est de cette disproportion que naissent bien des uranismes, bien des inversions. S'il n'y avait pas d'uranistes, on s'étonnerait de n'en pas trouver et on se croirait aveugle de ne pas les voir.

En effet quand on songe à tout ce qui a été dit, écrit, pensé contre les femmes de tout temps et à toute époque, à tout ce que

(1) Chez beaucoup d'hommes, le point de vue est grand'chose ; chez d'autres, rien ou peu.

les hommes ont rêvé, désiré, à côté d'elles et en dehors d'elles, on serait surpris de ne pas voir un certain nombre d'hommes se tourner vers la continence, le célibat ou la sentimentalité unisexuelle, la luxure unisexuelle. C'est ainsi que se forme l'uraniste par idéal, par conviction.

Si la femme n'intéresse pas les facultés supérieures d'un homme tendre, il lui reste plus d'un alternatif: aimer la femme pour le plaisir que donne sa jolie peau, son joli babil, l'aimer en bibelot, en animal domestique, en sauvagesse de Pierre Loti, quitte à s'en laisser dominer et envahir et alors à se révolter ou ne pas se révolter, à se révolter à l'aide de la continence, du célibat, de l'indifférence, ou avec des changements de femme ou de maîtresse, ou en aimant un frère Yves, en se tournant vers l'unisexualité platonique ou non, d'une façon ou d'une autre.

C'est pourquoi le mariage conduit nécessairement certains hommes à l'unisexualité. Ils ont cru, ils ont espéré que la femme-épouse les consolerait des déboires éprouvés auprès de femmes-filles, de femmes-maîtresses, capricieuses ou corrompues, ou crampons; inutile d'énumérer tous les ennuis de toutes les liaisons à base peu honnête ou peu solide. La femme-épouse parée de tant de qualités (de toutes les qualités pas encore cueillies à point) ne répond pas à l'espérance. Elle est comme la Marthe de Charles Demailly, comme tant de femmes que la littérature a calquées si souvent. Le mari ne veut pas d'adultère ou parce que c'est contre sa théorie, contre son idée de ce qui est dû même à une femme désagréable, ou parce que l'ennui de la liaison lui serait aussi à charge que l'ennui d'autrefois, ou parce qu'il est à bout de patience et ne s'intéresse plus à la femme; et s'il n'a pas encore l'âge ou la tournure d'esprit qui font vivre sans intérêt sentimental, ou si les nombreuses occupations, manies, etc., etc , de la vie mondaine ne l'absorbent pas, et s'il a certaines qualités agréables, il s'approchera de l'unisexualité. Les unisexuels le devineront, le rechercheront, ou il en trouvera un étrangement sympathique, ou bien il y aura encore une fois la séduction d'un hétérosexuel par un autre hétérosexuel (1).

(1) Les hommes chez lesquels une idée n'est pas toujours suivie d'une autre idée, les sentiments d'affection de sentiments d'amitié, peuvent un jour ou un autre être exposés à l'unisexualité

A l'âge de raison, l'âge de la première lascivité, de la première impatience des sens une fois passé, l'amour n'est plus exclusivement sexuel au commencement ou n'est plus d'origine génitale. Ainsi après un certain âge la vue de n'importe quelle femme jolie ou attirante n'excite plus le désir, ou au moment même qu'il est né le désir est étranglé par d'autres considérations. Cela n'empêche pas un autre sentiment d'une autre origine de devenir génital à la longue, sexuel.

Ce n'est pas le désir de l'autre sexe se substituant au désir du sexe féminin chez ces hétérosexuels, mais c'est beaucoup plus différencié, c'est un isolement vis-à-vis des femmes joint à un éloignement sentimental qui permet au désir de se trouver sans objet, puis de se préciser en se fondant avec l'image ou l'idée d'un individu mâle, pour arriver peu à peu à un lien comparable à celui entre écoliers, prisonniers. C'est l'isolement psychique aboutissant là où aboutit l'isolement physique.

L'homme emprisonné dans le monde féminin se découvre un camarade sentimental, intellectuel, sexuel. Et comme dans les agglomérations forcées d'hommes, ici aussi le premier choix est long et lent et compliqué.

Idéal. — Un uraniste à penchants hétérosexuels et un hétérosexuel peuvent tous les deux choisir l'unisexualité par idéal, parce qu'ils croient trouver dans cet état intellectuel et physique, dans cette expression de leur individualité, le *summum* du bonheur ou du contentement, ou de la vertu. ou de l'équilibre. A celui qui nommerait ces hommes des imitateurs je répondrais qu'il n'existe rien que l'homme n'imite pas, que « l'homme imite surtout ce qu'il a. » L'idéal grec et l'idéal chrétien (exprimé dans les livres que M. Dugas ne voudrait pas donner aux jeunes hommes) de l'amour non pas pédérastique, sodomite, mais entre semblables, entre égaux, entre disciple et élève, — ou pour le jeune dieu souffrant, l'élan de l'amour pour le doux symbole masculin et divin, ainsi que le culte de la pureté, pourraient entraîner un jeune garçon, un jeune homme. Peu à peu cet idéal sans femme mûrirait en lui pour l'éloigner de rapprochements physiques avec une femme.

De même l'idéal de la femme comme fiancée, maîtresse ou femme, l'idéal des poésies d'amour, des romans de tous les temps, pourrait façonner un homme de manière à lui faire considérer le rôle de l'amant amoureux d'une femme comme le plus admirable. S'il devient un bon mari et un bon père de famille, cet idéal aura bien servi et il pourra ne pas comprendre la possibilité d'aimer sentimentalement ou voluptueusement un être mâle qui ne peut avoir des enfants et qui se passe de protecteurs.

D'autres encore pourraient considérer comme très moderne (cela l'a toujours été) de ne suivre que leur guise, leur complication, de pouvoir aimer indifféremment homme et femme et toutes les nuances psycho-sexuelles. Ils se sont forgés l'idéal d'un plaisir subtil, artistique, très exigeant.

Ce sont les plus rares parce que l'hermaphrodisme moral permanent conduit à toutes sortes de complications sociales. Les jalousies entre un homme et une femme au sujet d'un homme sont d'une violence inouïe même chez les gens du monde. Si l'on en a observées ou non, on devine la cause de leur intensité. C'est tout un sexe que les jaloux haïssent en même temps qu'un individu. La plupart des femmes jalouses sont jalouses d'une femme rivale ou d'une femme qui représente une classe rivale (celle des cocottes ou des femmes du monde, ou des jeunes filles, ou des femmes du peuple) mais qui ne représente pas tout un sexe.

Je reviens à l'uraniste par idéal, il faut compter avec lui et ne pas le reléguer parmi les inventions des psychologues ou parmi les fourbes qui dissimulent ainsi un naturel vicieux.

Qu'on s'imagine un jeune homme doué de qualités morales et physiques, se faisant de l'unisexualité un idéal aussi romanesque que l'idéal hétérosexuel acquis par un autre jeune homme. On sait que les idéals sont dangereux pour tous les hommes qui leur demandent l'irréalisable; et comme le jeune hétérosexuel se tue pour une actrice, de même le jeune unisexuel par idéal peut se perdre ou se déconsidérer.

Je crois que plus de jeunes hommes ont été jetés dans l'inversion sexuelle par sentimentalité que par vice, plus par désir d'aimer ou d'être aimés que pour connaître le plaisir du spasme.

Ce sont eux que Stefanowsky appelle les érotomanes, ce sont eux qui restent uranistes par conviction, qui le sont ou congénitalement ou par l'évolution de leur idéal.

L'instinct sexuel, malgré sa tyrannie, se prête aux exigences du caractère et de la volonté, et une intelligence précoce peut s'être forgé un idéal avant l'éveil des sens ou qui s'impose à eux ; comme l'enfant qui voudrait être soldat avant de savoir s'il a la santé indispensable, cet enfant s'est dit que l'amitié, l'héroïsme grec, la supériorité masculine, que sais-je, seraient le but de sa vie. L'instinct sexuel n'est pas assez puissant pour oblitérer cette vocation et se plie, se dérobe, s'insinue : et il y a un uraniste de plus, un homme de forte trempe mais avec l'aiguillon du sexe tout comme un autre. Quand on ne sait pas distinguer dans sa jeunesse le plaisir physique des sentiments nobles, quand on a une âme forte et fière et peu malléable, opiniâtre à garder les impressions profondes, l'homme risque de devenir un platonique, — un érotomane, disent les savants.

C'est une nouvelle inquiétude pour ceux qui s'occupent d'éducation : vaut-il mieux voir un enfant grandir et être un platonique, un érotomane, comme on dit, prêt à tous les sacrifices, à tous les héroïsmes peut-être, — ou être un amateur de voluptés faciles ? Le problème serait trop cruel s'il ne trouvait pas sa solution suprême en dehors de l'éducation et du choix de ceux qui élèvent.

SÉDUCTION D'UN HÉTÉROSEXUEL PAR UN INVERTI (1)

« Je me sentis pris d'amitié pour ce jeune homme qui faisait si tristement son devoir, était sobre et sortait peu. Je n'avais pourtant aucun désir de lui. Je l'admirais comme une belle statue et je lui prêtais par l'esprit de jamais pouvoir me comprendre. Souvent

(1) Emprunté à l'autobiographie d'un inverti efféminé parue dans les *Archives d'anthropologie criminelle*. On notera la différence de caste sociale, la légère différence d'âge (l'inverti plus jeune) et l'ardeur amoureuse du séducteur facilitant ou rendant possible la chute d'un jeune homme honnête.

le soir je m'asseyais à côté de lui et me plaisais à lui faire raconter quelque chose de son pays, de sa ville natale, de sa famille. Il n'avait pas de mère, et son père avait d'une autre femme plusieurs enfants; c'était ce qui l'avait poussé à continuer la vie militaire. Son père était un petit employé qui lui avait donné quelque éducation.

« Je commençai à me plaire de plus en plus en sa compagnie et j'éprouvai bientôt pour lui la plus tendre amitié. Je l'invitai plusieurs fois à venir au théâtre avec nous et cela ne parut pas contrarier mes compagnons qui avaient aussi de la sympathie pour ce jeune homme. Il vint aussi dîner quelquefois avec nous, mais se montra toujours très froid et réservé. Il avait beaucoup d'occupations et le soir il était si fatigué le plus souvent qu'il préférait ne pas sortir du quartier. J'aurais voulu lui offrir de l'argent mais j'avais peur qu'il ne l'acceptât pas.

« Bientôt je ne pus me passer de lui et je recherchai toute occasion pour lui être agréable. Je me contentais de toucher sa main et de passer quelquefois la mienne sur sa tête qui était charmante et sérieuse, à cheveux fins, lisses et châtain foncé. Je remarquais et j'admirais la beauté de ses dents et de sa jolie bouche ornée, mais non cachée, par de jolies moustaches châtain. Je revoyais en lui tous mes héros favoris et lorsqu'il passait dans son joli uniforme noir et jaune sur un beau cheval, je le comparais involontairement à Hector ou à Achille.

« J'étais jaloux de lui, mais je me plaisais à lui faire raconter ses aventures de garnison et ses amours passagères. Quoique doué d'un physique remarquable il n'allait que deux fois par mois, tout au plus, trouver des femmes, car elles étaient très chères et lui avait peu d'argent.

« D'ailleurs il se corrompait peu en femmes et en amours, ayant été depuis l'âge de 17 ans sous les armes et n'ayant pas eu de loisirs pour raffiner ses sens. J'enviais furieusement toutes les femmes qui, même une seule fois, avaient tenu dans leurs bras et avaient rendu heureux ce beau jeune homme que je regardais à présent comme un dieu ! j'aurais donné toute une vie de joie pour avoir cette satisfaction au moins une fois.

Et pourtant je n'aurais jamais osé lui dire une parole de tout cela. Je serais mort de honte avant d'avoir terminé l'horrible phrase. Mais ce qui devait arriver arriva. Un soir nous avions été souper tous ensemble et notre ami était de la partie. Tout le monde avait bu et beaucoup. Au retour au logis, plusieurs d'entre nous furent ignoblement malades. Les soldats ne couchaient plus avec nous, mais dans une salle voisine. Nos huit ou dix lits se perdaient dans l'immensité de la salle sombre, éclairée par une toute petite lampe qui s'éteignit dans la nuit.

« Nous étions plus ou moins excités et nos gambades se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le fourrier, qui dormait dans une chambre à côté, était ivre-mort lui aussi et ronflait d'une façon horrible. Mon lit était dans le coin le plus sombre en face de celui du jeune sous-officier qui lui aussi était en gaieté grâce au vin généreux qu'il avait bu et auquel il n'était pas habitué pour toutes sortes de raisons. Mes compagnons étaient endormis depuis longtemps que nous n'étions pas encore déshabillés. Enfin je me décidai et me débarrassant de mon uniforme je me blottis dans ma chemise de batiste et j'entrai dans mon petit lit sur lequel j'avais fait asseoir mon jeune ami auquel dans notre excitation et dans la griserie causée par le vin et le bruit que nous venions de faire je prodiguais comme par plaisanterie les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs. J'étais à demi couché dans le coussin que l'on nous permettait de garder dans notre lit. Il était à demi déshabillé et assis sur mes jambes tout près de moi. Je lui parlai comme dans un ravissement et une demi-ivresse causée par le sommeil et la chaleur du lit qui commençait à me gagner, lorsqu'il se baissa tout à fait sur moi, m'enlaça de ses deux bras et appliqua un long baiser sur ma joue ; en même temps il plongeait sa main sous les couvertures et me saisissait la chair à pleines mains. Je me sentis mourir et comme une joie immense me saisit tout d'un coup. Nous restâmes quelques secondes ainsi, la tête appuyée l'un sur l'autre, nos joues enflammées se touchant, ma bouche dans la sienne dans la tiédeur de l'oreiller. Je ne fus jamais plus heureux.

« La lampe posée à terre jetait de douteux rayons dans l'immense dortoir où dans les lits lointains mes compagnons dormaient, et laissait ce coin où nous étions ainsi ravis dans la plus profonde obscurité.

« J'eus pourtant peur que quelqu'un nous vît et désirant jouir complètement de l'abandon de mon ami je lui dis à l'oreille en le baisant : « Va éteindre la lampe et reviens, mais vite. » Il se leva en trébuchant et alla boire à la cruche qui était posée à terre à côté de la lampe ; tout doucement il éteignit le petit flambeau qui se mourait déjà de lui-même. Le dortoir ne fut plus éclairé que par la lampe du dortoir voisin, c'est-à-dire qu'on y voyait un peu au centre de la salle, mais tout le reste était dans les ténèbres les plus épaisses.

« Je le vis dans la pénombre qui revenait à son lit en face du mien. Je l'entendis qui se déshabillait bien vite et qui revenait vers moi en gardant son souffle. Ces quelques secondes me parurent un siècle et lorsque je le sentis se glisser près de moi dans la chaleur des draps, je le saisis à bras-le-corps.

« Je n'ai jamais autant joui avec une femme, me dit-il, et leurs baisers et leurs caresses ne sont pas si chauds et passionnés. » Ces paroles m'inondèrent de joie et d'orgueil. Je le tenais donc enfin cet homme si désiré, et quel charmant homme. — Toute femme me l'envierait.

« Nous nous séparâmes enfin en nous promettant de nous aimer toujours et de faire le possible pour rester toujours ensemble.

« Le lendemain lorsque nous nous levâmes, nous n'osions nous jeter un seul regard, la honte avait succédé momentanément à nos folles ardeurs et l'air frais du matin nous avait complètement dégrisés. Toute la matinée nous ne nous adressâmes que quelques paroles, mais le soir, dès que nous fûmes couchés et seuls dans l'obscurité profonde, le désir me ressaisit de nouveau, je me levai en tenant le souffle et allai le trouver.

« Il était éveillé et m'attendait, me dit-il .

« Depuis cette nuit toute contrainte cessa et presque toutes les nuits nous les passions dans le lit l'un de l'autre... « Quelles jolies joues tu as, me disait-il, elles sont plus douces que celles des femmes ; et tes pieds, on dirait ceux d'un enfant. » Ces discours me transportaient de joie ; je ne désirais plus être femme car je trouvais cette passion terrible bien plus savoureuse et plaisante, supérieure à ce que peut offrir l'amour connu, qui d'ailleurs ne m'attirait

nullement. Je m'affectionnai tellement à ce beau jeune bomme que j'arrivai à l'aimer plus que tout au monde et je n'eus de pensées que pour lui.

« Le temps de notre année de service militaire touchait presque à son terme et (chose qu'une année auparavant j'aurais cru impossible) je voyais approcher mon départ avec une véritable terreur. L'idée de devoir me séparer pour longtemps, sinon pour toujours, de mon ami m'était insupportable et souvent la nuit nous en pleurions ensemble. Il avait encore à faire plusieurs années et voyait avec douleur arriver le moment de rester seul et isolé là où il avait eu un ami si passionnément attaché à lui. Je retardai mon départ pour pouvoir jouir une dernière fois de mon cher et aimé ami. Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin.

« Au retour à la maison paternelle j'éprouvai un vide affreux et les habitudes de famille me semblèrent insupportables. Tout le monde me fit le plus chaleureux accueit et je fus dorloté de la façon la plus tendre.

« Pourtant à la fin du troisième mois je revins complètement à la santé et commençai à m'occuper de nouveau de peinture et de littérature qui m'intéressaient beaucoup. L'image de mon ami s'effaça bientôt et perdit tout son charme et sa vivacité. Il m'écrivait encore quelquefois mais je ne répondais qu'à de longs intervalles et des lettres de plus en plus froides. Il cessa bientôt de m'écrire et je n'en fus pas trop fâché. Six mois après mon départ, son régiment ayant changé de garnison, il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse. Son meurtrier fut condamné aux galères à perpétuité. Je n'ai pas regretté sa mort que j'ai apprise par les journaux et dont les détails m'ont été donnés par un sous-officier que j'ai rencontré depuis (1). »

(1) On voit que l'amour le moins *vicieux* d'un efféminé ne vaut pas plus que celui d'une femme légère et frivole. Cet inverti dit avoir eu des rapports sexuels assez simples avec ce jeune homme.

A Biribi

Isolement, Séduction

La séduction d'un hétérosexuel par l'ennui, l'isolement, la luxure, est violemment décrite dans *Biribi*, un roman de Georges Darien. Ce qui y est remarquable c'est la contradiction entre la révolte qui précède l'unisexalité et la passion d'amour qui la suit. On aurait *a priori* imaginé plutôt le contraire.

« Ah ! oui, je voudrais qu'ils se cachent, les infâmes qui, à mes côtés, se prêtent à la satisfaction des désirs que la privation de femmes a surexcités. Je voudrais qu'ils se cachent, car il y a longtemps déjà que mon sang bouillonne en leur présence, et j'ai été pris, trop de fois, de l'envie terrible de les tuer ou de les aimer. Ce n'est plus eux que je vois, ce n'est plus leur physionomie que je regarde avec dédain ; ce sont des intonations féminines que je recherche dans leurs voix, ce sont des traits de femmes que j'épie fiévreusement — et que je découvre — sur leurs visages ; ce sont des faces de passionnées et des profils d'amoureuses que je taille dans ces figures dont l'ignominie disparaît.

« Cette cristallisation infâme me remplit d'une joie âpre qui me brise.

« Oh ! les rêves que je fais, somnambule lubrique, dans ces interminables journées où mon corps s'affaiblit peu à peu sous l'action de l'idée troublante ! Oh ! les hallucinations qui m'étreignent dans ces nuits sans sommeil..., ces nuits pleines d'accès frénétiques, d'espoirs ardents, de convulsions douloureuses, d'attentes insensées et d'anxiétés poignantes, où mon cœur cesse de battre tout à coup, ainsi qu'à un susurrement d'amour, au moindre souffle du vent — où je me suis surpris, tressaillant de honte, à étendre mes mains tremblantes de désir vers les paillasses où les lueurs pâles de la lune, perçant la toile, me faisaient entrevoir, dans les corps étendus des dormeurs, de libidineuses apophyses. .

« Ah ! je ne veux point céder à la tentation ! N'importe quoi, plutôt... Ma foi, oui, n'importe quoi ! Je suis descendu au ravin où paissent les bourriques que mon voisin appelle ses mômes, et j'ai fait la cour, moi aussi, à mademoiselle Peau-d'Ane... Autant aurait valu étancher ma soif avec du vinaigre.

« Maintenant c'est fini... Je suis la proie du rêve malsain... Je ne vois plus rien qu'une chose,... quelque chose de monstrueux, de vague, d'innommable, la résultante affreuse de la rêverie infâme : deux cuisses ouvertes et, dans l'écartement attractif du compas de chair, le vide sans forme, sans nom, la chose quelconque, mais vivante, intelligente, humaine, consolante, celle qui seule peut donner la satisfaction... Qui m'arrachera de devant les yeux cette image qui m'exaspère, cet i grec de viande...

« Je n'en ai justement pas, d'homme de corvée, il m'en faut un. — Sergent, je n'ai pas d'homme de corvée. — Je vais vous en désigner un Le premier qui sortira de sa tente. Gabriel ! venez ici...

« Je reste cloué à ma place, Gabriel ! lui ! *elle !*... Et tout d'un coup, je sens mes mains qui se glacent, tout mon sang qui me remonte au cœur. *Il* vient de me regarder en souriant . . . .

. . . .

« Je l'adore...

« Ah ! si je pouvais les passer ici, comme cela, les neuf mois qui me restent à faire... »

Cet homme, évidemment, ne réclamait pas seulement le spasme de l'onanisme, de la masturbation, de la bestialité, de la sodomie, mais quelque chose d'humain, de passionné, d'amoureux. Parmi tous ceux qui dans de pareilles circonstances ne se sont contentés ni d'eux-mêmes, ni de Peau-d'Ane, quelques-uns de ces passionnés qui ne le sont pas seulement physiquement, qui ont résisté et lutté, que sont-ils devenus plus tard, ont-il pu retourner à la femme tout à fait ? Il me semblerait que ceux qui ont pris le mâle tout simplement, sans trop de façon, pour remplacer la femme absente, ont eu moins de difficulté à revenir oublieux de ces intermèdes sexuels ; mais ceux chez qui une cristallisation amoureuse s'est formée autour du mâle, que deviennent-ils ? On le devinerait si on ne le savait

pas. Ils acquièrent un certain degré d'inversion, depuis le maximum : l'uranisme acquis, l'inversion acquise, jusqu'au minimum : des velléités unisexuelles persistant malgré leur hétérosexualité reconquise.

On pleure encor' quand on roupille,
A Biribi.
A Biribi c'est là qu'on râle,
On râle en rut,
La nuit on entend hurler l' mâle
Qu'aurait pas cru
Qu'un jour i' s'rait forcé d' connaître
Mam'zelle Bibi,
Car tôt ou tard i' faut en être
A Biribi (1).

Après tout, ne faut-il pas faire une part à l'idéal chez ceux qui ne se contentent pas comme les autres de la masturbation et de l'onanisme ? Ne cherchent-ils pas une affection, une consolation, plus qu'un plaisir ? Ne cherchent-ils pas le dévouement et la sincérité, et ils les trouvent, on le sait.

. . . .

ATTACHEMENT UNISEXUEL, POINT CULMINANT DE LA SENTIMENTALITÉ D'UN NÉVROSÉ HÉTÉROSEXUEL.

« Remâchant son dégoût, seul, un jour qu'il se promenait sur l'avenue de Latour-Mauboug, il fut abordé, près des Invalides, par un tout jeune homme qui le pria de lui indiquer la voie la plus courte pour se rendre à la rue de Babylone. Des Esseintes lui désigna son chemin et, comme il traversait aussi l'esplanade, ils firent route ensemble.

« La voix du jeune homme insistant, d'une façon inopinée, afin d'être plus amplement renseigné, disant : — Alors vous croyez qu'en prenant à gauche, ce serait plus long ; l'on m'avait pourtant affirmé

(1) Bruant.

qu'en obliquant par l'avenue, j'arriverais plus tôt, — était, à la fois, suppliante et timide, très basse et douce.

« Des Esseintes le regarda. Il paraissait échappé du collège, était pauvrement vêtu d'un petit veston de cheviotte lui étreignant les hanches, dépassant à peine la chute des reins, d'une culotte noire, collante, d'un col rabattu, échancré sur une cravate bouffante bleu foncé, à vermicelles blancs, forme La Vallière. Il tenait à la main un livre de classe cartonné et il était coiffé d'un melon brun, à bords plats. La figure était troublante ; pâle et tirée, assez régulière sous les longs cheveux noirs, elle était éclairée par de grands yeux humides, aux paupières cernées de bleu, rapprochés du nez que pointillaient quelques rousseurs et sous lequel s'ouvrait une bouche petite, mais bordée de grosses lèvres, coupées, au milieu, d'une raie ainsi qu'une cerise.

« Ils se dévisagèrent, pendant un instant, en face, puis le jeune homme baissa les yeux et se rapprocha ; son bras frôla bientôt celui de des Esseintes qui ralentit le pas, considérant, songeur, la marche balancée de ce jeune homme.

« Et du hasard de cette rencontre, était née une défiante amitié qui se prolongea durant des mois ; des Esseintes n'y pensait plus sans frémir ; jamais il n'avait supporté un plus attirant et plus impérieux fermage ; jamais il n'avait connu de périls pareils, jamais aussi il ne s'était senti plus douloureusement satisfait.

« Parmi les rappels qui l'assiégeaient, dans sa solitude, celui de ce réciproque attachement dominait les autres. Toute la levûre d'égarement que peut détenir un cerveau surexcité par la névrose fermentait ; et à se complaire ainsi dans ces souvenirs, dans cette délectation morose, comme la théologie appelle cette récurrence des vieux opprobres, il mêlait aux visions physiques des ardeurs spirituelles cinglées par l'ancienne lecture des casuistes, des Busembaum et des Diana, des Liguori et des Sanchez, traitant des péchés contre le sixième et le neuvième commandement du Décalogue. En faisant naître un idéal extra-humain dans cette âme qu'elle avait baignée et qu'une hérédité datant du règne de Henri III (1) prédisposait peut-être, la religion avait aussi remué

(1) Les romanciers obtiennent leurs effets en décrivant bien et expliquant mal.

l'illégitime idéal des voluptés; des obsessions libertines et mystiques hantaient, en se confondant, son cerveau altéré d'un opiniâtre désir d'échapper aux vulgarités du monde, de s'abîmer, loin des usages vénérés, dans d'originales extases, dans des crises célestes ou maudites, également écrasantes par les déperditions de phosphore qu'elles entraînent.

« Actuellement, il sortait de ces rêveries, anéanti, brisé, presque moribond, et il allumait aussitôt les bougies et les lampes, s'inondant de clarté, croyant entendre ainsi, moins distinctement que dans l'ombre, le bruit sourd, persistant, intolérable, des artères qui lui battaient, à coups redoublés, sous la peau du cou. » (*A Rebours* J. K. Huysmans.)

Si des Esseintes avait été moins névrosé, moins malade, il aurait probablement continué à aimer son « ami » ou en aurait aimé un autre. Mais qu'on ne s'imagine pas que sa névrose causa sa liaison ; elle l'interrompit plutôt.

SATISFACTIONS UNISEXUELLES

Il ne suffit pas de dénombrer les diverses satisfactions unisexuelles ; leur étude psychologique expliquerait seule comment la sodomie extrême et criminelle, le coït anal complet, le véritable crime contre nature (deux ou trois mots dont on s'est tant servi mal à propos) se trouve rarement accompli par les uranistes. Le coït anal actif ne suppose pas nécessairement un penchant pour le mâle, il en est de même quand un homme se laisse satisfaire par un fellator ; tandis que l'homme qui réclame qu'on se livre sur lui au coït anal, ou qui revendique la volupté de pratiquer sur un autre homme la succion pénienne, est un inverti, quand il n'agit pas seulement par vénalité, ambition, reconnaissance, faiblesse de caractère (ne luttant pas contre l'affection, l'admiration, les

menaces, les promesses) ou par infériorité d'âge, de classe, toutes causes de tous les actes les plus invraisemblables.

On sait que les femmes sont tout à fait accoutumées à exaucer ou à séduire leurs clients et leurs amants de ces deux façons, par cupidité, obéissance, passivité, ou par goût ou par vanité. Toutes les femmes qui prétendent ne jouir complètement qu'en laissant l'acte sexuel s'accomplir à la mode de Sodome, ou en jouant le rôle d'Oscar Wilde (1) ne disent probablement pas la vérité; le désir de se faire mieux payer, d'étonner le client, l'étranger, de s'épargner plus de fatigue, l'état même de leur santé ou de leur corps, les pousseraient à parler ainsi. Mais tout en écartant, en éliminant ces causes, il est certain que pour beaucoup de femmes, surtout si elles aiment l'homme dans son sexe, ou un homme spécialement, ces actes doivent leur procurer une jouissance compliquée et violente comparable (bien qu'assez inférieure) à la jouissance des invertis. Oscar Wilde a été condamné à deux ans de travaux forcés pour ce genre fréquent de sexualité.

On devrait reporter une partie de la sévérité qu'inspirent les actes unisexuels sur tous les hommes qui pratiquent avec les femmes des voluptés fellatrices ou sodomites.

Mettant de côté le coït anal, les rapports unisexuels sont les suivants : l'amour platonique de Platon, platonisme intense des modernes, exaltation vertueuse, serrements de mains, rapprochements sentimentaux, bras autour du cou, de la taille, des épaules, caresses timides, effleurements, baisers, de père, de frère (2) ou d'amant, baisers sur les vêtements les plus extérieurs avec la même dévotion que sur les replis les plus intimes du corps nu, baisers privilégiés qui se croient chastes; nuits passées ensemble, en plein air, ou à la fenêtre, ou dans une chambre, à

(1) Il pratiquait la succion pénienne et payait des galopins qui se laissaient adorer de cette façon.

(2) Dans les romans allemands les hommes s'embrassent sur le front, sur les joues, sur la bouche, suivant la nuance de l'amitié : et ces trois baisers se donnent en public. Il est vrai que dans le livre de l'amitié de Paul Heyse, un jeune homme ne permet pas à son chaste ami qui lui a sauvé la vie de l'embrasser parce que, ayant été si joli jeune garçon, il avait reçu trop de caresses.

causer, se touchant presque, — ou dans un lit (1) ; contact de deux corps, contact non localisé, décentralisation de la sensualité corporelle but avoué de l'amour plätonique, ce qui le distingue aisément de l'amitié ; coït périnéal, entre les cuisses, antérieur ou postérieur ; coït entre les fesses, très usité, et qu'il ne faut pas soupçonner d'intention sodomite ; onanisme de l'un par l'autre, ou de l'un et de l'autre, ou partagé et réciproque, successif ou simultané, avec tous les préliminaires, tous les raffinements ou sans aucun, simplement l'acte sexuel sans caresses, sans paroles, sans protestations, avec le silence après et avant, — ou bien ce même acte devenant le moment définitif d'une grande possession, équivalent au coït d'amants hétérosexuels passionnés ; coït buccal, actif ou passif, complet ou incomplet ; contact d'un corps nu contre un corps nu, avec baisers « de colombe ». — J'arrête ici la liste, ayant indiqué les principales satisfactions unisexuelles. Les autres ne sont que des variations. J'ai omis tous les actes dictés par la folie, l'abstinence aboutissant à l'obsession, le désir morbide des sécrétions ou des excrétions, toutes les copromanies qui n'appartiennent ni à l'amour physique, ni à la débauche, ni au vice. C'est le tort des observations cliniques d'exagérer ces obsessions, ces misères, qui se rencontrent chez les hétérosexuels comme chez les unisexuels malades ou aliénés.

(1) Coucher dans le lit de l'aimé, avec caresses, mais sans actes sexuels, est le but physique de l'amour platonique selon Platon. Selon lui des actes sexuels très espacés sont des erreurs regrettables mais non criminelles.

Quelques hommes graves, des Anglais, ont cité dans de graves revues anglaise, ou dans des livres sérieux qu'on laisse traîner, dans des recueils de morceaux choisis, le passage de Walt Whitman, l'Américain, sur les délices de partager le lit de l'ami. Dans le procès Wilde un des juges a déclaré ouvertement que si des gens bien élevés, pouvant par leur situation de fortune avoir des lits séparés, dormaient ensemble, de leur choix, on ne pouvait qu'en tirer les conclusions les plus sévères et en conclure à leur unisexualité. C'est l'opinion qui semble prédominer en Angleterre.

Il serait intéressant d'étudier le changement dans nos mœurs que ce point de vue indique. Autrefois, au moyen âge, les hommes dormaient ensemble, nus. Plus tard, au siècle dernier, personne n'avait honte d'avoir couché avec un homme, ami ou inconnu. Gœthe et Lavater ont plus d'une fois dormi dans le même lit. — L'amour platonique chaste recherche la nuit avec l'ami aimé, tandis que l'amitié la plus passionnée se contente de supporter patiemment ce rapprochement quand les circonstances le produisent. — Aujourd'hui la pudeur (je parle surtout de l'Angleterre, mais il en est probablement de même dans les autres pays) est telle parmi nous

Certains hommes semblent poursuivre toujours une ou plusieurs de ces jouissances, toujours la même ou toujours les mêmes; d'autres les poursuivent toutes, à la même époque ou successivement; mais malgré la complexité du sujet, on peut sans trop de détails distinguer des différences psychologiques, des causes physiques, sociales, expliquant ces divers goûts.

Les amours passionnées partagées qui ne finissent pas platoniquement, après avoir passé par les diverses phases de l'amour-passion, se satisferont d'une manière qui dépendra de circonstances extérieures. Si les deux hommes sont libres de leur temps, ils passeront la nuit ou les nuits ensemble et n'auront pas recours à la masturbation (1) réciproque. Ils s'aimeront certainement avec le plus de contact et de facilité possible — et d'après leur constitution physique, leur configuration sexuelle, et l'influence que l'un aura sur l'autre, leurs satisfactions auront la simplicité d'un contact, d'un enlacement, d'une pression voluptueuse de deux corps, ou bien ils se livreront aux coïts qu'ils préféreront. Et s'ils ressentent l'un pour l'autre l'amitié passion vertueuse, ce seront les amants platoniques excusables, sinon chastes, selon Platon. S'ils sont sensuels, sans être débauchés, ils pourront fort bien se passer du coït buccal : beaucoup d'invertis ne le trouvant pas digne de leur amour, beaucoup aussi n'y trouvant pas de volupté naturelle et spontanée.

S'ils ne sont pas libres, s'ils ne vivent seuls ni l'un ni l'autre, s'ils sont ou mariés ou vivant avec des amis, des parents, s'il leur

que les hommes font semblant (à moins d'être sûrs de celui qui les entend) de croire qu'un homme doit préférer dormir tout habillé sur le plancher que sous la même couverture qu'un ami d'enfance. Si on s'occupait sérieusement de cette question on arriverait à de fort précieux aperçus. Cette délicatesse, cette bégueulerie moderne, contribue à l'inversion tout autant que la promiscuité d'autrefois. Tout ce qui est défendu par des raffinements exagérés, tout ce qui rend plus frappante une action n'ayant en elle-même rien de répréhensible, tout ce qui sépare avec emphase des gens d'un même sexe comme tout ce qui les rapproche trop, agit sur les jeunes imaginations.

La littérature anglaise n'est pas encore tout à fait aussi délicate que les Anglais et les Anglaises, et les malheureux enfants sont souvent frappés par ce manque de

(1) Je voudrais garder le mot d'onanisme pour tous les actes sexuels qui ne sont ni de la masturbation, ni un coït quelconque. Il semble que (pris dans ce sens) l'onanisme répond à l'idéal de beaucoup d'uranistes en n'imitant en rien une union avec une femme.

est difficile ou impossible de s'isoler pour longtemps, de se contenter pleinement, ils se rabattront sur des caresses plus brèves, la masturbatiou, l'onanisme, en fiacre, en hansom, partout où c'est possible, presque dans des endroits publics, le jour ou le soir (1). Si par hasard ils se trouvent par un peu plus de temps dans une chambre ou dans un coupé, l'un d'eux, exaspéré par la contrainte sociale ou domestique, probablement pratiquera le coït buccal avec passion; ce sera peut-être, chez lui ou chez l'autre, ou chez les deux, le commencement d'une ardeur durable pour ce genre de sexualité, active ou passive ou mutuelle. Ce seront les difficultés de la vie sociale qui auront appris à l'un ou à eux deux de rechercher ce coït. On a écrit que la succion pénienne était le mode habituel de la satisfaction unisexuelle, mais l'amour des catégories peut seul persister à le croire, car tous les modes unisexuels dépendent d'une foule de circonstances. L'amour contrarié conduit à tout, de même que la luxure libre d'agir.

Ces passionnés, ces amoureux, désireront avec emportement de se procurer plus de temps à eux, de passer des heures, des nuits, une nuit, ensemble, et ce désir pourra les amener à leur perte, leur faire faire des imprudences cruelles ; ou bien, à la longue, ils se détacheront, chercheront ou trouveront un autre ami plus libre ou dont le genre de vie lui permet certaines heures de liberté et d'isolement. Je parle ici d'hommes qui respectent les décences de la vie, qui n'iraient jamais chez un prostitué, qui se gardent bien d'entrer dans la clique unisexuelle du meilleur monde aristocratique, mondain, artistique, — et qui s'en gardent à la fois pour ne pas se compromettre, pour ne pas compromettre leurs amis, et par dédain

continuité logique. C'est ainsi que des enfants uranistes ou très sensibles ont aimé avec passion des livres innocents où des frères ou des amis passaient la nuit ensemble. « Que ce doit être délicieux, » se disent ces enfants qui n'y auraient point pensé sans la pruderie de leurs parents. La chambre conjugale anglaise s'étale sans pudeur; un accident qui réunirait deux hommes, deux jeunes mâles, une nuit, est considéré comme une impossibilité. Les enfants doivent en tirer de curieuses réflexions. On est moins choqué (ou pas du tout) si des jeunes filles, des jeunes femmes dorment ensemble.

Il me semble qu'on n'a pas encore étudié les causes et les résultats de cette pudeur. L'étude en serait surprenante.

(1) Un homme timide ou prudent, même inverti, ne pourrait imaginer tout ce qui a lieu.

et dégoût. On voit combien leur « vertu » ressemble à celle d'une femme du monde mariée, et leurs liaisons aux adultères mondains. Aussi s'intéressent-ils à un roman comme *Peints par eux-mêmes*, par Paul Hervieu, où ils se trouvent symbolisés.

Ces unisexuels considèrent la constance et la fidélité comme rachetant ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans leur amour, pareils en cela au héros et à l'héroïne de Hervieu. Et ils ont pour les unisexuels qui aiment toujours, et n'importe qui, le mépris de la femme qui a un mari ou un amant pour celles qui en ont plusieurs à la fois.

Les inconstants, les capricieux, les légers, quand ils mûrissent, ont souvent une satisfaction spéciale. Souvent leur genre de satisfaction varie suivant le type physique, la caste, l'âge de l'autre, de l'aimé ou de l'amant. Avec les beaux soldats, avec les hommes des classes inférieures, c'est ce qui est possible au coin d'une rue, à l'ombre d'un parc, dans une foule compacte, c'est-à-dire une main complice, une main exploratrice (1).

Avec les hommes de leur monde, ou de la classe à côté, au-dessous, ce sera probablement plus et autre chose. L'heure et le moment, l'occasion, décident quand la sexualité est plus liée à la sensualité qu'à l'affection. S'ils ont la possibilité ou la hardiesse (qui vient de l'habitude encore plus que du désir physique) de s'isoler suffisamment avec un soldat ou un homme du peuple, après s'être assurés de son état sanitaire, ils pourront bien pratiquer sur eux le coït buccal, par envie de séduire, par vanité, pour lui procurer un plaisir nouveau, plaisir que les femmes qui ne sont pas très chères ou très bon marché ne lui ont pas donné ou ne lui donneraient pas. Le coït buccal est une des persuasions de l'unisexuel en présence d'un hétérosexuel; et plus d'un hétérosoxuel s'y est laissé prendre. Cela peut devenir une habitude, une manie, chez l'unisexuel, un besoin sexuel et cérébral qu'il lui faut pour s'exciter. D'autres se livrent à cet exercice pour décider leur compagnon (quand il n'est pas brutalement acheté) à leur rendre l'équivalent de leur complaisance.

(1) On se souvient des pantalons ayant des fentes au lieu de poches qu'on trouva chez Alfred Taylor (procès Wilde).

Ainsi le coït buccal des passionnés qui peut être le résultat de la contrainte sociale, quand il est pratiqué par les débauchés il est au contraire le résultat de leur liberté, de leur licence. Les premiers l'adoptent pour se dédommager comme un symbole de leur dévouement, de leur servitude ; les seconds pour s'exciter.

Onanisme et masturbation. — Le rôle de l'onanisme et de la masturbation est des plus difficiles à caractériser. Les dangers physiques de l'onanisme des pubères ont été fort exagérés et ne doivent exister probablement que chez les débauchés, les vicieux, les malades, les déséquilibrés. L'onanisme des sobres et des tempérants ne peut être plus dangereux pour un homme bien constitué que les autres jouissances sexuelles. Quant au côté intellectuel et moral, la question se complique. Je parle des onanistes sensés et dont les satisfactions sexuelles ne sont pas trop répétées ou jointes à une manie ou une maladie.

Quand la juvénile lascivité est une fois passée, leur onanisme a un côté psychique et cérébral fort important. Le moment même du spasme ne leur suffit pas, ne les intéresse pas assez, leur laisserait trop de déceptions sans un échafaudage romanesque.

Les uns s'imaginent des rencontres avec des personnes qu'ils ont vues pendant la journée, et s'inventent des bonnes fortunes très sentimentales mais aboutissant à toutes sortes de satisfactions avec des individus jeunes ou mûrs suivant la tournure d'esprit de l'amant solitaire. D'autres ont le désir de donner à d'autres les plaisirs qu'ils éprouvent eux-mêmes, et c'est ainsi que le masturbateur qui a commencé seulement pour le spasme, sans représentation d'un être féminin ou masculin, peut finir par l'unisexualité, par la passion de masturber les autres.

Ceux qui en s'onanisant (ceux-ci se masturbent moins qu'ils ne s'onanisent : on a trop confondu la masturbation et l'onanisme) pensent surtout au plaisir d'un autre imaginaire qu'ils s'illusionnent au point de le sentir contre eux, peuvent si l'occasion se présente en arriver au passivisme, à l'offre des voluptés callypiges, à la succion pénienne, mais sans y prendre goût, ou dans tous les cas sans perdre le goût des plaisirs actifs, car la solitude en les dédoublant leur aura appris de doubles désirs : ce sont les unisexuels dociles mais exigeants.

Ceux qui en s'onanisant pensent surtout à leur propre plaisir réclameront au contraire quand l'occasion se présente toutes les satisfactions actives complètes et possibles.

Certains individus assez froids ou assez peu robustes physiquement et sexuellement ont surtout besoin de l'excitation d'un autre (soit vue ou sentie ou vivement imaginée et devinée) pour s'exciter eux-mêmes. Quelquefois c'est moins la froideur physique que la pruderie, la pudeur, le refus moral, qui s'effacent devant la jouissance d'un autre. Plus froids encore, plus fatigués ou plus impuissants, l'éréthisme de l'autre leur suffit, les affole, et les satisfait (1).

D'autres aiment les tendresses mièvres et impuissantes et profondes, les baisers d'eunuques, les voluptés qui ne s'achèvent jamais : et ils se croient très chastes et très séraphiqnes.

L'onanisme physique (très avoué et très incriminé), la contemplation sensuelle, jointe à la représentation sentimentale, affermissent les tendresses érotiques (platoniques ou autres). Bien des invertis regardent avec attention les hommes ou les grands adolescents qui passent dans la rue, ou qu'ils voient au théâtre, dans le monde, et en retiennent un dans leur imagination, pour l'évoquer à loisir, pour le mêler à des rêveries dont il sera l'intérêt, le héros. Si ces rêveries, soit le jour, soit la nuit, ne dégringolent *jamais* de l'onanisme psychique à l'onanisme physique comme certains le prétendent, ce n'est pas à moi de nier ou d'affirmer le contraire. Mais même en admettant l'onanisme *exclusivement* psychique chez les individus continents ou très sobres, menant une vie ascétique, ou vivant par prudence ou devoir avec une femme, ou ayant assez de volonté pour résister, — il faut reconnaître que l'onanisme physique de tous les invertis qui ne sont pas des brutes doit être plus ou moins réuni à l'onanisme psychique. Le coït avec une femme est probablement pour eux le point culminant de l'onanisme physique, mécanique.

L'odorat et l'unisexualité. — Beaucoup d'hommes trouvent l'odeur de la femme désagréable tandis que la sueur d'un homme sain et propre leur est passionnante, agréable, ou indifférente.

(1) Voir dans les aveux d'Arthur W..., dans LEGLUDIC : *Attentats aux mœurs.*

Il y a des hommes qui n'ont jamais eu de rapport avec d'autres hommes, qui ont des maîtresses qu'ils aiment, et qui pourtant n'aiment pas l'odeur spéciale à la femme quand cette odeur se manifeste sensiblement. On a peu d'observations bien connues sur la précocité de l'association entre l'odorat et la sexualité.

On comprend aisément qu'un jeune garçon ou un jeune homme inverti qui se rappelle l'odeur de son corps dans des crises sexuelles solitaires, associe le parfum mâle avec les plaisirs sexuels. Les émotions érotiques (même les sévères, les chastes) se manifestent par une intensification et une modification des sécrétions, de la sueur par exemple, et les senteurs ainsi produites agiraient comme des auto-aphrodisiaques, et rencontrées, pressenties chez un autre, elles appelleraient et rappelleraient des émotions érotiques.

Le sujet n'est pas plus scabreux qu'un autre, mais on l'a souvent traité avec cette désinvolture et cette superficialité que l'on réserve pour les sujets scabreux. Ainsi on n'a pas observé et distingué suffisamment si même dans leurs rapports avec des femmes beaucoup d'hommes ne se laissent pas exalter par l'odeur de leur propre corps.

Les onanistes, les masturbateurs, on le comprend, à mesure que leur sens olfactif s'affine ou devient hyperesthésié, s'éprennent naturellement plus des odeurs masculines si nombreuses et mystérieuses, et différentes. J'ai entendu dire à un observateur de lui-même que chaque individu qui l'intéressait était représenté le plus vivement pour lui sous deux rapports : la température et l'odeur.

Il y a des hommes si nerveux ou qui ont tant abusé de la sexualité, ou si détachés d'elle, qu'ils disent être sensibles à la senteur de chaque individu. Saint Philippe Néri, le fondateur des Oratoriens, distinguait, a-t-on raconté, la chasteté virile à l'odeur du corps. Les anciens, qui savaient que le même corps a plusieurs odeurs différentes, avaient différents parfums pour les différentes parties du corps.

Des auteurs graves, que l'on n'a jamais accusé ou soupçonnés d'inversion, ont décrit l'intoxication produite sur un homme normal par la sueur d'hommes bien portants et peu vêtus.

L'amour platonique. — Avant de parler des amours platoniques, de la décentralisation sexuelle, je citerai un passage de Platon sur

l'amour platonique. Il ne faut pas le confondre avec les amours platoniques.

L'amour platonique est ou philosophique ou honorable. Quand il est philosophique, quand il est honorable, il comprend, il sous-entend l'amitié-passion, le vertueux désir d'être meilleur et de rendre quelqu'un meilleur, à tout prix.

La satisfaction physique de l'amour platonique est le partage du lit de l'aimé. Dans l'amour philosophique cette intimité physique comporte toutes les caresses sauf les sexuelles ; dans l'amour honorable elle comporte l'entraînement des plaisirs sexuels, de loin en loin, le moins possible, — et il faut que ces plaisirs soient également recherchés, désirés, chers, également l'expression, mal choisie peut-être, de vertus et de tendresses immatérielles.

Les uranistes ont un idéal, un dieu, dit Platon, et ils « cherchent un jeune homme de même nature, et lorsqu'ils le possèdent, alors en imitant leur dieu, et en pressant ce jeune homme de l'imiter, ils tâchent qu'il se rapproche autant que possible du modèle dont l'idée leur est sans cesse présente. Ils s'y emploient de tout leur pouvoir, et sans jamais se livrer à l'envie ni à aucune malveillance peu généreuse envers leurs amours, les rendre semblables à eux-mêmes et à la divinité qu'ils honorent, voilà le but constant de leurs désirs et de leurs travaux.

« Tel est le zèle de ceux qui aiment véritablement ; *leur succès est une sorte d'initiation* ; et pour celui qui est l'objet, une telle passion ne peut qu'être une source d'honneur et de félicité, quand il est sensible et se laisse subjuguer..... Il arrive enfin que le jeune homme naturellement disposé à l'aimer en vient à partager les sentiments de celui dont il reçoit les adorations... Le temps qui s'écoule, l'âge, la nécessité, lui persuadent enfin de l'admettre aux douceurs d'une douce familiarité ; car il n'a jamais été écrit dans les arrêts du destin que deux méchants pourraient s'aimer, ni que deux hommes honnêtes pourraient ne pas s'aimer. A peine ce jeune homme est-il en rapport avec son amant, et a-t-il accueilli ses discours et sa personne, que la passion de l'amant remplit d'admiration l'objet aimé qui voit que l'affection de tous les parents et de tous les amis ensemble n'est rien au prix de celle d'un amant ins-

piré. Au bout de quelque temps, à force de se voir et de se toucher, soit dans les gymnases, soit dans d'autres rencontres,... voilà donc le jeune homme qui aime aussi, mais il ne sait qui ; il ne connaît pas la nature de son affection et ne saurait l'exprimer : semblable à celui dont la vue s'est affaiblie pour avoir regardé des yeux malades, il cherche en vain la cause de son mal, et, sans le savoir, dans les yeux de son amant il voit comme dans un miroir sa propre image. En sa présence il cesse comme lui de ressentir la douleur ; en son absence il le regrette autant qu'il en est regretté ; il a Antéros, image d'Eros.

« Mais il ne croit point que son affection soit de l'amour ; il l'appelle, il la croit de l'amitié. En même temps il désire presque autant que son amant, quoiqu'un peu moins, de le voir, de le toucher, de l'embrasser, de partager sa couche...

« Le jeune homme, entraîné par un désir qu'il ne connaît pas, presse son amant entre ses bras, l'embrasse, le caresse le plus tendrement, et tandis qu'ils reposent si près l'un de l'autre, il est incapable de refuser à son amant les faveurs que celui-ci lui demandera... Si donc la partie la plus noble de l'intelligence remporte une si belle victoire (1) et les guide vers la sagesse et la philosophie, les deux amants passent dans le bonheur et l'union des âmes, la vie de ce monde, maîtres d'eux-mêmes, réglés dans leurs mœurs, parce qu'ils ont asservi ce qui portait le vice dans leur âme et affranchi ce qui y respirait la vertu. Après la fin de la vie ils reprennent leurs ailes et s'élèvent avec légèreté, vainqueurs dans l'un des trois combats que nous pouvons appeler véritablement olympiques... Mais s'ils ont choisi un genre de vie moins noble, contraire à la philosophie, mais non à l'honneur, il ne manquera pas d'arriver qu'au milieu de l'ivresse ou de quelque autre négligence, leurs coursiers indomptés, ne trouvant pas leurs âmes sur leurs gardes, les conduisent de concert vers un même but ; alors, ils prennent le parti le plus digne d'envie aux yeux de la multitude, et s'attachent simplement à jouir.

« Quand ils se sont satisfaits, ils renouvellent plus d'une fois encore leurs jouissances, mais seulement de loin en loin. Leurs

(1) Grâce à la pudeur et la raison l'amant idéal n'accepte pas.

actions ne sont pas approuvées par l'intelligence tout entière. Leur liaison est douce encore, quoique moins forte que celle des purs amants, tant que dure leur passion ; et quand elle a cessé, comme ils croient s'être donné le gage le plus précieux d'une foi mutuelle, ils ne se permettent pas d'en délier les nœuds pour faire place, à la haine. A la fin de la vie leurs âmes sortent du corps sans ailes à la vérité, mais ayant déjà poussé quelques plumes, de sorte qu'ils sont encore bien récompensés de s'être abandonnés au délire de l'amour : car ce n'est pas dans les ténèbres et sous la terre que la loi envoie ceux qui ont déjà commencé le voyage céleste ; au contraire, elle leur assure une vie brillante et pleine de bonheur, et lorsqu'ils reçoivent leurs ailes, ils les reçoivent en même temps, à cause de l'amour qui les a unis. Tels sont, ô jeune homme, les grands, les divins avantages que te procurera la tendresse d'un amant. Mais le commerce d'un homme sans amour, tempéré par une sagesse mortelle, occupé par des soins frivoles, ne faisant germer dans l'âme de l'objet aimé qu'une prudence servile qui peut bien être une vertu aux yeux de la multitude, la fait errer pendant neuf mille ans sur la terre et sous la terre privée de raison. »

Cette sublime vision de la hiérarchie de l'amour unisexuel se termine par le désir d'être délivré de l'incertitude pour consacrer toute une existence à l'amour approuvé par la philosophie.

On voit les dangers de cette hiérarchie pour l'inverti efféminé, pour l'hétérosexuel curieux ; mais elle seule classe et justifie les uranistes. En haut le héros chaste bien que fervent, puis l'amant fervent, fidèle, passionné ; — les autres appartiennent à la morale courante, au cours du jour.

Le reproche d'immoralité que certains lecteurs ont peut-être déjà sur les lèvres serait aisément réfuté par Platon et par la science. Puisque l'uranisme existe, puisque l'inversion peut être acquise, ne vaut-il pas mieux découvrir une morale unisexuelle ? Elle aidera au moins les philosophes, les honorables. La morale (ou l'immoralité) usuelle servira pour les autres. — J'ai aussi cité ce passage pour montrer la grande différence entre l'amour platonique unisexuel et l'amour conjugal ou chaste hétérosexuel. L'homme

qui voudrait façonner la femme suivant son dieu, suivant lui, serait un malheureux et un insensé. La femme ne peut devenir un homme moralement, intellectuellement, psychiquement. Il n'y a point dans l'amour hétérosexuel de place suffisante pour l'amour de la similarité idéale. Et c'est là que l'uranisme trouve son explication supérieure, métaphysique.

Amours platoniques. — Les amours des uranistes sont très fréquemment sans satisfaction sexuelle. Il faut se rappeler que les passions qui n'aboutissent pas à un acte sexuel ou à une série d'actes sexuels sont plus violentes et plus durables. Le désir revêt tant de formes qu'il s'ignore souvent ; et il faut du temps pour qu'un homme amoureux s'aperçoive que son chaste amour est lié à un désir physique. Si l'affection chaste est suffisamment forte et développée le désir physique s'émoussera peu à peu. Il y a ainsi de solides attachements entre des hommes dont les corps ne se sont pas assez compris mais dont les esprits se comprennent d'autant mieux. Un uraniste supérieur et convaincu et un hétérosexuel chaste, ou devenu ou redevenu chaste, peuvent ainsi arriver à un amour tout à fait pur, ayant passé à travers toutes sortes de phases curieuses. De tout temps un homme sait s'abstenir de posséder une femme qu'il aime si aucun autre ne la possède. Il en est de même dans l'amour unisexuel pour un hétérosexuel ou pour un asexuel, pour un ascète.

L'uraniste et l'hétérosexuel en arrivent ainsi à goûter cette affection platonique qui est l'idéal de certains hommes et de certaines femmes, sans la gêne que produit la différence sexuelle au point de vue social et mondain, et avec une pudeur en plus qui n'existe pas assez entre les hommes. Et cela finit par l'amitié et le dévouement.

Toutes les passions uranistes qui ont été innocentes et enfantines ne finissent pas toujours si bien, si hautement. Les amours uranistes comme les autres s'exaspèrent par la contrainte, et l'on voit de ces amours se spiritualiser à mesure que les difficultés diminuent, et se sexualiser à mesure qu'elles augmentent. Ainsi parfois des hommes (surtout jeunes) calomniés à tort et forcés de se séparer ont alors seulement cédé à des caprices sexuels l'un pour l'autre, et ont abîmé ce qui leur restait d'affection.

On remarque constamment des petits garçons ou même de jeunes garçons marchant enlacés, — et j'imagine qu'on leur ferait plus de mal que de bien si l'on voulait restreindre leurs attitudes, leurs expressions d'affection. Les hommes les plus corrects ont eu dans leur enfance ou dans leur jeunesse de véritables passions d'enthousiasme ou d'admiration ou d'engouement, et on les aurait rendues dangereuses en les entravant. Eh bien, certains invertis au cœur tendre, naïfs, sensuels plutôt que sexuels, continuent à aimer de cette tendre, naïve, enfantine, friande, voluptueuse amitié-amour. Pour eux c'est l'idéal de serrer la main, de marcher tout contre l'ami, etc., etc. Leurs élans sexuels s'apaisent alors, ils ne se sentent plus asservis à leur sexualité, ils ont toutes les jouissances d'un premier amour idyllique et sans sexe. Toute leur vie c'est ce qu'ils poursuivent et ils trouvent autant de difficultés, autant d'embûches, autant de calomnies, que s'ils recherchaient des coïts contre le code. Ce sont pourtant des uranistes, des uranistes surtout chastes, surtout fraternels ou paternels, excellents si on ne les persécute pas jusqu'au refuge du vice. Quand ils sont intelligents ils travaillent et arrivent à quelque chose. Quand ils sont faibles ils se sacrifient aux autres, ou se jettent vers les turpitudes qu'on leur reproche, et se suicident physiquement ou moralement. Il y a des hommes qui peuvent envisager le vice mais qui ne peuvent s'y habituer. Ce sont eux qui souffrent le plus de l'hypocrisie, de l'ignorance, de la bêtise des non-invertis comme des invertis. Quelquefois ils apprennent une bonté presque apostolique.

Quand ils n'ont pas la force de s'abstenir des caresses symboliques (car pour eux tout devient symbole, tout contact, tout effleurement, toute intimité verbale ou insignifiante) à moins de trouver un compagnon dont le cœur est très sûr, ils sont exposés à tous les déboires mérités et immérités. En échange de leur pudeur, de leur chasteté, de leur amour, ils ont le ridicule de toutes les accusations. Et ils s'étonnent, ne sachant pas que l'amour unisexuel sans union corporelle n'est pas mieux vu par les hommes que l'amour unisexuel avec union corporelle.

Ce ne serait pas exact ou sage de confondre avec ces *amours* exaltées les *amitiés* enthousiastes, ou jeunes, ou tendres, — ces

amours et ces amitiés se ressemblent, mais l'hétérosexuel ne connaît que l'amitié-passion et pas l'amour-amitié-passion. Il ne faut donc pas s'effaroucher de toutes les petites extravagances, de toutes les pudeurs du sentiment, même des engouements. On voit des hommes plus sérieux s'intéresser ardemment à d'autres qui le sont moins ; les causes et les résultats de ces sympathies au lieu d'être blâmables peuvent être désirables, louables, utiles. Quand on n'a ni le droit, ni le pouvoir de savoir on ne devrait pas soupçonner.

A présent qu'on parle tant de l'unisexualité dans tant de mondes, il y aurait un long chapitre à écrire sur la médisance et la persécution. Les indépendants et les timides ont beaucoup à souffrir ; mais il ne dépend que d'eux de souffrir moins. Quelques simples règles de conduite : ne pas écouter de médisances, ne pas admettre certaines conversations en leur présence, certaines plaisanteries, ne pas feindre les vices qu'ils n'ont pas, — en un mot, une attitude ferme et intelligente, et bien des lamentations se tairaient.

Localisation sexuelle et décentralisation sensuelle. — Je ne pourrais pas même indiquer les lacunes de notre connaissance de la psychologie sexuelle sans parler de ce que j'appellerai la localisation sexuelle et la décentralisation sensuelle. Je sais que je confine à des périls, à des pièges, mais je crois utile de ne pas m'effaroucher.

Pendant l'enfance il y a (disent certains uranistes) une décentralisation sexuelle pour ainsi dire. L'enfant n'a point dans bien des cas de sensation sexuelle localisée quand il a ses bras autour du corps de son petit ami, ou quand il tient la main de son domestique. Certains enfants peuvent avoir plus précocement que d'autres des élancements sexuels localisés, lors de ces moments qui remplissent de délices ou de paix un petit uraniste. La sexualité, la sensualité n'est pas encore localisée, à huit, à neuf, à dix, à onze ans. Plus tard ces caresses, ces contacts, cette main du domestique, produiront chez l'enfant à peine pubère un désir viril en tant que phallique, féminin en tant qu'il aspire à se donner, à prêter son corps à l'homme, n'importe où, n'importe comment. Quand l'adolescence survient, ces désirs physiques peuvent de nouveau se résorber, se décentraliser. Tout ce qui amuse, intéresse,

captive, occupe l'adolescent, resserre le domaine de l'aiguillon phallique. Avec son ami choisi, les conversations, les tendresses, les longues intimités, enchaînent, suppriment, anéantissent presque cette aiguillonnante insurrection de la chair. Entre jeunes gens des intimités suspectes peuvent n'avoir pas fait un pas en avance des intimités d'enfance ; ils se font l'effet d'être revenus à l'innocence enfantine. C'est ce qui empêche tant d'hommes d'oublier leurs amitiés adolescentes. Au collège il y a souvent plus d'unisexualité physique entre des indifférents qui ne se parlent guère qu'entre des tendres. La tendresse semble arrêter l'élan sexuel. Plus tard encore, quand elle ne l'arrête pas, elle le fait passer inaperçu. Certains uranistes prétendent que chez des hommes déjà grands, ou même mûrs, la tendresse si elle était de mise et permise continuerait à ralentir, à cacher l'élan sexuel, à le disséminer à travers tous les sens. La détente sexuelle ne serait plus un acte sexuel bref et défendu ou difficile, mais une émotion cérébrale se distillant plutôt que s'égouttant. Ces uranistes assurent que la paix que les sexuels localisés ressentent après la volupté achevée leur arrive sans avoir passé par le chemin de la volupté physique locale, et que cette paix est absolument comparable avec une allégresse en plus. Et ce sont des hommes tout à fait virils, phalliques, sensuels, et qui ont aimé physiquement et probablement aimeront encore de la sorte. Ce n'est donc pas l'impuissance qui les fait parler ainsi.

Et ce n'est pas la simple amitié. Il y a ou paralysie de la sensation sexuelle localisée, ou une décentralisation, car ces hommes pendant que dure cette tendresse partagée n'ont guère de rapports sexuels avec homme ou femme, et n'ont pas le désir de s'onaniser. Mais dès qu'ils sont jaloux ou trompés ou croient l'être la sensation sexuelle locale se réveille impérieuse.

On expliquerait les passions platoniques, flamboyantes, et qui pourtant laissent l'appareil sexuel à peu près quiescent, si l'on se servait de ces observations. On se rendrait compte des irrésistibles dévouements et des imprudences de certains uranistes. Etre chastes quand ils aiment ou faire durer aussi longtemps que leur amour la détente amoureuse et l'exaltation, c'est leur aspiration. Les hommes

la contrarient, soit en l'empêchant, soit en la calomniant, soit en l'assimilant à toutes les autres aspirations sexuelles. Sa base est unisexuelle sans nul doute ; mais ses satisfactions sont si disséminées qu'elles échappent à l'analyse et ne se devinent pas.

La morale *officielle* anglaise poursuit cette manifestation quintessenciée de l'uranisme avec une patience et une haine inimaginables si l'on ne connaît pas la terreur anglaise d'être dupe d'une hypocrisie. L'hypocrisie intellectuelle et sentimentale des Anglais (si fantastique, si invraisemblable, tellement à la base de leur protestantisme et de leur agnosticisme, le Moloch auquel ils immolent leurs enfants et leurs gestes publics) les laisse très soupçonneux, craignant de paraître trompés aussi bien que d'être trompés. Le journalisme anglais et la littérature courante n'oublient que rarement le possible risque de prendre de l'uranisme chaste pour de la camaraderie ordinaire.

Il y a des moments où cette admirable et pudique Angleterre me fait l'effet du jeune homme (d'un roman de Catulle Mendès) qui ne manquait jamais de réciter la litanie de la Vierge quand ses amis le masturbaient ou quand une femme l'accueillait.

Masochisme et sadisme. — Pour faire pendant au sadisme, c'est-à-dire à la cruauté sexuelle de Gilles de Rais ou du marquis de Sade, on a baptisé *masochisme* (nom dérivé du romancier galicien Sacher Masoch) le désir de s'exposer à une apparence de cruauté sexuelle. On accuserait de sadisme le violatenr, et de masochisme la novice qui demanda à l'abbesse quand on allait violer ? Rousseau est un masochiste historique, qui désira toujours être fouetté et violenté par une femme.

On a beaucoup abusé en psycho-pathologie du sadisme et du masochisme. Dès qu'on découvrit l'étrange familiarité entre la volupté sexuelle assouvie ou inassouvie et la cruauté, la rage destructrice qui s'empare de certains êtres humains après le plaisir sexuel ou qui le remplace même, on crut avoir une des clefs du problème de la sexualité. Le vrai sadisme cependant est une folie criminelle qui selon moi n'est qu'illusoirement liée au faux sadisme littéraire ou psychologique.

L'homme qui enfonce des aiguilles ou des épingles dans le corps de ses maîtresses n'est pas du tout explicable de la même manière

que l'homme ironique ou irritable qui donne des piqûres d'amour-propre aux femmes qui l'aiment. L'homme même qui s'amuse à faire un peu de mal, qui pince, qui a conservé certains instincts de l'enfance, ne me semble pas non plus expliquer l'homme aux épingles ou aux aiguilles. L'homme aux épingles au contraire ne demande que le temps, la puissance, l'obsession, pour en arriver au vrai sadisme monstrueux, à Tibère cassant les jambes du beau garçon qu'il vient de posséder, à Gilles de Rais, à Zastrow.

Entre la cruauté que l'on aime exercer, et l'amour d'exécuter un semblant de cruauté, il y a une différence fondamentale que les observations cliniques tendent à obscurcir. L'homme qui réclame de ses maîtresses de ne pas se donner mais de se laisser prendre ne saurait être confondu avec le détrousseur de filles campagnardes, de fillettes parisiennes ou autres, avec le *minotaure* de la *Pall Mall Gazette*. L'homme qui recherche une factice conquête qu'il sait qu'il aura, ou qui s'amuse à des symboles de victoire, est un faux sadique, un fatigué, un ennuyé qui demande aux rapports sexuels un intérêt autre que le physique ; le détrousseur de campagne ou de fortification est un brutal ; le minotaure, le monstre qui dévore les enfants, *qui ne peut avoir de volupté sexuelle sans la souffrance réelle et non symbolique de sa victime*, *est le vrai sadique*.

Dans ce culte infernal, celui qui cherche la souffrance morale ou son symbole n'est qu'un idolâtre, en dehors des vrais croyants ; les vrais croyants ne peuvent se passer de la souffrance corporelle réelle. Il ne faut pas se tromper et prendre l'idolâtre pour le croyant. L'un est taquin, vilain, égoïste, sans cœur, sans l'imagination de la sympathie; l'autre est cruel, méchant, mauvais, avec une violente force d'imagination destructrice. Entre le couard, le lâche des lâches, et le nerveux, le timide capable de toutes les belles actions, il y a moins de distance qu'entre le vrai et le faux sadique.

Une parallèle distance sépare le vrai masochisme du faux, du masochisme littéraire, imaginé, illusoire. J'appelle masochiste celui qui aime sa propre souffrance, comme certains sodomites passifs, dans le plaisir sexuel d'un autre, ou qui a besoin d'être maltraité, malmené, pour trouver l'orgasme suffisant (comme Rousseau le crut). Il est possible que Rousseau se trompât, qu'il

n'aurait pas aimé du tout être fustigé. Il est possible que tout vrai masochiste finisse par obtenir ce qu'il désire, mais il est moins fréquent qu'on ne le croit ; et il ne faut pas confondre l'homme qui cherche le symbole de la douleur et de l'humiliation, et celui qui savoure la volupté de la douleur même.

Selon moi le masochisme n'éclaire pas l'inversion. Il ne nous apprend rien sur les ultra-virils ou les virils sains de corps et d'esprit ; il n'est pas usuel chez les efféminés et les passifs, douillets comme des femmes même lorsqu'ils aiment à être rudoyés. L'abstinence et l'usure de la débauche poussent les déséquilibrés vers le masochisme ou le sadisme, qu'ils soient hétérosexuels ou unisexuels.

Le faux, le pseudo-masochisme et le pseudo-sadisme sont jusqu'à un certain point si peu excentriques que ces étiquettes ne leur vont plus du tout. Chaque cruauté, chaque méchanceté d'un être sexuel et sensuel n'est pas même du pseudo-sadisme, chaque abaissement volontaire, chaque humiliation, n'est pas même du pseudo-masochisme. Ces termes plus littéraires, plus allégoriques que psychologiques conduiraient de moins sérieux que Krafft-Ebing droit au lombrosisme.

Mac Donald lui-même cite Manon Lescaut avec la parenthèse (masochisme). C'est une erreur psychologique.

Tout ce qui accentue la sensation de personnalité, d'individualité, la conscience de soi-même (sensation du corps ou conscience de la pensée ou de la perception) intéresse naturellement l'individu amoureux, épris, voluptueux, passionné. S'il est faible, vaniteux, sa faiblesse et sa vanité poussées à l'extrême lui donneront un plaisir extrême et nouveau. S'il est fort, au contraire, tout ce qui augmente son sentiment d'être fort, et puissant, et maître, le charmera.

Ainsi un homme exagérera sa vanité, sa mièvrerie ; un autre, sa brutalité et prendra d'autant plus de plaisir dans son affectation qu'elle sera la caricature d'un penchant véritable et d'autant plus qu'elle ne manquera pas son effet sur *l'autre*, le partner.

D'autres hommes s'amuseront à certains moments de leur vie à faire accroire à d'autres, à eux-mêmes peut-être, qu'ils possèdent

aussi le contraire de leur faiblesse ou de leur force. On connaît le plaisir que donne aux tranquilles et aux timides une heure turbulente de bruit et d'emphase. De même, un rude, un turbulent trouvera une profonde satisfaction dans une heure d'asservissement, d'obéissance, de douceur.

L'amour étant un mélange d'émotions, de sensations, de pensées si personnelles et intéressant si vivement celui qui les ressent même faiblement, on ne peut s'étonner d'y trouver un peu de tout, même chez les sains.

Ce petit chapitre comporte des développements que ce volume défend.

Sodomie, coït anal. — Ce coït, nous affirme-t-on dans les livres des aliénistes et des invertis, est rare chez les invertis d'Europe. On a déjà vu que c'était une déviation des désirs physiques habituels de l'uraniste. Si l'on continue à s'étonner que ce coït n'est pas un des buts naturels de l'uraniste, on n'a qu'à se rappeler qu'à l'état naturel et non instruit le coït vaginal n'est pas le but naturel, indispensable, du désir du jeune garçon et de la jeune fille. Qu'on relise Daphnis et Chloé. Et chez les hommes civilisés, très civilisés d'Asie ou d'Europe, ce n'est pas toujours ce qu'ils demandent à la femme aimée ou ce qu'ils rêvent surtout d'elle. En plus, le coït anal étant contraire au point de vue de l'Européen, en tant qu'Enropéen, on conçoit naturellement qu'il ne paraît pas à l'inverti le but de son amour, de son désir, à moins qu'il ne soit très jeune, très ignorant, très passif, très épris de ce qui est mâle, et croyant de la sorte rivaliser avec le sexe de la femme.

Je ne nie pas que les uranistes qni ont en Europe cette révolte à l'idée de la sodomie, qui se croient très supérieurs aux sodomites par cela même, n'auraient pas eu cette révolte s'ils étaient nés en Chine, en Afrique, en Turquie, en Perse, dans l'Afghanistan — je ne dis pas en Italie.

Ce qui reste en fait de vérité indiscutable c'est que les invertis d'Europe (peut-être parce que la sodomie a été traitée si sévèrement, parce qu'elle a été l'excuse de certaines punitions, parce qu'elle est généralement et communément considérée comme le but des invertis, parce qu'elle est souvent pénible à exécuter, et pour le passif

et l'actif, et parce que les gens grossiers, ignorants, de peu d'éducation n'hésitent pas à s'y livrer) ne commettent l'acte d'intromission anale ou ne la subissent que par débauche, grossièreté brutale, ignorance *(parce qu'ils croient que c'est l'amour grec)*, parce qu'ils s'imaginent que c'est l'amour unisexuel complet, ne sachant pas que c'est une déviation de l'amour hétérosexuel.

Pour les uranistes efféminés ou passifs qui, pour une cause ou une autre, n'aiment pas à accomplir la succion pénienne, ou qui par suite de leur conformation physique (maigreur extrême, verge douloureuse ou trop sensible, etc., etc.) ne sont pas aptes au coït périnéal antérieur, la sodomie passive représente l'idéal physique, exauce leur volupté cérébrale, le rut de leur éternelle vanité. Et même ceux-ci se seraient contentés du coït usuel entre les fesses si leur vanité, leur passivité, ne les mettait au pouvoir de débauchés satisfaits de *tout* essayer, et qui usent de leur docilité.

Nous sommes arrivés ici aux confins de la folie et du crime ; la sodomie passive touche à la folie et la sodomie active au crime (1). L'ignorance, la vanité, la grossièreté y poussent des hommes qui ne sont ni fous ni criminels, ainsi que les mœurs locales.

L'on pourra m'objecter que les débauchés n'ayant pas de raison de dire la vérité à ce sujet, et la sodomie sans violence ne laissant pas les traces indélébiles qu'on avait énumérées, la question est et restera obscure.

L'essentiel est que tous les invertis seraient d'accord pour encourager la loi à ne sévir que contre les sodomites, exclusivement des autres unisexuels, et qu'ils ne se regarderaient pas comme lésés dans leurs plaisirs, leurs droits et leurs amours. Ceci est certain et d'une grande importance pratique.

LES FORTS ET LES FORTS

Verlaine dans une de ses fameuses poésies a chanté l'amour physique des unisexuels virils. Je crois que les pages précédentes rendront plus facile le sens physique de ce poème :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses,
Avec des particularités curieuses
Que n'ont pas les amours, certes ! de tous les jours.

(1) En Europe.

Même plus qu'elles et mieux qu'elles héroïques,
Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang
Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques,
Que vains proverbes, que riens d'enfants trop gâtés.
— « Ah ! les pauvres amours banales, animales,
Normales ! Gros goûts lourds ou frugales fringales,
Sans compter la sottise et des fécondités ! »
— Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite,
Ayant conquis la plénitude du plaisir,
Et l'insatiabilité de leur désir
Bénissant la fidélité de leur mérite.
La plénitude ! Ils l'ont superlativement :
Baisers repus, gorgés, mains privilégiées
Dans la richesse des caresses repayées,
Et ce divin final anéantissement !
Comme ce sont les forts et les forts, l'habitude
De la force les rends invaincus au déduit,
Plantureux, savoureux, débordant, le déduit !
Je le crois bien qu'ils ont la pleine plénitude.
Et pour combler leurs vœux, chacun d'eux tour à tour
Fait l'action suprême, a la parfaite extase,
— Tantôt la coupe ou la bouche et tantôt le vase —
Pâmé comme la nuit, fervent comme le jour.
Leurs beaux ébats sont grands et gais. Pas de ces crises :
Vapeurs, nerfs. Non, des jeux courageux, puis d'heureux
Bras las autour du cou, pour de moins langoureux
Qu'étroits sommeils à deux, tout coupés de reprises.
Dormez les amoureux ! Tandis qu'autour de vous
Le monde inattentif aux choses délicates,
Bruit ou gît en somnolences scélérates,
Sans même, il est si bête, être de vous jaloux.
Et ces réveils francs, clairs, riants, vers l'aventure
De fiers damnés d'un plus magnifique sabbat ?
Et salut, témoins purs de l'âme en ce combat
Pour l'affranchissement de la lourde nature.

Le rideau que soulève Verlaine nous montre, bien qu'entre des forts, des accouplements bien différents de ceux permis par l'amour platonique physique : ces « étroits sommeils à deux, tout coupés de reprises » sont justement ce que Platon dans sa sagesse trouvait abominable. Evidemment, car il permettait, il sanctifiait l'amour physique contribuant aussi à l'amour essentiel, constant, philoso-

phique. Des nuits coupées de reprises ne peuvent qu'affaiblir à la longue la fibre morale de ces amours, ne peuvent qu'approcher la satiété (1), la fin. Platon permettait (tout comme saint Paul qui octroyait le mariage à ceux qui ne pouvaient rester chastes et vierges) la satisfaction physique entre amis-amants pour longtemps sinon pour toujours ; il défendait la satiété.

On voit maintenant la morale de l'amour platonique, sa hiérarchie, un peu plus nettement. Les amoureux repus de Verlaine sont par rapport aux amants platoniques honorables comme les amoureux repus de belles courtisanes sont aux amants conjugaux. Reconnaître la hiérarchie platonique (ce que l'on redoute tant aujourd'hui) n'a pas plus de risques que de reconnaître la supériorité du mariage sur la fornication.

Krafft-Ebing fournit plusieurs cas de satisfactions physiques entre les forts et les forts. Ainsi nous rencontrons M. O., âgé de 32 ans, ayant une position dans la haute administration, qui à *quatre ans* éprouva clairement ses premiers penchants unisexuels, qui à l'âge de six ans eut à pratiquer sur son frère aîné la succion pénienne. De 8 à 14 ans il n'eut pas de vie sexuelle. Puberté à 14 ans. A 15 ans rêve lascif unisexuel. A 16 ans masturbation solitaire avec rêveries unisexuelles. Puis amour platonique pour un jeune homme dont l'odeur était sympathique à O. Pendant les dix-huit mois que dure cet amour platonique point de masturbation. A 20 ans coït avec une prostituée, sans jouissance. Comme d'habitude, ces coïts avec des filles sont suivis d'une grande poussée unisexuelle, rendant le coït de plus en plus rare, de plus en plus difficile. O. en vient à être forcé de s'imaginer un homme quand il est avec une femme. Il alterne entre le désespoir, l'ennui de la vie, la masturbation, l'onanisme, le coït avec des filles aux cheveux courts, aux hanches étroites, à l'air d'un grand garçon. A 31 ans il rencontre en voyage un homme sympathique. *Coitus in os unus altero* suivi d'un grand et bienfaisant bien-être, dit Krafft-Ebing.

(1) Il est probable qu'un amour intellectuel et sentimental qui réclame certaines satisfactions physiques ne saurait résister aux secousses de plus que d'un nombre déterminé de ces satisfactions. Les longues amours ont probablement des satisfactions physiques moins nombreuses que les amours de courte durée.

C'est le « tantôt la bouche, et tantôt le vase » de l'ingénieux Verlaine. M. O., dit Krafft-Ebing, n'a aucun signe de dégénérescence ; il est tout à fait viril et d'aspect distingué. Ses organes sexuels sont bien constitués. Comme une de ces filles garçonnières lui a communiqué une infection vénérienne, et comme tous ses rapports avec des femmes étaient à contre-cœur, et comme à 31 ans il s'est trouvé si soulagé par l'onanisme buccal réciproque, il est probable que ce coït unisexuel deviendra sa satisfaction habituelle. On peut sans hésitation faire remonter à la séduction par le frère cette prédilection pour l'onanisme buccal, mais non pas l'unisexualité même. C'est un des cas que Krafft-Ebing désigne à tort : hermaphrodisme psychique. C'est un cas d'uranisme malgré rapports hétérosexuels.

Krafft-Ebing nous présente aussi M. B., âgé de 32 ans, qui n'a jamais trouvé la femme intéressante, qui n'a jamais eu de rapports avec une femme, qui éprouve même une certaine horreur quand il pense à un coït hétérosexuel. Il s'est senti attiré vers d'autres jeunes garçons quand il était jeune. Il s'est beaucoup masturbé. Ses rapports unisexuels se bornent à de la masturbation réciproque, de temps en temps. Son inversion, son uranisme, ne lui produisent aucun chagrin. Il ne doit pas être sentimental. Son corps est tout à fait masculin, son attitude virile. Les organes sexuels sont normaux. Il n'y a aucun signe de dégénérescence, mais il a l'œil névropathique. Il faut se rappeler que la masturbation réciproque est la satisfaction unisexuelle des timides, des pressés, des habillés, des surveillés. Un amour partagé, des habitudes sentimentales, plus de loisir, plus de liberté, beaucoup de causes, conduiraient aisément ce jeune uraniste de 32 ans à d'autres satisfactions.

Le cas de M. R., âgé de 23 ans, est fort instructif. A l'âge de 6 ans, quand il se baignait avec d'autres enfants, leurs corps nus l'excitaient et produisaient chez lui des érections sexuelles. (Il était issu d'une famille névropathique : ce qui selon moi explique la précocité de son éréthisme, mais non pas son unisexualité même.) A l'école, il était toujours amoureux. Les femmes ne l'ont jamais intéressé. Ses occupations, ses penchants, ses jeux, n'ont rien eu de féminin ou d'efféminé. Il a toujours été un vrai garçon. Il ne se

masturba que pendant peu de temps, après la puberté. Selon moi la masturbation qui ne précède pas la puberté a tout à fait d'autres résultats et n'abaisse pas nécessairement le niveau intellectuel ou physique.

Il a toujours aimé exclusivement depuis qu'il est arrivé à l'adolescence des jeunes hommes de 20 à 30 ans, bien faits, bien mis. Il a essayé d'avoir des rapports hétérosexuels, mais le dégoût et l'absence de cause suffisante pour persévérer l'ont décidé à ne plus s'adresser à des femmes.

Depuis sa 21[me] année il a des rapports unisexuels. Il pratique le coït actif *inter femora viri ;* mais à un ami uraniste similaire avec qui il a une liaison permanente, il prouve son affection en alternant avec lui, « *tantôt la coupe, tantôt le vase* ». Ce coït lui donne toujours une sensation de bien-être.

Il s'adresse à Krafft-Ebing pour le consulter à propos de quelques nervosités. Il est tout à fait content de sa vie sexuelle, seulement depuis un an il souffre parfois d'une impuissance « psychique » vis-à-vis de l'homme qui n'est pas tout-à-fait *propre* ou qui est *payé*, ou qui appartient à une classe trop élevée de la société.

Ces trois catégories peuvent ouvrir un peu les yeux de ceux qui ignorent l'étendue de l'unisexualité. Cette « impuissance psychique » signifie selon moi que R. n'est pas *naturellement* débauché et qu'il devrait s'astreindre à ne suivre que ses véritable penchants.

Le cas de M. G. (négociant, 31 ans, tout à fait viril de corps, d'aspect, d'allure) est compliqué par des circonstances dérivant de l'hérédité, et par des circonstances dérivant du milieu. G. est le septième de quatorze enfants, d'un père alcoolique. Un frère aîné est inverti. On soupçonne l'inversion de deux sœurs mortes jeunes « parce qu'elles évitaient les jeunes gens et préféraient à la cuisine l'écurie et les travaux d'homme ». Mais comme G. jusqu'à sa septième année a porté des vêtements de petite fille, et aimait aider dans la cuisine et dans le ménage, et comme cette famille était peu fortunée et rendue malheureuse par l'ivrognerie du père, les travaux masculins des sœurs et l'aide que donnait le petit garçon pouvaient fort bien provenir d'un bon cœur, du désir d'alléger le fardeau maternel. Ceci est un excellent exemple des lacunes des

observations cliniques. Krafft-Ebing ne semble pas avoir demandé à G. si le désir de venir en aide à la mère n'expliquait pas et sa conduite et celle des sœurs. A 6 ans G. se sentit attiré par des hommes portant des barbes. On ne nous dit pas si le père qui rendait si triste la maison n'était pas un homme rasé : l'enfant pouvait par contraste aimer les barbus. Par contre, si le père ivrogne était ou mal rasé ou portait une barbe mal peignée, une barbe inculte, un contraste d'une autre sorte pouvait charmer le petit. Les enfants dont les mères souffrent ont des précocités tragiques. A 10 ans il rougissait en présence d'un homme sympathique — ce qui arrive à la plupart des enfants un peu tristes. Depuis sa puberté, il se mit à rêver à des hommes avec des moustaches. Les hommes rasés ne l'intéressaient pas. Il allait souvent au bal pour voir de beaux hommes. Il recherchait la société des hommes dans l'espoir de trouver quelqu'un qui l'aimerait. Il se sentait seul et délaissé. A 18 ans, un homme « sympathique » se pressant contre lui, G. ressentit l'orgasme sexuel avec son soulagement ; mais sa timidité (due peut-être autant à une jeunesse gênée et malheureuse sous certains rapports qu'à de l'effémination) l'empêcha de trouver un amant. A 20 ans il s'adonna à l'onanisme, se sentit malheureux, seul, dégoûté de la vie.

A 29 ans, il trouva un amour partagé et la paix. Il vit depuis lors avec son amant dans une grande ville, comme un mari et une femme. Il est heureux, Dans leurs rapports sexuels (masturbation mutuelle, *coitus inter femora*) il est plutôt passif. Ce n'est pas un cas d'effémination, mais d'uranisme contrarié et attristé par les circonstances. Neuf ans d'onanisme et de désir d'être aimé auraient, sans une fibre virile répondant à la constitution virile du corps, produit de l'effémination psychique et physique. On voit encore ici la différence entre l'onanisme après la puberté, après la croissance, et l'onanisme maladif des impubères.

Hérédité (1). — Je me suis peu occupé de l'hérédité jusqu'à présent. Je ne trouve pas que les détails que l'on nous donne sur les ascen-

(1) Ce qui est vraiment abusif, c'est l'acceptation élastique prêtée par beaucoup de sociologues naturalistes au mot hérédité, qui leur sert à exprimer pêle-mêle avec la transmission des caractères vitaux par génération, la transmission d'idées, de mœurs, de choses sociales, par tradition ancestrale, par éducation domestique, par imitation-coutume. (Tarde.)

dants et sur les frères et sœurs des uranistes nous facilitent la connaissance ou la compréhension de leur uranisme. Je crois démêler au contraire que la faiblesse, la névrose, l'alcoolisme des parents expliquent plutôt le manque de courage, le manque d'initiative de certains unisexuels que leur unisexualité. Les unisexuels qui n'ont pas la joie de vivre, qui n'osent pas, qui se croient les bâtards de la nature, ont une hérédité plus chargée que les unisexuels qui acceptent leurs instincts et ne s'insurgent pas contre la nature. La névrose héréditaire contrarie l'unisexualité plus qu'elle ne l'explique.

Pour ceux qui ne veulent ou ne peuvent admettre la possibilité de l'uranisme étant un instinct presque primordial (ce que l'on pourrait défendre avec vigueur si l'on croyait l'heure venue) et qui ne peuvent consciencieusement trouver tous les uranistes dégénérés ou abâtardis ou de moindre valeur physiologique, il a bien fallu se servir de l'hérédité. Elle tire les écrivains embarrassés de leur impasse de la façon suivante : l'hétérosexuel, homme normal, acquiert des habitudes d'inversion, du goût pour l'homme.

L'hérédité transforme ce goût acquis en goût congénital sous l'influence adverse de la maladie physique ou psychique des ascendants, de leurs neurasthénies, de leur alcoolisme, que sais-je, de tout ce qui peut arriver de fâcheux ou de fatiguant à des parents. C'est ainsi qu'on peut être sévère pour l'uranisme, blâmer les parents, plaindre les enfants. On finira par découvrir tout ce qu'il y a d'illusoire, d'éphémère, dans ces points de vue. C'est peu logique, parce qu'un homme n'est pas dégénéré, de lui dénicher, de lui inventer s'il le faut, des parents vicieux ou dégénérés.

On trouve parmi les parents des uranistes autant d'héterosexuels acharnés ou syphilitiques, ou sexuellement froids, que d'uranistes de naissance ou d'accident.

Il semble que toutes les hérédités conduisent à l'uranisme, de même que l'uranisme conduit à toutes les hérédités, à toutes les transmissions. L'histoire nous montre des uranistes incontestés pères d'hétérosexuels sans hésitation ; le contraire est aussi fréquent. Henri IV (1) est père de l'uraniste Vendôme qui, à son tour,

(1) L'unisexualité des familles royales de France a été prodigieuse — peut-être si prodigieuse parce que nous la connaissons.

est grand-père du notoire unisexuel Vendôme, « qui prit Barcelone et la vérole du mauvais côté », et de son frère le prieur, également unisexuel. Les deux Condé sont unisexuels, le père à qui Henri IV maria Mlle de Montmorency parce qu'il le savait ennemi des femmes, et le fils vainqueur de Rocroi.

Je ne sais si c'est une allégorie scientifique (sinon, c'est la légèreté avec laquelle on invoque l'hérédité qui gâte les bonnes intentions d'avoir de la logique) mais on *s'imagine* aisément un homme qui a commis des excès hétérosexuels léguant (dès la conception de son fils) quelque chose qui pourra aussi bien se manifester en sexualité amoindrie ou exagérée, en froideur sexuelle, ou en hypersexualité hétérosexuelle, ou en uranisme. De même un père froid pourrait être cause de la froideur ou de l'ardeur de son fils. Nous sommes si habitués à voir les enfants ressembler beaucoup à leurs parents ou leur être tout à fait dissemblables et contraires, ou bien leur ressembler un peu, et dans chaque cas l'hérédité nous paraît également claire et intéressante.

Weismann en remettant la doctrine de l'hérédité à un nouveau commencement, en voulant détruire la théorie acceptée des caractères acquis, a rendu selon moi un grand service à la psychologie. La théorie de Weismann lui-même n'est point encore assez achevée, assez contrôlée, assez développée, pour être un instrument dans la main de chacun. Il y a pour un ingénieux et patient investigateur une intéressante étude à entreprendre sur la théorie de Weismann et l'uranisme congénital. Je ne suis pas compétent, et je n'ai pas le temps d'être présomptueux, mais il me paraît que la théorie de Weismann s'applique fort bien à l'inversion congénitale absolue et à l'hétérosexualité à penchants uranistes ; et si le premier abord ne me trompe pas, c'est fort en faveur de Weismann (1).

Insuffisance des observations médicales. — Malgré leur grande importance, malgré leur nécessité, les observations cliniques, médicales, ont certains désavantages inhérents. L'inverti ou l'hétérosexuel abnorme se précipite plutôt qu'il ne se présente chez

(1) Une étude psychosexuelle des rois de France, de leurs ascendants et de leurs descendants, serait tout aussi étonnante que celle des empereurs romains.

un médecin ; il arrive à une heure de crise, de découragement (1), d'excitation ; de même quand il écrit ou dicte sa petite autobiographie. Il est au moment où il ne peut plus supporter son existence ; s'il ne trouve pas l'amour ou l'affection qu'il cherche, il ne pourra continuer sa vie telle qu'elle est, terre à terre, réprimée, entravée. Et pourtant la plupart du temps il se résigne et continue à vivre comme par le passé, avec un idéal plus élevé ou amoindri ou bien hésitant — mais dans tous les cas bien peu succombent à la crise.

On serait donc trop facilement porté à considérer cet état aigu comme permanent chez les invertis : dès qu'ils sont occupés, intéressés, amusés, bien portants, quand ils réusssissent d'un côté ou d'un autre, quand ils aiment ou croient aimer quelque chose ou quelqu'un, ils se conduisent comme les autres hommes.

Ensuite l'âge des invertis observés varie tellement qu'il est souvent impossible de les classer utilement ; car le jeune homme de 26 ans qui semble un hétérosexuel avec des penchants homosexuels peut aisément se confondre un jour avec l'homme de 36 ans (à qui il ne ressemble pas du tout aujourd'hui) qui est un fellator acharné, amateur de soldats et de bouchers. Il peut aussi un jour ressembler à cet homme d'un certain âge, veuf, qui aime tous les hommes indistinctement : ou il peut être le mari modèle, père de huit enfants, qui marivaude avec tous les jeunes hommes, et ne trompe sa femme qu'avec des messieurs mûrs, à la légère calvitie, et aux mains poilues.

L'observation psychologique et l'observation historique peuvent suppléer un peu ce qui manque beaucoup à l'observation médicale. Le médecin pose des questions qui appellent certaines réponses ; pour simplifier les difficultés le médecin aide le pauvre questionné, et des détails peu significatifs se trouvent grossis par cela même qu'ils sont enregistrés. C'est de cette façon peut-être que la précocité de l'instinct sexuel chez les uranistes a été si affirmée, si burinée.

(1) Les invertis qui s'adressent au médecin veulent souvent se marier parce qu'ils ont été terrifiés par du chantage.

L'observation historique en nous retraçant la vie entière d'un individu nous permet vraiment mieux de le classer, de le mettre dans telle ou telle classe de la famille sexuelle. L'observation psychologique en étant plus détaillée là où elle pénètre que celle du médecin, en s'embarrassant moins de ce qui est le moins important, arrive à faire plus ressemblant : c'est moins une carte qu'un portrait.

HORREUR VIS-A-VIS DE LA FEMME

Je crois qu'on trouvera la faculté (je ne dis pas le désir) d'avoir des rapports sexuels avec les deux sexes beaucoup plus normale et répandue qu'on ne l'écrit. Les rapports avec le sexe vers lequel l'homme n'est pas enclin le satisfont seulement physiquement, momentanément, et lui semblent un acte bas et inférieur. On entend des uranistes dire que pour eux le coït avec une femme est un acte physique, animal, fatigant, tandis que tout acte sexuel avec un homme de leur choix (même physique) peut mettre en jeu toutes leurs émotions, toutes leurs vanités. L'uraniste la plupart du temps accomplit le coït avec une femme par un effort de volonté, et en même temps contre sa volonté...

L'homme hétérosexuel cherche dans la femme une compagne, une servante, une maîtresse, dont il peut s'enorgueillir, un amusement, un délassement, une occupation, et la mère de ses enfants. L'inverti, tout en restant profondément inverti, peut chercher tout cela chez les femmes sans entamer son idéal d'unisexualité. Au contraire, plus il est aimé de sa femme et de ses enfants, plus les femmes d'un monde ou d'un autre l'occupent, l'amusent même, plus il fait pour la galerie en s'affichant avec une femme belle ou intéressante ou à la mode, plus il aura besoin de ce qui est pour lui la réalité, la vérité, le centre, ou l'illusion nécessaire, la vision, l'horizon. Plus les femmes auront de sa vie physique ou morale, plus ses désirs unisexuels physiques ou platoniques ou romanesques s'exaspéreront. L'horreur vis-à-vis de la femme n'est pas une distinction indispensable ou normale de l'inverti le plus inverti ; mais elle peut être acquise et cultivée.

La misogynie, l'horreur mélangée de crainte pour la femme comme être physique et moral intellectuel, est une maladie, une manie, une phobie : mais du dédain intellectuel, de l'ennui intime (il y a des hommes très hétérosexuels qui trouvent que la plus grande preuve d'amour est de supporter l'ennui que cause la femme aimée) de l'ennui que l'affection ou la sympathie ou la bonté ou un respect pour une qualité quelconque peuvent surmonter, — cet ennui-dédain est logique, fréquent, découlant du caractère de l'homme, du caractère de la femme, et de la civilisation qui environne la femme de tant de courtoisie, de politesse. Beaucoup de femmes ignorent leur manque d'attention ou de mémoire, leurs enfantillages, leurs défauts, tout ce qu'on leur a tant vanté, l'énigme qui dégénère en rébus. L'homme ennuyé ou écarté par tout ce que je viens d'indiquer, si répandu parmi les personnes les plus cultivées dont le cerveau n'est pas aussi perfectionné que la pose, — ou rebuté par l'étroitesse et l'opacité d'autres femmes qui ne posent même pas, — ou par les prétentions, — cet homme n'a rien de surprenant. L'hétérosexuel n'aura pas honte de s'avouer cet ennui, cette critique inévitable souvent.

L'inverti ressent ou pense de même. Il sera peut-être plus porté à l'indulgence que l'hétérosexuel, à plus de patience, s'il n'a pas souffert des femmes, s'il a vécu à l'abri des complications que les femmes produisent, ou s'il a des amies qu'il estime et dont il n'a jamais eu à se plaindre. Les femmes seront pour lui ce que sont la plupart des hétérosexuels ; elles lui seront sympathiques, indifférentes ou désagréables, d'après les circonstances, d'après leur conduite, leur naturel, et sa pénétration.

Il pourra par la sympathie esthétique et morale, par l'attrait de certaines qualités physiques et intellectuelles, par des vertus ou des talents, par le mérite ou le clinquant, être même amené au bord même de l'hétérosexualité, et plus d'un a passé par là au moins une fois, ou a été tenté plus d'une fois d'y passer. Le désir du foyer domestique, de la paternité, ou l'illusion du théâtre, de la comédienne en travesti ou en costume de fantaisie, a probablement visité tous les uranistes à un moment ou à un autre — même ceux qui sont tout à fait rebelles et contents de leur sort ou qui comme Prométhée ne veulent pas se soumettre.

Mais si des femmes viennent les calomnier, interrompre le courant paisible de leurs affections ou leur poursuite d'un amour précieux ; si des femmes font souffrir celui ou ceux qu'ils aiment, si la jalousie ou la crainte des femmes s'empare d'eux, alors ils les regardent avec détestation, ils les analysent, les méprisent et les redoutent : ce sont les Ennemies (1), des ennemies que l'on ne peut éviter, insinuantes, qui ne pardonnent guère, qui oublient encore moins, et qui médisent entre elles. Comme ils ne désirent rien d'elles, dès qu'elles deviennent antipathiques il n'y a point d'idéalisation, de cristallisation ; ils ont à se plaindre des femmes et se vengent en les détestant. Cet état ne dure pourtant pas : car ce serait aboutir à la folie de la persécution.

Dès que les femmes les ont entravés, chagrinés, leur froideur sexuelle envers elles se change en antipathie, en répulsion, peut atteindre le paroxysme, l'horreur. L'odeur de la femme les écœurera, sa sueur ! Ils deviendront sensibles à l'odeur menstruelle comme à toutes les transpirations. C'est en partie parce qu'ils s'abandonnent à des antipathies, à un antagonisme de longue date, en partie parce qu'ils créent des antipathies, un antagonisme. C'est la lutte qui donne une forme à l'indifférence, qui la métamorphose et la transpose.

Même pour l'hétérosexuel il est facile de glisser sur la pente de l'antipathie personnelle jusqu'à l'horreur sexuelle. Il y a beaucoup de femmes qui produisent sur beaucoup d'hétérosexuels une révolte des sens qui irait jusqu'à l'horreur du coït. Pour que l'uraniste bien portant en arrive à une horreur pareille il faut que son penchant unisexuel soit ou fort contrarié ou fort surexcité. Le mariage est si dangereux pour certains uranistes parce qu'il les oblige à satisfaire leurs instincts unisexuels. L'homme qui aime l'homme avec ses sens et avec son esprit considère d'ordinaire le coït avec une femme comme un acte physique ne laissant que de la fatigue, cette tristesse de l'animal qui s'est rendu plus faible sans

(1) Toujours voir serpenter la vipère dorée,
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme enfant malade et douze fois impur.

Alfred de Vigny

avoir un souvenir en échange. C'est après des rapports avec une femme que l'uraniste est surtout exposé à des tentatives unisexuelles incoercibles. Il est peut-être plus facile de s'abstenir de tout commerce charnel que de s'astreindre uniquement à celui qui ne satisfait guère l'imagination, la vanité, la décence : car pour beaucoup d'invertis les rapports hétérosexuels semblent peu décents.

La volonté de l'uraniste qui pratique le coït ou un de ses substituts avec une femme (s'il n'est pas enthousiaste pour le mariage, anxieux d'avoir des enfants, de faire son devoir envers sa femme, et dans ce cas il l'aimerait beaucoup mieux s'il n'y avait pas de semblable devoir), sa volonté est si contredite, si choquée ; il est tellement battu par le monde, il se sent si victimé, opprimé par une force majeure, qu'il éprouve une lassitude affreuse et dépitée, d'un animal plus que d'un homme. Tous les médecins répètent avec emphase que la satisfaction unisexuelle soulage l'inverti, le rend fort, dispos, bien portant. C'est tout naturel : il faut se le rappeler toujours quand on juge un unisexuel. Son antipathie envers la femme s'augmente et de la servitude, de l'anéantissement de sa volonté, et du bien-être qu'il aurait éprouvé dans le lit d'un mâle « sympathique ». Peut-on s'étonner alors s'il éprouve à la longue que la corvée conjugale lui est intolérable à moins d'être forcé de la supporter). Il éprouve ce qu'éprouve la femme qui n'aime pas son mari et qui en aime un autre. L'uraniste efféminé a probablement plus souvent cette horreur physique du coït, mais l'uraniste viril ou ultra-viril forcé de sacrifier sa volonté arrive par le ressentiment à une horreur pareille. L'efféminé a pu tellement se féminiser, tellement s'habituer à des sentiments de femme, tellement s'affaiblir physiquement, se permettre des nerfs, des vapeurs, — et les rapports hétérosexuels peuvent lui sembler de l'onanisme inutile, nuisible. D'ailleurs plus d'un inverti prend un plaisir malicieux à ne pas exaucer les vœux d'une femme.

Quand l'uraniste a eu une mésaventure de santé, quand une femme l'a infecté, son horreur peut devenir insurmontable.

Je résume :

L'horreur du coït n'existe pas toujours ou nécessairement ; elle

peut pourtant survenir à n'importe quelle occasion. Un acte sexuel qui n'intéresse pas, qui n'est qu'un acte sexuel, n'a rien de très désirable pour un homme raffiné et civilisé ; — il ne lui est facilité d'ordinaire ni par la beauté corporelle de la femme, ni par un cadre idéal, ni par des circonstances flatteuses ou romanesques. L'uraniste reste de sang-froid avec une femme. Il faut des événements fortuits ou tout particuliers pour changer l'indifférence sexuelle en horreur (1).

Les efféminés ont dû toujours également fuir le coït avec les femmes, du moins les efféminés un peu passifs ou fatigués ou délicats ; mais les uranistes virils doivent éviter la femme plus qu'autrefois. En effet la position sociale de la femme depuis le christianisme, depuis qu'elle a quitté le gynécée, l'a rendue bien plus antipathique sexuellement à l'uraniste. C'est le symbole social de la femme qui empêche plus d'un uraniste viril d'avoir des rapports hétérosexuels.

Les fragments de Pétrone que je vais citer montreront Giton, Manon Lescaut unisexuelle, aimé par deux uranistes, dont l'un, Encolpe, le héros du roman, peut satisfaire des désirs lubriques avec des femmes, mais qui n'éprouve d'amour psychique que pour Giton.

FRAGMENTS DU SATYRICON (2)

Encolpe (*je* du récit) est un Desgrieux débauché, mais Giton est la Manon Lescaut de l'unisexualité romaine.

« Je ne fus pas plutôt dans ma chambre que je me mis au lit avec mon cher Giton... Dieu d'amour, quelle nuit !... J'avais tort, cependant, de me féliciter de mon sort ; car, profitant de mon sommeil, Ascylte enleva Giton d'entre mes bras engourdis par l'ivresse, et le porta dans son lit. Là, foulant aux pieds tous les

(1) La majorité des hommes d'un certain âge ont de l'indifférence physique et sexuelle les uns envers les autres : l'horreur sexuelle demanderait des causes spéciales et déterminées.

(2) Je voudrais avoir une traduction moins pleine de clichés. Pourquoi un Catulle Mendès ne traduit-il pas Pétrone ?

droits humains, il usurpa sans scrupule des plaisirs qui n'étaient dus qu'à moi, et s'endormit sur le sein de Giton, qui ne sentit pas, ou peut-être feignit de ne pas sentir l'injure qu'Ascylte me faisait. A mon réveil je cherchai vainement, dans ma couche solitaire, l'objet de mon amour: pour me venger des deux parjures, je fus tenté de leur passer mon épée au travers du corps, et de les envoyer du sommeil à la mort; mais enfin prenant le plus sage parti, je réveillai Giton à coups de houssine; puis jetant sur Ascylte un regard farouche: Scélérat, lui dis-je, puisque, par un lâche attentat tu as violé les lois de l'amitié, prends ce qui t'appartient, pars... — Ascylte parut y consentir; mais dès que nous eûmes partagé nos nippes de bonne foi: Maintenant, dit-il, partageons aussi cet enfant.

« Je crus d'abord que c'était une plaisanterie, et qu'il allait partir; mais lui, tirant son épée d'une main fratricide: Tu ne jouiras pas seul, s'écria-t-il, de ce trésor...

« Je saute aussi sur mon épée, et, roulant mon manteau autour de mon bras, je me mets en garde. Pendant ces transports furieux, le malheureux enfant embrassait nos genoux, et, baigné de larmes, nous suppliait de ne pas souiller du sang d'un frère nos mains qu'unissait naguère la plus tendre intimité. — Oui, s'écria-t-il, si la mort de l'un de nous est nécessaire, voici ma gorge, frappez, plongez-y les épées; c'est à moi de mourir, à moi qui ai brisé les liens de votre amitié mutuelle.

« Désarmés par ces prières, nous remîmes nos épées dans le fourreau. Ascylte alors dit: Que Giton soit à celui qu'il préférera. Laissons-le, du moins, choisir librement celui de nous deux qu'il veut pour son frère. — Plein de confiance dans l'ancienneté de mes liaisons avec cet enfant, qui semblaient m'unir à lui par une sorte de parenté, j'acceptai avec empressement le parti qu'Ascylte me proposait, et je m'en rapportai au jugement de Giton; mais lui, sans balancer, sans paraître hésiter un seul instant, choisit Ascylte pour son frère. Foudroyé par cet arrêt, je n'eus pas même l'idée de disputer Giton par la voie des armes, et, tombant sur mon lit, je me serais donné la mort, si je n'eusse craint d'augmenter le triomphe de mon rival. Fier du succès, Ascylte sort avec le trophée

de sa victoire, laissant un ancien camarade, le compagnon de sa bonne comme de sa mauvaise fortune, qu'hier encore il appelait son ami, seul et sans secours dans un pays étranger... Je fis un paquet de mes hardes, et j'allai tristement me loger dans un quartier peu fréquenté, sur le bord de la mer. Là je restai trois jours sans sortir : le souvenir de mon abandon et des mépris de Giton me revenait sans cesse à l'esprit ; je me frappais la poitrine en poussant des sanglots déchirants ; et dans mon violent désespoir je m'écriais souvent : Pourquoi la mer, si funeste même aux innocents, m'a-t-elle épargné ? J'ai tué mon hôte, et cependant j'ai échappé au châtiment... me voilà seul, abandonné comme un mendiant, comme un exilé, dans cette méchante auberge d'une ville grecque. Et quel est celui qui me plonge dans cette horrible solitude ? Un jeune homme souillé de toute espèce de débauche,... dont les faveurs furent vendues à l'encan... Et que dirai-je de l'autre, de ce Giton qui prit la robe de femme à l'époque où l'on prend la toge virile,... qui dans une prison s'abandonna aux caresses des plus vils esclaves ; qui après avoir passé de mes bras dans ceux d'un rival, abandonne tout à coup un ancien ami, et comme une vile prostituée, ô honte, dans l'espace d'une seule nuit sacrifie tout à sa nouvelle passion. Maintenant, couple heureux, ils passent les nuits entières dans les plus douces étreintes. Peut-être même qu'en ce moment, épuisés tous les deux par l'excès du plaisir, ils se raillent de mon triste abandon...

« Je me rendis au bain avec Eumolpe. En y rentrant je vis Giton appuyé contre la muraille et tenant dans ses mains des frottoirs et des racloirs d'étuviste. A son air triste et abattu, on devinait sans peine que c'était contre son gré qu'il servait Ascylte. Tandis que je le regardais attentivement pour m'assurer que c'était bien lui, il m'aperçut, et tournant vers moi son visage où brillait la joie la plus vive : Grâce, mon frère, s'écria-t-il, ayez pitié de moi. Ici je ne vois plus briller les armes, et je puis vous faire connaître mes vrais sentiments. Délivrez-moi de la tyrannie d'un brigand sanguinaire, et, pour me punir de l'arrêt que j'ai prononcé contre vous, infligez-moi le plus sévère châtiment ; mais n'est-ce pas déjà pour le malheureux Giton, un supplice assez cruel d'avoir perdu votre

affection ? — Je lui ordonne de cesser ses plaintes de peur d'attirer l'attention... puis j'entraîne Giton hors de ces lieux, et nous fuyons à toutes jambes vers mon auberge. Là, fermant la porte sur nous, je me précipite dans ses bras, et, par d'ardents baisers, je sèche les pleurs dont ses joues sont inondées. Nous restâmes longtemps sans pouvoir proférer une seule parole : car cet aimable enfant se brisait la poitrine à force de sanglots. — Quelle honte pour moi, lui disais-je, de t'aimer encore après ton lâche abandon ! Je cherche en vain dans mon cœur la profonde blessure que tu y as faite, et je n'en trouve plus même la cicatrice. Comment te justifier de m'avoir ainsi quitté pour voler à de nouvelles amours ? Avais-je mérité un tel affront ? Giton, voyant que je l'aimais encore, prit une contenance plus hardie. — Cependant, poursuivis-je, je n'ai point cherché d'autre arbitre que toi pour juger qui, d'Ascylte ou de moi, méritait le mieux ton amour ; mais je supprime de justes plaintes, j'oublie tout pourvu que ton repentir soit sincère. — En prononçant ces mots, je gémissais et je versais un torrent de larmes. Giton m'essuyant le visage avec son manteau me dit : Soyez juste, Encolpe ; j'en appelle à votre mémoire. Est-ce moi qui vous ai abandonné ? et ne vous êtes-vous pas trahi vous même ? Je l'avouerai franchement et sans détour, quand je vous vis tous deux les armes à la main, je me rangeai du côté du plus fort. — A ces mots, je me jetai à son cou et je baisai la bouche d'où était sortie une réponse si sensée ; puis pour mieux le convaincre que je lui pardonnais le passé, et que mon amour pour lui était aussi vif et aussi sincère que jamais, je lui prodiguai les plus tendres caresses...

(Eumolpe, le poète, rend visite à Encolpe, se montre trop galant auprès de Giton, puis raconte ce qui lui est arrivé au bain :) « — En me baignant, j'ai failli être assommé, parce que pour distraire ceux qui étaient assis autour du bassin, j'ai essayé de leur déclamer un de mes poèmes. Chassé du bain, comme je l'ai souvent été du théâtre, je vous cherchais dans tous les coins, et je criais à tue-tête : Encolpe ! Encolpe ! quand du côté opposé, un jeune homme tout nu et qui avait perdu ses habits se mit à crier aussi fort que moi, et d'une voix qu'animait la colère : Giton ! Giton ! Il y avait

cependant cette différence entre nous que les valets du bain se moquaient de moi comme d'un fou, et me contrefaisaient insolemment, tandis que la foule nombreuse qui l'entourait lui prodiguait les applaudissements et les témoignages d'une respectueuse admiration. Il faut vous dire que la nature l'a si richement doté des attributs de la virilité, qu'à la grandeur de ses proportions on le prendrait pour Priape... Aussi ne fut-il pas longtemps dans l'embarras ; car je ne sais quel chevalier romain, connu, m'a-t-on dit, pour un infâme débauché, le voyant courir tout nu, le couvrit de son manteau et l'emmena chez lui sans doute pour s'assurer le monopole de cette bonne fortune... Tant il est vrai qu'on fait plus de cas des dons du corps que de ceux de l'esprit. — A chaque mot que disait Eumolpe, je changeais de couleur : car si l'accident arrivé à mon ennemi n'avait réjoui d'abord, j'étais désolé de le voir tourner à son avantage...

« Un crieur public entra dans l'auberge, suivi d'un valet de ville et d'une grande foule de curieux : secouant un flambeau, il lut à haute voix : Un jeune homme d'environ 16 ans, nommé Giton, aux cheveux frisés, d'une complexion délicate, et d'un extérieur agréable, vient de s'égarer au bain public : mille écus de récompense à quiconque le ramènera ou pourra indiquer le lieu de sa retraite...

« Cependant (1) Tryphène toujours couchée sur Giton couvrait son sein de baisers... Pour moi, leur raccommodement me causait tant d'impatience et de chagrin, que je ne pouvais ni boire ni manger. Je leur lançais à tous deux de farouches regards ; les baisers, les caresses de cette femme impudique étaient pour moi autant de coups de poignard : je ne savais contre lequel des deux devait se tourner ma fureur, ou contre Giton qui m'enlevait ma maîtresse, ou contre Tryphène qui me débauchait ce bel enfant. Tous deux m'offraient un spectacle odieux et plus triste encore que ma captivité passée. Par surcroît de chagrin, Tryphène évitait ma conversation et semblait méconnaître en moi un ami, un amant qui, naguère, lui était si cher. Giton, de son côté, ne me trouvait pas digne qu'il bût, comme d'usage, à ma santé, ou que, du moins, il

(1) Ceci se passe sur le navire.

m'adressât la parole comme à tout le monde... Navré de douleur, j'inondais ma poitrine de larmes, et mes sanglots, que je cherchais à étouffer, pensèrent me suffoquer. Cependant, malgré ma tristesse, la chevelure blonde dont on m'avait paré prêtait sans doute de nouveaux charmes à mon visage ; car Lycas, dont l'amour pour moi s'était rallumé, me lançait des regards passionnés, et tâchait de partager avec moi les plaisirs que Tryphène goûtait avec Giton : il ne prenait pas le ton d'un maître qui ordonne, mais celui d'un amant qui implore une faveur. Il me pressa longtemps sans succès : enfin se voyant rebuté, son amour se changea en fureur, et il voulait m'arracher de force ce que je refusais à ses prières ; quand Tryphène, entrant tout à coup au moment où il s'y attendait le moins, fut témoin de sa brutalité. A son aspect, il se trouble, se rajuste à la hâte et s'enfuit. Cet incident ranime les désirs de Tryphène : Quel était, me dit-elle, le but des pétulantes attaques de Lycas ? — et elle me força à lui tout conter. Ce récit allume encore plus sa passion... mais fatigué par tant de plaisirs, je repoussai dédaigneusement ses avances.

« *Le naufrage*. — Pour moi penché sur Giton, je m'écriai en pleurant : Hélas ! notre amour avait mérité des dieux qu'un même trépas nous unît ; mais le sort jaloux nous refuse cette consolation. Vois ces flots prêts à engloutir notre vaisseau ; vois ces ondes irritées qui bientôt vont briser nos douces étreintes. Giton, si tu as jamais eu quelque affection pour Encolpe, couvre-moi de baisers : il en est temps encore, et dérobons encore ce dernier plaisir à la mort qui s'approche. A peine eus-je achevé, que Giton se dépouilla de sa robe, et, s'enveloppant dans la mienne, approcha de mes lèvres sa tête charmante ; puis pour nous attacher si étroitement que la fureur des flots ne pût nous séparer, il nous lia tous les deux de la même ceinture (1)... »

(1) Les adorateurs du doux roman de l'abbé Prévost devront à contre-cœur reconnaître la ressemblance morale entre Encolpe, Giton, Desgrieux, Manon.

L'AMITIÉ ALLEMANDE

J'avais réuni des documents sur l'expression vive et frappante d'une amitié que je voudrais appeler allemande, c'est l'amitié qui ne craint ni les mots, ni les aveux, ni les gestes, ni les médisances. J'allais poursuivre cette étude à l'aide de tous les grands noms de l'Allemagne, les lettres ferventes de Frédéric Schlegel, de Schiller (lettres philosophiques entre Julius et Raphael) et des autres, à l'aide des romans depuis ceux de Jean Paul jusqu'à ceux de Suderman et de Wilbrandt, j'allais résumer et analyser des rayons entiers de ma bibliothèque, Hamann, Gleim, Achim von Arnim, Clemens Brentano, Liebig, Heinrich von Kleist, etc., etc.

— J'allais expliquer comment les lettres des uranistes supérieurs avaient pu être publiées en entier sans choquer, car les uranistes supérieurs ne s'expriment pas d'une autre façon que bien des hétérosexuels allemands. Et je me demandais comment je ferais pour avoir le temps et la place nécessaire. Un livre vient à mon secours. A lui seul il dira tout ce que j'ai à dire.

En 1886, parut le premier volume des mémoires de Rudolph Schleiden, mémoires intéressants sous plusieurs rapports, et surtout pour ceux qui sont au courant de l'histoire contemporaine du Schleswig-Holstein. Venant d'une famille dont il est content d'être issu, de parents qu'il vénère, Rudolph Schleiden commence par raconter la vie de son père, et un épisode de la jeunesse paternelle montrera très positivement l'amitié que je nomme allemande.

Schleiden père avait 22 ans quand il fit la connaissance de son ami Beyer. Beyer épousa plus tard la fille de Kosegarten (1). Rudolph Schleiden cite quelques lettres de Beyer, parce qu'elles caractérisent les deux amis et parce qu'elles montrent comme son père était aimable et aimé. Je transcris en les abrégeant quelques fragments :

(1) Homme très distingué.

« Tu me manques beaucoup. Il ne me reste plus que la joie de pouvoir parler de toi. Kosegarten disait hier à table: C'est dommage que Schleiden est parti. S'il revenait cela me ferait plaisir. — Non, j'ai dit, pas à moi: *lui* ne me ferait pas plaisir, mais si je pouvais jouir de son jeu (sur le piano) et de son chant, il pourrait, lui, être aussi loin qu'il le voudrait. — On loua mon sentiment pour l'art, mon désintéressement. On ne savait pas que je pensais tout autre chose... Dernièrement nous avons eu à la maison beaucoup de monde. Ces gens s'étonnaient de me voir si empressé auprès de Lotte. Ils ne savaient pas que tu étais entre nous. Elle disait que je t'avais fait du chagrin plusieurs fois. Te l'ai-je fait, cher? Cela me ferait mal et pourtant cela me réjouirait le cœur. Car seulement si tu m'aimes ai-je pu te faire du chagrin.

« *20 octobre* (1) — Mme Kosegarten a dit: Dommage que M. Schleiden n'est pas ici. — Je me suis mis au piano, et j'ai chanté *Adélaïde*, j'ai joué et chanté *ta* chanson. Théodore m'a remercié, seulement il m'a dit qu'il me manquait ta profondeur... Tu viendras! c'est ma prière matin et soir. Tu te demandes comment je peux tenir à un homme comme toi. Je ne le comprends pas moi-même. Mais viens donc, et je te dirai la raison. Pourquoi as-tu de l'argent si ce n'est pas pour venir ici ? Dieu te l'a donné pour ça, pas pour le gaspiller à Berlin...

« *25 novembre*. — Si on parle encore de toi? O vanité, ton nom est Schleiden! Oui vraiment on parle encore de toi, et c'est moi que cela ennuie le plus. Schleiden, et toujours Schleiden, et rien que Schleiden, ais-je dit pas plus tard qu'hier, que faut-il faire pour créer une telle impression? Il faudrait être aussi joli et chanter aussi bien, a dit quelqu'un. Alors je cours au piano comme un fou, je me mets à chanter comme toi, tellement comme toi que cela m'a fait peur. J'aurais pu me jeter à ton cou... Quand on célèbre tes louanges, je contredis tout le monde, car je t'aime trop, et je critique pour me faire réfuter par les autres. Envoie-moi donc ton portrait. Bête que je suis, pourquoi n'ai-je pas pris ton por-

(1) Environ un mois après.

trait. Je sais bien quel air tu as, et j'ai dernièrement dans une discussion vivement nié que tu avais de jolis yeux, j'ai admis seulement que ta bouche était passable. Mais je voudrais bien t'avoir avec moi. »

Au mois de mars, Schleiden et Beyer passèrent quelques jours ensemble. Le jour du départ de Schleiden, Beyer lui écrivit :

« Ce matin, tel que tu étais au piano, petit, je ne t'ai jamais vu. Là, tu t'es enfoncé dans moi et aucune écorce ne pourras te recouvrir. Je sais que c'est de la folie, mais pourquoi as-tu chanté ainsi ? Je vais voyager. Toi vers l'ouest, moi vers l'est. Toi avec le soleil, moi contre lui. Je pars aujourd'hui pour Jasmund.

Le 29 mars il écrit : « Dernièrement, j'étais à Arcona. Cela ne m'a pas plu. C'est là que nous sommes allés ensemble au commencement, et où tu me devins très cher. L'auberge aussi était si vide, si vide... »

Seize ans plus tard, Beyer écrit à Schleiden, exprimant le désir de se revoir, de se revoir encore une fois et s'il est possible de laisser les enfants hériter de l'amour et de l'amitié des parents.

Quand on songe à la fraîcheur du sentiment qui se joint à la pudeur pour défendre contre les indifférents l'image, l'illusion qu'on a de l'ami absent, quand on songe à l'enfantillage de dénigrer l'ami pour l'entendre loué, porté aux nues, quand on songe à ces élans de jeunes cœurs qui n'oublient pas trop leur jeunesse, — et quand on sait ce qu'un public anglais, ce que des journalistes anglais, des épouses anglaises, des juges anglais, diraient de cette correspondance pieusement publiée par le fils, on se demande si la terreur anglaise ne doit pas pousser plus à l'inversion que la confiance allemande ?

L'AMITIÉ

L'amitié n'est pas une manifestation de l'instinct sexuel, même quand elle se trouve ressembler le plus à certaines manifestations de cet instinct.

Ne pas confondre l'amitié enthousiaste et complète et romanesque avec l'unisexualité larvée ou cachée est de la plus grande utilité, et à certain point de vue, pour certaines personnes, d'une grande difficulté.

Les mêmes règles ne s'appliquent plus suivant les époques, les pays, les personnes, les âges. La Bruyère dit que le cœur qui s'est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour (hétérosexuel) ; l'amitié est un instinct aussi naturel et spontané que l'amour maternel et qui doit être aussi à l'abri de calomnie, de soupçons. L'amitié-passion (ou l'amitié-goût, ou l'amitié-fantaisie) comme la passion religieuse ou artistique ou scientifique ou patriotique, se manifeste de la même manière chez l'unisexuel que chez l'hétérosexuel.

L'histoire comme la vie contemporaine nous en offre bien des exemples. On pourrait même dire que l'homme hétérosexuel pour qui la femme représente le summum des plaisirs sensuels est aussi mûr pour une amitié supérieure et dévouée que l'homme pour qui la femme représente seulement une amie sororale ou maternelle, ou une ennemie venimeuse. Les grands et longs dévouements des hommes sans le génie de l'altruisme sont surtout possibles quand ils ne sont pas sensuellement inspirés — comme Lucas Cranach suivant son maître captif ou Gœthe voulant l'imiter lors de la colère de Napoléon contre le duc de Weimar.

Un homme qui a goûté l'amertume et la tristesse de toutes les sensualités et sexualités, s'enflamme et reste embrasé surtout pour un sentiment n'ayant ni la sensualité pour base, ni la sexualité pour centre. C'est ainsi que l'homme, malgré sa femme ou sa maîtresse, se dévouera à un ami ou à une cause, pour le symbole de quelque chose de plus abstrait, de moins personnel que son plaisir.

L'altruisme est aussi fondamental, aussi indispensable, si l'on veut comprendre la nature humaine, que l'égoïsme. Toutes les subtilités des épigrammatistes de génie. tous les subterfuges des sophistes éloquents, ne changent en rien la différence entre le désir de se faire plaisir à soi, ou de se faire du bien, sans considération pour les autres, — et le désir d'aimer son prochain plus que soi-

même, — la différence entre un empereur romain et saint François d'Assise.

L'homme qui a la vocation de l'amitié, comme Bonstetten par exemple ou le Tiberge (dans Manon Lescaut) de l'abbé Prévost, et celui qui a beaucoup aimé les femmes ou les hommes, se trouvent envers l'amitié à peu près dans la même situation s'ils possèdent l'ensemble de qualités que comporte le dévouement affectueux, l'amitié altruiste. L'amitié s'augmente par cela même qu'elle ne s'attire pas les déceptions sexuelles, les tristesses des voluptés achevées.

Il ne faut donc pas prendre les grandes amitiés de la jeunesse ou de l'âge mûr (même si l'un des amis est, a été, ou sera notoirement unisexuel) pour des manifestations de l'instinct sexuel, parce que l'amitié et l'unisexualité peuvent se trouver réunies. Je me demande même si en surveillant trop les amitiés enfantines on ne fait pas courir encore plus de risque aux enfants qu'en ne les surveillant pas assez.

La question est délicate et importante.

Les amitiés de l'adolescence quand l'adolescence apporte une nouvelle chasteté, une seconde virginité du cœur et du caractère, du corps aussi, ressemblent beaucoup à de l'amour, mais elles sont d'une importance incalculable. Les maîtres quand ils ne sont pas trop soupçonneux, les parents (s'ils n'étaient pas si jaloux) peuvent s'en servir bien mieux que de l'émulation pour stimuler les jeunes hommes (1). Il vaut mieux qu'un jeune homme s'expose à de possibles dangers, à de possibles égarements, et qu'il retire des avantages probables, certains. Les amitiés de l'adolescence forment les hommes et peuvent leur apprendre des vertus généreuses que la vie n'apprend qu'aux privilégiés ou aux bons. Les amitiés de l'âge mûr devraient également être respectées.

Shakespeare dans ses sonnets semble avoir connu la même amitié enthousiaste que certains uranistes et certes Shakespeare n'était pas un uraniste (2) comme le sonnet le prouve qui regrette le sexe

(1) Lire à ce sujet le judicieux Niemeyer.

(2) Il se plaint dans le fameux vingtième sonnet (qui choque la pudeur de certains éditeurs anglais) que la nature en donnant par erreur à W. H. un organe dont Shakespeare *n'avait rien à faire* lui avait ôté le plaisir sensuel et lui avait laissé l'amour. C'est la situation de Casanova et Bellino.

masculin de W. H. Michel-Ange ou Platen au contraire auraient aimé W. H. parce qu'il était viril, beau et bon. Si on se rappelle la conversation de Casanova et de Bellino, on verra dans les craintes simulées de Bellino tous les dangers possibles auxquels Shakespeare pouvait s'exposer ; et il n'y a aucun doute que Shakespeare souffrit amèrement et aima fervemment, mais les sonnets ne sont pas sensuels, ils sont épris, tendres, sans équivoque.

Même si l'amour de Shakespeare pour W. H. a cédé à la sensualité, ses sonnets n'en portent pas la trace. On les a cependant vivement critiqués, blâmés, défendus, regrettés, en un mot on s'est livré sur eux à toutes les acrobaties de l'opiniâtre *cant* (1).

Pour les blâmer comme pour blâmer bien des manifestations moins hyperboliques de l'amitié on se trouve souvent gêné aujourd'hui. Les sentiments les moins sensuels d'un être spontané et bon s'expriment au dehors par certains mots, certains symboles, certains gestes.

En Angleterre (aujourd'hui) il est prudhommesquement et généralement établi que l'amitié la plus violente ne doit s'exprimer que par un serrement de mains : la pudeur masculine s'effarouche de tout autre effusion en public, et à bon droit. Au théâtre on broie avec la main l'épaule de l'ami, mais pour cela il faut être très attendri et très jovial. Maintenant s'imagine-t-on qu'en particulier ou dans certaines circonstances il est un peu inconvenant d'être plus expansif ? C'est la mode en Angleterre de se moquer de toutes les nations étrangères qui se témoignent leur amitié autrement, et on se livre sans vergogne à de très équivoques et saugrenues observations à ce sujet. C'est une convention comme une autre, mais les gens grossiers ou peureux finissent par la rendre très inconvenante, et les gloussements ou les rougeurs qui accueillent tout autre expression d'affection au théâtre, par exemple, doivent étonner les étrangers et leur faire croire les Anglais fort vilains dans leur pudeur. Dans le chapitre sur l'unisexualité anglaise j'essaierai d'expliquer un peu cette attitude et quelques-unes de ses conséquences...

Qu'on se rappelle donc, à mesure qu'on voit le champ de

(1) Voir Hallam et Michelet.

l'uranisme, le nombre des unisexuels s'accoître sous nos yeux, ceci : une violente amitié unique (ou à peu près) dans la vie d'un hétérosexuel ou d'un unisexuel a autant de chances d'être de l'amitié quintessenciée et véritable qu'un accès d'unisexualité chez le premier, ou d'amoureuse infatuation chez le second. Ainsi on a répété que Molière avait aimé pédérastement Baron, mais les anecdotes que j'ai lues me semblent à la fois assez jolies et assez innocentes pour qu'on ne soupçonne pas l'affection de Molière atteinte de sexualité, amoindrie ou diminuée par elle. Qu'on en juge.

D'un autre côté si l'on avait des preuves, des documents indiquant chez Molière d'autres intimités suspectes on ne pourrait pas conclusivement donner à l'affection de Molière pour le petit Baron une interprétation dans le sens de l'unisexualité.

« Molière (1) était continuellement occupé du soin de rendre sa troupe meilleure. (Quand le petit Baron parut sur le théâtre de la Raisin, il eut beaucoup de succès). Il était surprenant qu'un enfant de dix ou onze ans, sans avoir été conduit dans les principes de la déclamation, fît valoir une passion avec autant d'esprit qu'il le faisait.... Molière, qui était incommodé, n'avait pu voir le petit Baron les deux premiers jours (2) mais tout le monde lui en dit tant de bien qu'il se fit porter au Palais-Royal à la troisième représentation, tout malade qu'il était. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne n'en avait manqué aucune, et ils n'étaient pas moins surpris du jeune acteur que l'était le public, surtout la Du Parc, qui le prit tout d'un coup en amitié, et qui bien sérieusement avait fait de grands préparatifs pour lui donner à souper ce jour-là. Le petit homme, qui ne savait auquel entendre pour recevoir les caresses qu'on lui faisait, promit à cette comédienne qu'il irait chez elle, mais la partie fut interrompue par Molière, qui lui dit de venir souper avec lui.

« C'était un maître et un oracle quand il parlait, et ces comédiens avaient tant de déférence pour lui que Baron n'osa lui dire

(1) *Vie de Molière,* par Legalois de Grimarest (*Archives curieuses de l'histoire de France,* 2me série, vol. X., E. Danjon, bibliothécaire de l'Arsenal, 1839).

(2) Le second jour la Raisin avait fait mille écus.

qu'il était retenu, et la Du Parc n'avait garde de trouver mauvais que le jeune homme lui manquât de parole. Ils regardèrent tous ce bon accueil comme la fortune de Baron, qui ne fut pas plus tôt arrivé chez Molière, que celui-ci commença par envoyer chercher son tailleur pour le faire habiller (car il était en très mauvais état) et il recommanda au tailleur que l'habit fût très propre, complet, et fait dès le lendemain matin. Molière interrogeait et observait continuellement le jeune Baron pendant le souper, et il le fit coucher avec lui pour avoir plus de temps de connaître ses sentiments par la conversation, afin de placer plus sûrement le bien qu'il lui voulait faire. Le lendemain au matin, le tailleur exact apporta sur les neuf ou dix heures au petit Baron un équipage tout complet. Il fut tout étonné et fort aise de se voir tout d'un coup si bien ajusté. Le tailleur lui dit qu'il fallait descendre dans l'appartement de Molière pour le remercier. « C'est bien mon intention, répondit le petit homme, mais je ne crois pas qu'il soit encore levé. » Le tailleur l'ayant assuré du contraire, il descendit et fit un compliment de reconnaissance à Molière, qui en fut très satisfait et qui ne se contenta pas de l'avoir si bien fait accommoder, il lui donna encore six louis d'or, avec ordre de les dépenser à ses plaisirs Tout cela était un rêve pour un enfant... Molière lui demanda ce que sincèrement il souhaitait le plus alors. — D'être avec vous le reste de mes jours, lui répondit Baron, pour vous marquer ma reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour moi.

« — Eh bien ! lui dit Molière, c'est une chose faite...

« Molière, qui aimait les bonnes mœurs, n'eut pas moins d'attention à former celles de Baron que s'il eût été son fils ; il cultiva avec soin les dispositions extraordinaires qu'il avait pour la déclamation.

« Le bien que Molière faisait à Baron déplaisait à sa femme ; sans se mettre en peine de répondre à l'amitié qu'elle voulait exiger de son mari, elle ne pouvait souffrir qu'il eût de la bonté pour cet enfant, qui, de son côté, à treize ans, n'avait pas toute la prudence nécessaire pour se gouverner avec une femme pour qui il devait avoir des égards. Il se voyait aimé du mari, nécessaire même à ses spectacles, caressé de toute la cour ; il s'embarrassa fort peu de

plaire ou non à la Molière. Elle s'échappa un jour de lui donner un soufflet sur un sujet assez léger ; le jeune homme en fut si vivement piqué qu'il se retira de chez Molière : il crut son honneur intéressé d'avoir été battu par une femme. — Est-il possible, dit Molière à son épouse, que vous ayez l'imprudence de frapper un enfant aussi sensible que vous connaissez celui-là, et encore dans un temps où il est chargé d'un rôle de six cents vers dans la pièce que nous devons représenter devant le roi ?

« On donna beaucoup de mauvaises raison, *piquantes même*, auxquelles Molière prit le parti de ne point répondre ; il se retrancha à tâcher d'adoucir le jeune homme qui s'était sauvé chez la Raisin.

« Rien ne pouvait le ramener, il était trop irrité ; cependant il promit qu'il représenterait son rôle, mais qu'il ne rentrerait pas chez Molière. En effet, il eut la hardiesse de demander au Roi la permission de se retirer et, incapable de réflexion, il se remit dans la troupe de la Raisin qui l'avait excité à tenir ferme... Cependant il était toujours occupé de Molière ; l'âge, le changement, lui faisait sentir la reconnaissance qu'il lui devait et le tort qu'il avait eu de le quitter... Ces discours furent rapportés à Molière ; il en fut bien aise et, ne pouvant tenir contre l'envie qu'il avait de faire revenir ce jeune homme dans sa troupe qui en avait besoin, il lui écrivit à Dijon une lettre très touchante. Molière avait souffert de l'absence de Baron, l'éducation de ce jeune homme l'amusait dans ses moments de relâche. Les chagrins de famille augmentaient tous les jours chez lui ; il ne pouvait pas toujours travailler ni être avec ses amis pour s'en distraire.

« D'ailleurs il n'aimait pas le nombre ni la gêne ; il n'avait rien pour s'amuser et s'étourdir sur ses déplaisirs. Ainsi il regardait le retour de Baron comme un amusement familier avec lequel il pourrait avec plus de satisfaction mener une vie tranquille, conforme à sa santé et à ses principes, débarrassé de cet attirail étranger de famille et d'amis même qui nous dérobent le plus souvent, par leur présence importune, les moments les plus agréables de notre vie.

« Baron ne fut pas moins vif que Molière sur les sentiments de retour : il part aussitôt qu'il eut reçu la lettre, et Molière occupé du

plaisir de revoir son jeune acteur quelques moments plus tôt, fut l'attendre à la porte Saint-Victor le jour qu'il devait arriver, mais il ne le reconnut point ; le grand air et la course l'avaient tellement harassé et défiguré qu'il le laissa passer sans le reconnaître et il revint chez lui tout triste après avoir bien attendu. Il fut agréablement surpris d'y trouver Baron... Molière demanda à Baron s'il avait de l'argent. Il lui répondit qu'il n'en avait que ce qui était resté de répandu dans sa poche, parce qu'il avait oublié sa bourse sous le chevet de son lit à la dernière couchée, qu'il s'en était aperçu à quelques postes mais que l'empressement qu'il avait de le revoir ne lui avait pas permis de revenir sur ses pas pour reprendre son argent. Molière fut ravi que Baron revînt touché et reconnaissant, il l'envoya à la comédie avec ordre de s'envelopper tellement dans son manteau que personne ne pût le reconnaître, parce qu'il n'était pas habillé, quoique fort proprement, à la fantaisie d'un homme qui en faisait l'agrément de ses spectacles. Molière n'oublia rien pour le remettre dans son lustre ; il reprit la même attention qu'il avait eu pour lui dans les commencements...

« Aussitôt que Molière fut mort, Baron (1) fut à Saint-Germain en informer le Roi ; Sa Majesté en fut touchée et daigna le témoigner. C'était un homme de probité et qui avait des sentiments peu communs parmi les personnes de sa naissance... Il était ferme dans son amitié et savait la placer. »

De même avec les sonnets de Shakespeare. W. H. lui a inspiré la seule amitié romanesque que nous lui connaissions, et si l'ana-

(1) Je ne sais s'il est utile de raconter une anecdote prouvant que Molière traitait Baron en enfant gâté et mutin. Quand Bernier revint de son voyage, il alla à Auteuil raconter à Molière que l'on n'en usait point avec l'empereur de Mogol détrôné comme on le fait en Turquie, etc., Baron se moquait tant de lui que Bernier fut forcé à la fin de mettre la conversation sur le chapitre de Baron. « Molière qui en parlait avec plaisir en commença l'histoire, mais Baron, rebuté de l'entendre, alla s'amuser ailleurs. »

Molière avait, paraît-il, une liaison avec une comédienne qui n'était pas belle « un vrai squelette, et sans le sens commun, amie de Florimond et de la Barre. Molière savait tout cela mais disait n'avoir le temps ni la patience de s'accoutumer aux défauts d'une autre personne.

« Peut-être aussi qu'une autre n'aurait pas voulu de l'attachement de Molière; il traitait l'engagement avec négligence, et ses assiduités n'étaient pas trop fatiguantes pour une femme ; en huit jours une petite conversation, c'en était assez pour lui, sans qu'il se mît en peine d'être aimé, excepté de sa femme. »

lyse respectueuse des sonnets ne nous fournit rien de sensuel franchement, rien de sournoisement impudique, pourquoi ne pas admettre là aussi une affection sans but sexuel, sans base sexuelle, quelles qu'en soient les possibles péripéties inconnues (1).

Bien des hommes à différents moments de leur vie ont un besoin de sympathie (soit à témoigner, soit à se faire témoigner), d'admiration (passive ou active), de respect, de dévouement, d'appréciation, de solidarité.

Plusieurs de ces causes (car elles n'agissent pas seules) pourront rendre très intense l'amitié, et l'amitié se colorera de différentes façons suivant la catégorie à laquelle elle semble répondre plus ou moins idéalement et réellement, ou plus ou moins illusoirement : l'amitié des condisciples, l'amitié du disciple pour le maître, et réciproquement, l'amitié de l'ami guérisseur (2) pour l'ami malade ou souffrant (surtout moralement) — je crois que cette amitié est la plus aiguë, la plus acharnée, celle qui brave tout au monde — ou pour l'ami faible, et l'amitié du convalescent ou du guéri pour le guérisseur, l'amitié fraternelle. équilibrée et franche, entre amis qui ont les mêmes intérêts ou des intérêts parallèles (Montaigne et La Boëtie, Achim von Arnim et Clemens Brentano, Gœthe et Schiller, les frères Grimm et les frères Goncourt, Michelet et Poinsot, Liebig et Wœhler). Cette amitié existe à un haut degré entre des hommes de lettres ou de science, ou entre artistes.

(1) Les grandes émotions, quelles qu'elles soient (on sait que certains artistes éprouvent des accidents sexuels quand ils travaillent avec acharnement ou quand ils sont terrassés par une impression artistique), religieuses ou artistiques ou sentimentales, agissent quelquefois, sans que l'homme s'en rende compte, sur les centres sexuels.

Saint Jean de la Croix dit qu'il ne faut pas s'affliger ou se croire fautif si cela arrive pendant l'absorbante prière adressée à Dieu, et si un des incidents de l'amitié de Shakespeare pour W. H., de Molière pour Baron, avait été une inconsciente et insignifiante perte séminale, il ne faudrait pas en conclure à l'origine sexuelle de ces amitiés.

Chez certains êtres délicats et ébranlables, la couleur, la musique, le toucher de choses inanimées, la composition, le travail cérébral peuvent *à de rares moments* amener une détente sexuelle dont ils s'aperçoivent à peine, tant ils sont occupés par autre chose. On ne peut pas dire que cette détente sexuelle du mathématicien ou du musicien prouve que leur émotion, leur intérêt soient d'*origine* sexuelle, on ne peut pas les appeler des fétichistes.

(2) Cette jolie expression appartient à Stendhal.

Apprendre, enseigner, se comprendre mutuellement, poussent cette amitié jusqu'à une véhémence tendre et constante chez les intellectuels. C'est l'amitié la plus durable entre des hommes dont la valeur morale correspond à l'intelligence. Pour cela, les mesquineries, les petitesses, ont à se taire.

Parler d'unisexualité à propos de ces amitiés serait parler d'inceste (1) à propos d'amour maternel, filial, fraternel, à propos du dévouement pour son inférieur ou son supérieur.

MONTAIGNE ET EUGÈNE DE LA BOETIE

La Boëtie, dit Sainte-Beuve, a été la passion de Montaigne. Ecoutons maintenant La Boëtie lui-même :

« La plus grande partie des prudents et des sages est méfiante et n'a foi à une amitié qu'après que l'âge l'a confirmée et que le temps l'a soumise à mille épreuves : mais nous, l'amitié qui nous lie n'est que d'un peu plus d'une année, et elle est arrivée à son comble ; elle n'a rien laissé à ajouter. Est-ce imprudence? personne du moins ne l'oserait dire, et il n'est sage si morose qui, nous connaissant tous deux, et nos goûts et nos mœurs, aille s'enquérir de la date de notre alliance, et qui n'applaudisse de bon cœur à une si parfaite union. Et je ne crains point que nos neveux refusent un jour d'inscrire nos noms sur la liste des amis célèbres. Toutes greffes ne conviennent point à tous les arbres ; le cerisier refuse la pomme, et le poirier n'adopte point la prune : ni le temps

(1) Dans un roman de Catulle Mendès, *Mephistophela* l'invertie renvoie sa fille pour ne pas l'asservir à son vice, mais même elle, la folle, la damnée, ne cède pas à la tentation. — Les incestes unisexuels existent (surtout entre frères). Krafft-Ebing raconte l'histoire de deux garçons de 15 à 16 ans auxquels leur père, un médecin, fit subir la sodomie passive complète... etc., etc. Mais je n'imagine pas qu'on rencontrerait des incestueux unisexuels parmi des uranistes arrivés à la maturité sans être aliénés. Je ne nie pas la possibilité : au contraire, l'inceste unisexuel peut être plus fréquent que l'inceste hétérosexuel ; le Zo'har de Mendès serait alors plus vraisemblable sans héroïne. L'inceste heureusement est peu attrayant pour la plupart des hommes.

ni la culture ne peuvent l'obtenir d'eux, tant les instincts répugnent. Mais à d'autres arbres la même greffe réussit aussitôt par un secret accord de la nature ; en un rien de temps les bourgeons se gonflent et s'unissent, et les deux ensemble s'entendent à produire à frais communs le même fruit.... Il en est ainsi des âmes : il en est telles, une fois unies, que rien ne saurait disjoindre ; il en est d'autres qu'aucun art ne saurait unir. Pour toi, ô Montaigne, ce qui t'a uni à moi pour jamais et à tout événement, c'est la force de nature, le plus aimable attrait d'amour, la vertu (1). »

JULES MICHELET ET PAUL POINSOT, NÉS EN 1798

(1811)

« Le souvenir de ces promenades sera toujours entre mes plus doux, mes plus délicieux souvenirs. Rien de ce que j'ai éprouvé depuis n'en a affaibli l'impression. On ne sent guère un plaisir plus vif quand on vole à un rendez-vous que nous n'en sentions lorsque, par une belle matinée de printemps ou d'été, nous nous échappions de la rue d'Angoulême, et que nous commencions une conversation de quelques heures. Nous prenions toujours le plus long chemin. J'étais seul alors dans le monde avec mon ami, et tout le reste étant à ma disposition, je l'arrangeais pour mon bonheur. Ce sont là les bons souvenirs, les souvenirs innocents qui n'ont laissé ni regrets ni remords. »

(1818)

« Dieu, je crois, me prit en pitié le jour où il me renvoya celui qui seul pouvait m'adoucir toute peine : mon cher ami Poinsot. Après une si longue absence, il m'était enfin rendu, et pour toujours.

(1) Les partisans de l'hérédité, ceux qui en déchiffrent les hiéroglyphes, tiendront compte sans doute, en expliquant l'amitié-passion de Montaigne que son père n'avait pas *connu* de femme avant l'âge de 33 ans. L'imprudent Rousseau, dans *Emile*, cite sans preuve cet exemple de virginité prolongée. C'est jongler avec des mots.

« A vingt ans nous nous retrouvions au milieu des enthousiasmes de la jeunesse. C'était, je me le rappelle bien mieux que mes pensées d'hier, c'était un désir immense, insatiable, de communications, de confidences mutuelles. Ni la parole ni le papier n'y suffisaient. Après d'immenses promenades nous nous conduisions et nous reconduisions. Quelle joie, lorsque revenait le jour, d'avoir tant à se dire. Je partais, comme au temps où nous allions ensemble à l'école, de bonne heure, dans ma force et ma liberté, impatient de parler, de reprendre l'entretien, de confier tant de choses.

« Que de fois je me trompais d'heure ! à quatre, à cinq heures du matin, j'allais, je frappais, je me faisais ouvrir les portes, je réveillais mon ami... Sous nos fenêtres mêmes, un banc qu'on eût dit placé tout exprès pour nous, semblait, à toute heure, nous inviter et nous attendre. Quel bonheur de sentir Poinsot tout près, le soir, dans ma petite chambre où je me réfugiais quelquefois pour travailler ! De celle de mon père où j'ai toujours couché jusqu'à mon mariage, nous pouvions continuer, la porte restant ouverte, ces bonnes causeries à demi-voix... Dans la société de Poinsot, tout m'eût été facile, même de redevenir bon.

« En parlant de son enfance, j'ai dit qu'à onze ans il avait été placé par ses parents dans une étude de notaire où il devait faire les courses. Ce fut pour son malheur. Il s'y trouva quotidiennement en société de jeunes gens arrivés, d'hommes d'âge mûr et de fâcheuse expérience qui parlaient devant lui, fort librement, de leurs vilaines intrigues. La science du mal lui était donc venue, par l'esprit, avant l'éveil des sens... Un enfant mal né, enclin au vice, à cette dangereuse école se fût gâté pour toujours.

« Chez lui, l'effet fut tout contraire. Il y a des âmes qui ne peuvent descendre. Instruit, et beaucoup plus que l'on ne l'est à vingt ans ; mal instruit, il avait été pourtant gardé de toute corruption. Ce qui surprendra même, après ce que je viens de dire, c'est que de nous deux il était peut-être resté le plus pur. N'ayant plus les curiosités inquiètes de l'ignorance, l'amour ayant perdu pour lui son mystère, — du moins il le croyait, — avant qu'il n'en eût ressenti les premiers tressaillements ; — le voyant toujours

tel que de vils libertins l'avaient présenté à son imagination, une source de plaisirs vulgaires auxquels le cœur ni l'âme n'avaient de part ; maintenant que l'âge des légitimes tentations était venu, bien loin d'y céder, il les fuyait ; il s'éloignait de plus en plus de la société des femmes...

Deux ans après, jeudi 4 mai. — Poinsot est parti ! Je l'ai conduit ce matin à Bicêtre. Se sentant des aptitudes supérieures, il a quitté la pharmacie pour la médecine. Ces deux années que nous avons vécues ensemble ont passé comme un songe. Emportés tous deux dans des voies diverses loin de nous sentir jamais séparés, on eût dit que cette divergence même dans nos études nous attirait plus fortement l'un vers l'autre.

« Le voilà seul là-bas. Je suis seul ici. Pas une larme en nous quittant, et cependant le cœur en reste mutilé. Je ne crois pas que deux âmes se soient jamais ressemblées à ce point. Nous serions le même homme, si nous avions été placés dans les mêmes circonstances...

« L'amitié ne fait rien perdre à ces sentiments élevés. Avec un ami, on arrive bientôt à se répandre, et délicieusement, sur les questions générales, ce qu'on ne fait guère avec une femme qu'on aime. L'horizon se rétrécit bien vite à la mesure de l'individualité. Il faut donc tâcher de cultiver tout ce qui peut donner le change à l'amour...

« *Dimanche 14.* — L'éloignement fait en amitié le même effet qu'en amour : *C'est le soufflet de la forge.*

« *Dimanche 6 août.* — Cette amitié a quelque chose, dirai-je de romantique ? qui ne se trouve ordinairement que dans l'amour. Je cherche à m'expliquer cette touchante et singulière conformité d'âme. C'est une méprise du *Demiourgos* qui a réalisé deux fois l'exemplaire éternel de la même âme, pour parler comme Platon...

« *Mardi 12 septembre.* — Dans notre promenade, la prudence m'a abandonné, je lui ai parlé de Lucile. Alors, j'ai vu ce que valait cette âme. Il m'a répondu tout simplement : Il faut du temps entre deux cœurs honnêtes pour franchir le rempart qui sépare les sexes. »

« *Jeudi 18 janvier 1821.* — Oui, pauvre enfant ! .. Qui sait, mon Dieu !...

« Il est bien vrai qu'en ce moment il n'y a que lui en moi.

« Quand je veux savoir jusqu'à quel point je suis vivant ou mort, je tâte son pouls, et, selon qu'il baisse ou se relève, je m'abats ou je me remonte. Ma vie est tellement suspendue à la sienne que si son cœur cessait tout à coup de battre, je crois que le mien, à la même seconde, s'arrêterait aussi. Notre unité est si forte, si complète, que l'angoisse me saisit et je sens que j'étouffe quand je le retrouve plus oppressé, ne respirant qu'avec effort. Heureusement, son regard, à ces moments, n'interroge pas mon visage. Il serait trop averti de la gravité de son état par l'altération de mes traits.

« Il faut maintenant que, pour le distraire, je lui fasse la lecture. Parler le fatiguerait trop. Aujourd'hui, il ne voulait que dormir. Sa pauvre main toute moite des sueurs de la fièvre, par moments cherchait la mienne. Mais bientôt il retombait dans la même prostration...

Dimanche 11 février. — Encore huit jours d'effacés. Je n'ai pu entrer seul un instant en moi. Hors de *lui*, ce qui m'arrive ne laisse aucune trace. Il est fort mal. Quand je songe à la grandeur de cette perte, il me semble qu'en donnant tout, je ne lui donne pas encore assez ; que mon amitié ardente est au-dessous de ce qu'il mérite. J'y suis allé ce matin, j'y retournerai ce soir...

« *Mercredi 21.* — Tout est fini ! Poinsot est mort le 14...

« *Jeudi 5 avril.* — Je ne rêve jamais de lui sans éprouver le lendemain un invincible besoin de monter au cimetière. Il me semble qu'il m'appelle... Quoi qu'il en soit, rien ne fait revivre plus fortement dans nos cœurs ceux que nous avons perdus que de les revoir en songe. Le lendemain de ces nuits où Poinsot m'apparaît, c'est comme si nos deux âmes avaient communié ensemble. Je vis comme si je l'avais retrouvé. Le sentiment de la présence de mon ami est si fort en moi, que je me trouble si quelqu'un frappe inopinément à ma porte. Parfois, il m'arrive de me retourner brusquement sans l'avoir voulu. Il me semble qu'il est là tout près, derrière moi, et qu'il n'attend qu'un mot, qu'un signe, pour s'élancer, se laisser tomber dans mes bras. Ah ! si vains que vous soyez, songes des nuits, et parfois même si cruels,

revenez partout, revenez, et, même en me brisant le cœur, rendez-moi l'ami que j'ai perdu ! (1) »

LE GRAND FRÉDÉRIC ET M. DE SUHM

« On voit luire dans cette correspondance mutuelle comme un éclair d'une de ces amitiés à la Platon, faites pour unir ceux qu'anime un même culte du beau et du vrai. On a sous les yeux un Frédéric sans impiété, sans rien de cette plaisanterie cynique qu'il croyait quelquefois de bon air d'afficher en s'adressant à ses correspondants de France.

« Il a pour M. Suhm une haute estime mêlée de sympathie et de tendresse, et, pour l'exprimer, il semble emprunter quelque chose aux dialogues des anciens : « Vous savez, sans que j'aie besoin de vous le répéter, que la connaissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour et dans l'amitié qui est fondée sur l'estime. Et c'est cette représentation que se fait mon âme de vos perfections, qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour vous. » Il nous définit, à d'autres jours, son ami en des termes moins métaphysiques et charmants de grâce ; tremblant pour sa santé, au moment où il le voit s'éloigner pour aller en Russie : «Votre corps délicat, lui dit-il, est le dépositaire d'une âme fine, spirituelle et déliée ». Par allusion sans doute à cette frêle enveloppe que l'âme dévore, il l'appelle familièrement son cher *Diaphane*. Quand il le sait malade et qu'il le voit comme prêt à s'évanouir dans sa pure essence, il s'écrie : « La seule pensée de votre mort me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'âme ; car serait-il possible que cet être qui vous meut et qui agit avec autant de clarté, de netteté et d'intelligence en vous, que cet être, dis-je, si différent de la matière et du corps, cette âme douée de tant de vertus solides et d'agréments, cette noble partie de vous-même qui fait les délices de notre société, ne fût pas immortelle ? »

SAINTE-BEUVE

(1) Mme Michelet ne refusa-t-elle pas le Panthéon pour son mari en donnant comme une des causes de son refus que Michelet était enterré près de Poinsot ?

Il est peut-être permis de détacher d'*Amour* de Paul Verlaine quelques-unes des pages qui célèbrent l'amitié paternelle.

Puisque encore déjà la sottise tempête:
Explique alors la chose, ô malheureux poète.
Je connus cet enfant, mon amère douceur,
Dans un pieux collège où j'étais professeur.
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle
Intelligence et la pureté vraiment belle
Que disaient et ses yeux, et son geste, et sa voix,
Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix
De lui pour fils, puisque mon vrai fils, mes entrailles,
On me le cache en manière de représailles
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour
Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignée !
Oui, surtout et plutôt pour ma fuite indignée
En compagnie illustre et fraternelle vers
Tous les points du physique et moral univers,
— Il paraît que des gens dirent jusqu'à Sodome, —
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme !
Je lui fis part de mon dessein. Il accepta.
Il avait des parents qu'il aimait, qu'il quitta
D'esprit pour être mien, tout en restant son maître
Et maître de son cœur, de son âme peut-être,
Mais de son esprit, plus. Ce fut bien, ce fut beau
Et c'eût été trop bon, n'eût été le tombeau.
Jugez. En même temps que toutes mes idées,
(Les bonnes !) entraient dans son esprit, précédées
De l'amitié jonchant leur passage de fleurs,
De lui, simple et blanc comme un lys calme aux couleurs
D'innocence candide et d'espérance verte,
L'exemple descendait sur mon âme entr'ouverte
Et sur mon cœur qu'il pénétrait, plein de pitié,
Par un chemin semé de fleurs de l'amitié :
Exemple des vertus joyeuses, la franchise,
La chasteté, la foi naïve dans l'Eglise,
Exemple des vertus austères, vivre en Dieu,
Le chérir en tout temps et le craindre en tout lieu,
Sourire, que l'instant soit léger ou sévère,
Pardonner, qui n'est pas une petite affaire !
Cela dura six ans, puis l'ange s'envola,
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

COMMENT DISTINGUER L'AMITIÉ PLATONIQUE DE L'AMOUR PLATONIQUE? (1)

C'est une question que je pose surtout par acquit de conscience, pour rappeler que la distinction existe, — pour rassurer les timorés, plus que pour donner la réponse détaillée ou définitive.

L'amour platonique ne peut exister sans l'amitié platonique, il la comprend, la sous-entend, l'englobe. L'amant platonique sensé, honnête, qui n'affiche pas son amour et qui n'en a pas honte, ne diffère pas, aux yeux du monde, de l'ami platonique. L'amitié platonique n'influe sur la sexualité que d'une façon réflexe ; il est plus facile d'être chaste si l'on a un ami intime qui est chaste : cela saute aux yeux. L'exemple muet et éloquent fait plus pour la chasteté que toutes les exhortations, que toutes les paroles. L'amitié agit sur la sexualité comme toutes les grandes occupations, en la refoulant, en diminuant son domaine. L'amour platonique philosophique au contraire, bien que refoulant la sexualité extérieure, bien que détruisant toute apparence de la sexualité extérieure, abolissant le domaine où la sexualité physique existe seule, ne fait que la transformer, la transposer, l'élever, la transfigurer. L'amour philosophique en décentralisant la sexualité, la sensualité, agit contrairement à l'amitié qui localise, rétrécit, réduit à sa plus simple expression la sexualité.

Les intimités, les contacts, les gestes affectueux, — qui expriment l'amitié ou la camaraderie suivant les âges, les circonstances, les époques, les pays, les classes, et n'ont pas de signification ou de portée, questions de mode, de nécessité, d'accident, — sont au contraire les éternelles et conscientes satisfactions de l'amour platonique. Le corps de l'ami est pour l'ami l'expression d'une personnalité, d'une individualité chère ; le corps de l'amant ou de l'aimé est pour l'amant platonique cela, mais il est aussi une joie que la volonté relie à cette individualité chère. La volonté défend à l'amant d'obtenir du contact du corps aimé un plaisir qui n'est

(1) Platonique philosophique car l'amour platonique honorable accepte la satisfaction sexuelle extérieure. La satisfaction sexuelle de l'amour philosophique est latente.

pas sentimental ou psychique surabondamment. L'amant platonique irrité contre celui qu'il aime croirait déroger s'il recherchait des caresses ou les trouvait douces.

L'expression physique par excellence de l'amour platonique, la nuit passée avec l'amant, témoigne de la différence essentielle entre l'amitié et l'amour. L'amitié supportera cette nuit, l'amour la choisira. Seulement comme c'est de l'amour platonique de ne rien se permettre qui soit désagréable à l'*autre*, l'amitié qui fait partie de l'amour platonique l'emportera très souvent.

L'amour platonique peut *toujours* devenir de l'amitié quand il ne rencontre que de l'amitié. L'amitié peut devenir de l'amour platonique. Et c'est cette possibilité qui explique la situation réciproque de deux hommes honnêtes l'un amant platonique, l'autre ami platonique. Au commencement ces deux hommes se découvrent, se reconnaissent, ils se devinent supérieurs, ils se respectent, se plaisent, s'aiment. L'amitié platonique les unit. L'amant platonique, au bout d'un temps qui varie suivant les caractères et les circonstances, sent l'amour platonique s'éveiller en lui. L'amitié de l'autre l'encourage et le décourage. Est-ce de l'amour, cette amitié si tendre, si dévouée, si délicate ? Est-ce de l'amitié ? La lutte s'engage, lutte qui peut durer longtemps, amener des crises. L'amour de l'un enflammera-t-il l'amitié de l'autre, ou cette amitié sera-t-elle assez forte et précieuse pour surmonter l'amour de l'autre ? L'un arrivera ou l'autre : sinon l'indifférence, la froideur, l'ennui, le ressentiment. Dans tous les cas l'amitié qui s'est embrasée, l'amour qui s'est cristallisé, reposant sur le respect mutuel n'appartiennent qu'à la psychologie, pas à la pathologie. Sans ces deux possibilités le long duel qui précède les sentiments nets et assurés ne pourrait avoir lieu.

DIDEROT ET L'UNISEXUALITÉ

« *Mademoiselle de l'Espinasse:* Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ? — *Bordeu:* Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, de la corruption de la tête dans les vieillards ;

de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu. »

Ces causes sont finement trouvées mais toutes un peu à côté, car chacune sans exception conduit à l'hétérosexualité aussi ardemment, aussi droit, qu'à l'unisexualité.

Diderot avait une peur terrible de la syphilis. Nous le savons par ses récits des dangers vénériens auxquels il échappa et qui le firent toujours frémir en y songeant plus tard. Il n'en devint pas moins un hétérosexuel, mais plus passionné pour la femme *sensible* et saine.

La crainte des maladies, hélas ! n'arrête guère les hommes, il faut des circonstances particulières pour qu'un jeune homme se laisse guider par cette peur. Je croirais plutôt, dans bien des cas, que c'est une excuse, surtout comme les homosexuels peuvent se faire donner de terribles maladies ; les chancres de la gorge et du palais par exemple ne peuvent pas être rares parmi eux.

La disette de femmes n'explique pas l'uranisme bien qu'elle puisse le développer, bien qu'elle puisse mener à l'inversion — mais combien d'hommes ont passé à travers toutes ces conditions sans devenir homosexuels ? Combien ont pu céder à la folie causée par le désir de cet « Y de chair » sans en devenir moins hétérosexuels ? au contraire la disette, l'absence de femmes, peut surexciter l'hétérosexualité tout autant que favoriser l'unisexualité. On le voit dans toutes les colonies.

On oublie trop que les actes hétérosexuels ou homosexuels ne déterminent pas l'hétérosexualité ; par inconscience, par occasion, par vanité, par faiblesse, etc., etc., nombre d'individus se livrent ou se prêtent à des actes qui ne répondent pas à leur véritable sexualité, à leur sexualité ordinaire ou normale.

On ne peut donc juger de l'ensemble de la sexualité d'un homme par des actes isolés. Le mariage, les maîtresses, les bonnes fortunes ne suffisent plus maintenant pour réhabiliter l'unisexuel et détournent à peine les soupçons. Il en est de même de la paternité.

L'attrait de la beauté n'agit homosexuellement que sur l'uraniste ou le libertin, ou sur le rare rêveur qui n'est pas assez artiste pour

ne pas respecter la beauté. Je crois que nous pouvons écarter l'amour de la beauté. Les uranistes qui se diraient entraînés par l'amour de la beauté seraient ou des blasphémateurs ou des sophistes. La beauté en tant que beauté suprême n'excite guère sexuellement. Ce n'est donc pas la beauté qui les exalte. Ce qui est plus vrai, c'est que certains uranistes se justifient à leurs yeux par la supériorité des lignes du corps masculin sur celles du corps féminin. Les hétérosexuels artistes ou instruits n'en doutent pas et n'en deviennent pas moins hétérosexuels pour cela.

Si la beauté parfaite et abstraite excusait le délire des sens je crois que l'art serait bien malade. La beauté inspire un certain respect aux âmes bien nées.

Si l'amour de la beauté conduit à l'inversion il conduit tout autant à l'hétérosexualité ou plutôt n'importe quelle sexualité se pare de son amour de la beauté.

La corruption de la tête, la pauvreté d'organisation, conduisent les êtres souffreteux à toutes les bassesses de tous les vices et de toutes les mauvaises habitudes. Combien de bossus, de chétifs, de maladifs, adorent les belles et plantureuses femmes ? Ce qui reste de ce passage de Diderot, c'est que certains unisexuels jeunes sont pauvrement organisés, certains unisexuels vieux cérébralement corrompus, que certains sont artistes et d'autres aiment la beauté, — que la crainte de la vérole exaspère le penchant unisexuel de l'hétérosexuel à penchants uranistes qui s'est laissé peut-être infecter par une fille, et qu'elle n'interrompt guère les actes sexuels dangereux des invertis, tel que le coït buccal (qu'un certain inverti habillé en femme pratiquait onze fois en une nuit sur onze clients à un bal masqué), et les coïts entre les fesses. La crainte de la vérole sert plutôt aux uranistes qui veulent séduire un hétérosexuel jeune ou timide. La disette de femmes peut surtout révéler les instincts unisexuels ignorés ou pousser à des actes unisexuels. Elle peut aussi inspirer du dégoût pour le mâle.

Diderot, peut-être parce que le docteur Bordeu parlait à une femme, a omis une cause plus véritable, plus profonde, peu flatteuse pour la femme : l'ennui.

Jean-Jacques a dit que l'homme n'était le mâle qu'à certains

moments tandis que la femme restait femelle toute sa vie. Sans le savoir il a découvert une des causes primordiales de l'unisexualité. Ce qui est si éternellement femelle dans la femme cause beaucoup d'unisexualité. Un mâle toujours le mâle se fatiguerait d'une femelle toujours femelle. Un homme qui n'est le mâle que de temps à autre est enclin à se révolter contre l'éternelle blessée, contre l'enfant malade douze fois impur. La différence physique écarte comme elle rapproche. Gœthe lui-même, si indulgent pour les femmes, en a comparé quelques-unes, qui se baissaient pour cueillir des fleurs dans un jardin, à des chèvres sentimentales.

Diderot a laissé le plan détaillé d'une grande et brillante comédie intitulée *Le Train du monde*, comédie qui aurait pu être à la fois un admirable tableau de mauvaises mœurs, de caractères, et aussi une amusante et ingénieuse comédie.

L'héroïne déguisée en homme et sous le nom du Petit Chevalier est ainsi décrite :

« Il faut que le Petit Chevalier soit gai, plaisant, léger, insolent, dissimulé, sans caractère, sans mœurs, sans principes, rusé, fin, se jouant de tout, connaissant le cœur humain et le croyant naturellement malhonnête ; connaissant les hommes et les femmes et les méprisant ; le monde et le regardant comme une caverne de fripons où ce serait une duperie d'agir de bonne foi ; pratiquant cette morale et la prêchant à sa petite sœur ; du reste capable de toutes sortes de formes qu'il prend ou quitte d'un moment à l'autre au gré de son intérêt et des circonstances. »

Un des maris devient amoureux d'elle, la croyant le Petit Chevalier qu'elle prétend être. Ce mari est « insinuant, doux, flatteur, caché, mystérieux, silencieux, ironique, avec l'accessoire de son goût. »

Je conseille de lire ce plan de comédie qui donne bien l'impression du train du monde oisif et mondain.

Gautier aurait pu avantageusement s'en inspirer, quand il écrivit *Mademoiselle de Maupin.*

Le lecteur curieux devrait après avoir lu les extraits suivants (des lettres de Diderot à Mlle Voland) feuilleter les lettres de Mérimée à l'Inconnue et comparer les anecdotes unisexuelles que tous deux envoient à des femmes.

A Paris, 21 novembre 1760.

« L'abbé (Galiani) est petit, gras, potelé : un certain Ascylte, de votre connaissance, un certain Lycas aussi de votre connaissance s'en seraient bien accommodés autrefois. Il nous disait à ce propos qu'un jour il voyageait dans un coche public... (suit l'histoire du jésuite qui se termine de la façon suivante) : Le jésuite qui causait avec l'abbé, effrayé, se lève, court au lit de l'abbé et lui dit : « Monsieur, entendez-vous ces cris ? Je me meurs de peur ; de grâce, faites-moi une petite place auprès de vous ! » Le moyen, ajoute l'abbé, de renvoyer ce pauvre jésuite ! il avait si peur ! Et pendant que le jésuite se rassure, quoique le bruit augmente... le reste de la nuit se passe fort bien. »

4 août 1762.

« ... L'aventure du prince de Bauffremont ; vous la savez, cette aventure, mais si par hasard vous ne la savez pas, comment vous la dirai-je ? Il était à Saint-Hubert avec le roi ; parmi les gardes il y avait un jeune Suisse à qui il voulait persuader à toute force qu'avec un joli garçon il y avait cent occasion où l'on pourrait se passer d'une jolie femme. Le roi a mal pris la chose. On a envoyé M. de Bauffremont dans ses terres ; il a été privé du cordon bleu qu'il était sur le point d'obtenir et Piron a dit : qu'il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un Suisse qu'il ne l'ait eu. »

Je renvoie à la lettre à Mlle Voland : « Ah ! que la Vénus des carrefours m'est hideuse, etc. » On se rendra compte que la terreur de la syphilis a mené Diderot à sensualiser sa sympathie pour les femmes (le contraire d'August von Platen qui cherchait à anoblir sa sensualité), à aimer avec ses sens l'innocence, la chair saine, passionnée et non fardée, — à préférer la jeune fille pas jolie, mais se portant bien à la jeune élégante, jolie, peinte, suspecte et intéressée.

L'unisexualité a en Diderot un observateur fin, discret, sans préjugés.

L'AMOUR DE LA BEAUTÉ ET LA CURIOSITÉ OBSCÈNE DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'UNISEXUALITÉ.

Il me semble en y réfléchissant que la beauté peut être mise hors de cause ; ce qui mène plus à l'unisexualité comme à l'hétérosexualité, c'est quelque chose qui produit une illusion de beauté, un effet de beauté, mais la beauté même n'a guère d'effet sexuel sur un homme qui se rend compte d'être en présence de la beauté. Mettons Antinoüs vivant ou un être plus beau encore, l'Hermes de Praxitèle, l'Esclave de Michel-Ange, en présence de trois uranistes : l'un, artiste, peintre, sculpteur, écrivain; l'un, tendre, sensuel, mais connaissant la beauté telle que l'art l'a définie; et le troisième, amant des soldats, des bouchers, des gens du peuple, des beaux gars. L'effet sur les deux premiers sera très différent de l'effet sur le troisième. L'artiste commencera par admirer ce qu'il n'a jamais pu admirer de la sorte, car la beauté telle qu'elle existe dans l'art ou dans l'idée qu'on s'en fait ne se rencontre guère dans le corps humain à présent.

L'uraniste tendre, sensuel, mais reconnaissant la beauté n'aura pas ses sens foudroyés et sa sexualité anéantie par l'exactitude de la ligne, de la carnation, par la composition et les détails, comme l'artiste ; mais son admiration (faite de tendresse et de sensualité et de sentiment pour l'art) sera également respectueuse et patiente. Car tous les deux sauront être en présence de quelque chose de plus grave, de plus durable que le plaisir ou le caprice ou l'égoïsme du moment ; ils se sentiront un devoir, une obligation envers la beauté. Et ils seront capables, selon la mesure de ce qu'ils sont et de ce qu'ils peuvent, des plus extrêmes adorations, des plus extrêmes dévouements, des plus platoniques. L'homme qui a longtemps cherché la beauté, qui a été assez affiné pour la chercher, ne l'a pas fait pour se livrer de suite à un accouplement.

Le troisième, celui qui recherche les vigoureux, les bien pris, ne perdrait pas de temps aux préliminaires, mais rechercherait de suite ce qu'il recherche chez les beaux mâles, et il trouverait très

probablement qu'il aurait préféré des lèvres plus grosses, une moustache, des yeux plus cernés, quelque chose de plus vulgaire ou de plus affecté, de plus apprêté, de plus ressemblant à son idéal sexuel. En un mot, là où il aurait reconnu la beauté-type, la beauté-idée, il aurait été refroidi, et un peu plus près de l'indifférence.

Il ne faut pas confondre la curiosité du corps nu qui vient du désir de voir quelque chose de *beau* pas encore vu et celle qui vient du désir de voir quelque chose de sexuel, d'inconvenant.

Bien des invertis ont raconté que dans leur enfance ils faisaient de véritables tours d'adresse pour voir des nudités mâles, mais ils n'ont pas différencié, analysé.

Chez nombre d'enfants l'obsession de voir des nudités masculines naît de l'idée (lue ou surtout entendue) que le corps humain est ce qu'il y a de plus beau au monde, et surtout le corps masculin. Et ces enfants désirent voir cette beauté merveilleuse « la forme humaine divine » ; mais ils désirent probablement voir le cou, les épaules, l'aisselle, le torse, la ligne du genou à l'aisselle — ce qu'ils ont admiré et aimé dans les statues.

D'autres enfants ont avant tout, surtout une curiosité obscène, le désir de voir le sexe nu, la virilité des hommes (1) — cela d'après eux a été spontané, précoce, et il faut bien les croire — et tous les enfants sont capables de cette curiosité précoce, de cette obsession ; cependant j'ai des preuves suffisantes pour affirmer que la curiosité obscène n'existe pas chez tous les enfants uranistes, et ne signifie pas toujours de l'uranisme, n'est pas une partie nécessaire du désir de voir la nudité masculine.

La curiosité obscène spontanée marque probablement chez l'enfant uraniste une différence psycho-sexuelle, mais cet enfant, à l'époque de son développement définitif, sera-t-il un efféminé épris de la virilité des autres, ou un viril épris de sa propre virilité et la satisfaisant avec des efféminés, ou un viril la satisfaisant avec des virils ?

Quant à l'enfant uraniste qui ne connaîtra cette curiosité

(1) Bien des invertis à curiosité obscène ont été curieux du sexe féminin nu.

obscène qu'à la puberté, ou plus tard sous l'influence de lectures, conversations, etc., il pourra s'y soustraire à l'époque de sa maturité définitive ou même avant. Il aura plus de chances d'être un supérieur, un platonique ; dans tous les cas il sera moins instinctif, moins désespérant. L'obsession des organes de la virilité est selon moi si pathologique, si dangereuse, si grossière, qu'on ne s'étonne pas de la trouver chez des efféminés dégénérés par la toute-puissance comme Héliogabale, ou chez les débauchés, les prostitués, les nymphomanes.

Si les Grecs n'exagéraient pas les organes virils de leurs statues, ce n'était point par bégueulerie ou timidité. Et les enfants dont le désir de voir le corps masculin n'est pas obscène ont pu être influencés par la feuille de vigne, ils ont pu se dire que si le sexe était beau ou joli il ne serait pas caché. Cette impression reçue par un inverti bien équilibré peut être durable malgré tous les accidents et les incidents, et il peut après les obscénités de la puberté puis de la jeune virilité, sans pour cela être chaste, considérer l'obsession phallique comme étant sur la route de la folie.

Gœthe, comme d'habitude, est fort instructif à ce sujet. Dans ses lettres de Suisse (qu'il feint écrites par Werther) Gœthe raconte son désappointement à la vue d'une très belle nudité, d'une Léda. Il se dit que ce devait être sa faute, qu'il ne connaissait pas, étant un moderne, la beauté du corps humain. Il se décida à s'instruire et il pria son ami de se baigner dans le lac, et il put se réjouir de voir cet admirable corps nu, il put se réjouir de la beauté humaine, il put imaginer dans les forêts le bel Adonis et le beau Narcisse. Seulement il fallait aussi voir Vénus poursuivant le chasseur récalcitrant, Echo poursuivant l'indifférent Narcisse ; et il se procura ce spectacle ravissant, mais en artiste, pas en mâle.

La maison de Gœthe à Weimar ne contient pas de corps féminins classiques, mais beaucoup de corps mâles grecs, et dans un âge avancé il affirmait que la beauté masculine était supérieure à la beauté féminine, plus idéale.

Ulrichs avoue que la beauté n'excite pas sexuellement, et dans sa revendication de la licence sexuelle, cet aveu semble presque un reproche ! mais dans tous les cas il a de la valeur. Adrien et

Pindare, dit-il, ont probablement aimé leurs favoris platoniquement à cause de leur grande beauté.

On sait que bien des invertis (comme beaucoup de femmes) ne regardent pas à la figure de ceux qu'ils aiment. Ils se contentent d'une expression mâle ou tendre ou efféminée ou intelligente; ils ne sont pas trop difficiles, ils insistent sur un minimum quelconque indispensable.

La beauté morale agit d'une façon analogue à celle de la beauté physique, et quand elle se montre dans son rayonnement elle anéantit le désir d'un acte sexuel déterminé, mais non pas la volupté ni la possibilité d'un rapprochement physique.

Je m'empresse de dire que la beauté physique ne continue pas nécessairement à produire cet effet réfrigérant sur l'artiste, et qu'en s'y habituant il peut désirer de la posséder autrement que par les yeux. La beauté parfaite n'existe pour l'artiste qu'un bref moment, car bientôt il aperçoit des imperfections, des faiblesses, des fatigues. La tempérance et la sobriété, l'austérité gracieuse, font partie de la beauté physique, de la beauté grecque.

Un grand artiste pourra pourtant aimer toujours celui dont la ligne l'a ravi, transporté (Michel-Ange et Tomaso Cavalieri, Winckelmann et Berg, Platen et Bulow, Shakespeare et W. H.). Entre l'amour voluptueux, dévot, de la beauté, et le désir spécial d'accomplir certains actes sexuels avec la beauté parfaite, il y a un abîme qui n'est pas toujours franchi et qu'on ne devrait pas oublier, Les historiens, les contemporains, les hommes et les femmes l'oublient souvent.

On me dira que l'amour voluptueux, dévot de la beauté est dangereux, qu'il peut conduire à des actes immoraux, et je ne peux le nier : pourtant comme les hommes qui peuvent ressentir cet amour voluptueux, dévot, passionné, respectueux de la beauté sont rares par leur nombre et par leurs qualités, — comme ils connaissent et subissent des lois spéciales, ils ne courent pas un trop grand risque (1). Les pseudo artistes, les pseudo grands hommes, sont plus en danger de prendre leur goût sexuel pour la beauté, pour l'amour de la beauté.

(1) Excepté d'être calomniés.

J'ai à reconnaître l'existence d'une classe d'hommes qui, pour se défendre contre leurs désirs sexuels ou sensuels, s'habituent à associer la beauté et le plaisir sexuel; ils peuvent ainsi tuer une inclination, un penchant par la vue d'une imperfection quelconque, d'une petite tare. C'est assez fréquent — chez les hétérosexuels comme chez les unisexuels.

De cette façon ils se délivrent du tourment d'être amoureux jusqu'au jour ou ils ont le malheur de passer outre, de se laisser emporter, et ils deviennent amoureux tout bêtement malgré le bégaiement ou le mauvais teint ou les oreilles en anse. Mais ce n'est pas l'amour de la beauté qui est cause de leur sexualité, puisque au contraire ils s'en sont servi comme d'une défense.

Un dernier mot : l'amour de la beauté risque surtout de cesser d'être respectueux et décent quand l'homme qui aime découvre que son idéal de beauté n'est pas chaste. La jalousie alors se mêle : l'homme se dit qu'il a été bien bête de respecter ou de refuser ce que d'autres ont, etc. L'amour est souvent chaste à condition que la jalousie ne surgisse pas. Une madame Récamier peut être éternellement aimée pourvu qu'elle n'accorde pas plus à un homme qu'à un autre.

C'est ainsi que dans de grandes amours unisexuelles la pureté de l'un conduit à la pureté de l'autre.

MUSIQUE ET INVERSION

On a beaucoup parlé de la liaison entre la musique et l'inversion sexuelle ; on s'en occupe encore maintenant et sans doute bientôt quelque savant réunira avec art et avec succès les faits, les soupçons et les théories.

Il est facile pourtant de se tromper, de prendre des coïncidences pour des effets et des causes. Ainsi en Allemagne ou en Autriche le goût pour la musique est si favorisé, si répandu, si cultivé, que l'on y rencontre des personnes sans le moindre esprit littéraire ou

artistique qui apprécient la musique de Wagner, qui ont un plaisir technique, non seulement sentimental, à entendre bien chanter, bien déclamer. Ils n'aiment pas simplement la musique, ils en savent quelque chose. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver en Allemagne ou en Autriche la plupart des invertis, des psychopathes, des non-conformistes sexuels, avec du goût, du talent ou de la facilité pour la musique. Dans ces pays les enfants un peu rêveurs, un peu ennuyés, un peu précoces, ou bien très vaniteux, aimant déjà la flatterie et le succès, obtiendraient très vite de la musique un plaisir, une consolation ou l'occasion de se faire valoir.

Beaucoup d'invertis, d'uranistes, sont rêveurs, ennuyés, précoces ; — beaucoup d'autres sont très vaniteux dès leur enfance, très amoureux de la flatterie. Et pour les enfants d'une santé délicate, de goûts peu turbulents, pour les enfants sédentaires, la musique serait une excuse pour s'éloigner des enfants brusques, moqueurs, indifférents. Toutes ces causes qui agissent sur beaucoup d'enfants agiraient au moins un peu plus sur les uranistes ou les efféminés , et l'effet que produit la musique sur les étrangers contribuerait à les y attacher.

On connaît les sympathies, les passions inspirées par les enfants de chœur, par les jeunes musiciens, les jeunes chanteurs, et même par les vieux. Tant de gens n'ont pas appris à distinguer entre le musicien et sa musique, entre l'homme et les sensations ou les émotions qu'il éveille. Plus d'un a été séduit, retenu, repris, par la musique d'un individu presque quelconque.

Les uranistes mâles aimeraient probablement plus la musique pour elle-même, et pour eux-mêmes, pour le plaisir qu'elle leur donne à eux et peut-être à un ami, mais les efféminés si nombreux, les faibles, les vaniteux, l'aimeraient pour les succès faciles. Il ne faut ni beaucoup de voix ni beaucoup de travail ni beaucoup de n'importe quoi excepté de la netteté de diction, de la sensibilité, de l'imitation, pour chanter comme tous ces gens plus ou moins unisexuels, sexuels dans tous les cas. Ils composent souvent aussi leurs mélodies, mais bien peu ont un talent original. Parmi tous ces amateurs, est-ce la musique qui a aiguisé leur vanité, est-ce

leur vanité exacerbée par la musique qui a déséquilibré leur sexualité, qui l'a dans tous les cas hyperesthésiée ? Voilà le problème que nous posent les invertis, les hypersexuels, les onanistes, les petits talents de la musique.

Un homme avec une aptitude musicale, pas mal de corps ou de figure, de 15 à 40 ans, pourrait faire son chemin dans le monde des invertis ; il aurait tous les succès depuis les succès de vanité jusqu'aux succès d'argent, depuis un empressement purement mondain, depuis des relations de bonne camaraderie, jusqu'à l'emportement de la passion unisexuelle, jusqu'aux liaisons voluptueuses, libertines, intéressées : il n'aurait qu'à choisir (1).

La musique sous ce rapport est une profession encore meilleure que le théâtre, et l'on sait pourtant bien la violente union qui existe entre l'unisexualité et le théâtre, aussi étroite que celle entre l'hétérosexualité et le théâtre.

Pour évaluer l'influence de la musique sur l'inversion ou de l'inversion sur la musique, il faut donc se rappeler que dans les pays où l'étude de la musique est fort répandue, les dispositions des enfants, de leur entourage, du monde quand ils arrivent à l'adolescence et après, *facilitent*, pour l'inverti, pour l'hermaphrodite moral, pour le sensuel hyperesthésié, pour l'indifférent qui veut faire un chemin quelconque, le goût et l'habitude de la musique. Il est plus *facile* pour un homme dont la sexualité joue un rôle disproportionné à sa vigueur physique ou intellectuelle d'être musicien dans ces pays.

Dans les pays où l'éducation musicale est plutôt un accident ou la suite d'une disposition naturelle, comme l'Angleterre par exemple, on trouve absolument le même rapport entre la musique et la sexualité : seulement il y a des différences de nuance. Ainsi il est très probable qu'il y a plus de sexuels, de non-conformistes, parmi les Anglais qui chantent par goût et par vanité, par efféminationi, parce que leur nombre est moins déterminé par les circonstances extérieures. Ceci pourtant n'est qu'une supposition

(1) Voir l'*Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlati*, par Romain Rolland, pour quelques aperçus historiques. (71e fascicule de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, 1895.)

et n'est peut-être plus exact, car la manie musicale (je ne dis pas l'aptitude) des Anglais est très forte, et ameute bien des vanités masculines. Je suis sûr que bien des Anglais chantent qui n'oseraient pas proférer un son s'ils étaient Allemands.

Dans les milieux artistiques, dans les grands centres de la musique, on parle couramment et stupidement souvent du rapport entre la musique et la sexualité. De jeunes mondains qui ont un penchant pour l'unisexualité disent sans comprendre combien ils sont ridicules : « C'est dommage que j aie ce talent pour la musique : on dira que je suis efféminé, ou que je suis comme un tel ou un tel. » L'homme ou la femme qui tirerait une semblable conclusion du goût ou du talent musical de n'importe qui, même ou surtout d'un homme à l'aspect excentrique, aux vêtements suspects, serait ou coupable d'une mauvaise plaisanterie sans portée, ou érotomane, ou à enfermer. Et c'est la meilleure réponse que je trouve au problème de l'unisexualité et de la musique. *Tout* facilite la musique pour l'unisexuel, mais *rien* n'oblige à un rapport entre les deux.

Je dois dire, entre parenthèses, que dans certaines coteries le mot musical comme le mot artistique semble être devenu synonyme de pédéraste ou une périphrase pour indiquer une soumission à tous les plaisirs, tous les caprices sexuels ou leur pratique. On entend des unisexuels qui se piquent d'être des artistes dire : « Un tel est très artistique » ce qui signifie qu'il n'aime pas les femmes ou qu'il aime les deux sexes, et qu'il se croit du goût et du raffinement, qu'il a une couleur favorite, des peintres, des poètes, des romanciers de prédilection. Oscar Wilde a contribué à ce malheureux usage du mot « artistique », Quant à musical, voici l'indice que j'ai : on lit constamment dans les meilleurs journaux qu'un jeune homme bien né, de bonne apparence, aimable, sympathique et musical voudrait être adopté par un monsieur mûr, ou voyager avec un jeune riche, ou tenir compagnie à un homme du monde. On lit aussi qu'un homme du monde, ou qu'un homme riche voudrait avoir comme secrétaire, ou compagnon de voyage, ou comme compagnon de ville ou de campagne, un jeune homme bien né, sympathique, musical.

Musical a-t-il un sens spécial ? C'est possible car on sait que les

unisexuels s'appellent dans différents pays les *philanthropes,* les *raisonnables.*

UNIVERSALITÉ DE L'UNISEXUALITÉ

On ne peut plus nier l'universalité de l'unisexualité à travers le temps et l'espace; on ne peut plus en parler comme d'une recette de débauche venant d'Arménie (Tarnowsky) pour être mise en pratique par toute l'Asie, de là adoptée par la Grèce, et ainsi de suite. On a trop abusé de toutes les erreurs (erreurs un peu voulues) en répétant que les croisades avaient enseigné les mauvaises habitudes des Sarrasins aux Européens, que Robert de Normandie avait ainsi rapporté les vices qui remplirent son apanage, que de là ils avaient passé la mer et débarqué en Angleterre. Vingt ans avant d'aller aux croisades Robert était reconnu unisexuel. Les anciens Germains, les Celtes, les Gaulois connaissaient l'unisexualité et la pratiquaient.

Avant d'énumérer bien des peuples chez qui l'inversion congénitale ou acquise ainsi que les vices unisexuels furent indigènes, je dois dire que cette énumération (1) n'est ici que pour rappeler l'inutilité de tant d'explications, de déclamations, mais n'a aucune intention sournoise ou sceptique. Si l'on prouvait que la prostitution féminine a existé chez tous les peuples de la terre, la prostitution n'y gagnerait rien, et cela ne toucherait en rien la manière d'envisager les unions d'hommes libres et de femmes décentes ; seulement on ne pourrait plus dire que la prostitution a été enseignée par un peuple à un autre, et que c'est contre nature parce que cela n'a pas pour but la procréation d'enfants.

Lecky, un grave historien, a dit que la prostituée est la prêtresse de l'amour conjugal et fécond, car sans elle la femme vertueuse ne pourrait se risquer dehors sans danger. A ce point de vue (tout à fait digne d'un « rationnaliste ») la prostituée sale et stérile serait

(1) Elle ne prétend pas être complète.

aussi nécessaire à la pureté du foyer domestique qu'apparemment son ennemie.

Je cite surtout cette théorie d'un homme respecté en Angleterre et qu'on a dû croire audacieux et courageux en parlant ainsi, pour faire ressortir son manque d'audace et de courage et de largeur de vues, quand il a dû s'occuper de l'unisexualité. En Angleterre quand on ne veut pas effaroucher les gens qu'on craint, et qu'on ne veut pas paraître trop prude non plus, on a l'habitude de confondre la sodomie (surtout celle avec de tout jeunes gens) et l'unisexualité — et ainsi on peut en toute sûreté attaquer le vice contre nature comme il le mérite. Seulement on déroute de cette façon l'opinion publique, on lui fait accroire que Platon et les autres grands Grecs s'occupaient exclusivement de poétiser le désir de l'anus.

Si Lecky par exemple s'en était donné la peine il aurait pu dire que l'unisexualité n'est pas plus opposée à la préservation de la race que la prostitution — et que les enfants qui ne naissent pas (quelle qu'en soit la cause) contribuent aussi indispensablement au bien-être de l'humanité que ceux qui naissent.

Le vice unisexuel, dit Chevalier « s'est rencontré dès le commencement, comme il se rencontre de nos jours chez les peuples sauvages, dans les natures les plus incultes et les plus primitives. Partout avec les mêmes croyances » (ou avec les croyances les plus opposées) « les hommes sont arrivés à des résultats identiques. En fait de vice, ils n'eurent besoin d'aucun enseignement, la contamination ne fut pas nécessaire, le principe du mal résidant en eux-mêmes. »

Remontons aussi loin que nous le pouvons nous trouvons l'unisexualité : une difficulté pourtant se présente qu'on ne peut escamoter. S'agit-il toujours de sodomie ou des autres formes de l'unisexualité ? Il est certain que les documents les plus antiques s'occupent surtout de prostitution mâle, de débauches sodomites — mais on ne peut en conclure que la sodomie était l'unique forme de l'unisexualité ou la forme prépondérante. Les auteurs qui parlent de l'unisexualité d'alors en parlent en moralistes, en juges, sévèrement, ou bien parce qu'ils ne s'occupent que de uger des vices, ou parce que, à ces époques reculées, on ne traitait

pas très sérieusement les satisfactions sexuelles qui ne tiraient pas à conséquence. On ne voit guère pourquoi Hérodote ou les autres auraient cru nécessaire ou important de parler de masturbation ou d'onanisme, ou de caresses restreintes.

Au moyen âge il y avait des demi-vierges, mais la femme déflorée était considérée comme la vraiment coupable. Ainsi aux époques reculées la sodomie anale (ou buccale) appelait naturellement plus d'attention, plus de sévérité — surtout quand on la rencontrait consacrée, honorée, pratiquée presque religieusement.

« Le culte de Baal ou de Baal-Phégor, qui se pratiquait dans les lieux élevés, et contre lequel Moïse avec tous les autres législateurs du peuple hébreu lança de si terribles malédictions, n'était autre chose que la prostitution masculine mise sous la protection de la divinité. Les prêtres attachés aux temples étaient de beaux jeunes hommes sans barbe, qui, le corps épilé, frotté d'huiles parfumées, se prostituaient au nom du dieu des Madianites. La Vulgate les nomme *effeminati*, le texte hébraïque Kedeschim ou consacrés. Le culte de Moloch, dieu des Moabites, n'était pas moins obscène. » (Chevalier.)

Malgré les malédictions « la prostitution cynædique était loin d'être rare chez les Hébreux (1). » Je renvoie à Chevalier et à la *Bible* pour les preuves. En Phénicie, à Chypre « des prêtres pédérastes étaient attachés aux temples » . On peut voir dans Krafft-Ebing une étude de la maladie des Scythes qui avaient pillé le temple d'Ascalon. Vénus se vengeait en féminisant certains hommes qui servaient ensuite de prostitués sacrés. Chez les Mexicains un parallèle frappant : les Mujérados. On trouve l'unisexualité en Californie, au Nicaragua, au Pérou, à Madagascar. chez les Esquimaux (consulter l'ouvrage monumental de H. Bancroft sur les races indigènes de l'Amérique).

« En somme, dit Chevalier, si on se demande quelles sont les causes chez les peuples primitifs on les trouve autant dans leur

(1) Les Irlandais comme les Hébreux ont un renom de chasteté, mais ce sont eux qui ont fourni les scandales d'Oscar Wilde, de Dublin, de M. de Cobain, de l'évêque de Clogher, de l'affaire Walpole, qui ont figuré dans l'affaire de lord Audley...

état de simple nature que dans leur culte monstrueux (1). »

On trouvera que chez les peuples il y aura moins de sodomie sanctifiée, moins de prostitution sacrée à mesure que la débauche ou la luxure perdront la sanction religieuse, mais qu'il n'y aura pas moins d'unisexualité. La nature ne perd pas ses droits parce que l'on ne glorifie pas dans des temples les actes de Priape.

Une fois pour toutes, je voudrais l'universalité de l'unisexualité reconnue et documentée pour que les hommes distingués comme Mohl ou Chevalier ne disent plus que « selon les Français, Catherine de Médicis introduisit l'unisexualité en France » (Mohl) ou que l'unisexualité « peut rapidement acquérir un développement excessif » (Chevalier) — car ils donnent une impression erronée. On a le droit de dire que la Grèce intellectuelle reconnut officiellement l'importance de l'unisexualité, ou que l'influence des mœurs italiennes introduites avec Catherine de Médicis fit parler et écrire sur l'unisexualité, mais l'unisexualité n'est pas le téléphone : on ne peut pas parler de l'introduction de l'unisexualité.

Ce qui prend du développement, c'est la prostitution pédéraste, c'est le chantage, — mais non pas l'unisexualité puisqu'elle se retrouve dès l'origine de la sexualité. Chaque siècle sans exception parle de l'accroissement de l'unisexualité tout simplement parce qu'il y a désaccord entre la vérité et les conventions qui la nient.

Carthage, Rome, la Grèce, je les laisse presque de côté. L'unisexualité de l'Afrique, la débauche unisexuelle de Carthage, sont reconnues. On sait qu'à Rome la prostitution masculine était presque aussi générale et aussi ardente que la prostitution féminine. Je renvoie le lecteur français à Chevalier. Toute cette partie de son livre est excellente. La Grèce demande une étude spéciale si l'on ne veut pas répéter toujours les mêmes citations.

L'unisexualité romaine et l'unisexualité grecque doivent pourtant être différenciées, car elles étaient très dissemblables :

« La loi romaine, en effet, ne permettait cette prostitution que chez les esclaves, les affranchis, les étrangers.

(1) Consulter : *Une maladie de la personnalité, — L'Inversion sexuelle (Psycho-physiologie — Sociologie — Tératologie — Aliénation mentale — Anthropologie — — Médecine judiciaire)* par le docteur J. Chevalier. — Lyon, Storck, 1893.

« Les hommes libres, ingénus, ne pouvaient s'y soumettre.

« Les premiers se vendaient à leur gré, les seconds achetaient. La loi n'intervenait qu'entre hommes libres. Un attentat fait à la liberté d'un citoyen, un outrage fait au caractère ou à la personne d'un ingénu était puni de mort. Ce ne fut qu'avec la seconde guerre punique qu'une loi contre les pédérastes fut promulguée par le Sénat, à propos d'un certain C. Scantinius, accusé d'attentat sur le fils du patricien C. Métellus. Ce fut la loi Scantinia ou Scatinia Mais elle ne visait que les attentats sur un homme libre. »

La Grèce méprisait au contraire les rapports avec des esclaves, les rapports avec des mercenaires, tous les rapports qui ne peuvent anoblir ni l'un ni l'autre et cherchait à relever l'homme de la bourbe du plaisir facile, vénal, et de la prostitution... J'ai dit que ce qu'on nomme amour grec est l'amour turc ; il faut ajouter que l'amour unisexuel de la plupart des livres de médecine est l'amour romain.

Encore aujourd'hui ces deux points de vue persistent, et la plupart de ceux qui s'occupent d'inversion hésitent entre eux. Les uranistes ou ceux qui leur viennent en aide semblent incliner vers l'idée romaine, et désirent ôter toutes les cruelles restrictions qui rendent les rapports de l'uraniste et de celui qu'il rencontre et qu'il paie si périlleux. Les autres, au contraire, s'appliquent à dégager l'idéal grec de toute la boue et de toute la saleté des passions physiques, des liaisons passagères. L'erreur de chaque côté saute aux yeux d'un homme sans préjugés, sans colères.

Un idéal grec qui donnerait à l'amitié tout de l'amour sauf la base physique, dénaturerait l'amitié, l'abîmerait, lui rendrait un bien mauvais service.

Platon veut élever l'amour jusqu'à une amitié complète ; il ne veut pas donner à l'amitié les paroxysmes de l'amour : ce serait une sottise et une action aussi mauvaise que déraisonnable. Tous les modernes qui ont voulu expliquer Platon en ce sens commettent la même erreur morale et psychologique. L'amitié peut parfois (comme celle de Michelet et Poinsot) dans des âmes pures et désirant le bien (pour cela il faut qu'une âme au moins soit pure et que l'autre apprécie la pureté) ressembler à un des *stages* de Platon, mais son origine est autre : c'est l'esprit qui rayonne dans l'un et l'autre cas, mais dans l'amitié, le corps n'a pas été vaincu parce qu'il n'était

pas à vaincre, tandis que dans le cas de l'amour platonique le corps a été maté, transfiguré.

C'est pourquoi l'amitié rend plus doucement heureux que l'amour platonique mais moins exclusivement. Il faut se rappeler cette différence et cette ressemblance.

La liberté romaine, le pouvoir d'avoir des rapports avec des gens du peuple, sans craindre les menaces de chantage, appartiennent tout à fait à d'autres aspirations.

Le système d'aujourd'hui est inique, il n'y a rien à dire en sa faveur ; il conduit au suicide souvent, à l'assassinat aussi, au vol, au chantage, à l'impunité, mais il ne diminue en rien les actes sexuels entre hommes de classes différentes. L'armée *partout* contient des milliers d'hommes qui se prêtent et se vendent — et qui ne font pas chanter *d'ordinaire*, dit-on.

Les uranistes sont passionnés pour l'abolition des lois contre eux, quand il n'y a ni abus de confiance, ni détournement de mineurs, ni violence, ni sodomie anale. Krafft-Ebing est pour eux : et avec le temps leurs revendications légitimes devront bien leur être accordées. L'Angleterre, il y a dix ans, fit un pas en arrière en rendant tous les actes unisexuels, accomplis par n'importe qui et avec n'importe qui, n'importe où et n'importe comment, des délits. Cette mauvaise action, due à un membre sceptique et abusé, a augmenté le chantage et n'a diminué et ne diminuera en aucune façon l'unisexualité anglaise. L'Angleterre n'a pas changé de mœurs, seulement il y a plus de vauriens et plus de malheureux.

Il faut, je l'avoue, beaucoup d'impartialité pour ne pas se révolter contre les invertis qui réclament avec impudeur la liberté sexuelle, et aussi contre les hétérosexuels et contre les hypocrites ou contre les peureux qui leur barrent le chemin de l'équité et de l'honorabilité, mais qui leur permettent tous les vices unisexuels, pourvu qu'ils n'en parlent pas et surtout pourvu qu'ils soient riches ou haut placés.

On a un haut-le-cœur de dégoût quand on voit l'impunité de tant de grands personnages et la ruine de tant de minces citoyens.

Quant à l'impudeur des invertis qui réclament la satisfaction (sans la crainte du déshonneur) de leurs instincts naturels, pour la

supporter ou plutôt pour l'envisager, il faut se rappeler que si la prostitution féminine devenait dangereuse, le rut hétérosexuel n'aurait rien d'élevé, rien qui ferait appel à l'imagination. On serait tenté de dire : Eh! c'est bien fait ! cela vous apprendra à vous modérer. Mais ce ne serait là que la boutade injuste d'un hautain, ou d'un dur ou d'un sectaire...

Quant à l'Orient, on n'a que l'embarras du choix si l'on veut des exemples d'unisexualité (1).

En Chine, il y a plus de pédérastie que dans tout autre pays, mais il est possible qu'il n'y ait là guère plus d'unisexualité dans le sens de l'uranisme. Comme dans tous les pays où la sodomie est ouvertement pratiquée, on élève des enfants pour la subir ; la pédérastie passive devient une industrie comparable à la prostitution féminine ; mais la sodomie n'est pas le but des unisexuels, des uranistes, et il doit y avoir dans ces pays entre celui qui recherche des garçons impubères et celui qui recherche les pubères, les jeunes hommes ou les hommes faits, les mêmes différences qu'en Europe, avec cette particularité qu'il ne faut pas oublier : que la sodomie y est pratiquée beaucoup plus, étant dans les habitudes et ne comportant pas comme ici de viol. Cependant si on lit les littératures orientales, on reconnaît de suite que la pédérastie, la sodomie, ne satisfont pas plus les âmes fières et délicates que la fornication avec des filles jeunes ne satisfait ces mêmes âmes en Europe.

Il y a des romans d'amour chinois sans héroïne, et pour un roman d'amour, il faut la possibilité d'un sentiment mutuel, il faut autre chose que du libertinage. Malheureusement les romans chinois sont peu accessibles encore.

Mais la littérature persane et turque nous renseigne suffisamment et nous apprend que l'unisexualité et l'uranisme de Sadi, de Hafiz, de Ruscheni, de Jami, n'étaient point du vice ou de la débauche.

Non contents de s'élever jusqu'au platonisme le plus intense,

(1) A l'époque de Constantin il y avait à Constantinople des maisons de prostitution mâle.

Sous Bajazet I[er] (1389-1403) les Turcs aimaient beaucoup les pages chrétiens, les Grecs, les Bulgares, les Hongrois. Encore aujourd'hui les jeunes chrétiens sont en faveur là-bas.

jusqu'au lyrisme le plus véritable, cette poésie nous montre l'amour unisexuel à son apogée chez les hommes élevés ou délicats.

Gœthe s'en est inspiré et a rendu hommage à la délicatesse de ces poètes, et il a choisi avec son tact de critique et de poète l'élément joli et innocent : le dévouement du jeune garçon pour le poète, sentiment que les Orientaux ont beaucoup exprimé.

L'uraniste et le philosophe sensuel n'ont rien gagné aux mœurs unisexuelles de l'Orient — c'est là un point sur lequel les avocats de l'abolition des restrictions unisexuelles entre hommes libres devraient réfléchir. La continence leur a été rendue plus difficile, ils ont appris avec plus de difficulté et d'amertume à s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Les grands hommes comme Michel-Ange ou comme ces sages de l'Orient ont plus à souffrir dans les époques où les luxures qui les tentent sont permises, car leur grandeur les empêche de vouloir être comme le vil troupeau des sensuels et ils se forgent des idéals qui les font souffrir amèrement.

Jami raconte l'histoire d'un jeune homme qu'il place parmi les martyrs d'amour. Ce jeune homme tous les jours venait placer dans la main d'un charmant garçon à vendre une bourse remplie d'or ; mais il n'avait pas assez de fortune pour l'acheter. Le marchand touché conduisit le jeune esclave chez le jeune homme et sous un mauvais prétexte inventé par son bon cœur il le pria de l'héberger pendant la nuit. Le jeune homme laissé seul avec son idole lui prodigua les plus tendres caresses et en reçut toutes les preuves innocentes d'affection et de docilité : mais au lieu de procéder à des actes de sexualité, il embrassa cette charmante tête et mourut d'amour plutôt que d'enfreindre la chasteté.

Athénée raconte l'anecdote d'un homme qui suivait partout un joli efféminé. Celui-ci ennuyé lui proposa de se passer sa fantaisie, de venir avec lui, et de ne plus s'acharner à ses pas. L'homme s'irrita, demanda au jeune mignon comment il osait lui adresser la parole. « Je désire seulement vous regarder, vous admirer, voilà tout », finit-il par dire.

Bien des homme que la défense des lois qu'ils blâment excite à la luxure et à l'imprudence, peuvent se maîtriser eux-mêmes.

Pour l'Inde, le Japon, le Tonkin, la Birmanie, l'Océanie, je renvoie de nouveau le lecteur français à Chevalier.

En un mot il n'y a pas une race ou une époque qui n'ait pas pratiqué, bien plus qu'on ne l'a écrit couramment, l'unisexualité.

Plusieurs conclusions se dégagent dont l'importance n'échappera à personne.

La première c'est qu'un grand nombre d'hommes supérieurs, plusieurs des plus grandes figures de l'histoire ont présenté ce que je préfère nommer l'unisexualité mais ce que M. Chevalier nomme encore l'anomalie contre nature, cliché qui mérite d'être détruit au nom de la nature même « sans qu'elle paraisse avoir nui à leurs brillantes qualités ou affaibli leur génie. Les cas de César, de Léon X, de Frédéric II, de Cambacérès et d'autres (1) en sont la preuve. Ainsi se trouvent confirmés les vers de Dante, qui, au chant XV de l'Enfer (2), fait remarquer la haute intelligence de certains hommes aux goûts unisexuels (3). »

Rien ne prouve d'autre part que le vice soit de nos jours plus répandu qu'autrefois. Malgré la licence des mœurs dans les grands centres de population, notre société moderne, comme le remarque M. Lacassagne, aurait beaucoup à faire pour en arriver au degré de dépravation des sociétés grecques et romaines (4).

« Nous voyons enfin que « l'unisexualité » se reneontre dans tous les temps et dans tous les lieux, à tous les âges comme sous toutes les latitudes, dans toutes les sociétés, quels que soient le type ethnique, la religion et la morale. Elle ne se laisse ni monopoliser, ni circonscrire. Il est donc impossible d'en faire, comme certains le voudraient, le produit d'une civilisation avancée, une invention consciente des races supérieures. L'humanité, en fait de vice ou de morale, n'invente et ne perfectionne guère. Du premier coup, elle a donné à l'instinct sexuel toutes les sensations

(1) Alexandre le Grand, Socrate, Platon, Sophocle, Pindare, Phidias, Epaminondas, Virgile, le grand Condé, le prince Eugène, Guillaume d'Angleterre, Michel-Ange, Winckelman, August von Platen, ne déparent pas cette liste.

(2) Dante place les unisexuels poètes dans le Purgatoire.

(3) Antiphysiques, dit M. Chevalier.

(4) Malgré tout le respect dû toujours à M. Lacassagne, il est souvent malaisé de croire à moins de dépravation au XVIIIe ou au XIXe siècle qu'autrefois.

naturelles ou artificielles possibles, et dès l'âge des cavernes, il ne restait plus rien à imaginer. Les sociétés meurent, les religions disparaissent, les conditions sociales se modifient, seule la « viciosité originelle », la sexualité unisexuelle et hétérosexuelle « de l'homme subsiste, toujours et partout identique à elle-même. » (Chevalier.)

A PROPOS DES DERNIERS POINTS DE VUE DE KRAFFT-EBING

En 1894 Krafft-Ebing (*Jahrbucher fur Psychiatrie und Neurologie*) a résumé son dernier point de vue sur les causes de l'inversion sexuelle.

Il énumère les théories ou les hypothèses précédentes, et on ne peut que le suivre avec intérêt. Mais avant de commencer je protesterai vivement contre un des points de départ de Krafft-Ebing (point de départ selon moi si erroné que chez cet excellent observateur, chez cet homme si supérieur, je me l'explique seulement par l'étude prépondérante de cas cliniques) : c'est que dans l'inversion sexuelle complète l'homme se sent femme vis-à-vis de l'homme. C'est l'efféminalion qui cause ce sentiment du rôle féminin chez l'homme, mais ce n'est pas l'inversion. Il y a *beaucoup* d'hommes hétérosexuels qui ne se sentent pas dans le rôle masculin vis-à-vis de leur maîtresse. Il ne faut pas confondre l'uraniste efféminé et l'uraniste viril. Michel-Ange, Platon ou Socrate ne se sentaient pas femmes vis-à-vis de leurs bien-aimés, et ne les regardaient pas comme des femmes non plus. Dans la forme la plus légère de l'inversion, dit Krafft-Ebing (et c'est le médecin qui parle en ce moment plus que le psychologue) l'homme n'aime que l'homme sexuellement, et ne se sent pas femme vis-à-vis de lui dans ses rapports avec lui, parce qu'il ignore la véritable nature de sa sexualité. Cette assertion de Krafft-Ebing me semble si pernicieuse et en même temps si à l'appui de ma conviction contraire, que je dois m'arrêter ici.

Dans cette forme moins grave de l'inversion, l'homme, suivant Krafft-Ebing, n'a pas ou a peu de signes physiques de la sexualité féminine, ne se sent pas femme vis-à-vis de l'homme, mais n'aime que lui. C'est l'uraniste mâle (bien que l'inverti mâle dont l'inversion est acquise, et dont le caractère et le corps restent masculins, lui ressemble et se confonde avec lui) — celui qu'on a peu étudié dans les livres de psychiatrie, de criminologie et de médecine, parce qu'il n'est ni malade, ni criminel, ni aliéné nécessairement : c'est de lui que s'occupe Platon ou Hafiz, la philosophie, la poésie, l'histoire. Les guerriers thébains ne se sentaient pas femmes vis-à-vis l'un de l'autre, Epaminondas, et les autres, les instructeurs, les hommes sages qui élevaient une âme plus jeune, ne se sentaient pas femmes vis-à-vis de l'aimé, quand ils acceptaient la satisfaction de la chair. Et les Grecs aimés qui aimaient, eux aussi (car suivant Platon aucune marque d'amour n'était honnête si elle n'était réciproque et consentie), auraient bien vite été rejetés ou bafoués s'ils avaient aimé comme des femmes. Quand les philosophes grecs voulurent exposer le côté supérieur et psychique de l'unisexualité, ils voulurent montrer comment en s'élevant au-dessus d'un penchant naturel et instinctif on pouvait s'en servir pour le perfectionnement mutuel des hommes ; ils voulurent donner à des sentiments tout à fait naturels, instinctifs, sortis des racines mêmes de l'humanité, une sanction, une excuse, une élévation qu'on peut comparer seulement au point de vue de l'Eglise catholique vis-à-vis du mariage. Le mariage est un sacrement; le mariage a pour but la continence et la perpétuation de la race ; il est pour ceux qui ne peuvent atteindre à la parfaite chasteté, qui ne peuvent conserver leur virginité, et qui ne veulent pas brûler de désir pour la fornication.

C'est ainsi que la philosophie grecque a envisagé l'unisexualité. Elle a vu que l'inversion congénitale ou acquise était naturelle, découlant de la nature humaine, ce que la science d'aujourd'hui grâce à la médecine et à l'embryologie a découvert de nouveau, sans se soucier des découvertes psychologiques d'autrefois, de même que l'hétérosexualité congénitale et acquise est naturelle, découlant de la nature humaine. Au lieu de s'insurger, de se révolter

contre la sexualité inhérente, elle a voulu démontrer que l'héroïsme, la constance, la tempérance, la justice, la vertu mâle en un mot, n'étaient pas en tous points contraires à la nature humaine, que l'idéal de la chasteté n'était pas contraire à l'idéal de la continence, et que l'idéal de la continence pouvait être atteint par l'homme sensuel ou du moins purifier et atténuer sa sensualité jusqu'à ce qu'il devînt capable de se perfectionner ou de perfectionner un autre.

Aussi le meilleur devait aider celui qui avait moins d'expérience, et la création d'enfants immortels, c'est-à-dire de belles actions venant de belles pensées, devait être le but de ce mariage spirituel, auquel Platon et ses semblables donnaient une sanction céleste comparable au sacrement du mariage catholique.

La tradition s'en est conservée à travers les siècles, et Michel-Ange, Shakespeare, Herder, Gœthe, Platen, Shelley (pour ne pas parler des vivants), l'ont appréciée ou par affinité congénitale ou acquise, ou parce qu'ils ont vu une haute morale inaccessible à ceux qui croient l'inversion de l'effémination ou de la sodomie, c'est-à-dire le coït anal actif ou passif.

Cette tradition, que Platon n'a pas inventée mais qu'il a fixée, a un but moral, social, individuel et religieux, comparable à celui du mariage ; et de même que le mariage peut paraître une institution supérieure et vénérable à un matérialiste, un évolutionniste, un sceptique, un uraniste, un non-conformiste sexuel — de même la morale de Platon peut paraître supérieure et vénérable quand on est tout à fait hétérosexuel, conformiste, féministe, — car elle consiste dans l'espoir et la conviction que l'homme est capable de toutes les variations, de toutes les modulations, et qu'il peut se perfectionner dans certains sens plus que dans d'autres (ce que Gœthe a dit) qu'il a droit à une philosophie qui ne détruit pas son individualité sans toutefois léser autrui — c'est là l'origine psychologique des philosophies.

Les invertis ont donc le droit d'avoir leur philosophie et leur morale, et d'après leur succès à s'en servir et à s'en inspirer, d'après leurs potentialités sociales et individuelles, on peut les classer et les trier. Ce sera une des tâches de l'éducation de se servir des

uranistes pour leur plus grand bien et pour celui de l'humanité. Ce sera aussi une des tâches de la pénalité et de la société de réprimer le plus sévèrement et le plus promptement et efficacement possible toutes les infractions à certaines règles de conduite que l'homme civilisé doit suivre — *tous* les attentats contre les impubères, quelle que soit leur nature ou leur genre, — tous les actes de violence ou d'indécence notoire ou publique, seront toujours du domaine de la pénalité — et c'est à la société de se défendre contre les mauvaises influences, contre les cours d'immoralité, contre les causes et contre les tendances de la sexualité.

Sociologiquement l'inversion n'est pas contraire à l'hétérosexualité. Elle lui est parallèle, elle lui est liée, car toutes deux viennent de la sexualité. A côté de la prostitution féminine se trouve toujours la prostitution pédérastique, autrefois comme aujourd'hui. Les Grecs respectaient la femme mariée, la vie domestique ; ils anoblissaient en même temps l'unisexualité. Ils avaient des courtisanes et en même temps de beaux favoris.

Si Krafft-Ebing avait raison en expliquant la masculinité morale et sentimentale des uranistes de la première classe par l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes, la masculinité de leur corps n'est pas illusoire, elle est un des indices de leur masculinité psychique. Ce sont eux qui ont découvert des règles de morale et de conduite pour eux-mêmes et pour leurs semblables — et ces règles et ces découvertes ne sont pas dues à une illusion aussi grossière.

Admettant que Krafft-Ebing ne se trompe pas en croyant que c'est par ignorance que ce genre d'uraniste ne se sent pas femme, alors quand un autre de ce même genre a des rapports avec lui, deux hommes se trouvent en présence qui se croient tous les deux sentis en mâles et qui véritablement sentent en femmes — c'est donc la passion de la similarité, que je considère comme une des passions inhérentes de l'homme, qui les entraîne.

« Le public, dit Krafft-Ebing, croit tout bonnement que l'inversion est un égarement, un vice, et méprise ceux qui en sont atteints. Le monde judiciaire le plus souvent partage cette opinion et poursuit par des punitions ce vice supposé.

« Des invertis croient que l'inversion est une anomalie (mais

un caprice de la nature) aussi naturelle et ayant autant de droit à exister que l'amour hétérosexuel. Cette explication, qui correspond tout à fait avec leur manière d'être et de penser, a été exposée depuis Platon jusqu'à nos jours. »

Ulrichs a plaidé que l'âme de la femme se trouvait dans un corps masculin. Mais c'est aussi inadmissible que le cerveau féminin et le sexe masculin.

Krafft-Ebing trouve que l'essai de Binet d'expliquer l'inversion à l'aide de l'association des idées est ingénieux, mais inadmissible — et je suis tout à fait de son avis. D'après Binet, quand l'instinct sexuel n'est pas encore différencié, la vue et le contact d'un mâle coïncident avec une excitation sexuelle ; une association se forme ainsi. Chevalier objecte avec raison que cela n'explique point la précocité de l'inversion, ni l'antipathie contre la femme, ni certains caractères sexuels secondaires. Binet pourtant a bien dit que c'était seulement chez les prédisposés que ces associations avaient lieu, ce qui revient à admettre l'inversion congénitale.

Westphal et d'autres médecins se sont contentés d'étudier des cas cliniques ou de s'assurer que l'inversion est souvent congénitale.

Krafft-Ebing (et Sérieux aussi, paraît-il) ont étudié en plus les rapports entre l'inversion et la dégénérescence. C'est pourquoi Krafft-Ebing naturellement appuie un peu trop sur celle-ci. Mais il est allé plus loin, il a découvert que les perversions sexuelles se rencontrent beaucoup chez les parents, les ascendants, et il suppose probable que l'on arrive aux diverses étapes de l'inversion sur le chemin de l'hérédité.

Il est évident que l'hérédité joue là un rôle comme partout, mais le rôle de l'hérédité dans ce qui concerne la psychologie est encore moins connu que dans ce qui concerne la pathologie. L'hérédité n'explique pas encore grand'chose si l'on ne se contente pas d'explications très hypothétiques. Et depuis que Weismann a paru à l'horizon, on hésite un peu avant d'impliquer l'hérédité. Les caractères acquis par exemple ne sont plus les arguments convaincants d'autrefois.

Frank Lydston (1888) et Kiernan (1888), s'inspirant de la bis-

sexualité des êtres inférieurs, ont voulu déduire la monosexualité de la bissexualité. Kiernan semble expliquer l'inversion par un recours à l'hermaphrodisme ancestral. Pourtant l'inversion sexuelle est tout autre chose que de l'hermaphrodisme, et ne saurait être de l'atavisme. Aussi Chevalier, après Lacassagne, a bien raison de considérer comme un *attardé* celui que Lombroso appellerait un atavique.

Mais il faut alors prendre note que l'attardé de Lacassagne n'est pas nécessairement un attardé parce qu'il est inverti — que la différenciation du mâle générateur et de la femelle génératrice peut n'être pas le but exclusif de l'humanité — que Platon n'est ni un atavique, ni un attardé, mais sous bien des rapports un avancé comme Gœthe, comme tout génie moral, équilibré et élevé. Les efféminés sont des attardés, je le veux bien, mais les efféminés épris des femmes le sont comme les efféminés épris des hommes.

Krafft-Ebing observe que l'appareil génital de l'homme comprend : 1° (*a*) les organes de reproduction ; 2° (*b*) les centres spinaux qui agissent sur ces organes pour la nutrition, l'érection, l'éjaculation, etc.; et 3° (*c*) le domaine cérébral où les processus psycho-somatiques ont naissance, la vie sexuelle, le sens sexuel, l'instinct sexuel.

Il est prouvé anatomiquement que jusqu'à la fin du 3e mois (*a*) est bissexuel — et il serait logique de penser que (*b*) et (*c*) sont aussi bissexuels à l'état embryonnaire.

D'habitude une seule sexualité se développe, ainsi que le centre cérébral qui correspond aux glandes sexuelles.

Plus cette différence sexuelle est marquée, plus l'homme est parfait anthropologiquement — plus les caractères sexuels psychiques et physiques se ressemblent, plus bas est le niveau de l'homme ou de la femme, un niveau qui nous remet bien des milliers d'années en arrière. Ici encore je proteste. La différence sexuelle entre les animaux ne doit pas être prise comme l'idéal de la différence sexuelle entre l'homme et la femme. Est-ce que le type grec de l'homme plus gracieux que l'homme habituel, de la femme plus élégante de corps que la femme habituelle, marque une rétrogression, une infériorité? L'homme et la femme dans

un état de civilisation ne peuvent se différencier à ce point, et on ne peut regarder cette différenciation absolue comme l'idéal de la race humaine dans l'état de civilisation que nous connaissons.

Il est indispensable que la femme soit assez femme pour être fille, sœur, femme, mère, compagne — que l'homme soit assez homme pour être citoyen, mari, père, compagnon.

Mais à moins d'avoir des citoyens et des citoyennes uniquement pour la reproduction de la race, à moins d'avoir des hommes étalons et des femmes dans des maisons de reproduction, des femmes couveuses, cette différence ne peut être maintenue ou désirable.

L'hermaphrodisme physique n'a que peu à faire avec la question de l'inversion, car on ne peut accuser d'inversion un individu qui n'ayant pas un sexe suffisamment déterminé physiquement, choisit ou pratique tour à tour les deux sexualités.

« Chez l'individu normal, dit Krafft-Ebing, la lutte entre les deux tendances sexuelles se détermine en faveur d'un sexe, et pour toujours, mais chez les individus chargés d'une dégénérescence congénitale, l'évolution psychique et physique n'est plus si simple, et les deux sexualités luttent ensemble. C'est aussi l'explication de l'inversion acquise : car la lutte entre les deux sensualités qui aurait dû cesser avant la naissance de l'enfant se perpétue et l'on a l'hermaphrodisme moral ; dans d'autres cas le paradoxe d'un sexe mâle joint à l'amour du mâle. C'est d'autant plus étrange, ajoute Krafft-Ebing, que l'inversion n'a rien à faire avec l'hermaphrodisme et plus l'individu est atteint de dégénérescence, plus il aura les caractères sexuels secondaires de l'autre sexe. »

Ici Krafft-Ebing place d'abord cette forme moins grave de l'inversion : un homme n'aime que les hommes, n'a rien de la femme, et se sent homme. D'après lui il se trompe et son penchant est celui d'une femme — ce que je nie.

Quand l'inversion est plus grave, quand elle n'est pas seulement dans le domaine sexuel, l'homme se sent femme, se trouve bien quand il joue le rôle féminin, et ce rôle passif lui semble tout naturel. C'est l'effémination, c'est l'inversion des efféminés qu'on a tant étudiée.

« Enfin, dit Krafft-Ebing, la thèse me semble démontrée que

l'inversion sexuelle et congénitale ne se présente et n'est imaginable qu'avec un certain degré de dégénérescence. »

C'est depuis 1877 qu'il a considéré l'inversion comme une dégénérescence fonctionnelle. L'atavisme, dit-il encore, expliquerait l'hermaphrodisme mais pas du tout l'uranisme.

J'appliquerai à cette conclusion (qui remonte à 1877) *que l'uranisme et l'inversion acquise découlent de la dégénérescence* une critique applicable à presque toutes les théories de l'unisexualité, c'est que ces théories se placent toutes au point de vue de l'hétérosexualité, et selon moi ce point de vue est aussi faux que le point de vue unisexuel.

Qu'un homme soit un homme, qu'une femme soit une femme, que la race se perpétue et augmente — voilà des *sine qua non* de l'humanité — mais que *chaque* homme *désire* avoir des rapports sexuels avec une femme et *vice versa* n'est pas une condition indispensable. En se mettant à un point de vue tout à fait élevé et en dehors des lieux communs, est-ce que le monde y gagnerait beau-beaucoup, y gagnerait-il même quelque chose? Si l'on pouvait abolir la prostitution, la syphilis, le chantage, les maladies qui s'exacerbent après les excès sensuels, ce serait différent — mais en quoi un uraniste qui réfrène ses penchants, et en devient d'autant plus dévoué à ceux qui ont besoin de lui, ou un inverti qui s'éprend d'un homme sobre et respectable sont-ils plus dégénérés qu'un homme sans fortune qui fait à une femme sans santé un enfant par an, — en quoi, *a priori,* sont-ils pires pour la société qu'une femme qui se paie de jeunes amants, ou un homme qui ne se marie pas et se contente de l'adultère? Il me semble que c'est dommage de mélanger l'idée de morale avec celle de dégénérescence. Des invertis sont arrivés à leur inversion intellectuellement, par enthousiasme, par antipathie pour la femme.

Je ne m'étonne plus de certaines théories des invertis ou de ceux qui s'intéressent à la métaphysique de l'inversion quand je vois les médecins ou les philosophes faire renaître la téléologie.

Quelle que soit la croyance que l'homme a ou croit avoir, s'il n'est pas anarchiste, nihiliste, incohérent, on peut s'entendre avec lui : car tous les hommes qui reconnaissent un sens à la vie

(quel qu'il soit) appartiennent à la même grande famille de l'homme raisonnable.

Admettant donc que le hasard seul n'explique pas toutes les complications de l'univers que nous connaissons, admettant que la conservation de la race est un des principes les plus faciles à découvrir (pour que l'on se console de la destruction de l'individu), admettant que ce principe s'applique surtout aux animaux, que parmi les animaux il faut surtout se reproduire pour vivre, qu'une race animale doit être nombreuse pour subsister, pour résister, en est-il tout à fait de même de l'homme plus ou moins civilisé, de l'homme qui parle, écrit, pense, agit? Aujourd'hui chez les peuples civilisés la conservation de l'individu est devenue d'une importance capitale. Tous les efforts de toutes les civilisations y ont abouti. La difficulté, le problème universel, est de concilier la conservation de la race et celle de l'individu. Dans les despotismes, dans les esclavages, dans les époques de guerres, de pestes, le problème était tout autre : certains individus (peu nombreux comparativement) devaient être préservés à tout prix. (Bayard conseillant d'exposer à la mort les vilains, pas les chevaliers), pour les autres, c'était un sauve-qui-peut.

Mais depuis que la pitié, la miséricorde, la crainte des hommes d'en bas autant que l'amour pour eux, la crainte de perdre des voix, des suffrages, depuis que la philanthropie est devenue une passion facile et répandue, un gagne-pain, une occupation, pour certains presque un vice, le vice de la pitié incontinente et lâche — l'individu se trouve d'une importance énorme.

Nous nous voyons en présence d'une population qui déborde, en présence de fous, d'épileptiques, de vauriens, de malades qui ne meurent pas — en présence de neurasthéniques et d'alcooliques qui se reproduisent déplorablement — et nous ne pouvons les en empêcher. Tout homme a droit au plaisir sexuel, il le croit, du moins on le lui dit. On lui dit d'un côté de se marier, d'un autre d'avoir des enfants même s'il ne se marie pas — et quand on lui dit de se marier et de ne pas avoir d'enfants on est poursuivi par la morale publique et en Angleterre on vous fait un procès.

Prêchez la chasteté en Angleterre et la moitié des gens se mo-

quera et l'autre moitié croira devoir vous respecter et vous louer, mais prêchez la continence ou une sexualité stérile et sobre, et l'on vous traitera comme un marquis de Sade ou comme un outrage public à la pudeur.

Eh bien, l'uraniste n'a-t-il pas l'excuse de se croire choisi par la nature pour rétablir l'équilibre, pour compenser les ravages de la population trop nombreuse, du surplus de femmes ? L'inverti qui n'est pas chaste, sans être coupable d'actes délictueux (sodomie, séduction, débauche avec des impubères) ou qui n'encourage pas la prostitution mâle, peut se considérer comme utile à la marche de la civilisation, ou du moins ne l'entravant pas comme le mari débauché, le séducteur, l'amant des petites filles, le monsieur sérieux, le miché, ou le souteneur ; et l'uraniste supérieur a le droit de se féliciter d'être providentiellement éloigné des soucis du mariage pour pouvoir se livrer à un art, une science, une vocation, un idéal quelconque qui comporte le célibat et le courage de bien faire.

Quant à l'homme de génie ou d'action, il n'y regarde pas de si près (Frédéric, Eugène, Guillaume III d'Angleterre) et se contente d'être ce qu'il est et de faire de son mieux.

Les abeilles, les fourmis ont des travailleurs stériles qui ne se reproduisent pas et qui sont nécessaires au bien-être de la communité. Ne peut-on pas regarder l'inverti et surtout l'uraniste comme l'effort de la nature pour arriver à un résultat pareil, l'uraniste (peut-être plus fréquent de nos jours) étant ainsi destiné à remplir une véritable fonction sociale ou s'il n'y est pas destiné, comme des uranistes le croient, pourquoi ne pas tâcher de faire passer cette croyance en une sorte de réalité, pourquoi ne pas l'envisager de ce côté et l'élever pour cela ? Ce ne sera pas une utopie si les hétérosexuels sérieux et les invertis sérieux se reconnaissent, se comprennent et se rendent justice.

L'ÉDUCATION DES URANISTES

Je voudrais faire appel aux psychologues, aux instituteurs, à tous ceux qui ont l'intelligence et les matériaux ; l'inversion sexuelle (je ne dis pas la perversion) va devenir une des questions de l'avenir, elle est déjà assez surprenante aujourd'hui, et il faudra la connaître à fond, la comprendre, et si l'on ne peut pas la maîtriser, lutter avec elle. En attendant, que les personnes expérimentées et autorisées recueillent les indices auxquels on peut deviner que l'enfant (modeste, prude peut-être, ou turbulent, franc ou sournois, bien élevé et docile) est un inverti. Les parents naturellement ne prennent pas cette responsabilité. C'est peut-être heureux ; ils ne s'y entendraient pas mieux probablement que les personnes chargées d'élever leurs enfants. Mais c'est étrange de songer à notre ignorance aujourd'hui. A quels indices reconnaître que l'inversion menace un enfant ? Il est certain que de tels indices existent. Pourquoi ne s'en est-on pas encore occupé ? On a essayé, on essaie tous les jours de ne pas permettre aux enfants de se pervertir, mais l'éducation spéciale à l'usage des invertis de naissance n'est pas même indiquée. Ce serait temps de commeneer.

Je ne prétends pas contribuer beaucoup à cette étude ; mais j'ai quelques observations à offrir.

L'éducation n'a pas à s'inquiéter de ceux qui arriveront par la femme à l'homosexualité ou à la passion pour les mineures ou pour les uniformes.

La passion de la similarité est aussi enracinée que celle du contraste sexuel — et ce n'est pas de l'une qu'il faut dériver l'autre ; mais elles surgissent toutes deux d'un état intermédiaire qui les précède et qu'on a nommé l'indifférence sexuelle. Il y a (et ceux qui s'occupent de l'enfance le savent) un âge (qui varie selon chaque individu) quand l'enfant n'a pas de sexe précis psychologiquement; cette indécision peut durer jusqu'à la puberté, ou un peu après, elle

peut durer toute la vie. A cet âge, la plupart des enfants hésistent: leur sexualité ne se précise pas encore. Leurs pures amitiés sont de pures amours. Leurs impuretés peuvent n'être que des pis-aller et ne pas agir sur leur avenir. Tout être vivant, tout âge, tout sexe peuvent les émouvoir et les attirer. Ce seront les circonstances, leur entourage, l'heure et le moment, qui décideront pour eux. Auront-ils dans leur mémoire un ou quelques souvenirs homosexuels sans cesser d'être des individus hétérosexuels pour cela, ou bien seront-ils précocement hétérosexuels, ou bien seront-ils viciés, gâtés, préparés pour l'homosexualité, pour tous les vices d'imitation, d'imagination ?

L'éducation telle que nous la comprenons aujourd'hui essaye de lutter contre tous ces dangers à force de travail, de surveillance, que sais-je ?

Chez un nombre d'enfants plus considérable qu'on ne veut le croire, et qui augmentera, j'en suis sûr, il y a une précocité bien autrement surprenante. L'enfant de quatre ans qui aime les femmes déjà et se trouble à leur vue ou à leur toucher, ou l'enfant du même âge qui aime les hommes, qui ressent à les voir, ou à les frôler, ou à rêver à eux des sensations, des secousses violentes, irrésistibles (et chez bien des invertis ces émotions commencent de bonne heure et très innocemment : l'enfant s'intéresse encore tout petit aux personnes du même sexe), cet enfant est prédestiné. Et ceux qui l'entourent l'ignorent ; on croirait presque qu'ils veulent l'ignorer. Dans tous les cas si l'enfant est bien gardé, bien enfermé, bien protégé, tout se combine pour cacher, obscurcir, mais bien peu ou rien pour étouffer la sexualité propre à l'enfant. L'irrésistible vocation se faufile, s'infiltre, s'insinue et se fait jour.

Ceux qui vont obéir à cette vocation s'ignorent peut-être — ils s'ignorent parce qu'ils sont seuls ou isolés (et rien n'isole un enfant comme l'inversion même la plus masquée), parce qu'ils ne savent pas le nom et la signification de leurs actions — et un livre, un hasard leur révèle le caractère de leurs désirs ou même de leurs satisfactions. Ils s'effraient d'habitude, puis se réjouissent de savoir leur secret, puis ils se confient mal à propos et sont incompris, ou compris et grondés, ou trop compris et effarouchés,

puis ils luttent et souffrent, se résignent et renoncent, ou se résignent et deviennent des hypocrites ou des excentriques, ou bien se révoltent et deviennent des fous, ou des monstres, ou des bêtes — et l'on se demande si l'éducation n'aurait pas pu en sauver quelques-uns ?

Certains hommes sont nés uranistes, ils semblent avoir la vocation de l'uranisme depuis la plus tendre enfance. Il nous semble que rien ne peut les changer, les ébranler. Ils nourrissent eux-mêmes cette vocation, ils se forment eux-mêmes, et rien ne les détourne de leur voie.

D'autres hommes sont nés hétérosexuels. Ils ont la vocation d'aimer la femme et rien ne les arrête, ni l'éducation austère, ni la carrière qu'ils entreprennent. Ils n'ont pour l'inversion que le plus profond dégoût, le plus ironique étonnement.

D'autres hommes satisfont à toutes les nuances entre l'absolue homosexualité et l'absolue hétérosexualité. Toutes les gradations possibles sont représentées. On trouverait le complet hermaphrodisme psychique, l'homme-femme, et plusieurs espèces de l'homme-femme ; il y aurait l'homme qui est homme par rapport aux hommes et aux femmes, celui qui l'est par rapport à un sexe (n'importe lequel) et pas par rapport à l'autre. On trouverait toutes les possibilités, toutes les improbabilités.

L'éducation, les circonstances morales, physiques, les amitiés, les influences, tout ce qui peut agir un peu ou beaucoup détermine petit à petit la forme que prendra la sexualité de l'enfant grandissant. Les affections enfantines sont empreintes de cette incertitude sexuelle. Elles nous démontrent ainsi ce que nous avons le tort d'oublier plus tard, que les affections peuvent être puissantes et pures.

Si rien n'entrave le développement de l'enfant, s'il est entouré de personnes qui, sans le savoir, le guident vers l'hétérosexualité, il deviendra un homme comme la majorité des hommes.

Au contraire, si ceux qui l'entourent, d'une façon ou d'une autre, sans le savoir, le détournent de l'hétérosexualité en l'isolant, en lui faisant connaître de bonne heure tout ce qu'il y a à dire contre les femmes, en l'astreignant à une conduite trop exacte et trop rigou-

reuse, il penchera plus ou moins vers l'homosexualité, plus ou moins longtemps. Tout dépendra des circonstances.

Les indifférents, ceux qui peuvent se développer homosexuellement ou hétérosexuellement avec une facilité presque équivalente, sont souvent guidés par les restrictions qu'on leur impose ou par la liberté qu'on leur permet. S'ils se trouvent dans l'impossibilité de se lier avec une femme sans des ennuis, des inquiétudes, des reproches, ils glisseront plus aisément sur la pente de l'homosexualité.

Les uranistes et les hétérosexuels précoces et féroces *n'ont jamais eu de chance.*

Personne ne s'est douté de leurs dispositions, de leur vocation. Personne n'a fait ce qu'il a pu pour détourner leur sexualité. On a peut-être et beaucoup trop tard essayé de mater l'hétérosexualité, mais qu'a-t-on fait contre l'homosexualité ? Rien.

L'enfant hétérosexuel ne nous occupe point ici. Ce qui nous occupe ici c'est d'indiquer ou de chercher à indiquer ce que l'éducation peut pour l'uraniste.

Avant tout : comment, à quels signes distingue-t-on l'uraniste ?

Je voudrais faire appel à tous ceux qui se sont voués à l'éducation de l'enfance ou qui ont connu des uranistes enfants pour les prier de se rappeler les indices donnés par ces enfants et par leurs parents.

J'ai déjà parlé de la pudeur précoce des invertis. C'est un signe à observer. Les enfants sont-ils pudiques en présence d'un homme ? Hésitent-ils à se déshabiller, à montrer leur corps, à en satisfaire les exigences les plus élémentaires en présence d'un homme ? C'est un signe qu'il ne faut pas négliger.

La prudence, la réticence des enfants rend fort malaisée cette tâche si importante. La pudeur précoce et exagérée ne peut être l'unique signe de l'uranisme enfantin. Mais où trouver ce que nous cherchons ?

Les uranistes racontent souvent qu'ils aimaient les jeux de petites filles — mais beaucoup d'hétérosexuels ont joué à la poupée parce qu'ils avaient de l'imagination et fait de la tapisserie parce qu'ils avaient des doigts agiles.

La vanité précoce, le goût de la parure seraient plutôt à redouter. On devrait les décourager toujours mais point de façon à rendre plus intéressant ce qu'on ne permet pas.

On devrait éviter tous les travestissements, tout ce qui donne à l'enfant l'illusion d'être une petite fille. Il y a des parents qui habillent leurs petites filles comme des garçons par stupidité et ignorance. Tout ce qui accentue ou rend confuse la notion du sexe est à redouter pour un enfant. J'ai souvent trouvé, mais je ne voudrais pas être accusé de généraliser à outrance, un frère uraniste ayant une sœur plus ou moins invertie, ou une sœur homosexuelle avec un frère plus ou moins suspect.

Plusieurs fois j'ai été frappé par cette coïncidence, mais je ne sais comment il faut l'expliquer. Si le frère et la sœur ont été ensemble pendant leur enfance, on pourrait attribuer beaucoup à leur influence réciproque. Le frère délicat et féminin ferait ressortir chez la sœur tout ce qu'elle aurait de masculin et d'énergique. Elle s'habituerait à protéger son frère, à suppléer aux qualités dont il aurait besoin.

Ceux qui connaissent la psychologie des enfants apprécieront ce que je viens d'indiquer.

Les uranistes sont précoces, et il faut toujours surveiller la précocité et lui donner les aliments dont elle a besoin.

L'amour des jolies choses, des toilettes, des objets d'art doit aussi nous rendre attentifs sans que nous soyons portés à le décourager. Au contraire, le goût pour les choses artistiques a aidé plus d'un uraniste à mener une existence possible ou respectable : seulement il faudrait donner le plus de sérieux possible à ce goût, ne pas le laisser devenir un goût d'amateur.

Les uranistes sont souvent superficiels, les amateurs en tout genre se recrutent parmi eux.

Bien des arguments en faveur des femmes peuvent être employés en faveur des invertis. Si l'on parle à un défenseur des femmes de l'infériorité intellectuelle, du manque de loyauté chez les femmes, il vous dira : Elles n'ont jamais eu de chance ; on ne leur a appris aucune de ces choses.

Eh bien, puisque l'inverti n'est pas entravé par la maternité, par

tous les déboires du sexe féminin, pourquoi ne pas tenter de le faire servir à l'humanité ! Il a bien des défauts, bien des vices innés, mais notre civilisation et notre éducation ne l'améliorent pas et ne peuvent l'améliorer.

Les abeilles, les fourmis, ont des travailleurs qui ne se reproduisent pas. Est-il possible, obscurément possible, d'utiliser les uranistes.

L'inversion n'agit pas de même chez tous les invertis. Il y a des invertis forts honnêtes et des invertis détestables, il y en a de sobres et de débauchés.

Et pourtant ils peuvent avoir les mêmes tentations ; seulement les uns se sont laissés aller, les autres se sont arrêtés à temps — avant l'abjection. Ils avouent que leurs fautes leur ont appris à se corriger, à s'amender, mais qu'ils auraient beaucoup moins souffert, qu'ils se seraient mieux conduits, qu'ils seraient plus valides et mieux armés pour la vie, si l'éducation les avait devinés, aidés, compris, au lieu de les refouler et de les exacerber. Pour ceux-là l'éducation a été aveugle et cruelle.

Pour les autres, pour ceux dont la valeur morale était moindre, dont la vanité et l'insincérité étaient nées avec l'inversion, l'éducation a souvent été leur complice.

Au lieu de s'apitoyer sur le sort tragique des invertis-nés (sort qui n'est pas plus tragique, quand ils valent quelque chose, que celui des hommes hétérosexuels de même valeur), si l'on essayait, dès l'enfance, de les aider, de leur apprendre à se surmonter, à se surpasser, ce serait un service à rendre à l'humanité. Mais pour cela il faudrait deviner, reconnaître l'inverti avant qu'il ait eu le temps de se corrompre inconsciemment. Il faudrait veiller à tout prix sur la santé physique, plus facile à corriger que la santé morale, et il ne faudrait pas négliger une hygiène morale fort compliquée. Et l'on pourrait réussir à diminuer le nombre des efféminés, des hypocrites, des excentriques, des vaniteux vicieux et vénals qui envahissent la société.

Cela en vaudrait bien la peine.

ÉGALITÉ DE L'UNISEXUALITÉ

Un préjugé existe chez quelques uranistes et chez beaucoup d'hétérosexuels qui n'ont guère observé, ou guère réfléchi, que l'inversion se trouve surtout dans les classes supérieures : les causes de cette erreur assez curieuse reposent sur des théories tout à fait illusoires : d'abord que l'inversion est un résultat de la décadence physique et du raffinement psychique, — un résultat de l'éducation des classes supérieures, de la lecture des classiques, des plaisirs trop faciles — en un mot que l'inversion est à la fois une faiblesse et un luxe, une habitude des intellectuels ou des blasés. Tant d'hétérosexuels pauvres se vendent que les uranistes s'imaginent peut-être que leur vice est aristocratique et intellectuel — et pour les hétérosexuels c'est une explication si simple, si satisfaisante, que l'épuisement, la stérilité des fleurs trop cultivées.

L'inversion,congénitale ou acquise, est très fréquente parmi les pauvres, parmi les gens grossiers. L'épuisement d'ailleurs est aussi fréquent chez eux que dans les classes instruites ; l'alcoolisme, la syphilis se trouvent partout, la mauvaise nourriture, les excès de privation ou de souffrance, ou de brutalité, d'animalité, ont des effets comparables à ceux de la dyspepsie, de la neurasthénie des riches. Si ces causes agissent dans une classe elles agissent dans une autre. Les lectures classiques sont remplacées par les conversations graveleuses, la licence des enfants et des grandes personnes, par la promiscuité. Il est probablement plus difficile pour un homme du peuple de se rendre compte d'aussi bonne heure de son inversion, il fait probablement plus d'essais d'hétérosexualité avant de se connaître, mais voilà toute la différence. Les garçons du peuple sont beaucoup plus exposés à la séduction que les garçons des classes supérieures : les nuits passées dans le lit d'un garçon plus âgé ou d'un homme aboutissent souvent à de l'onanisme mutuel. S'ils sont hétérosexuels invinciblement ils en restent là,

mais s'ils sont enclins à l'unisexualité ils y persistent. Les prisons, les bagnes, les casernes, le travail en commun, l'atelier, sont autant de foyers d'unisexualité ainsi que la promiscuité des grandes villes, le proxénétisme, les tentations de toute sorte.

Les rafles de pédérastes, les assassinats qu'ils commettent, et nombre d'autres circonstances mettent à l'abri de tout doute que l'inversion acquise ou congénitale n'appartient pas aux classes supérieures ; seulement les classes supérieures probablement s'en font une conception plus raffinée et plus philosophique.

A PRIORI

Il ne faut pas s'étonner de voir l'inversion sexuelle congénitale chez un homme bien constitué et bien équilibré, en effet, puisqu'il est démontré que certains des hommes les plus glorieux de l'histoire humaine ont acquis l'inversion, puisqu'elle peut être accélérée, produite artificiellement, elle doit logiquement pouvoir se manifester spontanément, je ne dis pas sans éducation, mais sans contrainte extérieure. Je n'imagine pas qu'il existe une seule des modifications et des manifestations de la nature humaine dues à l'éducation ou à la civilisation que l'on ne rencontre pas spontanément, instinctivement.

Une intelligence, une sensibilité peut être développée de telle ou telle façon par l'instruction, par la bonne volonté, par l'effort intérieur et extérieur et on peut faire d'un enfant bien doué un être civilisé, surtout d'une certaine façon, — on peut cultiver un de ses sens plus que les autres, en faire un artiste ou un moraliste — mais on rencontre aussi des enfants qui se développent presque d'eux-mêmes, qui deviennent artistes ou moralistes en dépit des circonstances. Pour chaque vocation que l'on crée en l'encourageant, en l'appelant, pour chaque différenciation de l'individu que l'on favorise, on en trouve une semblable et congénitale — *a priori* on aurait le droit de s'attendre à rencontrer natu-

rellement et se développant sans secours conscient tout ce que le milieu ou les circonstances peuvent changer de latent en évident.

Ce mot *latent* conduit à l'assertion que tous les savants acceptent — que le sexe de tout être humain est indéterminé jusqu'à un certain moment, que chaque sexe a des traces rudimentaires de l'autre — alors comment s'étonner ou de l'inversion sexuelle ou de l'hermaphrodisme moral ?

On sait que certains états, certaines causes, certaines habitudes déterminent l'exagération des caractères sexuels latents.

Puisqu'il en est ainsi, sans le moindre doute, peut-être en viendra-t-on un peu plus généralement à considérer la psychologie sexuelle plus raisonnablement. S'il faut des états bien déterminés, des causes bien simples à énumérer, pour que les caractères sexuels latents ou secondaires se montrent ou s'exagèrent, le caractère humain, l'ensemble de la personnalité humaine, certes bien plus compliquée que la surface du corps, démontre d'une façon bien plus claire la sexualité latente. Un homme qui serait homme *en tout* serait aussi monstrueux qu'une femme qui serait femme en tout serait monstrueuse. Ni l'un ni l'autre ne s'adapterait à notre civilisation — tout ce qu'on leur demande, c'est un ensemble de caractères masculins, de caractères féminins. Ce serait demander à l'humanité d'être de l'animalité, si l'on voulait retrouver la différence qui existe entre un coq et une poule, une abeille et son mâle.

Si l'on examine bien et les hommes et les femmes on verra que chez le mâle la sexualité féminine (et *vice versa*) est bien moins latente psychiquement que physiquement — on trouve chez les hommes la bonté, la douceur, le dévouement que l'on considère comme si féminins, on trouve chez eux la légèreté, le manque d'application, le manque de logique et de netteté intellectuelle des femmes. L'homme a probablement plus de la femme que la femme n'a de l'homme, et c'est là sa supériorité, et c'est là qu'elle est évidente. S'il est capable de tous les vices de la femme, il s'est aussi montré capable de ses vertus (on prétend qu'il est physiquement plus sensible) — mais sa constitution physique le rend plus fort, il est plus différencié que la femme parce que l'intelligence

différencie plus que le sentiment. Si les maximes sur les femmes sont folles par leur injustice, elles sont moins injustes que des maximes sur *les hommes.*

Les hommes se ressemblent moins que les femmes, les livres des hommes appartiennent à bien plus de classes que les livres des femmes, même dans les branches qu'elles ont surtout attaquées. La grande supériorité de l'homme est d'être moins monotone que la femme.

La femme copie l'homme, le reflète plus qu'elle ne lui ressemble. On prétend que les lesbiennes ont non seulement des allures viriles, mais aussi des caractères virils ; c'est une illusion plutôt qu'une réalité. Si on cause avec elles et si on les écoute avec attention on est frappé du peu de virilité de leur intelligence. Elles ont des habits et des habitudes d'homme, la voix d'un collégien ou d'un vieux, l'affectation de bon sens, de philosophie, de camaraderie, mais d'autre chose, bien peu. Une lesbienne ou une femme qui se virilise moralement n'apprend pas à être originale et n'excelle dans rien de masculin, sa conversation cesse bientôt d'étonner, et on s'étonne d'avoir cru à un esprit mâle animant cette imitation inférieure.

UNISEXUALITÉ ANGLAISE

Hypocrisie

J'ai parlé, dans le chapitre sur l'amitié, de la fantastique hypocrisie anglaise ; je l'ai comparée au jeune homme qui récitait les litanies de la Vierge pendant que ses amis le masturbaient. Et je suis forcé de reprendre cette image, car elle seule peut donner idée de cette maladie anglaise.

Je n'aime pas le mot « hypocrisie », car ce mot sous-entend trop de tartufferie ; en Angleterre, il n'y a pas plus de tartuffes qu'ailleurs ; le mal dont souffre l'Angleterre est bien plus profond.

C'est la crainte de l'opinion de gens qu'on méprise et qui ne vous sont rien, c'est la crainte de l'hypocrisie des autres, c'est la sublime et béate habitude de dire et d'écrire des mensonges à tort et à travers, à propos de tout, et « pour une bonne cause », pour sauvegarder la bonne réputation d'une nation, d'une classe, d'un individu. C'est à faire pleurer, à faire enrager. La plus haute vertu possible pour un Anglais est de braver l'opinion sans devenir excentrique. Quelle perte de temps pour un homme occupé que de s'habituer à ne plus croire à aucune des conventions du protestantisme et de l'agnosticisme? Et si on pénètre ce sentiment chez lui, il est classé, rangé, fini : c'est un homme sans moralité, ou qui aime le paradoxe, ou qui n'a pas eu les avantages d'une belle éducation anglaise. Qu'un homme méprise la vertu, qu'il la bafoue, qu'il prêche l'égoïsme, le vice, le mensonge, on pourra lui pardonner en Angleterre, à une condition : que ce soit *la vertu* qu'il méprise mais pas *la vertu anglaise*.

Et s'il dévoile les vices anglais, on lui pardonnera s'il les dérive de la Grèce, de Rome, de la France, de l'Italie, de l'Orient. L'Anglais peut se pervertir; mais ce qui est anglais en lui ne peut être perverti.

Chaque jour, je rencontre de nouveaux exemples de cette maladie britannique. M. Michaël Davitt, père de famille, qui a été sept ans en prison (c'est un *home ruler* irlandais), interrogé par la dernière *commission* qui vient de s'occuper des prisons, ne veut pas appeler l'unisexualité par un nom quelconque. Il ne veut point parler de faits tellement épouvantables. Il persiste à les envelopper de périphrases. A quoi bon être un homme dont les vertus domestiques sont estimées, à quoi bon avoir souffert sept années de prison, à quoi bon être interrogé par une *commission* sérieuse, pour aboutir à cette révoltante pudeur? Il y a peu d'hommes qui ont une fois dans leur vie la chance de parler sainement et justement ; c'est surtout en Angleterre qu'on a peur de cette chance. C'est pourquoi, sur ce point, j'accuse les Anglais d'être peu *hommes*.

La *Biographie nationale anglaise*, qui a pris au moins quarante pompeux volumes pour arriver à la lettre P, est un monument du mensonge à tort et à travers devenu habituel en Angleterre. C'est

connu, reconnu, archiconnu, que Jacques I[er], fils de Marie Stuart, était unisexuel. Des auteurs populaires, des Hepworth Dixon, ont décrit les jeunes gens qui se jetaient sur son chemin pour le séduire. On les a décrits se soignant les dents et la bouche pour être plus suaves aux baisers du roi. Tout le monde sait que Jacques était fourbe, pédéraste, sale et inconstant. Eh bien, deux fois dans la longue notice sur Jacques, l'auteur a l'impudence de dire que *la vie privée de Jacques était pure*. Les débauchés eux-mêmes n'appelleraient pas Jacques pur. Pourquoi ce mensonge fastidieux? Et comme il ajoute de l'éclat à la pureté des hommes vraiment purs, à la blancheur des âmes blanches! On se demande, un moment, si Swift avait raison de rendre synonymes souvent la sodomie et un renom de chasteté. On s'explique mieux cette craintive habitude anglaise en découvrant que, depuis des temps reculés, l'Angleterre a eu une réputation sodomite, réputation qu'on fait semblant d'ignorer mais qui persiste avec ce qui lui a donné cause. Là où il y a le baiser (sur la joue), il y a Sodome, dit Péladan dans l'*Androgyne*, et c'est évidemment l'opinion populaire, très prompte à soupçonner ces vices en Angleterre, mais ayant très peur de paraître en parler, de sorte que certains écrivains spéculent sur ces deux inclinations anglaises; ils vont juste assez loin pour que la crainte de Sodome s'éveille dans les lectrices et lecteurs, sans qu'elles ou ils osent préciser leur crainte. Il y a, en Angleterre, un fréquent désaccord entre ce qu'on dit, entre ce qu'on pense et ce qu'on fait au sujet de l'amitié, et on peut s'imaginer plus facilement dans ce pays des amitiés vaillantes et héroïques ou pédérastes et sodomites que tendres et un peu voluptueuses et enfantines; de sorte que les gens qui ont un grand besoin de ce genre d'amitié souffriraient beaucoup dans ce pays, beaucoup plus qu'en Allemagne ou en Autriche (à en juger par la littérature de ces pays).

Thoreau, un fameux écrivain américain, est un bel exemple de l'amitié stoïque et idéale, froide et claire comme le sommet d'une montagne. Mais bien des amitiés qui ne sont que banales et superficielles en ont les mêmes apparences. Si l'on ignorait la médisance qui sévit dans le monde anglais, on serait étonné de la terreur

qu'inspire à tant d'Anglais et d'Anglaises les choses les plus innocentes. Leur terreur semble inexplicable en bloc, car, dans les autres pays, il y a aussi beaucoup de pédérastie et beaucoup de *cant*, d'hypocrisie. Il faut une autre analyse psychologique pour chaque cas de cette terreur. Dire qu'on a si peur de l'ombre de l'unisexualité parce qu'on y est porté soi-même me semble dur et un peu libertin; la crainte de la médisance, de la calomnie, la sensation obscure que l'homme hétérosexuel et l'homme homosexuel se ressemblent beaucoup plus qu'on ne l'imagine aisément et *a priori*, sont peut-être pour quelque chose dans cette manie nationale.

Quand il n'y a pas stupidité, ou hypocrisie délibérée, ou prudence nécessaire, il y a en Angleterre quelque chose de *panique* dans la pudeur des hommes. Et les plus téméraires en paroles, les plus fanfarons d'insouciance, sont les premiers à s'effondrer s'ils se croient calomniés ou soupçonnés. C'est à la fois ridicule et pénible à voir. Les hommes sensés naturellement ne sont pas comme cela, mais dans toutes les sociétés les hommes sensés ne prépondèrent pas.

On objectera que l'hétérosexuel a vis-à-vis de l'unisexualité la pudeur de la vierge vis-à-vis de l'homme nu; et ce n'est pas sans vérité; mais la pudeur virginale est la même dans tous les pays civilisés. C'est en Angleterre où l'homme (peut-être parce que la femme anglaise se croit juge de tout, de la littérature comme de la science et de la philosophie) a le plus peur, fait le plus semblant, — et où l'unisexualité a toujours joué un rôle considérable.

William Rufus

William Rufus, fils de Guillaume le Conquérant (règne de 1087 à 1100, choisi par son père pour le trône d'Angleterre bien que cadet) fut sans contredit (voir *William Rufus*, par Edward Freeman) un inverti. Les Normands étaient fort adonnés à l'unisexualité et les historiens contemporains sont fort explicites en parlant et de l'effémination et de la sodomie de ces temps (Orderic Vitalis, Ro-

bert Courte-Heuse), mais on ne doit pas oublier que l'effémination et la sodomie, bien que clairement de l'unisexualité et de l'inversion, ne signifient pas toujours de l'effémination véritable, du passivisme déterminé et accentué, et de la sodomie technique. William Rufus, par exemple, n'était pas efféminé, et l'efféminatiou d'alors était quelque chose de plus mâle que bien des masculinités d'aujourd'hui. Quand nous lisons que les souverains ou les nobles étaient efféminés, cela veut dire qu'ils s'habillaient à la nouvelle mode, qu'ils se rasaient, qu'ils s'occupaient de leur coiffure, qu'ils s'intéressaient à des arts rudimentaires, à certaines délicatesses ou raffinements, et qu'ils étaient soupçonnés d'aimer leur sexe, ou que leur amour était hors de doute ; et la « sodomie » dont on parlait était probablement la plupart du temps de l'unisexualité sans qu'il soit nécessaire de croire le coït anal bien plus fréquent alors qu'aujourd'hui. Certainement il y avait alors comme aujourd'hui beaucoup de sodomites demi-vierges, et quand on lit dans des documents historiques « Sodomia », à moins de preuves du contraire, il serait prudent de traduire ce mot par unisexualité. Il faut toujours se rappeler qu'en Europe, le coït anal criminel accompli pour ressentir un plaisir exquis n'aurait pas de raison de se pratiquer *d'abord* sur un jeune garçon, sur un homme, — la femme viendrait en premier lieu pour cette expérience. Et l'homme qui trouverait ainsi une volupté plus intense et qui s'intéresserait à la femme comme femme n'aurait pas de raison trop forte pour essayer le sexe masculin, la sodomie du moyen âge pratiquée aux cours ou dans les châteaux, partout où il y avait des femmes, devait donc venir de causes plus compliquées, et l'inversion congénitale ou acquise, l'unisexualité psychique, devaient jouer leur rôle accoutumé.

Rufus ne se maria jamais, et fut célèbre par ses mœurs unisexuelles ; son entourage avait la même réputation. On n'a qu'à lire dans Freeman la confrontation de toutes les autorités : même la pruderie anglaise parle sans ambages. L'historien, il est vrai, se console en pensant que les vices du Grec antique et du Turc moderne avaient été introduits en Angleterre par les Normands ; les vices normands avaient été reprochés par le fameux saint Anselme au

roi. Au lieu de chercher dans les profondeurs de la nature humaine universelle on aime toujours à se croire complice d'une contagion plutôt que victime de soi-même.

Rufus fut peut-être le premier « gentleman », dit Freeman, le premier souverain anglais qui substitua le point d'honneur à la morale peu respectée et au devoir peu suivi. Quand il donnait sa parole d'une certaine façon, il la tenait. Et il était moins cruel que son temps. Il était impie, ne croyait pas aux jugements de Dieu ni à sa justice. Son frère Henri, qui avait un bataillon de concubines et d'enfants naturels, voyait d'un mauvais œil les mœurs de son frère, et se maria à son accession. On sait d'après Guillaume de Nangis que les deux fils d'Henri qui furent noyés avec beaucoup de nobles étaient tous considérés comme des sodomites (1120). Les réformes d'Henri, homme d'une grande immoralité sexuelle, eurent sous le rapport des mœurs peu d'importance. Les libertins qui se moquèrent d'abord de la cour d'Henri et de Matilda et de la décence qui suivit la licence du roi célibataire Rufus, purent voir Henri ayant de nouveau des maîtresses et des enfants naturels et la « sodomie » de son fils légitime William.

Edouard II

D'Edouard II (1), je parlerai peu, non parce qu'il ne fut pas un inverti fameux, mais parce que la littérature s'est fort occupée de lui, et parce que ses amours et ses malheurs furent romanesques. Très beau, grand, bien fait, constant dans sa passion pour Piers Gaveston, Edouard II, s'il n'avait pas été roi d'Angleterre et le mari d'Isabelle de France, n'aurait pas appelé sur lui les foudres des historiens, n'aurait pas tant souffert, et ne serait probablement pas mort tragiquement.

(1) Règne de 1307 à 1327, le seul fils survivant, et le plus jeune, des quatre fils de l'Espagnole Eléonore.

Son père Edouard Ier l'avait fait élever avec le jeune fils d'un chevalier basque ou gascon, Piers Gaveston (ou Perot) jeune homme charmant, beau, enjoué. L'attachement du prince pour son camarade devint si étroit que le roi inquiet exila Piers et défendit à son fils de le faire revenir.

Avant de mourir il réitéra sa défense — mais Edouard II (âgé de 23 ans) passionnément attaché à Piers le fit de suite rappeler, lui donna le comté de Cornouailles et une princesse du sang comme femme, il le combla de richesses, l'éleva à la première place du royaume. Les nobles furieux, méprisant l'intrus et sa petite naissance, s'unirent contre lui. Piers les traitait avec insolence, sûr de l'amour du roi. Les barons forcèrent le roi d'exiler Piers, et Piers partit pour être vice-roi d'Irlande — mais Edouard ne put se passer de lui et le rappela. A son mariage avec Isabelle de France, Edouard fit porter la couronne par Gaveston, et se fit mettre ses éperons d'or par le frère du roi de France et par le favori. On a prétendu qu'Edouard passa sa nuit de noce avec Piers au lieu de la reine. Il y avait alors les éléments d'une tragédie dans une semblable passion, dans un tel défi jeté aux nobles et à la reine.

Il y eut des révoltes. Piers fut traîtreusement assassiné par Warwick lui-même (celui qu'il appelait le chien noir) et le roi fut désespéré. L'endroit où Piers fut tué est mystérieux et sombre, au milieu d'arbres et de fleurs. Marlowe, un des grands poètes anglais, a célébré Piers Gaveston dans sa tragédie d'*Edward the Second* — Edward eut un second favori, et mourut en prison assassiné brutalement après un règne de vingt ans. Il semble que la royauté et le mariage lui ont donné une si déplorable fin. — Drayton, un poète célèbre, s'est aussi occupé d'Edward et de Piers. Et il est certain qu'ils ont eu raison de saisir le côté romanesque d'une passion si folle et si malheureuse. — Au point de vue de la psychologie et de la sentimentalité, Edouard et Piers figurent à côté des amants tragiques : peu de souverains ont bataillé pour leur favori ou leur favorite comme Edouard (1).

(1) Drayton (1563-1631) ; Marlowe (1564-1593).

Henri VIII, Elisabeth, Jacques Ier

Henri VIII, quand il confisqua les biens de l'Eglise et se fit une sorte de pape protestant, inventa des lois contre la sodomie. C'est à lui que remonte la pénalité de l'unisexualité en Angleterre ; et l'origine de ces lois du Barbe-Bleue avide d'argent comme de femmes, est peu honorable. Sous Elisabeth (bien qu'elle rétablît les lois de son père) l'Angleterre n'avait pas encore appris l'hypocrisie. La littérature est joyeuse, plus mâle qu'elle ne le sera, plus digne d'une grande nation. La littérature du temps d'Elisabeth est restée comme la preuve de la grandeur de l'Angleterre, de son génie poétique et ardent. C'est cependant l'âge de l'unisexualité littéraire. Ces poètes ne songent même pas à choquer ou à avoir honte quand ils traduisent l'Alexis de Virgile ou quand ils chantent la beauté de Ganymède ou de Léandre. C'est l'époque héroïque.

Jacques Ier, fils de Marie Stuart et du joli Darnley, succède à Elisabeth, et arrive en Angleterre ayant déjà fait ses preuves unisexuelles. Ses favoris se succèdent. Des scandales épouvantables éclatent. Sir Thomas Overbury est assassiné par Carr et par la comtesse d'Essex. Le meurtre est découvert, et le roi, qui a un nouvel amant, laisse emprisonner et juger Carr. Jacques qui aimait tromper (c'était un Stuart) met ses bras autour du cou de Carr, le couvre de baisers à pleine bouche, de baisers lippus. Il lui dit qu'il ne peut se passer de lui ; et Carr une fois hors des bras de Jacques, Jacques se tourne vers ses courtisans et leur déclare qu'il ne reverra plus jamais Carr. En effet on l'arrête et on l'emprisonne. Le roi pourtant pendant tout le procès ne put cacher ses inquiétudes. Carr voulait, si on le condamnait, révéler que le roi « avait couché avec lui. » Et à ses côtés on plaça deux hommes dans de longs manteaux rouges qui au premier mot devaient étouffer ces paroles.

Oscar Wilde qui aimait à raconter cet incident étrange y songea-t-il quand entendant son terrible verdict l'infortuné balbutia? Seulement ce que lui avait toujours prêché, c'était une ligne

de conduite aboutissant à la fourberie de Jacques. Il avait toujours vanté l'égoïsme, le mensonge, l'inconstance.

Mervin lord Audley, comte de Castlehaven, exécuté pour viol et sodomie (1) 1631.

Sous Charles Ier, lord Audley, Fitzpatrick et Brodway furent victimes de la folie érotique de Lord Audley et de la folle sévérité des lois. Voici l'histoire brièvement contée : Lord Audley était accusé d'avoir fait violer sa femme par un de ses mignons, et d'avoir commis des actes de « bougrerie ». Lord Audley, père d'un fils déjà jeune homme, semble s'être remarié pour pouvoir satisfaire sa manie érotique ; car en plus de ses vifs goûts unisexuels il adorait voir l'accouplement hétérosexuel. Il prit dans sa maison une certaine Blandina, fille de mauvaise vie, qui se livrait aux favoris de lord Audley en sa présence. Lui même usa d'elle devant ses serviteurs et mignons. Lord Audley maria sa fille à Amptil, un page qu'il avait eu huit ans et à qui il donna neuf mille livres sterling. Lord Audley força sa belle-fille (qui n'avait que douze ans) de « coucher » avec Henry Skipwith, un pauvre Irlandais qui recevait de son maître cinq cents livres par an au moins et souvent plus. Lord Audley disait à la jeune femme que son mari ne l'aimait pas et qu'elle devait se consoler avec Skipwith. Elle se prit à aimer le jeune homme et le jeune homme à l'aimer, et la voyant si jeune Skipwith se serait contenté de cette affection, mais lord Audley insista, fit faire plusieurs tentatives sans succès, chercha lui-même l'huile qu'il fallait, et parvint à faciliter le coït. Lord Audley voulut que Skipwith eut aussi des rapports avec lady Audley, et le fit coucher avec eux, mais le pauvre favori eut peur de commettre un nouveau crime et n'eut avec la comtesse qu'un rapport extérieur, c'est-à-dire que le spasme eut lieu *sur le ventre* de la comtesse.

(1) Ici encore, le procès le prouve abondamment, la sodomie pratiquée par lord Audley et ses amis était un coït entre les cuisses ; il n'y avait pas de coït anal.

La comtesse témoigna que le lendemain de son mariage lord Audley fit venir Amptil près de leur lit, et se mit à parler lascivement. Il assura la comtesse que le corps d'une femme appartenait au mari, qu'elle devait aimer Amptil comme elle l'aimait, lui, son mari, et que si elle couchait avec lui ou avec n'importe quel homme, le mari seul en était responsable.

Elle corrobora l'histoire de Skipwith couché sur elle et trompant de la sorte le mari croyant sa femme possédée. «My Lord», dit-elle faisait venir Skipwith tout nu dans la chambre conjugale, et passait une revue de la virilité phallique de ses serviteurs. Il lui faisait prendre part à cet examen, et il louait beaucoup ceux qui remportaient le prix priapique.

Une nuit à Fonthill Abbey « My Lord » fit venir Brodway dans leur lit et saisit une des jambes de la comtesse et ses deux mains pendant que Brodway la possédait.

Laurence Fitzpatrick témoigna que lord Audley plus d'une fois avait eu avec lui des rapports unisexuels et avait joui de lui entre les cuisses ; que c'était là la satisfaction de lord Audley avec tous ses favoris. Fitzpatrick avait également joui de lord Audley de la même façon. Je passe les autres témoins.

Le comte n'avait pas de défense; il se contenta de dire : «Malheur à l'homme dont la femme témoigne contre lui ! Malheur à l'homme dont le fils le persécute et conspire contre lui ! Malheur à l'homme dont les serviteurs ont le droit de témoigner contre lui et de lui ôter la vie. »

Fitzpatrick aurait pu dire : Malheur à l'homme qui témoigne contre son maître, car on lui avait (semble-t-il) promis la vie sauve s'il témoignait. On le pendit pour ses actes unisexuels avec son maître.

Brodway aussi fut pendu pour le viol de la comtesse. Lord Audley (que vingt-sept pairs trouvèrent coupable de viol, mais seulement quinze coupable de sodomie) eut la tête tranchée.

Ils moururent tous les trois d'une façon édifiante, réconciliés avec le ciel et sans craindre la mort.

Lord Audley était certes fou ; Fitzpatrick victime de son infériorité sociale ; Brodway de même, et (selon lui) victime aussi de la comtesse.

La religion joua un rôle important dans le procès de lord Audley. Il avait changé de profession religieuse, et ce fut une des explications que l'on donna de ses vices. Son inconstance religieuse rend aisé à comprendre, dit l'accusateur, sa générosité envers Skipwith et son avarice envers ses proches. Pour obtenir quelque chose de lui, la comtesse, sa fille et sa belle-fille devaient coucher avec Skipwith. Il est aussi intéressant de voir que l'unisexualité (qui n'était pas criminelle avant le désir d'Henri VIII pour les biens de l'Eglise, qui fut délivrée par Marie, et de nouveau rendue pénale par Elisabeth), était traitée par la loi en bloc : il n'y avait pas de distinction entre le *crimen sodomiticum* et le *crimen sodomiticum sine penetratione*. On le comprend.

Pourquoi Henri VIII, qui désirait une arme contre les monastères, aurait-il ralenti sa rapine avec des différences si indifférentes pour lui ? C'est curieux de voir encore aujourd'hui l'Angleterre souffrir des lois dont le point de départ fut inique et hypocrite, souffrir et trembler à l'idée de les améliorer. Il y a dix ans, on a même englobé tous les actes unisexuels, tandis que l'Allemagne et l'Autriche (à la colère des médecins et des hygiénistes) ne laissent libres que les masturbations réciproques.

L'hypocrisie anglaise est si redoutable que la loi peut ignorer certains délits mais ne peut guère être améliorée. Les prostitutions débordent en Angleterre, les rues de Londres sont infâmes, chaque année la syphilis fait des progrès de géant dans l'armée anglaise ; mais on n'ose rien faire. Il y a une classe qui ne permet pas de toucher au vice, car en restreindre les manifestations, c'est reconnaître son existence, et reconnaître l'existence du vice, c'est s'abaisser au manque d'idéal ou à l'idéal sensuel du « continent » européen.

Peut-on s'étonner de l'unisexualité anglaise ?

Comme ceci n'est pas une histoire de l'Angleterre, je n'indique même pas l'avènement du puritanisme qui persiste encore aujourd'hui, ni la restauration, ni la lutte incessante entre la bégueulerie et la crudité.

Guillaume III fut un grand homme sous bien des rapports ; il sut tenir tête à Louis XIV. Dans tous les cas ce fut un homme ;

probablement un ultra-viril. Son unisexualité ne se cachait pas ; elle permit à sa femme, la reine Marie, d'être son amie et de ne pas souffrir de rivale. Tous les favoris de Guillaume ont joué un rôle historique, et il ne semble pas avoir eu de liaison sans amour, amitié et confiance. En tous points c'est le contraire du sale et fourbe Jacques Ier. Guillaume, viril et sérieux, aima des virils et sérieux. La reine Anne a été beaucoup accusée d'unisexualité ; mais l'inversion des souveraines est à la fois si fréquente et si souvent supposée ou supposable quand elle n'est qu'une exaltation de faiblesse, qu'une amitié excentrique exacerbée par l'isolement, que je n'étudie pas les documents.

Georges III par son infatuation pour lord Bute donna lieu à des suppositions qui devraient, écrit Horace Walpole à son ami Mann, être confiées en latin.

Dans tous les cas, la tradition historique en ce qui concerne l'unisexualité en Angleterre ne se rompt jamais.

L'affaire Edward Walpole en 1751

(The whole proceedings on the wicked conspiracy carried on against the Hon. Edward Walpole by John Cather, Adam Nixon, Daniel Alexander, Patrick Cane, alias Kane, and others in order to extort a large sum of money under pretence of an assault with an intent to commit buggery on the body of the said John Cather in which are inserted the Trial at large of the said Cather, Nixon, Alexander and Cane ; and a full account of the attempt of Smith (who was executed at Tyburn for forgery) and Patterson, to charge Mr Walpole with forgery, etc. London. Printed for H. Gifford, the corner of Elliot's Court, in the Little Old Bailey, and sold at all the pamphlet shops in London and Westminster, 1751. Price one shilling).

Je cite le titre en entier comme une curiosité historique.

Au siècle dernier en Angleterre le chantage était aussi bien orga-

nisé qu'aujourd'hui; la conspiration de plusieurs individus contre l'honorable Edward Walpole, frère d'Horace, le montre bien. Ces pédérastes et chanteurs étaient même encore plus ingénieux que ceux d'aujourd'hui. Cette bande semble plus pittoresque, plus inventive et tout aussi criminelle que celle illustrée par l'affaire Oscar Wilde.

Le compte rendu que je possède de cette histoire commence avec les lieux communs habituels. Le reporter dit que, si ces horribles circonstances n'étaient pas vraies, on ne pourrait les croire. Il s'étonne que des hommes si méchants existent. Il regrette la miséricorde des lois anglaises qui ne punissent pas de mort le crime de chantage. Dans tout autre pays que l'Angleterre, dans les autres pays qui sont despotiques, ou dont les lois sont sanguinaires et sévères, on aurait broyé sur la roue les coupables.

L'honorable Edward Walpole déposa que pendant ses voyages à l'étranger, il avait fait la connaissance de lord Boyne. Cette connaissance devint une intime amitié quand il était secrétaire du duc de Devonshire, lord-lieutenant de l'Irlande. Il avait été si obligé par lord Boyne qu'il croyait son devoir de lui prouver sa reconnaissance en toutes façons. Il avait obtenu un excellent poste pour le frère de lord Boyne, pour ses amis. C'était chez lord Boyne qu'on lui avait demandé de faire quelque chose pour un certain John Cather, fils d'un tenancier de lord Boyne qui avait l'intention d'aller en Angleterre. E. Walpole promit, et quelques années après John Cather vint le voir à Londres.

Walpole ne le trouva pas assez instruit pour le caser « dans les affaires », et lui conseilla d'entrer au service de quelque gentilhomme pour s'y instruire et se former.

Il lui dit aussi qu'il le prendrait chez lui s'il avait de la place pour lui. Il avait même l'intention si son intendant (alors très malade) mourait, de le remplacer par son valet, de prendre pour valet le domestique chargé de s'occuper des enfants, et de mettre Cather auprès des enfants. John Cather vint plusieurs fois à la maison de M. Walpole, fut admis à la table des domestiques. Il cherchait, disait-il, une place. Mais le 17 mars 1750, le domestique de M. Walpole fit part à son maître qu'il avait rencontré Cather dans

une taverne, fort bien mis, ayant un gilet brodé d'argent, une chemise « ruffled », Cather confus (d'après le domestique), lui avait donné à boire et l'avait prié de ne pas parler à son maître de ses beaux habits. Il les avait seulement empruntés parce que c'était l'anniversaire de saint Patrick. Ce récit du domestique donna à M. Walpole (d'après sa déposition) une mauvaise opinion de Cather ; il en conclut que Cather avait fait de mauvaises connaissances et il se décida à ne plus s'occuper de lui. (1) Peu de temps après Cather vint chez M. Walpole lui dire qu'il avait trouvé une place et demander une recommandation. M. Walpole refusa et lui défendit de revenir chez lui. C'était une imprudence, surtout avec un Irlandais vaniteux et sans scrupules.

Au mois d'avril 1750 M. Walpole reçut une lettre d'un certain Daniel Alexander lui annonçant que John Cather allait lui faire un procès l'accusant de sodomie mais que son respect pour la famille Walpole poussait Alexander à faire part de ce projet à M. Walpole.

Une seconde lettre resta sans réponse, alors un certain Walter Patterson vint chez M. Walpole lui faire connaître la procédure contre lui. Il se disait employé par Cather comme homme d'affaires, et lui aussi obéissait à son soi-disant respect pour la famille Walpole. M. Walpole « connaissant son innocence » ne fit pas plus attention à lui qu'à Alexander. Celui-ci alors se présenta chez M. Walpole, obtint un tête-à-tête, lui dit qu'il ne pouvait croire à l'accusation de Cather. Il avait trop de respect pour la famille Walpole. Puis il en vint à dire que tous les hommes avaient leurs passions, que ce crime si en horreur maintenant avait été très en honneur chez les anciens, et surtout en Italie. Il finit par traiter ce crime légèrement mais aussi par conseiller d'étouffer tout scandale toute rumeur. Il offrit de se rendre utile, que l'accusation fût vraie ou fausse. M. Walpole lui dit d'abord qu'il s'était démasqué, qu'il devait être de la conspiration contre lui, puis se ravisa, joua avec

(1) Si E. Walpole était innocent (et en présence du chantage, qui est un crime contre la société, on a le droit de considérer la victime du chantage comme innocente à moins de preuves irréfutables) ses conclusions semblent assez sévères ; il est probable que le domestique avait quelque jalousie, quelque dépit contre Cather.

lui, feignit de croire aux protestations d'Alexander et le chargea de faire une enquête.

Alexander le revit plusieurs fois, une fois en présence d'Horace Walpole, lui raconta qu'il était accusé non seulement d'avoir tenté de commettre mais d'avoir commis l'acte sodomique, et d'avoir mis en danger la vie de Cather. Alexander offrit de tout arranger, et M. Walpole refusa. (*A ce moment on demanda à M. Walpole s'il avait jamais écrit à Alexander. Il dit que non ; mais quand on produisit une lettre de lui à Alexander, il reconnut son écriture, et se rappela que dans cette lettre il n'avait pas signé son nom comme d'habitude, ne voulant pas exposer sa signature à un tel risque. La lettre ne fut pas lue à l'audience, les avocats de part et d'autre ne le désirant pas.*)

On lut des lettres d'Alexander, les unes menaçantes, les autres patelines, demandant non seulement de l'argent pour arranger l'affaire Cather, mais aussi une bonne place.

M. Walpole s'émut, s'effraya, et chargea son ami Worsdale (qui lui avait raconté une conversation entendue dans une taverne entre gens qui accusaient Walpole d'être sodomite) de s'insinuer parmi ses adversaires pour surprendre leurs secrets et leurs complots. L'histoire est longue et compliquée, et les traits de mœurs sont saillants, mais il suffit de dire que Worsdale, sous un faux nom et à l'aide d'un certain Andrew White qui connaissait Cather, réussit pleinement.

Patterson (gentleman), Cain (laboureur), Falkner, Dennison, Cather tombèrent dans le piège.

C. White (un Irlandais qu'il rencontra dans le Saint-James's Park, selon Worsdale ; l'ami intime de Worsdale, selon White), l'introduisit auprès de Cather et de Cain qui demeuraient ensemble. C. White (pour une cause qu'on ne nous dit pas) était au mieux avec ces individus, et ils passèrent tous les quatre la soirée aux « Jardins de Cuper ». Cather raconta au sympathique Worsdale (qui se fit appeler le conseiller Johnson) qu'il avait été très maltraité par Walpole. Walpole l'avait encouragé à venir d'Irlande, lui promettant son secours ; Walpole avait refusé de l'aider et avait essayé de commettre sur lui l'acte sodomite ; il voulait se

venger. « S'il ne me donne pas 100 livres pour ne pas le poursui-
« vre en justice, je jure de me venger. » Cain (quand ils revinrent en bateau de ce jardin public) avoua à Worsdale (1) que Walpole n'avait pas violenté Cather, mais qu'il l'avait maltraité en ne lui venant pas en aide quand il mourait de faim, et que le désir d'obtenir de l'argent était la cause de l'accusation. Worsdale fit semblant d'approuver fort le projet, et Cain bien modestement mais fièrement dit qu'il en était l'auteur, que ces sortes de choses lui réussissaient d'habitude, et qu'ils avaient récemment, avec des menaces, extorqué une somme d'argent d'un monsieur dont Worsdale ne voulut pas dire le nom.

On fit ensuite tomber Patterson dans un piège (mais il parvint à s'échapper de prison), et quand la police eut jeté son filet sur la bande, Walpole fut acquitté par le jury d'avoir comnis ou tenté de commettre sur la personne de Cather cet abominable péché sodomite (qu'on ne doit pas nommer entre chrétiens), habituellement appelé *buggery*, et Alexander, Cather, Cain, Nixon (un homme de loi impliqué) furent trouvés coupables d'avoir conspiré contre Walpole.

On découvrit un second et ingénieux complot contre Walpole, inventé par Patterson et W. Smith, un faussaire qui fut pendu plus tard. Smith offrit à Walpole, pour une somme d'argent (soi-disant pour l'aider à se débarrasser de Patterson qui était le conseiller de Cather), un faux billet de Patterson reconnaissant devoir à M. Georges Sandys (le pseudonyme de Smith) 150 livres.

A l'aide de ce document, Walpole devait faire jeter Patterson en prison pour dette, comme on aurait reconnu aisément que la signature de Patterson était fausse (Patterson étant en Irlande lors de la date inscrite sur ce papier), Walpole se serait trouvé dans une difficile position vis-à-vis de Cather. Il aurait été soupçonné d'avoir commis un faux pour faire enfermer un de ses accusateurs.

Il fut méfiant, saisit Smith par le collet, se battit avec lui, le jeta deux fois par terre, et l'enferma jusqu'à l'arrivée du maire de Windsor. Smith fut pendu.

(1) Il faut se rappeler que Worsdale jouait le rôle de détective pour Walpole.

W. Patterson, pour avoir accusé Walpole d'un crime qu'on ne peut nommer entre chrétiens et pour avoir tâché de l'accuser de faux (ce qui était alors un crime capital), fut condamné à six mois de travaux forcés, — et trois fois durant ces six mois il devait être conduit (nu jusqu'à la ceinture) et battu jusqu'à ce que son corps fût sanglant autour de Hanover Square, de 10 heures à midi, — le long de Pall Mall, — autour de Covent Garden.

Cather fut condamné à trois jours de *pillory*, une fois à Charing Cross, une fois au bout de Chancery Lane, une fois devant la Bourse, puis à quatre années de travaux forcés, puis à fournir une caution de 40 livres et à trois ans de surveillance.

Cain, le *pillory* une fois à Charing Cross, deux années de travaux forcés, cinq de surveillance avec une caution de 40 livres et deux de 20 livres.

Alexander, le *pillory* à Charing Cross une fois, une amende de 50 livres, deux années de prison et en sortant une caution de 200 livres et deux de 100 livres, et trois ans de surveillance.

Nixon s'enfuit.

Innocent ou non, on peut croire que ce fut la vanité mortifiée et la vengeance de Cather dont Cain se servit.

Ces chanteurs racontèrent à Worsdale qu'après Walpole ils avaient l'intention de faire chanter de la même façon les grands médecins, chirurgiens et accoucheurs.

Hamann en Angleterre, 1758.

Johann Georg Hamann, surnommé le Mage du Nord, né à Kœnigsberg (Prusse) en 1730, mort à Munster (Westphalie) en 1788, écrivain très fameux (1), raconte, dans son autobiographie qui s'arrête à sa trentième année, le désespoir que lui causa l'unisexualité vénale de son ami lors de son voyage en Angleterre. (Londres, 21 avril 1758.)

Hamann avait été élevé sérieusement et religieusement ; on lui

(1) Gœthe faisait de lui grand cas. (*Voyage en Italie. Autobiographie*, etc.)

avait appris le grec, le français, l'italien, la musique, la danse, la peinture.

Un apprenti du père enseigna au jeune Hamann (vers sa quatorzième année) « le péché envers son propre corps ».

Cette triste expérience profita à Hamann quand il fut précepteur et le rendit aussi sévère que possible quand il s'agissait des rapports entre enfants et domestiques.

« Je reconnais, dit-il, que c'est la casuistique de Satan de nous faire considérer certains péchés comme très minimes comparés à d'autres. Ma raison m'avait toujours fait regarder le manque de chasteté comme un aide à la vertu en empêchant certains mariages inégaux ou les adultères.

« J'ai été à Riga près de l'adultère, j'ai eu des tentations de la chair et du sang aussi bien que de l'esprit et du cœur, et Dieu jusqu'à présent m'a miraculeusement préservé.

« Les petites écoles, continue-t-il, sont pires pour les mœurs parce qu'il y a plus de familiarité, et aussi parce qu'il y a plus d'envie et de haine qui se changent d'autant plus en jalousie et émulation qu'il y a moins d'enfants. »

Le 18 avril 1757, Hamann, le Mage du Nord, arrive à Londres, ayant été envoyé par la maison Borens pour affaires importantes. Comme ces affaires traînaient fort en longueur et demandaient beaucoup de patience, Hamann ne savait que faire de son temps et n'avait ni ami ni confident. Il était au désespoir et cherchait à se distraire, et d'après lui les distractions étaient des aveuglements, des égarements. A Berlin il avait eu la folie d'apprendre à jouer du luth pendant une semaine, et son digne père l'en avait puni et lui avait dit de s'occuper de sa profession et de ne pas se gâter les yeux. Ce malheureux luth lui avait causé alors d'autres chagrins encore : un étudiant, Viermetz, qui vivait de la musique, lui avait prêté un luth et l'ignorant Hamann l'avait abîmé et n'avait pu lui faire la moindre compensation. On lui indiqua à Londres la seule personne qui pouvait enseigner l'art de jouer sur cet instrument, un jeune musicien qui aurait pu gagner beaucoup d'argent, mais qui préférait vivre en gentilhomme. Hamann fit sa connaissance, le choisit pour son ami intime et quotidien, alla vivre près de lui.

Le musicien, le tentateur, avait une maison à lui, entretenait une femme. Le premier jugement de Hamann l'aurait éloigné de cet homme — du moins il le crut plus tard, — mais il se laissa aller à sa sympathie. Il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait, un ami utile et agréable, dont le commerce, les relations et la maison le rendraient heureux et amusé. Il pouvait être aussi heureux que lui.

« Je remercie Dieu, s'écrie Hamann, de m'avoir trop aimé pour cela, de m'avoir arraché à cet homme, à qui je m'étais joint comme un esclave, pour suivre le même chemin de péché et de vice. » Son cœur aveugle, continue-t-il, lui permit de croire que cette union, cette alliance ne seraient pas égoïstes. Il pensait donner du goût et des principes à un homme qui n'en avait pas. Aveugle lui-même, il voulait diriger un autre, ou lui apprendre à pécher avec grâce, à transformer la raison en méchanceté.

Hamann se jeta pendant neuf mois dans les plaisirs des sens, de l'esprit et de l'oisiveté, mais sans jamais trouver de repos. Il changeait tous les mois de demeure, et partout il rencontrait des gens bas, trompeurs et intéressés.

La découverte qu'il fit lui porta le dernier coup. Son ami lui avait déjà donné d'innombrables soupçons qu'il avait écrasés. Hamann apprit qu'il était entretenu d'une façon honteuse par un riche Anglais. On le (l'ami) connaissait sous le nom de Senel, il passait pour être un baron allemand ; sa sœur était également entretenue par un ambassadeur étranger, et passait sous le nom de Madame de Perl.

Hamann s'effraya de ce bruit et voulut savoir la vérité. Son ami lui avait depuis longtemps confié un paquet de lettres qu'il avait apparemment oublié de réclamer malgré leur importance, et que Hamann « par un pressentiment » n'avait pas rendu. Les lettres n'étaient que peu solidement scellées. Hamann ne résista pas à la tentation de les lire. Il s'excusa en se promettant d'avouer sa conduite à son ami, s'il ne trouvait point dans ces lettres la preuve du crime dont il le soupçonnait : ou bien il lui jurerait de ne pas trahir ses autres secrets, et lui dirait adieu pour toujours.

Hamann se convainquit en lisant de la honte de son ami. « C'étaient d'abominables et ridicules lettres d'amour. » L'écriture mit hors

de doute qu'elles étaient du bon ami, de l'entreteneur. Hamann crut prudent de conserver les lettres les plus compromettantes. L'ami était à la campagne avec son riche complice. De retour à Londres, il redemanda ses lettres, et de part et d'autre il y eut de la gêne et de l'embarras. Hamann n'osa pas de suite faire des remontrances, et pendant quelque temps ils vécurent apparemment comme avant, mais le cœur manquait à leur amitié. « Il semblait même, dit Hamann, qu'il m'avait épargné seulement pour découvrir si je savais quelque chose des mystères de sa méchanceté. Quand je l'eus rassuré à cet égard, il crut pouvoir s'éloigner de moi peu à peu. Je le prévins, et je pris la décision d'écrire au riche Anglais (que je connaissais) pour lui faire voir la honte et le danger de sa liaison avec son complice. Je fis ceci de mon mieux, mais sans succès. Car au lieu de les désunir, ils se joignirent contre moi pour me fermer la bouche. »

Le 8 février 1758, Hamann, réduit à quelques guinées, eut la bonne fortune de trouver chez M. Collins, de Marlborough Street, une chambre et des hôtes honnêtes et bons. C'est dans cette maison qu'il écrivit le récit de ses trente premières années.

Là, pauvre et désespéré, il suppliait Dieu de lui donner un ami. Il avait tant souffert de la fausse amitié et de la vraie amitié. Il voulait un ami qui lui donnât la clef de son cœur, le fil du labyrinthe. Il trouva cet ami alors dans son propre cœur — (le 13 mars, à l'aide de l'Evangile.)

Le duc de Cumberland. — L'évêque de Clogher.

En 1811 une sanglante aventure vint raviver la mauvaise réputation d'un prince de la famille régnante, le duc de Cumberland. Un de ses pages, après un service de plusieurs années, avait tenté de tuer le duc et puis s'était suicidé. Sellis, le mort, était jaloux du valet du duc, il avait à se plaindre de son maître. L'affaire resta mystérieuse ; les détails sur la jeunesse de Sellis, sur ses rapports avec un maître américain, prêtaient à l'équivoque.

En 1813, un certain journaliste, Henry White, fut condamné à

15 mois de prison et 200 livres d'amende pour un libelle contre le duc.

White groupait ensemble tous les faits significatifs qui faisaient supposer un assassinat (celui de Sellis) et pas de suicide,

En 1822, l'honorable Percy Jocelyn, évêque de Clogher, oncle de Lord Roden, fut découvert avec un soldat dans un cabaret de Westminster, au moment de se rendre coupable de sodomie. Le costume de l'évêque l'avait fait remarquer, son association avec le soldat aurait pu passer inaperçue sans cela. Des preuves suffisantes d'unisexualité étaient fournies par la posture de l'évêque et du soldat, et on félicita l'évêque de n'avoir pas eu le temps de commettre l'acte qui aurait pu lui coûter sa tête, la sodomie étant encore capitale alors.

En 1822. en rédigeant l'acte d'accusation on ne se doutait pas encore que l'unisexualité si souvent s'arrêtait en deçà de la sodomie et que l'évêque et le soldat n'y avaient peut-être pas songé. L'évêque passa le reste de sa nuit en prières ; et le lendemain il fut forcé pour obtenir la liberté provisoire sous caution d'avouer son nom.

Il paya cinq cents livres, et le propriétaire de la maison où il était locataire fournit cinq cents livres. Le soldat resta en prison. L'évêque ne se présenta pas le jour du procès. Il avait quitté l'Angleterre. Il fut alors solennellement déposé de sa charge d'évêque. (Quelques années auparavant, à Dublin, l'évêque avait eu la hardiesse de faire arrêter pour calomnie quelqu'un qui l'accusait d'unisexualité, et s'était lavé des soupçons en faisant publiquement fouetter le malheureux.)

Le soldat, John Moverly, I[st] Life Guards, fut condamné. Il y avait sept témoins contre lui et l'évêque. Ce fut comme Fitzpatrick une victime de son infériorité sociale.

Je ne fais pas un choix d'événements unisexuels, je ne les recherche pas. Je parle seulement de ceux que je rencontre sans difficulté.

Arthur Hamilton

Dans les mémoires d'Arthur Hamilton par Christopher Carr (1886)

le fils de l'archevêque de Cantorbery a décrit la vie d'un uraniste supérieur avec beaucoup de vérités et de hardiesse. Le héros du livre (ce n'est pas un roman mais une biographie fictive) étant chaste les lecteurs et les critiques ont été choqués et dégoûtés. Le protestantisme anglais persiste chez les mondains et les agnostiques assez pour leur faire appeler « morbide » l'intention qu'un homme aurait d'être chaste. L'auteur, assez anglais pour le savoir, a essayé de se mettre à l'abri de ce point de vue, mais en vain. Il y a peu de pages du livre données à la sexualité mais elles ont toutes de la valeur. Arthur Hamilton, original, un tempérament refléchi pour qui la réflexion et l'influence sur ses amis remplacent les occupations bruyantes, se trouve à dix-huit ans aimer passionnément et purement un grand garçon un peu plus jeune. Cet attachement était un de ceux, dit l'auteur, « que l'on peut comparer à l'amour spartiate, quand ils sont vraiment chevaleresques et absolument purs, au-dessus de tous les autres amours, nobles, vrais, un de ceux qui élèvent, — la passion rougie à blanc et sans tache, la confiance si intime qu'elle ne peut exister telle entre un mari et une femme.... Je parle de ma propre expérience, et je sais que d'autres confirmeront mes paroles, que ces choses nous récompensent infiniment, nous sont ineffablement chères. »

C'était pendant sa dernière année à Winchester que cet amour s'était développé. Arthur Hamilton va à Cambridge, — les deux amis s'écrivent. « J'ai trois lettres d'Arthur, dit l'auteur, si passionnées d'expression que, pour ne pas causer de l'inquiétude, pour ne pas dire des soupçons, je ne les citerai pas. J'ai lu, bien que je les aie détruites comme on me l'a demandé, les lettres de l'autre. »

L'ami, singulièrement attrayant mais faible, glisse dans une mauvaise coterie à Winchester après le départ d'Arthur. Au bout de trois ans il va à Cambridge où il tombe de même. Arthur ne le sut pas d'abord et se réjouissait fervemment d'avoir de nouveau son ami. Mais comme l'affection est clairvoyante et le vice malhabile à se dissimuler, Arthur découvrit que son ami n'était pas seulement faible, qu'il ne cédait pas seulement mais qu'il était délibérément impur. La rage, l'agonie, le dégoût d'Arthur luttèrent avec son amour, avec sa pitié, avec sa jeune et hautaine

haine de la luxure (et, mais l'auteur ne le dit pas, probablement avec la taciturne tentation d'accepter la corruption du bien-aimé) et il finit par rompre.

L'ami, une nature brutale et corrompue, plus tard disait en plaisantant : « Oh ! oui, nous étions très amis, mais il me *coupe* maintenant : il dut m'abandonner parce qu'il ne m'approuvait pas. Ce que c'est que la justice, la miséricorde et la vérité », et ainsi de suite.

On s'étonne peut-être de voir un amour si profond se rompre, et Arthur se reprocha amèrement son égoïsme irréparable. Il ne se sentait probablement pas encore de force à sauver l'ami ni de force à ne pas succomber lui-même. — La lutte dut être réelle car Arthur dès l'âge de vingt ans devint autre. L'ambition, le désir de faire de l'effet, tout cela *rentra* en lui, et son développement devint surtout intérieur. La crise d'Arthur semble, si on a le droit de deviner des mystères aussi respectés, avoir quelque ressemblance avec celle à travers laquelle l'illustre Gordon a dû passer — crise dans laquelle il assassina, châtra une partie de lui-même pour devenir un des plus grands hommes d'action de l'histoire. Arthur Hamilton n'est pas l'homme d'action, mais c'est le penseur, l'homme généreux, l'homme qui s'intéresse avant tout à l'âme et à la jeunesse, qui se voue à la justice envers l'homme, — Arthur Hamilton se sauve du suicide en se dévouant à l'éducation d'un ravissant fils adoptif dont la mort à vingt ans le tue lui-même.

On sait tout ce que Gordon a fait pour l'éducation de milliers de eunes garçons. Le sacrifice de la sensualité personnelle, le culte d'idées qui anéantissent la recherche de la luxure, produisent chez des hommes comme Gordon ou Arthur Hamilton une charité pour leur propre sexe, et surtout pour la jeunesse, ou surtout pour tout ce qui doit souffrir, et un amour dont Jésus a donné l'exemple.

Arthur Hamilton joue bien le rôle que l'uraniste désintéressé peut jouer dans le monde moderne et au lieu de saisir ce sens du livre on s'en est moqué, ou on l'a blâmé.

Ce qui est encore intéressant, c'est le point de vue d'Arthur Hamilton envers les vices sexuels. L'idée de joindre une femme à la débauche lui semble révoltante ; (il a un moment songé à épouser

une jeune fille du monde, demi-vierge intellectuelle, c'est-à-dire libre, indépendante, détestant les femmes et détestée d'elles, mais pas mauvaise au fond bien que superficielle et frivole) ; — mais il ne peut croire avec Lacordaire que les débauchés ne connaissent pas les véritables affections, au contraire il a trouvé chez eux les plus admirables dévouements, en dehors de leurs plaisirs. — Il est plein de compassion pour les vices sensuels d'hommes remarquables quand il les entend attaquer par des gens du commun, par la foule mesquine : car il a découvert ce secret que les sages ont toujours connu (et qui est en pratique une des forces du catholicisme intellectuel) : que l'homme arrive par le mal comme par le bien à la vérité, à la supériorité morale, à la sérénité, s'il ne regrette pas ce qu'il a appris.

Le repentir qui transforme un homme, ou bien la force d'âme qui peut supporter le vice et la vertu à la fois, comme une santé admirable qui peu à peu se purifie d'une maladie — Arthur Hamilton l'appréciait et le comprenait. — Mais la bassesse, la médisance, la vilenie, la pitié de soi-même, de ce qu'on a perdu en perdant son innocence, toutes les faiblesses qui ne servent à rien ou qui font du mal, lui semblaient ce qu'elles ont semblé à Platon ou aux grands saints : car dépouillées de bien des voiles, les thérapeutiques de l'âme se ressemblent beaucoup : et l'uraniste triste ou timide qui n'a pas la sérénité ou la sagesse que Gœthe trouvait chez Winckelman, devra bien se réfugier à la fin auprès d'un christianisme quelconque, orthodoxe ou hérétique, symbolique ou obéissant.

L'uraniste qui n'est pas triste ou inquiet, qui est sûr de lui-même, même s'il tombe ou s'embourbe, s'il veut se retremper et trouver du courage ne peut mieux faire qu'en lisant le Winckelmann de Gœthe : psychologiquement ainsi que littérairement un des chefs-d'œuvre « du premier des critiques ». (Sainte-Beuve.)

Winckelmann a vécu comme un homme, dit Gœthe. Et on sait quel compagnon suspect a assassiné Winckelmann.

Ce n'est pas ici la place d'écrire l'apologie ou le panégyrique de Winckelmann. — Mais le lecteur curieux ou désireux d'avoir le dernier mot sur lui n'a qu'à lire l'admirable petite monographie de Gœthe.

L'AFFAIRE OSCAR WILDE

Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent.
(Lacassagne),

A la fin des longues journées attristées par l'émoi de l'affaire Oscar Wilde, je tentais de me consoler en lisant les conversations du grand Gœthe. J'essayais de me hausser jusqu'à sa sérénité et je m'inspirais de sa sagesse claire et profonde. Lui aussi, me disais-je, se serait assombri en voyant tant d'ignominie et une telle ignorance. L'attitude du public l'aurait révolté comme la pose des accusés et des impliqués, et il aurait rejeté loin de lui les journaux anglais ou étrangers avec leurs appréciations saugrenues ou apprises par cœur. L'histoire parle dans ce procès et il est temps d'abandonner bien des clichés.

« Tout homme, a dit Gœthe, a droit à une philosophie qui ne détruit pas son individualité. C'est là l'origine psychologique des philosophies. » Et il était aussi persuadé que ces Forces, ces Décisions, qu'il nommait *das dæmonische* ne laissent pas trop longtemps une individualité outrager les autres individualités. Ce qui rend si justes les vengeances comme celle-ci (car il y a des occasions qu'on se sent presque le droit de personnifier) c'est leur lenteur même : ce n'est plus une question de culpabilité mais de criminalité. Si Oscar Wilde, par exemple, avait été frappé il y a quelques années, sa culpabilité au point de vue d'une haute morale n'aurait pas atteint la criminalité.

Quand je l'accuse de criminalité, je ne m'occupe plus des actes sexuels qu'on lui a reprochés, mais du rôle qu'il a joué, de l'influence qu'il a prise et si mal employée, des jeunes vanités qu'il a faussées, des vices qu'il a tant encouragés. La société anglaise est coupable également. Quant à lui, qu'avec tous « ces galopins aux yeux de tribade » il ait ou n'ait pas été « pareil à la grande Sapho », la morale la plus indulgente et la plus lâche le condamne

maintenant sous d'autres rapports de même que l'opinion publique. Seulement l'opinion publique m'inspire peu d'estime à ce sujet; elle l'a supporté, soutenu, entretenu, elle l'a subi, ce malheureux prêtre de Priape, malade de la manie des réclames; l'opinion publique lui a passé bien des mauvaises paroles qui étaient de mauvaises actions, et aujourd'hui c'est sa culpabilité qu'elle attaque plus que sa criminalité. Et qui sait comment elle virera un jour : en sa faveur peut-être ?

Ce serait un bonheur (et pas un bonheur d'utopie) si ce procès aidait à éclaircir la question de l'inversion sexuelle, une des plus importantes du présent et de l'avenir. Ce procès encore plus historique, selon moi, que scandaleux, contribuera à cet éclaircissement nécessaire qui viendra — seulement pourquoi viendrait-il, obscurci par la licence des mœurs ?

Un dernier mot avant de commencer : par justice pour l'Angleterre et pour faire un peu honte aux journaux étrangers qui ont poussé le chauvinisme jusqu'à nier l'universalité de l'unisexualité je citerai une lettre de Madame, femme de Gaston l'inverti, belle-sœur de Louis XIV et mère du Régent :

« Vous croyez donc, chère Amélie, qu'il n'y a pas un grand nombre de mauvais garnements qui ont la même inclination que les Français ! Si vous croyez cela, vous vous trompez fort. Les Anglais sont tout aussi acharnés et ne se conduisent pas mieux. Vous me faites rire aussi de vous imaginer que ce péché ne se commet pas en Allemagne. Croyez-moi, les Allemands s'entendent bien aussi à cet art-là. Si Charles-Louis n'avait pas été présent, le prince d'Eisenach, qui est tombé en Hongrie, aurait tué le prince de Wolfenbuttel. Celui-ci voulait lui faire violence, et l'autre n'entendait pas de cette oreille-là. Charles-Louis m'a raconté aussi que toute l'Autriche était infestée de semblables vices... » 3 septembre 1708.

Après avoir passionné les curieux, les oisifs, les désœuvrés, — après avoir occupé les gens sérieux, les coupables ou les imprudents, l'affaire Oscar Wilde appartient maintenant à la science et à l'histoire. Les historiens de la morale sociale ne pourront la négliger. Aucune affaire de mœurs de ce temps n'a été d'une pareille

portée. Les scandales de Cleveland Street rendus populaires en France par les plaisanteries sur les petits télégraphistes, et suivis du départ forcé de lord Arthur Somerset, n'attestaient que des vices individuels se servant de l'organisation connue du vice. Aucun des malheureux impliqués dans cette affaire ne s'était élevé ouvertement contre l'opinion publique. Ils cachaient leurs habitudes. Ils avaient peur, ils avaient honte. Leur hypocrisie touchait à la décence et leur prudence étaient un hommage à la pudeur. On ne pouvait accuser la société de tolérance indue, ni les coupables d'avoir voulu célébrer ouvertement Sodome.

Partout il existe des établissements comme ceux de Cleveland Street, des clients, des prostitués, des entremetteurs. Sodome existe, vénale et menaçante, la ville invisible.

Mais la tragédie qui a Oscar Wilde pour titre est d'une autre nature. Oscar Wilde a été encouragé, toléré par la société anglaise. On l'appelait une institution. Il s'est détraqué de plus en plus, et sous l'empire de la vanité et de l'impunité il en était arrivé à la vie la plus audacieuse et la plus dangereuse pour la salubrité publique comme pour lui.

Il a été victime de lui-même, de la société et de ses amis. Si on le plaint dans sa grande infortune, on se souvient aussi qu'il a été un danger national; sans cela, s'il avait uniquement été un perverti cérébral soupçonné de perversions sexuelles et attrapé par la police, son cas ne mériterait pas une étude aussi approfondie. L'affaire Oscar Wilde considérée gravement est d'une importance capitale. *Comment a-t-on permis à un homme pareil de tenir un cours d'égoïsme mutuel avec l'assentiment de la société anglaise? Et comment, par quelles imprudences inconcevables, une impunité aussi solide s'est-elle effondrée tout à coup?*

Oscar Wilde (fils d'un médecin irlandais bien connu et d'une mère qui vit encore et qui, sous le nom de Speranza, écrivait des poésies irlandaises), a toujours été très Irlandais, pouvant parler plusieurs heures sans se fatiguer, aimant le son de sa voix lente, riant violemment à ses plaisanteries incessantes, faisant souvent l'effet de mâcher ses mots comme s'ils étaient des bonbons. On ne pouvait le voir parler sans remarquer ses lèvres sensuelles, ses

dents décolorées et sa langue qui semblait lécher ses paroles. Cette comparaison triviale est d'une frappante justesse. C'était un parleur dont on voyait fonctionner l'appareil. Mes lecteurs l'ont probablement vu : de haute taille, un nègre blanchi ou rougi, imberbe, coiffé avec mauvais goût.

Quand il parut à Londres il se conquit une célébrité d'excentricité et de talent bouffon. A Oxford il s'était distingué par ses études sérieuses. Patronné par M. Whistler (qui l'a bien regretté depuis et qui lui avait fourni bien de l'esprit et bien de l'originalité), il s'introduisit dans le monde, surtout occupé d'étonner, d'amuser, de faire parler de lui, ne dédaignant aucune sottise, à l'affût de n'importe quel mot spirituel ou impudent, content d'être hué, s'imposant peu à peu.

La société anglaise eut son bouffon comme elle avait sa beauté, Mme Langtry ; la carrière de la plus belle des femmes et celle du plus vaniteux des hommes se commentent, mais comme elle vit encore, elle aussi faisant partie de l'histoire, mais de l'histoire anecdotique, je ne parlerai que sous toutes réserves de l'opinion de la « nouvelle Hélène » sur son poète et ami. Un journal américain l'a consultée, et suivant le journaliste américain, elle a répondu qu'elle avait connu Oscar Wilde depuis qu'on l'avait renvoyé d'Oxford, qu'il avait toujours *eu ces idées*, que c'était un homme charmant, dont tout le monde riait dans le meilleur monde, et qu'on aimait sans le prendre au sérieux.

Authentique ou non, cette réponse du Lys de Jersey, de la Belle pour qui l'on inventa le titre de *professionnal beauty,* est l'excuse de la société de Londres, la pire des excuses. Oscar Wilde faisait rire, il amusait les ignorants surtout, les jeunes qui n'ont pas lu grand'chose, les femmes qui ont lu encore moins, et même quelques hommes graves trop occupés pour rien approfondir d'aussi frivole que l'influence d'un homme qui fait rire.

Les peintres disaient de lui : il comprend tout sauf la peinture. Les littérateurs au-dessus de 23 ans : tout sauf les lettres. Les musiciens : tout sauf la musique. Et ainsi de suite. En Angleterre la notoriété et la célébrité sont contiguës. Dans le monde les femmes et les jeunes garçons veulent être amusés à tout prix ; la

bourgeoisie imite ces mœurs de son mieux : et les moqueries des classes moyennes et inférieures augmentent la notoriété. Le prince de Galles désira faire la connaissance d'Oscar Wilde. Oscar Wilde devint l'homme le plus recherché et le plus bafoué. Il se vantait de son égoïsme, de sa paresse, de sa vanité, de son inconstance, de tous les vices avouables. C'était bien l'aventurier qui se repaît de choses chères ou rares. Il avait vingt-huit ans. Il alla faire des conférences en Amérique. On s'y moqua joliment de lui : mais exciter les moqueries faisait partie de son programme. Il revint se plaignant de l'Océan qui l'avait désappointé. Il se maria avec une charmante Irlandaise qui avait quelque fortune. Deux garçons sont nés de ce mariage (1). Oscar Wilde aurait pu être heureux sans sa dévorante vanité et dans une société qui ne lui aurait pas fourni tant de pâture. Mais il était alors bien loin des aventures d'aujourd'hui. Son égoïsme, il est vrai, était imperturbable. Il s'adressait au plus jeune et tâchait de lui tourner la tête avec des flatteries et de s'en faire un disciple. Il causait, causait intarissablement, et fumait des cigarettes.

Il s'intéressait alors à toutes les perversions sexuelles, il les craignait, les redoutait pour lui. Il aimait à en parler. Il connaissait les historiettes de tout Londres. Les grandes tribades le fascinaient comme les sodomites courageux ou amoureux. Il rôdait à l'alentour. Il était innocent, disait-il, mais il poursuivait la piste des autres.

« Je ne crois pas, disait-il à ses jeunes amis, que les gens qui font ces choses puissent y prendre autant de plaisir que moi à en parler (2). »

Il fut saisi d'un véritable accès de fièvre cérébrale après avoir lu *Monsieur Vénus* et en racontait le sujet avec une ardeur poé-

(1) Notons la supériorité du journalisme anglais (malgré ses grands défauts) sur le journalisme américain. Tous les journaux anglais ont respecté la tragique situation de Madame Wilde et des enfants. En Amérique on a publié leur biographie avec photographies.

(2) Rapprochons de ce point de vue que tous les jeunes hommes qui ont témoigné contre lui ont raconté la même histoire : le coït buccal pratiqué sur eux et ensuite sa satisfaction *inter eorum femora*. Même en n'ajoutant pas foi à ces témoignages on voit le rapport logique entre ces actes et ses paroles.

que admirable. Il était intarissable. Pour lui, quant à lui, il avait peur. Il se savait si bien connu, son extérieur si reconnaissable, qu'il n'aurait pas osé, dans un endroit public, causer avec des inconnus compromettants. On verra le chemin qu'il a parcouru depuis.

Il se souvenait alors de toutes ces règles de prudence et de décence qui aident un honnête homme, même s'il est inverti, à vivre le front haut et sans crainte. S'il disait aux jeunes hommes de son monde : « Vous seul sauriez me donner un frisson nouveau, vous sauriez mélanger le romanesque et l'ironique, *romance and cynicism* » ; s'il rejetait *Mon Frère Yves* comme trop fade, trop innocent, si la lecture d'*A Rebours*, de la rencontre du jeune homme et de des Esseintes, lui donnait un peu de la fièvre de Monsieur Vénus, — il était surtout curieux, rôdeur, craintif, jouant avec l'idée du danger plus qu'avec le mal même.

« Je ne peux pas vous laisser connaître M. Un Tel ou M. Un Tel, disait-il à ses jeunes amis, ils pourraient vous compromettre. »

Quand on lui demandait d'expliquer la situation psychologique des unisexuels du monde, de ceux qui vont partout mais qui font bande à part, il assurait qu'ils commençaient par la joie, le délire de leur originalité, de leur indépendance, mais qu'à mesure qu'ils s'isolaient de plus en plus, à mesure qu'ils étaient pour ainsi dire marqués au visage, ils souffraient beaucoup. Selon lui ils commençaient par l'exaltation et l'orgueil et finissaient par se sentir damnés...

On regimba un peu quand il écrivit *Dorian Gray*, roman peu original (Oscar Wilde n'a jamais été bien original), artificiel, superficiel, efféminé. L'unisexualité y régnait, mais sans vigueur, dans le clair-obscur, dans l'affectation et la crainte.

Je ne vois pas d'argument sérieux contre l'étude de l'unisexualité dans l'art. Les maîtres n'en ont pas peur, depuis Eschyle jusqu'à Swinburne. En Angleterre, le théâtre, le roman, la poésie s'en sont emparé ou servi, mais toujours franchement, héroïquement, ou satiriquement, ou passionnément (1).

(1) Voir la note à la fin de ce chapitre.

Oscar Wilde n'ayant ni le sens de la vie, ni un talent à lui, n'a pu traiter l'inversion ou la perversion sexuelle que faiblement, sournoisement, languissamment.

Ceux qui avaient compris et détesté la pente à laquelle il s'abandonnait l'avaient délaissé ou écarté avant *Dorian Gray*. Son entourage ne s'en rendait pas compte; on s'amusait de lui, on partageait ses goûts, on le comprenait (1). Ce n'est qu'*Oscar*, disait-on ; tout le monde le connaît, il peut faire ce qu'il veut. Ses amis et les amis de ses amis aimaient à répéter : « Il aime à *en* parler, mais il ne *le* fait pas. »

Ses cours d'égoïsme, de fausseté, de mensonge, de clinquant, de pauvres paradoxes écartelés, ne suffisaient pas pour le discréditer. On permettait à ses fils de l'aduler et d'en être adulé, de se laisser appeler le nouveau *boy* d'Oscar.

Il s'était mis à travailler et on parlait moins de lui quand sa pièce *L'Eventail de Lady Windermere* fut jouée à un des meilleurs théâtres de Londres. Je me souviens de cette première. La pièce répondit à ce que j'attendais de son talent et de son assurance : rien de si vieux que la pièce, rien d'aussi personnel que l'assaisonnement.

La nouveauté de ce genre de plagiat, les interprètes, la mode, la fameuse cigarette que l'auteur fumait en goûtant son apothéose après le dernier acte, en présence du public qui l'acclamait, et le fameux œillet vert (2) à sa boutonnière, lui firent un succès éton-

(1) Il y aura un jour une étude à faire sur l'influence des femmes anglaises et américaines en faveur de la pédérastie.

(2) On se rappelle l'affaire Abadie, dite des cravates vertes. Voici quelques mots sur les œillets verts. Ces œillets, venus de France, artificiellement colorés, parurent chez quelques fleuristes élégants. Par-ci, par-là, on en acheta pour sa boutonnière sans trop savoir pourquoi. Je sais que le premier acheteur se trouva (au théâtre) très gêné par les regards curieux attachés à sa boutonnière, et se jura de ne plus se fleurir de vert. Oscar Wilde adopta cette « fleur des poètes » et ses disciples, dont beaucoup étaient fardés ou en avaient l'air (il y a une façon de se coiffer et de se dandiner qui va avec le bistre artificiel, le rose des lèvres, etc.) se crurent obligés de l'imiter. Les journaux publièrent des articles d'une violence inouïe; on accusait les chevaliers de l'œillet vert de faire partie d'une bande de pédérastes. C'était le signe de ralliement. On brûla la fleur sur la scène et la salle retentit d'applaudissements. Après des menaces de procès contre des journalistes, on cessa de porter des œillets verts et d'en parler, jusqu'à l'année dernière quand un roman, l'*Œillet vert*, parodia Oscar Wilde et Alfred Douglas.

nant. Le public anglais aime les vieilles ficelles ; et Oscar Wilde, en plus, lui offrait les nouvelles rengaines « artistiques » et tout « l'esprit » de son existence et de son monde.

Oscar Wilde gagnait maintenant de l'argent. Il demeurait peu chez lui, tantôt dans un hôtel, tantôt dans un autre. Il renonçait la plupart du temps à la vie domestique, mais son succès aurait pu le rattacher à la vie respectable. Même sans mener une vie exempte de soupçons, même en prêchant la corruption, même entouré des jeunes hommes les plus voyants, les plus chatoyants de Londres, il aurait pu ne pas dégringoler. Voici un des points curieux de l'affaire, une de ces nombreuses leçons commentées sans doute à Sodome comme à Londres.

Même acquitté, il serait toujours resté le modèle de ce qu'il ne faut pas faire. L'indulgence qu'on lui accordait, le succès de sa pièce, sa vanité insensée, sa cour de jeunes gens de plus en plus jeunes comme cela arrive à toute célébrité sur le retour, son énorme indulgence pour ses propres caprices l'avait gâté et il pourrissait tout ce qui était près de lui ou en lui, même ses qualités, mêmes ses amitiés.

Ce que Gœthe nomme « das dæmonische » lui fit faire la connaissance de lord Alfred Douglas, fils du marquis de Queensberry. Lord Queensberry dont les deux femmes ont divorcé a toujours été fameux pour son emportement, son opiniâtreté, ses opinions antireligieuses professées ou plutôt proclamées à une première de Tennyson. Son père, son frère et son fils aîné sont morts tragiquement et tués par une arme à feu. Un autre frère est mort sur une montagne. Une sœur a épousé un jeune boulanger. Une autre sœur n'a jamais craint la publicité et protège à présent les animaux que sa passion du sport poursuivait autrefois.

Lord Queensberry avait été profondément ulcéré par l'élévation de son fils aîné, lord Drumlawig, secrétaire de lord Roseberry, à la pairie, tandis que lui ne siégeait pas à la chambre des lords.

Ses fils avaient tous pris le parti de leur mère, et les rapports n'avaient rien de cordial.

Lord Alfred, un jeune homme pâle et artificiel, toujours prêt à toutes les imprudences et à toutes les exagérations, écrivant des

vers sur « les deux amours » et sur « la louange de la honte (1) », traduisant du français en anglais la *Salomé* (2) qui lui est dédiée, aussi emporté que son père, entraîna Oscar Wilde à sa perte. Il le précipita au milieu d'une haine de famille comparable à celle de la race d'Atrée. Un fils a rarement haï son père aussi ouvertement que lord Alfred a haï lord Queensberry. Je ne pense pas devoir m'en étonner outre mesure. Il y a des sentiments plus regrettables que bizarres. Absolument indifférent non seulement au qu'en dira-t-on, mais au qu'en dit-on, ou peut-être ne dédaignant pas d'être célèbre, habitué à voir dans sa famille les théories mises en pratique, choisissant ses amis ou ses connaissances où bon lui semblait, ne dédaignant de dîner ni avec des entremetteurs ni avec des *petits Jésus*, ni avec des amateurs notoires de chair mâle tarifée, — sa curiosité, son défi, ont dû charmer Oscar Wilde, le curieux timide et impertinent. Wilde avait répété à satiété que l'on ne pouvait aimer le même individu plus de six semaines, mais son enthousiasme pour lord Alfred dure depuis 1891. La naissance de lord Alfred, sa jeunesse hasardée et fourvoyée dont il aurait dû avoir pitié, son air à la fois artificiel et indifférent, fatigué et infatigable, une loyauté émouvante, émotionnante, digne d'une meilleure cause, le charmèrent et le retinrent. Il faut savoir qu'en Angleterre le cadet d'une famille noble possède un prestige fantastique aux yeux de nombreux bourgeois. Ainsi on a vu ces dernières années une femme habillée en homme se faire passer pour lord A. Pelham Clinton (le héros défunt du procès Bolton et Park, procès de pédérastes) et empocher l'argent des bourgeois. A mesure que Wilde s'embourbait, le prestige du jeune lord Alfred brillait plus clairement aux yeux de l'Irlandais.

Lord Alfred Douglas a jeté un défi si vaillant et si complet (il n'a que vingt-quatre ans) à toutes les choses qu'on nomme les

(1) Oscar Wilde attesta que honte voulait dire modestie, pudeur — une explication qui vaut encore plus que l'épluchage des sonnets des « jeunes. »

(2) M. Aubrey Beardsley, un jeune artiste du plus grand talent, eu la malencontreuse chance d'illustrer cette Salomé médiocre de douze dessins que je déplore en les admirant. Mais il n'a pas été dupe de cette publication.

convenances, qu'il ne peut s'étonner, s'irriter, s'offenser, si on le traite avec la courtoisie et la franchise dues à un contemporain. Sa jeunesse, son extrême hardiesse, ses inutiles imprudences, sa loyauté sans frein, sa haine, ses lettres aux journaux, font frémir tout homme un peu sérieux que la psychologie n'a pas endurci. Plus on approche de ses dissenssions de famille plus on voit combien il avait besoin d'une direction et d'être dirigé, et plus on trouve terrible le sort qui le lia à Wilde. En compagnie d'un ami sûr, flatteur et flatté, Oscar Wilde s'enhardit jusqu'à connaître les professionnels du vice.

Ainsi, lord Alfred télégraphie à Wilde d'être bon pour Alfred Wood, un jeune commis sans place. Il est de suite invité à dîner dans un cabinet particulier; Wood et lui se nomment de suite Oscar et Alfred (1). Bientôt après Wood vient dire à son ami Oscar que des lettres de ce cher ami à lord Alfred ont été volées. Elles se trouvaient dans la poche de certains vêtements donnés par lord Alfred à Wood.

Wood (qui a assuré avoir eu des rapports sexuels avec Wilde le premier jour de leur connaissance et qui a raconté avec force détails les incidents de sa « séduction »; mais comme on découvrit que c'était un *chanteur* de profession, le jury (2) rejeta son témoignage comme trop suspecte) exprima son regret de s'être laissé voler ces lettres, et demanda de l'argent pour aller en Amérique. Il voulait échapper à ses associés (3). Wilde lui donna l'argent et l'invita à déjeuner.

Allan, le voleur des lettres, vint voir Wilde. Voici, d'après Wilde lui-même, ce qu'ils se dirent:

O. W. — Vous êtes venu au sujet de ma belle lettre à lord Alfred Douglas. Si vous n'aviez pas eu la sottise d'en envoyer la copie à M. Beerbohm Tree (le fameux acteur et directeur du

(1) Dans cette affaire le nom d'Alfred ou de Fred revient d'une façon qui déroute; Alfred Wood, Alfred Taylor, Fred Atkins, lord Alfred Douglas.

(2) Par quatre voix contre huit, si l'on peut croire l'assurance formelle d'un journal assez au courant de cette affaire. Comme on verra plus tard, ce ne fut pas le dernier verdict.

(3) Comme il le dit plus tard, il voulait s'éloigner de « Douglas, Wilde, et de tous les autres. »

théâtre du Haymarket où l'on jouait alors une pièce d'Oscar Wilde: *Une Femme sans importance*), je vous aurais bien payé pour avoir l'original, car c'est une œuvre d'art.

Allan. — Cette lettre pourrait trouver une étrange explication.

O. W... — L'art est rarement intelligible pour les classes criminelles.

Allan. — On m'a offert 1500 francs pour cette lettre.

O. W... — Alors vendez-la de suite. C'est là mon avis.

Je n'ai jamais reçu tant d'argent pour si peu de lignes de ma prose, et je suis content que pour quelqu'un en Angleterre cette lettre de moi vaille 1500 francs.

Wood partit pour l'Amérique d'où il revint témoigner contre ses anciens amis.

L'histoire de la copie de la lettre de Wilde envoyée à M. Tree était connue à Londres dans le monde qui s'intéresse au théâtre. On racontait que Wilde avait signé cette copie ; et cette lettre avait, racontait-on aussi, circulé à un certain souper.

Lord Queensberry voulut rompre l'alliance de son fils avec Wilde, et de terribles lettres furent écrites de part et d'autre. Le 1er avril 1894 le marquis écrivit à son fils : « Alfred,... après vos lettres hystériques et impertinentes, je refuse d'en recevoir d'autres. Si vous avez quelque chose à me faire savoir, venez vous-même. » Il se plaignait que son fils avait dû quitter Oxford et ne se préparait pour aucune profession.

Il refusait de lui donner de l'argent. « Votre infamante intimité avec cet homme Wilde doit cesser ou je vous déshérite... Je ne vais pas analyser votre intimité, et je n'accuse pas, mais selon moi *poser* est aussi mal qu'*être* ce que je ne veux pas dire. Hier je vous ai vu de ma fenêtre avec cet homme. Tout mon sang s'est glacé. Jamais de ma vie ai-je vu quelque chose de comparable à ce que j'ai vu sur vos horribles visages? J'apprends que sa femme veut divorcer pour des crimes contre nature... Si cela devient un scandale public, j'aurai le droit de lui faire sauter la cervelle... »

Le fils télégraphie : « Quel drôle de petit homme vous êtes » Le père répond par des menaces de correction corporelle, et puis:

« Votre seule excuse peut être la folie. On vous croyait fou à Oxford .. Si je vous trouve encore avec cet homme, je ferai un scandale auquel vous ne rêvez même pas. Et je vous déshériterai. Vous savez à quoi vous attendre. »

A son beau-père, lord Queensberry écrit une lettre furieuse, accusant sa première femme, le gouvernement anglais, la reine, ses fils. Il écrit une autre fois à lord Alfred : « J'ai eu bien raison d'encourir la honte plutôt que d'engendrer d'autres fils. Quand vous étiez dans votre berceau j'ai pleuré près de vous en pensant à ce que j'avais engendré... Vous êtes fou et je vous plains. Ce n'est pas étrange que vous soyez devenu la proie de cette horrible brute. »

Enfin lord Queensberry alla chez Wilde pour lui ordonner de rompre avec son fils. Il n'accusa son adversaire que de *pose*, mais avec tant de sévérité que Wilde le mit à la porte après lui avoir dit en présence du domestique ce qu'il pensait de lui.

Lord Alfred écrivit alors à son père une carte postale : « Puisque vous n'ouvrez pas mes lettres, je suis forcé de vous écrire sur une carte postale. J'écris pour vous faire savoir que je traite vos ridicules menaces avec une indifférence absolue. Depuis votre conduite chez O. W... j'ai insisté pour me montrer avec lui dans les restaurants à la mode, je continuerai à aller où je veux et avec qui je veux. Je suis majeur et mon propre maître. Vous m'avez déshérité au moins une douzaine de fois. Vous n'avez aucun droit sur moi, moral ou légal. Si O. W... vous poursuivait pour diffamation, vous auriez sept ans de travaux forcés. Malgré toute ma détestation pour vous, je désire éviter cela à cause de la famille, mais si vous essayez de m'attaquer, je me défendrai avec un revolver chargé que je porte toujours ; et si je vous tue, ou s'il vous tue, nous serons tout à fait dans notre droit. Je ne crois pas que vous manqueriez à beaucoup de gens. »

A cette époque parut un très faible roman, *l'Œillet vert*. Les héros étaient Wilde et lord Alfred Douglas. Il n'y avait dans ce livre ni vigueur masculine, ni honnête indignation, mais du bavardage de journaux pour femmes. Ce livre pourtant fit du bruit et décrocha sa quatrième édition. Je m'en étonnai étant alors à la cam-

pagne ; mais de retour à Londres j'entendis la légende gronder plus menaçante autour de Wilde. On me rapporta de plusieurs côtés les menaces de lord Queensberry et le défi de son fils et de Wilde.

Je les vis (lord Alfred et Wilde) plus d'une fois alors soupant ensemble, et je me rappelle le petit frisson avec lequel on se demandait si le père allait arriver avec cette nouvelle canne dont il avait parlé. Je n'allai pas à la première du *Mari idéal* de Wilde, au théâtre du Haymakert, pour ne pas voir le public gobeur de vieilles inanités et de pâles immoralités. Quand je vis la pièce elle fut reçu assez froidement. Lord Alfred était dans une avant-scène. Wilde était parti pour Alger et avait annoncé dans le journal (*the Morning Post*) que les lettres qu'on lui adresserait ne lui parviendraient pas. Il revint au milieu des répétitions de son autre pièce, « *l'Importance d'être sérieux ou Ernest* (il y a calembour) qu'on allait jouer au *Saint-James' theatre*. A la première de cette comédie (1) l'émotion régna parmi les initiés et les initiées. Lord Queensberry avait essayé en vain de pénétrer dans le théâtre. On l'en avait empêché. On lui avait renvoyé un billet. Une loge où se trouvaient des amis à lui fut gardée toute la soirée ; on craignait de le voir surgir et crier à Wilde ce qu'il pensait de lui à la face du public. Cela avait été son intention. Frustré, il se vengea illusoirement d'abord. Il laissa pour lui au théâtre un beau bouquet de légumes.

Le marquis fut bien conseillé ensuite. Il se rendit au cercle de Wilde et remit au portier une carte pour Wilde sur laquelle il écrivit quelque mots l'accusant de *pose contre nature*. Notez l'habileté. Il ne l'accusa pas d'actes impossibles à prouver, mais de poser comme s'il s'en rendait coupable.

Ici il faut avoir recours aux conjectures. Comment Wilde osa-t-il intenter un procès, connaissant le nombre de ses propres imprudences ? Il me semble qu'il a dû être entraîné par la haine de

(1) A la première du *Mari idéal*, on avait prétendu que l'auteur n'avait paru qu'avec beaucoup de résistance et n'avait pas eu l'air à son aise. Il avait, suivant l'anecdote, reçu des lettres de menace ce jour-là.

famille qui allait tant le faire souffrir, et que sans cette haine il ne se serait pas risqué.

L'émotion à Londres fut grande le jour de l'arrestation de lord Queensberry. Etait-ce le commencement de la fin? Qui irait en prison, le diffamateur ou le diffamé? Le marquis eut bientôt la sympathie du public. Il se justifiait en disant qu'il voulait sauver son fils et qu'il avait toutes les preuves nécessaires.

A Bow-Street, Wilde fit une entrée triomphale, dans un landau. Les deux chevaux portaient Wilde et sa fortune, et lord Alfred, et le frère aîné lord Douglas of Hawick. Le magistrat ne permit pas à lord Alfred de rester pendant l'audience, et l'on fut frappé aussi de la sévérité, de la froideur du magistrat envers Wilde. Le plaignant ne se rendait pas compte de la gravité du moment. Lord Queensberry fut libéré sous caution (12.500 francs) et le procès commença le 3 avril.

On se demandait avec anxiété si le procès aurait lieu, et quand Wilde fit mettre dans les journaux l'annonce de son départ, en compagnie de lord Alfred Douglas, pour une semaine à Monte-Carlo, on pariait pour et contre leur retour. Il ne restèrent pas longtemps absents. On dit qu'ils furent mal accueillis là-bas.

Difficile, inutile de décrire l'intérêt, la curiosité, l'inquiétude, la foule qui s'entassait pour assister aux débats. Toutes les craintes allaient se voir dépasser, tous les émois.

Le premier jour Wilde parut très arrogant, très suffisant, d'après les reporters, mais si on en croit quelques amis, peu à son aise. Il avait appris le 30 mars (le procès commença le 3 avril) tout ce dont on allait l'accuser et tous les témoignages contre lui ; mais pour le public les surprises furent colossales.

Le marquis plaidait que le « libel » était vrai et pour le bien du public.

Sir Edward Clarke (pour Wilde) résuma la brillante carrière du plaignant. Puis il parla de son amitié pour lord Alfred Douglas (1)

(1) Il paraît que lord Alfred ne fit la connaissance de Wilde que malgré lui et sur les instances de sa mère et d'un ami. Lors de leur première rencontre, lord Alfred se montra comme d'habitude très silencieux, et Oscar Wilde, pour le faire parler lui demanda ce qu'il lisait, son auteur favori.

Lord Alfred répondit : « Daudet. »

et lord Douglas of Hawick, pour lady Queensberry. En 1894 Wilde apprit qu'on le diffamait à la suite du vol des lettres oubliées par lord Alfred dans les habits donnés à Wood.

Voici une de ces fameuses lettres : « Mon enfant bien-aimé (*My own dear boy*) Votre sonnet est tout à fait adorable, et c'est merveille que ces lèvres rouges de la rougeur des roses soient façonnées pour la musique des vers aussi bien que pour la folie des baisers. Votre svelte âme dorée marche entre la passion et la poésie. Je sais que Hyacinthus, le fol amour d'Apollon, c'était vous au temps des Grecs. Allez y tremper vos mains dans le crépuscule gris des choses gothiques et venez ici quand vous le désirerez. C'est adorable ici. Vous seul manquez ; mais allez d'abord à Salisbury. Toujours avec un amour impérissable, votre Oscar. »

Je suis de l'avis de sir E. Clarke, le défenseur de Wilde, au sujet de cette lettre. Selon moi elle pourrait être l'expression affectée d'un sentiment ordinaire.

Sir E. Clarke dit qu'il ne croyait pas nécessaire de s'appesantir sur les accusations d'actes immoraux commis par Wilde avec plusieurs personnes. Sans doute c'était des accusations faites à la hâte et qu'on laisserait tomber. Il préférait en venir aux accusations littéraires, à l'indécence de *Dorian Gray* et d'une revue, le *Caméléon* où Wilde avait publié des « Phrases pour les jeunes. »

Wilde avoua quarante ans pour lui et vingt-quatre pour lord Alfred. Lord Alfred avait été avec lui à Oxford, Brighton, Worthing, Cromer, Torquay, au Savoy-Hôtel à Londres, etc. Alors commença un de ces interrogatoires ridicules que l'on connaît sur l'art et la morale.

M. Carson ne fit probablement que son devoir professionnel, mais Wilde se montra incapable de raisonner et de comprendre la situation. Ainsi cette petite revue le *Caméléon* avait publié avec les « phrases » de Wilde une nouvelle : « le Prêtre et l'Acolyte ». On découvrait l'acolyte dans le lit du prêtre, et les deux amants s'empoisonnaient près de l'autel pour se venger d'un monde qui ne comprenait pas un tel amour. Wilde avait écrit au jeune éditeur pour protester contre cette nouvelle, mais quand on lui demanda s'il avait protesté contre le blasphème, il s'entêta à dire : « Parce

que c'était mal écrit. » Il réitéra comme un perroquet qu'il n'y a pas de livres immoraux, qu'il y a seulement des livres mal écrits. Il en était encore à la préface de *Mademoiselle de Maupin*. M. Carson déploya alors son habileté à triompher des banalités. M. Carson comprenait la mise en scène encore mieux que Wilde; il fit ressortir que *Dorian Gray* s'occupait de Sodome, il fit divaguer Wilde sur l'art grec et les sonnets de Shakespeare, il lui fit déclarer que ni lui ni ses ouvrages n'étaient pour le bourgeois ou pour l'illettré, qu'il n'écrivait que pour les artistes, que les artistes seuls l'appréciaient, qu'il n'avait jamais adoré un homme plus jeune que lui, parce que c'était trop ennuyeux d'aimer un autre homme que soi. M. Carson lui permit de s'enferrer. Wilde dit que le commun des hommes ne pouvait comprendre l'effet merveilleux produit par un jeune homme sur un artiste. Tous les artistes avaient passé par là. La lettre à Alfred était la lettre d'un poète à un poète.

Il fit un cours de sentimentalité, il n'eut pas l'esprit de la situation, de ce qui allait suivre. On pouvait dégrader les sonnets de Shakespeare les moins héroïques jusqu'à l'égoïste affection de Wilde pour lord Alfred, mais quel rapport avaient-ils avec ses amitiés pour des gens malpropres et vils ?

Il nia l'influence d'un homme sur un jeune garçon. « Un homme ne corrompt pas un garçon, » fut une de ses colossales sottises.

On lut une autre lettre, de Wilde à lord Alfred. On a beaucoup ri de cette lettre surtout dans le monde des dépravés, mais elle ne me fait pas tout à fait l'effet qu'elle fit sur le public. « Le plus cher de tous ! Votre lettre a été pour moi du vin blanc et rouge. Mais je suis triste et mal à l'aise. Bosie (c'était le sobriquet de lord Alfred), ne me faites pas de scènes, elles me tuent. Elles détruisent la beauté de la vie. Je vous vois, si grec et si gracieux, défiguré par la colère. Je ne peux pas voir vos lèvres rosées et vous écouter. Vous me fendez le cœur. Il me faut vous voir. Vous êtes la divine chose qui me manque — la grâce et le génie — mais comment vous voir? Dois-je venir à Salisbury? Mais il y a beaucoup de difficultés. Ma note ici à l'hôtel est de quarante-cinq

livres pour la semaine. J'ai un salon sur la Tamise. Mais vous, où êtes-vous, mon cœur, mon cher, mon merveilleux enfant? J'ai presque peur de vivre, — pas d'argent, pas de crédit, un cœur de plomb. Toujours votre Oscar. »

— N'est-ce pas, lui demanda-t-on, une lettre extraordinaire écrite par un homme de votre âge à un jeune homme comme lui?

— Tout ce que j'écris, répondit Wilde, est extraordinaire. J'ai une impérissable affection pour lord Alfred.

Que c'est triste de voir l'affection se tourner contre ceux qui se chérissent quand ils ignorent les règles de la vie et se dirigent ensemble vers l'égoïste enfer. Ces lettres ne sont pas inspirées par un sentiment d'ordre bien élevé (pas même Verlaine dans *Amour*, mais certes loin de Verlaine dans *Parallèlement*) mais ne contiennent rien de grossier et peu d'équivoque. Ce sont les lèvres rouges qui ont tant choqué. Certes tout père s'emparant de ces lettres se serait effrayé ; venant de Wilde elles auraient indigné ; mais il est bon de ne pas attacher trop d'importance à l'afféterie des lettres de gens qui écrivent. Les billets laconiques de Wilde et de ses « galopins aux yeux de tribade », se donnant des rendez-vous, sont bien autrement suggestifs que les lettres les plus extraordinaires. Si on a lu tant soit peu les correspondances des poètes ou des romanciers on se souvient de bien d'innocentes, imprudentes et ardentes lettres entre amis. Lisez par exemple les romans allemands depuis Jean-Paul jusqu'à Sudermann. Ils emploient les mêmes mots pour l'amour et l'amitié. Dans *Titan* de Jean-Paul, par exemple, le mauvais mais passionné Karl dit à l'innocent et tendre Aldano : *Rosenangesicht*, « figure de rose ! » et ils s'ôtent les mots des lèvres en s'embrassant. Un des héros de *Eswar*, le dernier roman de Sudermann, nomme l'autre *petite fille* et pourtant le plus dépravé ne pourrait trouver rien d'équivoque dans l'esprit de ces auteurs. Et puis quand on s'aime si épistolairement et en paroles, on n'a d'habitude que de l'exagération à se reprocher. Dans le roman d'Abel Hermant, *le Disciple aimé*, la passion des lettres de Jean-Baptiste Merminod n'est égalée que par sa pureté et son ennui.

Si l'on ne permet pas aux poètes (même aux médiocres comme Wilde) de s'exprimer avec emphase et affectation, comment les savants et les philosophes, en appelant les hommes et les choses par leur nom, échapperont-ils au reproche de brutalité et d'inconvenance ?

— Et M. Alfred Wood ? demanda M. Carson. Wilde avoua (car ses réponses étaient des aveux), ce que j'ai déjà raconté, la dépêche de lord Alfred Douglas, le dîner en cabinet particulier avec Wood, l'argent qu'il lui avait donné, leur familiarité, l'histoire des lettres volées, le chantage, le déjeuner d'adieu. Il nia toute inconduite sexuelle avec Wood.

— Et Alfred Taylor? demanda M. Carson. Wilde avoua le connaître et avoir souvent été chez lui dans l'après-midi. Il y rencontrait beaucoup de jeunes gens, jamais de femmes. L'année dernière Taylor avait été arrêté lors d'une rafle de pédérastes, puis relâché. Cela n'avait en rien interrompu les rapports d'amitié avec Wilde au courant de l'arrestation, de ses causes, et qui n'y avait rien vu de louche.

Taylor est un homme de 33 ans. Il a été élevé dans un des premiers collèges de l'Angleterre. A 21 ans il avait une fortune de plus d'un million de francs. Il ne l'a plus maintenant. La police le connaissait de longue date. Il jouait bien du piano. C'était un ami de lord Alfred. Il demeurait dans une petite rue de Chelsea. Il payait pour trois ou quatre chambres 75 francs par mois. Il faisait sa cuisine lui-même. Ses chambres étaient meublées avec recherche, et très parfumées, et jamais le soleil n'y pénétrait. Les fenêtres étaient non seulement obscurcies par des mousselines et des draperies, mais il était impossible de voir à travers. On a trouvé chez lui une perruque blonde, des bas de femme, de nombreuses broches (sa chemise de nuit était fermée avec une broche) *et plusieurs paires de pantalons avec des fentes au lieu de poches*, instruments de travail, costume professionnel apparemment fort connu. Je n'en avais jamais entendu parler et j'ignore si en France et en Allemagne on en trouve chez tous les pédérastes de profession. Il y avait toujours chez lui des jeunes hommes de 16 à 30 ans, qui s'appelaient par de doux noms, Charlie cher, Jenny Cher, etc., et qui parta-

geaient avec lui son unique lit tantôt pendant une nuit, tantôt pendant trois semaines. Depuis le procès je n'ai rencontré personne qui se soit risqué chez Taylor, mais plusieurs qui avaient entendu parler de lui quand il était riche ou qui l'avaient même rencontré au cercle, par exemple. Mais depuis longtemps *il n'allait nulle part*, ce qui ne veut pas dire qu'il ne sortait jamais et n'avait pas beaucoup de connaissances.

— Et Alonzo Conway, le frère du petit vendeur de journaux de Worthing ? demanda M. Carson. Et l'impitoyable se fit raconter l'idylle de Worthing, lord Alfred et Wilde faisant la connaissance d'Alonzo sur la plage, la promenade en mer, les cadeaux, le chapeau avec un ruban dont la couleur était une erreur, le voyage de Wilde avec Alonzo nouvellement vêtu à Brighton, la nuit à l'hôtel. Non, dit Wilde, Alonzo n'était pas artiste, il n'avait pas d'occupation, mais il était amusant. Wilde nia tout acte d'immoralité.

Le lendemain, en présence d'une foule encore plus compacte, la torture de Wilde recommença. La veille avait bien mis en lumière la contradiction entre ses théories artistiques et ses intimités.

— Et Sidney M. ? lui demanda M. Carson, est-ce votre ami ? — Oui.

— L'avez-vous rencontré chez Taylor ? — Oui. — Se destinait-il au café concert ? — Oui.

Sidney M. lui avait été présenté par Schwabe, fils du colonel Schwabe, un jeune homme de 22 ans, qui avait aussi noué les relations entre Wilde et Taylor. Wilde avait donné à Sidney M. un porte-cigarette avec une inscription. Les *cigarette-cases* donnés par Wilde à chaque jeune homme sans exception ont fini par devenir aussi comiques que les plaisanteries du vieux répertoire du Palais-Royal. Sidney M. avait dîné à l'hôtel de Wilde à Londres (ce jeune homme demeurait à Londres) et y avait ensuite passé la nuit. Wilde et lui ont nié tout acte d'immoralité.

— Connaissez-vous Fred Atkins ? — Oui...

Wilde avait connu Atkins par l'entremise de Schwabe. Schwabe pria Wilde de prendre Atkins avec lui à Paris. Schwabe lui avait

promis ce voyage et était forcé de remettre un peu son départ. (On avait commencé par écrire le nom de Schwabe sur des morceaux de papier, mais il échappa aux lèvres d'Atkins. Atkins est aussi menteur qu'indiscret : il a raconté un dîner qu'il a fait à Londres avec Wilde et d'autres personnes du monde, auquel dîner Wilde a embrassé tout le monde, même le garçon). Wilde consentit avec plaisir. On a de lui les détails de ce voyage fantastique. Les indécences des dépositions d'Atkins n'ajoutent que peu à l'invraisemblance de la vérité. Cet Atkins est un jeune homme fort commun (1), rustique, parlant mal, chanteur comique et book-maker, qui a vécu pendant trois ans avec un nommé Burton (un homme de 50 ans qui l'exploitait). Ils ont fait chanter ensemble au moins cinq messieurs (dont les noms ont été inscrits sur des bouts de papier) qui s'étaient commis avec Atkins ; un « comte ou baron » (2) étranger (à Scarborough) qui a dû payer 12.000 francs, un riche monsieur de Birmingham, un vieux monsieur très riche et connu dans la cité, un monsieur qu'il ramassa à l'Alhambra (3), deux messieurs américains que lui et un ami accompagnèrent à un hôtel, que sais-je encore ? Burton et lui eurent aussi des aventures du même genre à Monte-Carlo.

A Paris, Atkins eut un excellent dîner avec Wilde, — il eut les cheveux bouclés, il alla au Moulin-Rouge, et d'après lui il rentra à l'hôtel et trouva Schwabe avec Wilde. Wilde dit que Schwabe avait sa chambre à lui. Atkins assure aussi que Wilde, cette même nuit, voulut entrer dans son lit, etc. Ils se revirent plusieurs fois à Londres. Wilde le trouvait charmant mais nie les actes d'immoralité.

— Et les deux frères Parker, demande M. Carson, les connaissez-vous ? savez-vous qu'ils étaient des domestiques ? Les questions deviennent de plus en plus graves et troublantes, les réponses de plus en plus compromettantes.

(1) Qui a eu le plus grand succès auprès des pédérastes du « meilleur monde ».

(2) S'il faut en croire ceux qui disent savoir, c'était un comte.

(3) Atkins connaissait ce monsieur de vue mais ne lui avait jamais parlé avant cette soirée. Il semble avoir toujours été très au courant de la fortune, du caractère et des habitudes de ceux qu'il allait faire chanter.

Les frères Parker étaient des domestiques en disponibilité, William avait vingt ans, Charlie, dix-neuf. Ils se trouvaient une après-midi au bar d'un restaurant de Piccadilly avec un nommé Harrington dont la connaissance s'était faite à un skating-rink. Taylor s'approche, leur parle de Wilde, de son affection pour les garçons et de sa générosité. Les Parker donnent leur adresse. William l'écrit sur un morceau de papier qu'on produisit devant le juge (1). Taylor arrangea un petit dîner dans un cabinet particulier pour Wilde et les Parker. On a les détails de ce dîner, presque le menu. Les abat-jour étaient roses. On but du champagne, du café, des liqueurs. Taylor était assis vis-à-vis de Wilde, Wilde avait un Parker à chaque côté. On s'appela de suite Oscar et Charlie. « J'aime la jeunesse, j'aime les jeunes gens, » dit Wilde à M. Carson, et lord Queensberry, qui pendant les huit heures que dura l'interrogatoire de Wilde l'a regardé en face, a souri alors et a regardé tout autour de lui pour voir la foule sourire aussi. « Je n'ai pas de préjugés de classe, » a dit Wilde. Il nie pourtant avoir déclaré après dîner : Charlie est le garçon « pour moi » et l'avoir ramené avec lui au Savoy Hotel. Il lui donna cinquante francs en attendant le porte-cigarettes. D'après Charlie, Wilde à l'hôtel lui donna encore du champagne, puis ils se dévêtirent complètement et se couchèrent. Charlie raconta ce que les autres racontèrent et ce que j'ai déjà cité. Au bout de trois ou quatre heures il s'habilla, s'en alla et promit de revenir la semaine prochaine (2). Charlie fut un caprice dangereux. Wilde ne se cachait pas. Charlie venait le voir souvent plusieurs jours de suite. Ils allèrent dans une loge au Pavillon, ils allèrent ensemble au Palais de Cristal. Un soir même très tard, Wilde alla voir Charlie chez lui. Wilde a nié cela et Charlie a nié qu'il se soit livré à Wilde ce soir-là par exception, mais il est avéré que le lendemain la logeuse donna congé à son locataire Charlie parce qu'une femme qui logeait dans la maison avait vu Wilde et conçu des soupçons. Ces deux femmes ont

(1) Par une ébouriffante imprudence Taylor avait oublié dans un appartement quitté à la hâte une boîte à chapeaux pleine de lettres, dépêches, adresses.

(2) On prétend que lors de l'indécision du jury dix trouvèrent Wilde coupable avec ce Parker.

témoigné. L'année dernière Charlie Parker, lors de cette rafle de pédérastes, fut arrêté en compagnie de Taylor. Il s'est aussi distingué d'une autre façon. Il ramena un monsieur chez lui un soir, et Wood (déjà nommé) et Cliburn menacèrent le monsieur de dénoncer ses actes délictueux commis avec Charlie et lui prirent 13,500 francs. Charlie eut 750 francs qu'il dépensa en deux jours. Il y a environ neuf mois Wilde arrêta son hansom pour dire à Charlie : « Vous êtes toujours aussi joli. » On a trouvé une lettre de Charlie s'invitant à dîner avec « Oscar ».

Les deux Parker eurent des rapports avec Taylor, ils couchèrent souvent avec lui, et selon eux il tenta avec eux l'acte sodomique essentiel. Il leur raconta son mariage avec Charlie Mason, et le déjeuner de noce. Taylor avait été l'épouse. et vêtu de blanc. Charlie Parker, effrayé par son arrestation lors de la rafle, assure s'être retiré des affaires; il rompit avec ses amis et se fit soldat.

Wilde ne perdit la tête complètement qu'une fois, mais cette fois fit de l'effet. Harcelé par M. Carson qui lui demandait s'il avait aussi « baisé » un petit domestique de lord Alfred, il s'emporta jusqu'à dire : « Non, ce garçon était trop laid ». Pendant quelques minutes M. Carson s'acharna sur cette laideur qui n'invitait pas « le baiser »; sur ce cri du sexe. Et mes lecteurs savent ce que M. Carson entendait par « baiser ».

Je passe d'autres jeunes hommes sans importance pour arriver au dénonciateur le plus sérieux, la seule victime, le seul qui n'était pas un prostitué ou vivant de ressources mystérieuses, le seul dans tous les cas qui ne connaissait pas Taylor.

C'est E. S. Je ne le nomme pas par compassion. C'était un jeune commis chez l'éditeur de Wilde. Je me souviens de l'avoir vu, maigre et pâle, dans une avant-scène avec Wilde et d'autres, à une première, le lendemain de la soirée où suivant E. S. il avait (flatté, enivré, affolé) défailli sous le baiser infamant du poète qu'il admirait entre tous. A cette première on me dit son nom et sa situation. Le voyant si maladif, si mal nourri, je fus saisi de pitié. Je savais que les petits poètes qui se faisaient éditer chez L. causaient tout naturellement, tout simplement, tout innocemment avec E. S. Pendant qu'il ficelait les livres, on lui en parlait. On le disait intel-

ligent. Et je fus frappé de l'égoïsme de Wilde, l'affichant, le compromettant, probablement tournant la tête au jeune imprudent. Je savais que Wilde avait des velléités de bon cœur, mais qu'il ne pouvait que faire du mal à un jeune homme comme E. S. Le malheureux E. S. témoigna avec des cris de désespoir, avec passion, contre « cet homme ». Il l'avait admiré outre mesure. Wilde lui avait donné ses livres. E. S. lui écrivait des lettres exaltant les œuvres du divin poète et aussi des lettres sur la religion. A la première de « *l'Eventail de Lady Windermere* », Wilde plaça E. S. à côté d'un monsieur bien connu, mais que E. S. ne connaissait pas, pour qu'ils pussent causer ensemble.

Selon E. S., Wilde l'invita à dîner, lui donna trop à boire, puis quand la nuit arriva, le conduisit dans sa chambre à coucher et le séduisit. E. S. avoua être revenu le lendemain. On se moqua bientôt de l'admiration de E. S. Il perdit sa place. Son père le chassa de la maison. Deux ans après sa séduction (séduction qui même au point de vue psychologique ressemble à celle de Sébastien Roch dans le roman de Mirbeau) il écrivit à Wilde pour rompre avec lui. Il avait été ruiné, détruit. Il était malade, affamé, abandonné. Il brûla les lettres qu'il avait reçues, arracha les autographes et les dédicaces des œuvres de Wilde. Il devint de plus en plus malade, forcené, hystérique. Il eut des démêlés avec son père et après la rupture pria Wilde de lui venir en aide. A qui pouvait-il s'adresser, sinon au corrupteur! Le pauvre garçon n'avait pas encore épuisé toutes ses douleurs. Il fut obligé de témoigner contre Wilde, de raconter sa folie d'autrefois, de la raconter une seconde fois, d'être torturé, questionné, portraituré, associé pendant bien des jours sous la garde de la police avec des valets prostitués, des chanteurs de profession, des êtres vils, abjects. On lui a reproché la folie qu'il avait redoutée pendant sa détresse, le désespoir qui l'avait réduit à implorer Wilde. Même si E. S. s'était halluciné au point de rêver cette scène d'ivresse et de séduction, Wilde a mal agi envers lui. Il n'a pas pris sur lui la responsabilité de son caprice (1). Il a fait moins pour E. S. que pour les valets.

(1) Il est utile de pouvoir étudier le désastre d'une séduction unisexuelle, désastre et séduction que les unisexuels nient d'habitude. Ceci est vrai même si l'on ébranle la véracité de E. S. On assure que dix jurés ont trouvé Wilde coupable avec E. S.

On se demandait à Londres le soir du 5 avril ce qui allait arriver. Socialement Wilde était fini. Le lendemain matin il ne parut pas. Au milieu d'une grande émotion sir E. Clarke se leva et annonça que Wilde se désistaitde sa plainte contre lord Queensberry. C'était contre l'intérêt public, disait sir E. Clarke, d'examiner tous ces témoins, de remuer cette boue. C'était donc dans l'intérêt du public qu'Oscar Wilde retirait sa plainte.

Lord Queensberry obtint son verdict de suite : son *libel* était vrai et il avait agi pour le bien de la nation anglaise. On s'imagine l'enthousiasme de l'Angleterre. On s'attendait à lire que Wilde avait gagné l'étranger la veille au soir avec lord Alfred Douglas. M. Russel envoya au *Public Prosecutor* tous les documents incriminant Oscar Wilde et Alfred Taylor. Mais Wilde ne broncha pas et déçut l'attente du public et l'espoir de bien des personnes graves. Il écrivit de suite à un journal que ne pouvant consentir à laisser lord Alfred Douglas témoigner contre lord Queensberry, — un fils contre un père, — et malgré le vif désir de lord Alfred il se résignait à supporter pour son ami toute l'ignominie qui retombait sur lui.

Puis lui et lord Alfred et lord Douglas of Hawick déjeunèrent ensemble. Pourquoi Wilde ne partait-il pas ? Les conjectures devenaient fabuleuses.

Vers six heures du soir Wilde fut arrêté. Un ami le suivit bientôt à la prison avec des vêtements mais on ne le laissa pas passer. Puis lord Alfred accourut et montra une grande douleur quand on ne lui permit pas de voir son ami.

L'opinion publique était fort montée contre Wilde. On entendait son nom partout, il remplissait Londres. Si j'étais à la recherche du pittoresque, je pourrais très véridiquement raconter des preuves incroyables de l'émotion de l'Angleterre. On assurait que plusieurs de ses amis allaient être écroués. On voulait ouvrir une souscription publique en faveur de lord Queensberry.

Lord Alfred offrit n'importe quelle somme pour que Wilde sortît de prison sous caution. Le magistrat refusa. Le lendemain matin, Taylor vint s'asseoir à côté de Wilde au banc des accusés. On les fit paraître plusieurs fois, les réintégrant ensuite à la prison.

La question du *bail* (caution) revint chaque fois : la réponse fut toujours aussi sévèrement négative. Les journaux rapportaient avec force détails les souffrances de Wilde, ce qu'il mangeait, ou ne mangeait pas, etc., etc. Tout à coup le ministère public accusa Taylor d'avoir tenté de commettre avec les deux Parker la suprême offense sodomite. D'abord Taylor était seulement accusé d'actes indécents (1) et d'avoir « conspiré » avec Wilde. Taylor, malgré sa périlleuse situation, ne cessa jamais de sourire (d'après ce que dirent tous les journaux).

Chaque jour, on publiait des lettres de Lord Queensberry, de lord Alfred Douglas et de Robert Buchanan.

Lord Alfred déclarait que si l'on condamnait son ami, il s'installerait près de la prison jusqu'à la libération de Wilde. Lord Douglas (le frère aîné) se plaignait de leur père qui les avait toujours persécutés. Robert Buchanan (2), auteur fameux par ses controverses, poète, romancier, critique, auteur dramatique, demandait de quel droit on traitait si mal un écrivain pas encore condamné. Il assurait que lord Queensberry, lui-même, plaignait Oscar Wilde. Lord Queensberry s'empressait de répondre qu'autrefois il avait souvent tué des requins, et toujours avec la plus grande rapidité. Il ne plaignait pas le requin, mais le faisait souffrir le moins longtemps possible, mais le plus certainement possible. Lord Alfred écrivait pour remercier en bloc tous les inconnus, femmes et hommes, qui, d'après lui, l'inondaient de lettres de sympathie. Il racontait au public qu'il allait tous les jours voir son ami à travers le cruel grillage, et qu'on ne lui permettait ce privilège que pendant un quart d'heure.

Quand Wilde fut arrêté, on jouait deux pièces de lui. Avec ce manque de courage qui caractérise toutes les entreprises qui dépendent du public, avec cette bêtise bégueule et inutile, on enleva le nom de l'auteur des affiches sans retirer les pièces. M. Sidney Grundy, seul de tous les auteurs dramatiques, protesta contre cette mesure qui n'avait pour excuse ni le bon sens, ni la charité chré-

(1) La différence est fort importante entre la pénalité pour la Sodomie (*felony*) et les actes indécents (*misdemeanour*).

(2) Robert Buchanan, autrefois adversaire de Wilde, a montré encore une fois combien la générosité est plus aisée que la justice.

tienne, ni le bon goût. Le public ne s'y laissa pas prendre. Alors un des directeurs, voyant que sa lâcheté n'avait pas réussi, rétablit le nom de l'auteur. Cette pièce expira le 27 avril. L'autre directeur se passa du nom de l'auteur jusqu'à l'extinction de sa pièce. J'aurais compris la suppression des pièces, mais le nom de l'auteur ! Quelle bêtise, quelle lâcheté, quelle inutilité.

L'émotion fut violente le jour que les vendeurs de journaux hurlèrent : Arrestation de lord Douglas ! Mais c'était lord Sholto, un fils encore plus jeune, arrêté en Californie pour quelques heures pour l'empêcher de se mésallier.

On annonça que sir E. Clarke allait entreprendre pour rien, gratis, la défense de Wilde.

Enfin arriva le jour du procès, vendredi 25 avril. « Le procès sera très court », assurait-on. Il dura cinq longues journées, et n'aboutit pas.

Une chose curieuse arriva. Le second jour, lord Alfred fit savoir aux journaux qu'une dépêche urgente de sa mère le forçait d'aller en Italie pour quelques jours. Il s'arrêta avec un ami et y resta d'après les journaux. J'imagine qu'il aurait contredit si la nouvelle était fausse.

Si j'avais le temps, il y aurait bien des incidents émotionnants à raconter : l'éclair et le coup de tonnerre qui accompagnèrent la lecture des vingt-cinq paragraphes de l'accusation — bien que maintenant ce soit la boue qui menace Sodome plus que l'éclair. Il y a eu aussi la vente forcée des effets d'Oscar Wilde poursuivi par des créanciers. On avait trouvé sur lui plusieurs papiers timbrés, l'un de son fournisseur de *cigarette-cases*, ces fameux étuis d'argent. A la vente une foule abjectement curieuse s'entassa dans la chambre à coucher, on ouvrit des tiroirs contenant des lettres, on s'empara de quelques-unes, — on acheta la table à écrire de Carlyle pour quatorze livres ; et parmi les rares effets oubliés par Mme Wilde, on fut frappé par la bible donnée « par papa » à un des enfants, par deux petits costumes de marin. C'était triste, écœurant.

Une des surprises du procès fut que le ministère public retira l'accusation de sodomie contre Taylor. Une autre surprise fut

quand il retira aussi l'accusation de *conspiracy* contre Wilde et Taylor. Mais, se disait-on, c'est pour déblayer le procès, pour empêcher tout appel contre un verdict défavorable : c'est parce que l'évidence est accablante. Le désespoir de E. S., forcé de réitérer ses malheurs, fut encore plus manifesfe. L'horrible et criminel passé d'Atkins et ses mensonges furent l'occasion d'une scène. La foule se montra très hostile pour lui.

Tous les noms de « messieurs » écrits sur des bouts de papier stimulèrent la curiosité publique au plus haut point. Un journal dirigé par J.-K. Jérôme, un des auteurs que la masse chérit, eut la bêtise de dire que si l'on poursuivait les quatre cents hommes du monde soupçonnés, on détruirait de fond en comble l'unisexualité en Angleterre.

On parla dans certaines feuilles d'une ligue et de la circulaire de cette ligue dont le but était de poursuivre tous les individus suspects, sans égard pour leur fortune, leur position ou leur valeur. Tout homme sensé sait qu'une telle ligue ne saurait être qu'un instrument de chantage. Il y a déjà à Londres (comme à Paris, à Vienne, à Berlin) assez de chantage très savamment pratiqué par les basses classes pour ne pas augmenter le nombre des chanteurs ou des diffamateurs.

Le quatrième jour du procès, sir E. Clarke commença ce grand discours sur lequel on comptait tant pour relever la dignité du procès. Il avait peu à dire. Il assura que si Oscar Wilde n'avait pas été innocent, il n'aurait pas intenté de procès contre lord Queensberry. S'il n'avait pas été innocent, il ne serait pas resté en Angleterre après le verdict en faveur de lord Queensberry.

L'interrogatoire de Wilde suivit. Il n'avait eu un appartement en ville que pour ne pas être dérangé à la maison quand il travaillait. Il n'avait commis aucun acte inconvenant. Il expliqua que dans les vers de lord Alfred à la louange de la honte, honte voulait dire modestie. Quant au sonnet sur les deux amours, quand l'un des amours disait en soupirant : *Je suis l'amour qui n'ose pas dire son nom*, ce n'était pas d'un amour contre nature dont il s'agissait.

C'est l'amour contre nature, lui objecta M. Gill avec cette exaspérante ignorance que lui imposait son rôle, et Wilde répondit avec

une ferveur révoltante et hypocrite (1), spéculant sur l'ignorance littéraire et l'incapacité de son public : « L'amour qui n'ose pas dire son nom », c'est la grande affection de l'homme plus âgé pour l'homme plus jeune, l'amour de David et de Jonathan, l'amour sur lequel repose la philosophie de Platon, l'amour de Michel-Ange et de Shakspeare dans leurs sonnets, de moi-même pour lord Alfred Douglas. C'est l'amour que ce siècle ne comprend pas, l'amour si exposé à la calomnie qu'il n'ose pas dire son nom. Il n'y a là rien contre nature. C'est beau, c'est admirable, c'est intellectuel, cet amour d'un homme qui a vécu sa vie pour un homme jeune dont la joie et l'espérance commencent... »

Ces clichés, à peine admissibles dans la bouche d'un homme sérieux, menant une vie un peu noble, auraient dû venant de lui indisposer le public, mais au contraire, il fut *applaudi* à trois reprises et le juge réprimanda le public.

Un homme dont les principes sont sûrs, dont la vie est calme et réglée, dont l'amitié est un privilège, dont les affections sont éclairées, intelligentes, véhémentes à la rigueur, aurait le droit de parler comme Wilde ou comme Socrate. Venant de Wilde ces paroles sont douloureuses. Quelle que soit la pureté de son amour pour lord Alfred (et pourquoi pas ?), il est certain que Wilde n'a jamais compris les obligations imposées par un amour qui se base sur Platon, Shakspeare, Michel-Ange. Il n'a pas séparé lord Alfred des horribles amis qui le compromettaient, il ne s'est pas arraché quand il devint lui-même dangereux pour le jeune homme, il n'a pas eu le courage même de mener sa vie de façon à ne pas être compromettant, infamant Quand on parle de l'amour de David et de Jonathan, de W. H. et de Shakspeare, on ne fait pas allusion à un amour purement sentimental, purement innocent, mondainement égoïste. Platon et les autres ont célébré le dressage d'une âme par une autre, l'amour qui est le commencement de la sagesse. Combien de fois Shakspeare exhorte W. H. à se bien conduire, comme il offre de le quitter s'il lui fait tort, comme il veut se sacrifier a la réputation de celui qu'il chérit. Quand est-ce qu'Oscar Wilde s'est chargé

(1) Hypocrite littérairement et intellectuellement surtout.

de la direction, de la pédagogie morale de son jeune ami ? Il n'a pas même renoncé lui-même à des fréquentations indignes d'un ami disciple de Platon. On sait ce que les Grecs pensaient des hommes vénals.

L'ignorance du public n'est égalée que par la fausseté du *speech* de Wilde ; mais il savait à qui il avait affaire.

Il nia les incidents du Savoy-Hotel (1), lorsque lui et lord Alfred occupaient les chambres 361 et 362. Le masseur jure avoir trouvé un jeune homme dans le lit de Wilde ; la femme de chambre de même. Une surintendante vient même de témoigner que cette femme de chambre lui demanda de venir inspecter le lit et les draps du poète. Elle refusa sagement. — « C'est enfantin d'ajouter foi à des domestiques », dit Wilde, se rappelant ses dangereuses intimités avec de jeunes et amusants grooms.

Sauf l'inconvenance, il admit presque tout le récit des Parker. Il nia avoir baisé S. — Il dit que c'était mal d'embrasser un jeune homme de plus de dix-huit ans. Tout ce qu'Atkins racontait était à peu près exact, excepté les actes indécents commis avec Schwabe ou tentés avec Atkins dans cette célèbre nuit parisienne. De même avec tous les autres.

Maintenant vint (selon moi) le partie la plus extraordinaire de l'interrogatoire de Wilde :

Il ne s'était jamais douté de l'infamie de tous ces jeunes hommes, il n'avait jamais soupçonné leur genre de vie, leurs moyens d'existence. Lui, un écrivain ultra-moderne, s'intéressant à tout ce qui est neuf, ou étrange, ou vieux comme le monde, il avait pu se trouver tous les jours avec des prostitués sans éducation et ne jamais deviner leurs équivoques fréquentations. C'est, selon moi, impossible —, mais si c'est vrai, Wilde est un idiot, idiot à lier, à enfermer, dangereux pour la sanité de ses compatriotes. Si ses serments à ce sujet ne sont pas exacts, quelle foi peut-on ajouter à ses autres dépositions ? Il ne semble pas s'être douté qu'il aurait pu avouer l'équivoque de ses petits amis sans se compro-

(1) Sur les douze jurés, dix, prétend-on, trouvèrent Wilde coupable d'actes indécents avec deux individus au Savoy-Hotel.

mettre au point de vue de sa raison. Il aurait pu dire qu'il étudiait les bas-fonds de la société. Bien des écrivains plus distingués ont étudié les parasites du vice. Il n'a pas deviné cela. Ce que c'est que l'ignorance de la méthode scientifique !

Le résumé du juge étonna. La décision du jury étonna encore plus. Après bien des heures de délibération, après une journée d'inquiétudes et d'impatiences, les douze ne purent s'accorder que sur l'impossibilité d'accepter l'évidence de gens suspects comme Wood et Atkins. Quant à Sidney M. il avait toujours nié. Mais les jurés trouvaient absolument impossible de s'entendre au sujet d'E. S., de Charlie Parker, et des incidents du Savoy-Hotel.

Le procès était donc remis au 20 mai. La stupeur à Londres fut grande, les conjectures fabuleuses. Et le 7 avril Oscar Wilde sortit tranquillement de prison, ayant obtenu la permission d'un juge de fournir des garanties (pour 125.000 francs) qu'il se présenterait le 20 mai. Lui-même se portait garant pour la moitié de cette somme, et lord Douglas of Hawick et le Révérend Stewart Headlam, le vigoureux organisateur d'une ligne pour rapprocher le théâtre (surtout le ballet) et l'Eglise protestante, se portèrent garants pour le reste. D'après la demande de M. Mathews pour le « bail » de Wilde on n'avait pas le droit de refuser — ce droit remontait à Charles II. Si Wilde était accusé de *felony*, disait Mathews, cela aurait été différent, mais quand il s'agit de « misdemeanour » c'est autre chose.

Alors pourquoi ces semaines en prison, ces refus réitérés d'accepter des cautions pour lui? Il y avait ou caprice légal, ou injustice, ou étrangeté peu rassurante. Wilde n'était pas le moins du monde innocenté par le refus du jury de se décider. Pourquoi l'avoir gardé à vue avant, pourquoi le relâcher après ?

Dans tous les cas l'indécision du jury équivalait à une décision assez extraordinaire : c'est que les offenses unisexuelles ne sont plus du ressort de la loi. Quand on songe à ce qui a été prouvé dans ce procès, — les opinions de Wilde, son entourage, ses louches connaissances aboutissant *toujours* à deux chambres à coucher contiguës dans un hôtel, l'hôtelier qui avait essayé de le renvoyer à cause de ses fréquentations, etc., etc. — et quand on se souvient

que la loi anglaise (depuis 1885 et M. Labouchère) (1) est formelle contre toutes les perversions unisexuelles (quel que soit l'âge des individus) on voit l'importance de cette indécision.

Le paragraphe de M. Labouchère n'a fait qu'armer le chantage et l'organiser. Si on lit les journaux, si on ne ferme pas les oreilles ni les yeux, on s'aperçoit bientôt de l'existence de Sodome. Même si on n'écoute pas les médisances, les commérages, si l'on évite les médisants et ceux qui les alimentent, on ne saurait ignorer l'étendue et les ravages, et les souffrances et les dangers, et les infortunes et les vices de Sodome.

Il me semble (et c'est l'opinion de Krafft-Ebing et de tous les spécialistes éclairés) que les lois n'ont pas raison quand elles créent des délits qui produisent des crimes. Le chantage est un crime, l'unisexualité (quand il n'y a ni séduction ni viol, ni excitation habituelle à la débauche, ni des circonstances aggravantes) conduit surtout à des actes délictueux.

A quoi servent des lois qui ne sont bonnes que pour remplir d'immondices les journaux, et d'argent les poches des détectives ou des agents de la prostitution mâle? — Ah! comment réprimer cette horrible et répugnante profession quand tout l'encourage?

Je ne sais si le juge et le jury ont compris qu'il fallait une fois pour toutes empêcher de telles accusations, de telles saturnales, ou si des forces plus mystérieuses ont agi, mais dans tous les cas l'ère de ces affaires de mœurs semble close. Seulement pourquoi tant de bégueulerie et d'impudeur? Pourquoi ne pas discuter la loi et l'unisexualité sérieusement au lieu de cette sournoise conclusion?

En Angleterre l'art est forcé de se taire (2), le journalisme crie et vomit, et la science et la morale et la loi n'essaient pas de connaître, de comprendre, de surprendre, d'instruire, d'élever les forçats, les condamnés de Sodome.

Il me semble indispensable ou bien d'entendre toutes les affaires de mœurs à huis-clos (mais l'Angleterre libre ne permettrait pas

(1) Et l'inertie de la Chambre des communes qui semble n'avoir guère osé discuter ce paragraphe imprudent.

(2) Ou de murmurer des oraisons dangereusement fausses.

cela : — l'Allemagne lui envie ce privilège de la publicité) — ou il faut sévir et frapper, avec une sévérité inutile mais éblouissante, les riches et les puissants, les hommes graves et mariés, — ou il faut adopter un projet de loi dans le genre de Krafft-Ebing :

Tout homme de plus de ... ans ayant des rapports sexuels avec un mâle de moins de ... ans tombe sous l'application de la loi.

Seulement il faudrait se souvenir que normalement la puberté en Angleterre est assez tardive et il ne faudrait pas choisir l'âge qu'on choisirait pour l'Allemagne ou pour un autre pays.

A ce propos je m'empresse de dire ici que, d'après le nouveau rapport officiel sur les prisons en Angleterre (1895), c'est à dix-sept, dix-huit et dix-neuf ans que se font la plupart des « criminels habituels ». Comme c'était l'âge des amis encouragés par Oscar Wilde, il se trouve ainsi responsable et coupable aux yeux de toutes les morales, même de la morale pratique et sans préjugés.

Lundi 20 mai, le procès de Wilde et de Taylor recommença.

Le juge cette fois était M. Wills. Sir Francis Lockwood était l'accusateur. Sir Edward Clarke obtint la séparation de Wilde et de Taylor.

Taylor fut traité le premier, comme pour voir de quelle pâte était le jury. On n'avait pas admis Taylor à la liberté provisoire de Wilde. Taylor était accusé d'actes indécents commis avec les frères Parker, et aussi d'avoir joué le rôle d'un entremetteur auprès de Wilde. Il nia toute culpabilité, avoua que les deux Parker couchaient avec lui à la fois, et après s'être fait prier donna une liste de jeunes hommes qui partageaient son lit. On lui lut une lettre de son ami Charlie Mason, ami d'enfance, lui demandant de l'argent et lui disant que les affaires n'allaient pas bien, qu'il n'avait rencontré personne, qu'il désirait son retour pour qu'ils puissent sortir ensemble.

On fit surgir ce Harrington qui avait été avec les Parker lors de leur rencontre avec Taylor. Taylor garda son aplomb et ne se troubla pas un moment. Il devait compter sur un acquittement. Les deux Parker semblaient des témoins bien suspects, et encore plus répugnants qu'avant. Le jury cependant n'hésita pas : il trouva

Taylor coupable d'actes indécents commis avec les frères Parker, mais ne put se décider au sujet des intentions de Wilde. Pourtant si on admettait la vérité des Parker, Wilde se trouvait plus compromis que Taylor.

Le verdict de culpabilité fut inscrit donc contre le misérable Taylor — mais comme le jury ne se trouvait pas d'accord quand il s'agissait de savoir si Charles Parker avait été « procuré » pour Wilde, on renvoya le jury, et mercredi matin Oscar Wilde comparut devant un troisième jury.

Logiquement l'affaire devenait fantastique. Les accusations de Charles Parker contre Wilde étaient encore mieux corroborées que celles contre Taylor.

Après le verdict, lord Queensberry envoya une dépêche à sa belle-fille, lady Douglas of Hawick, se félicitant du résultat, prédisant le sort de Wilde, et se moquant de l'aspect consterné de Percy, lord Douglas of Hawick. « Il ressemblait, en attendant le verdict, à un cadavre ; c'est la folie d'avoir tant baisé (2) qui en est cause », disait le père à la femme de son fils.

Peut-on s'étonner que le mardi, 21 mai, une lutte s'engageât au milieu de Piccadilly, au centre d'une foule enthousiaste, entre lord Douglas of Hawick et lord Queensberry. Le père prit le public à témoin que son fils aîné avait été un mauvais fils, et finit par le frapper au visage avec force.

On dut deux fois séparer les combattants avant de les conduire au poste. La foule fit bon accueil au père et se déclara contre le fils. Le lendemain matin ils comparurent devant le magistrat et promirent de se bien conduire pendant six mois, et fournirent chacun une caution de 12.500 francs. Lord Douglas avait l'œil meurtri. Son père, une rose à la boutonnière, alla ensuite assister au procès de Wilde.

Mercredi et surtout jeudi ce procès prit une tournure encore plus surprenante qu'inattendue. Les gens honnêtes et qui ne souffrent pas de cette apathie dont souffrent les Anglais d'à présent frémirent

(1) Allusion à la fameuse lettre de Wilde à lord Alfred.

(2) Lord Alfred ne manqua pas d'écrire aux journaux français pour exprimer ses regrets de n'avoir pas été là pour châtier lord Queensberry.

en voyant l'attitude du juge. « Si l'on ne s'attache ni aux témoignages des complices, ni aux témoins qui ont tout vu excepté l'acte sexuel même », s'écria sir Frank Lockwood « comment empêcher ce vice de régner sur toute l'Angleterre? » Et M. Wills qui avait admis la culpabilité de Taylor sur la foi des Parker, se mit à défendre Wilde plus que sir Edward Clarke lui-même. M. Wills, le juge, déclara qu'il rejetait le témoignage de E. S , la seule victime non payée ; que d'après lui il n'y avait rien d'équivoque dans les relations existant entre Wilde et E. S.

Quant aux dépositions de plusieurs domestiques et employés du Savoy-Hotel, M. Wills déclara qu'il ne refusait pas au jury le droit de s'en inquiéter (1), mais qu'il se réservait de ne pas tenir compte de leur décision. Si on avait vraiment vu un jeune homme dans le lit d'un homme de la position sociale de Wilde, alors, disait M. Wills, il faudrait peu d'évidence en plus pour le croire coupable, mais, se hâtait de conclure ce juge, si tous ces domestiques et employés avaient parlé avec vérité, la direction du Savoy-Hotel aurait certainement pris des mesures contre Wilde.

Une telle assertion est bien curieuse, et sir Frank Lockwood, le *Solicitor General*, répondit en vain que les hôteliers évitaient les scandales pour des raisons d'intérêt et de convenance. M. Vogel de l'Albemarle hôtel, avait essayé de se débarrasser de Wilde à cause des jeunes hommes qui le fréquentaient, mais ce n'était pas en se plaignant de ses mœurs qu'il avait tenté de le déloger, non, il essaya de le faire déguerpir en le poursuivant pour des notes non payées.

Enfin sir Frank Lockwood objecta (et ses paroles ont dû retentir à travers l'Angleterre, et attrister encore plus que les vilenies du procès) que c'était absolument nouveau pour un juge de se mettre ainsi à la place du jury et de rejeter le plus clair de l'évidence contre l'accusé.

On avait fort parlé de l'affaissement intellectuel de Wilde, mais quand il fut de nouveau interrogé il se ressemblait toujours autant. Sir Edward Clarke avant l'interrogatoire de Wilde fit un appel émouvant à la loyauté de sir Frank Lockwood.

(1) Droit qu'il leur refusait au sujet de E. S.

Sir Edward Clarke avait précédé sir Frank Lockwood dans la dignité de *Solicitor General*, et l'avait conservée plus longtemps que tous ses prédécesseurs depuis un siècle; et, ajoutait sir Edward Clarke, sir Frank Lockwood se souviendra sans doute aujourd'hui de ce qu'il a oublié hier, qu'il n'est pas un avocat essayant de décrocher un verdict, mais qu'il est presque un juge, telle est sa dignité. Sir Frank Lockwood, continua sir Edward Clarke, a le droit (un droit que sir Edward n'avait jamais pris et ne prendrait jamais) d'adresser les dernières paroles au jury à la conclusion des arguments de part et d'autre.

Wilde interrogé nia toute culpabilité mais avoua toutes ses imprudences, et s'entêta à se compromettre. Il déclara ne pas trouver répréhensible que tant de jeunes hommes des basses classes aient dormi avec Taylor. Quant à lui il aimait la flatterie. Ces jeunes hommes l'admiraient et le flattaient. La flatterie des gens de lettres est toujours gâtée par quelque critique. Il nia avoir eu de l'influence sur ces jeunes hommes. Il ne croyait qu'à l'influence littéraire. Quand les questions de sir Frank Lockwood faisaient protester sir Edward Clarke on remarqua que le juge prit le parti de l'accusé et protesta aussi. Et même quand Wilde nia avoir donné une certaine épingle à Harrington, le juge dit au jury: « Messieurs, vous devez admettre cette dénégation; vous n'avez pas le droit de ne pas y croire. »

Sir Edward Clarke remercia son adversaire de sa courtoisie; puis il s'emporta éloquemment contre les témoins, ces prostitués et chanteurs, qui avaient été nourris et vêtus pendant tant de semaines aux frais du public. Il y avait beaucoup à dire contre ces témoins et sir Edward Clarke le dit. Il pérora en demandant au jury de permettre au brillant écrivain de nous donner encore d'autres chefs-d'œuvre dignes de son génie. S'il n'était pas innocent Wilde ne serait pas là.

Sir Frank Lockwood commença alors sa réponse et l'acheva le lendemain, le sixième jour du procès. Ce doit être à l'irrésistibilité de ce discours que l'on doit attribuer et l'attitude du jury, et par ricochet, celle du juge.

Des scènes violentes eurent lieu pendant ce discours entre sir E. Clarke et sir Frank Lockwood. Le juge essaya d'adoucir sir

Edward en lui disant : « J'aurai à parler à ce sujet plus tard » et sir Edward répondit : « Je serai patient, my lord ». Mais la dispute recommença bientôt entre les deux adversaires. Puis sir Frank Lockwood inaugura cette attaque contre lord Alfred Douglas dont la suite allait devenir si dramatique. Lord Alfred avait eu Alfred Wood chez lui à Oxford, il l'avait envoyé à Wilde, Wood avait soupé avec Wilde, l'ami de son ami, et avait essayé (et réussi) de le faire chanter. Mes lecteurs connaissent l'histoire.

Quand M. Wills arriva à son résumé, il déclara de beaucoup préférer être juge quand il s'agissait du meurtre le plus abominable que dans une affaire de ce genre. Il s'emporta bientôt, lui aussi, contre lord Alfred Douglas, cause de tous ces scandales, contre les lettres de Wilde, contre ces « lèvres de rose », contre cette « folie des baisers ». Si c'étaient des baisers que lord Alfred prodiguait à une femme, c'était très mal de Wilde à son âge d'encourager des passions aussi naturelles. Si ces baisers n'étaient pas pour une femme, alors le jury n'avait qu'à se prononcer. Il exprima son étonnement de l'intimité entre lord Alfred et ce Wood, entre Wood et Wilde. Le *foreman* du jury l'interrompit alors pour demander si on avait un mandat d'arrêt contre lord Alfred Douglas, et sinon si on allait prendre des mesures pour incarcérer le jeune homme. Cette question produisit une énorme sensation. Après tant d'efforts surhumains la cause de Wilde était donc perdue.

M. Wills répondit poliment mais vaguement. Le jury persista. M. Wills dit que lord Alfred était en France, qu'il avait sans doute commis les plus grandes indiscrétions en recevant des lettres pareilles sans délier les liens de son intimité, etc., mais qu'il n'était pas là pour se défendre, que s'il était coupable, on prendrait les mesures nécessaires, etc.

Il ne traita plus maintenant les témoignages des employés du Savoy-Hotel avec autant de légèreté qu'avant ; mais on n'était pas encore préparé pour sa sévérité. Quand le verdict du jury fut déclaré, un verdict de culpabilité contre Oscar Wilde (1), M. Vills

(1) Coupable sur tous les points de l'acte d'accusation. Les rapports avec E. S. avaient été rejetés par M. Wills. La situation morale de E. S. à présent est bien étrange. Il s'est roulé dans l'ignominie en vain et se trouve tacitement accusé par le juge de folie ou de parjure.

dit que c'était inutile de parler longuement à des hommes aussi éhontés que Oscar Wilde et Alfred Taylor. Il regrettait de ne pouvoir leur appliquer que le maximum de la peine : *deux ans de travaux forcés*.

Oscar Wilde voulut parler mais on ne l'écouta pas.

Le jury avait sauvé l'honneur du jury anglais. L'institution du jury s'était lavée de l'éclaboussure des soupçons. Cette nouvelle décision ne changeait en rien les résultats obtenus par les scandales du procès et l'indécision des autres jurys. De telles affaires de mœurs ne seront plus de sitôt livrées à la publicité. Et sans les efforts faits pour Oscar Wilde en dépit de tout, sans la vacillation de M. Wills, sans les rumeurs qui parcoururent toute l'Angleterre, ce jury, comme les autres, ne se serait pas mis d'accord.

Je me bornerai à quelques indications sommaires pour ne pas dépasser (ce qui serait si facile) les limites de ce chapitre.

Dans une pièce fameuse de sir John Vanbrugh, *La Rechute*, jouée en 1696 avec le plus grand succès, le héros se trouve avoir besoin des secours d'un vieil usurier sodomite. Le vieux demande au jeune homme de lui mettre la main « dans le sein », le jeune homme refuse en l'appelant « vieille Sodome », mais quand l'usurier a consenti à venir en aide, le jeune homme lui dit : « Si vous le désirez, vous pouvez mettre votre main dans mon sein. »

La scène est leste et vive, le vieux pédéraste est bien dessiné, et la désinvolture du héros libertin est frappante. Je ne me souviens d'aucune scène de théâtre moderne où la pédérastie soit aussi vivement traitée.

En 1725 (lisons-nous dans la préface), sir John Vanbrugh crut sage de changer une scène trop leste de cette pièce — parce que dans l'insouciance de sa plaisanterie, il s'était permis d'habiller un libertin dans le costume du clergé, et de le faire parler comme un libertin ainsi vêtu. Pour ne plus choquer personne, il mit le débauché dans un déshabillé galant d'une femme du monde.

Dans *Roderick Random*, un roman fameux et très réimprimé, que Smollett publia en 1748, nous lisons un chapitre admirable de

vérité et de bon sens : Lors Strutwell, un inverti qui a beaucoup de prestance et de fausse bonhomie, s'intéresse à Roderick Random, lui fait des avances et des promesses, le met sur le chapitre de Pétrone, fait semblant d'avoir voulu l'éprouver et d'être content de sa vertu, puis parle avec détachement et philosophie du plaisir extrême que l'amour unisexuel procure « d'après ce qu'on dit », puis ne voulant pas être pour ses frais de déjeuners, se fait donner par Roderick sa montre — et quand le pauvre Roderick découvre la notoriété de son protecteur, son peu d'influence, sa luxure et sa cupidité, il trouve toujours fermée la porte de Lord Strutwell, à la grande joie du valet de chambre, le favori complaisant et ordinaire du comte.

Comme exactitude, ironie, bon sens, et au point de vue de la morale, cet épisode ne laisse rien à regretter.

Arrivons maintenant à la poésie du XIX[e] siècle, aux *Poèmes et Ballades*, de Swinburne, par exemple. Ce volume est le chef-d'œuvre de Swinburne et a laissé une empreinte ineffaçable sur la plupart des écrivains plus jeunes. Voici quelques citations d'un poème très beau et très parfait, intitulé *Fragoletta* (allusion à un roman de Henri de Latouche, roman d'hermaphrodisme) :

« Amour... étant sans sexe, veux-tu être jeune fille ou garçon ? J'ai rêvé d'étranges lèvres hier...

« Rejette en arrière ta gorge de nacre ciselée, que ta bouche murmure comme la colombe. Dis que Vénus n'a pas de fille, n'a pas de boucle de femme, parmi ses amours. Ta douce basse poitrine, tes cheveux courts, tes flancs droits et lisses dont la ligne s'amincit jusqu'à tes pieds, ton étrange air virginal... Ta bouche est de flamme et de vin, ta stérile poitrine prend mon baiser... Joins-toi à moi, aime-moi, baise mes yeux, rassasie tes lèvres en m'aimant. Non, car tu ne dois pas te lever. Reste couché comme Amour qui meurt par amour pour toi. Mes bras enveloppent ta tête, mes lèvres sont ferventes sur ton visage, et où mon baiser s'est nourri ton sang, pareil à une fleur, s'élance rouge, à l'endroit baisé. O amertume des choses trop suaves, roucoulement brisé des colombes, les ailes d'Amour sont trop rapides, et comme les pieds de la panthère, les pieds d'Amour. »

LETTRE D'ALFRED DOUGLAS A UN JOURNAL DU HAVRE

1er Août, boulevard François 1er, n° 66. — Le Havre.

MESSIEURS,

Je viens de lire dans votre journal des choses insultantes que vous avez écrit sur moi.

Pour moi qui a déjà tant souffert, ça ne fait absolument rien du tout si un petit journal provincial m'accuse de tous les crimes qu'on peut s'imaginer ; mais pour mon petit mousse, ce pauvre innocent, et les autres braves gens ses amis, dont vous parlez si légèrement, ça doit être autre chose.

Constatons, Monsieur, que j'ai loué un petit yacht et que j'ai aussi engagé un mousse et que j'ai fait dans ce yacht et avec ce mousse et un de ses camarades et avec plusieurs pêcheurs du Havre qui ont l'habitude de promenader les étrangers, plusieurs promenades en mer ; est-ce là une raison pour insulter et salir, je ne dis pas moi, mais ces autres braves gens, vos compatriotes.

Pour moi c'est déjà trop évident que le monde a le droit de m'insulter et de m'injurier parce que je suis l'ami d'Oscar Wilde.

Voilà mon crime, non pas que j'étais son ami, mais que je le serai jusqu'à la mort (et même après si Dieu le veut.) Eh bien, Monsieur, ça n'entre pas dans mon système de moraliser, de lâcher un ami, ni de renier même si cet ami est en prison ou dans l'enfer.

Peut-être que j'ai tort, mais en tout cas je préfère consulter ma conscience que celle du *Journal du Havre*.

Agréez, Monsieur, mes compliments et mes excuses pour les fautes que j'ai sans doute fait dans une langue étrangère.

Lettre de lord Alfred Douglas au directeur du journal

Villa Cazo, Capri, décembre 1895.

Cher Monsieur,

Je vois, dans le *Journal* du 2 décembre, un paragraphe dans lequel vous dites que mon frère, lord Sholto Douglas, a signé un engagement pour sa femme de paraître sur une scène américaine. Vous mentionnez que mon père, le marquis de Queensberry, est fortement opposé à cet engagement. Les termes dans lesquels je suis avec mon père ne sont pas tels qu'ils me permettent de lui écrire ou de communiquer directement avec lui ; mais pourrai-je proposer, dans vos colonnes, à lui, et au monde, en général, que, s'il désapprouve l'action de mon frère, lord Sholto, il a un remède très facile ?

Mon père est très riche et sa sollicitude pour l'honneur de sa famille, — une des plus anciennes et des plus honorables de l'Europe, — vient d'être démontrée au monde par sa conduite envers moi-même. Si grand était son respect de l'honneur de sa famille et si grand son amour de la vertu et de la pureté, qu'il n'a pas hésité à ruiner pour toujours et chasser de l'Angleterre, *moi*, son propre fils.

Mais ses nobles efforts pour la vertu et l'honneur n'ont pas cessé, ici ; son cœur paternel déjà tordu avec la misère, la disgrâce et la ruine de son fils, avait encore des épreuves en réserve. Il a jugé nécessaire d'enlever de ce fils l'argent qu'il lui avait préalablement alloué, 350 liv. st. par an.

Après cela on aurait pensé que son sacrifice fût complet et qu'il aurait pu rester en paix ; mais ceux qui ont pensé ainsi, ne con-

naissaient que peu les profondeurs d'abnégation dont cet homme splendide était capable.

Mon frère, lord Douglas of Hawick, qui m'a appuyé pendant mon procès et qui s'est permis de faire des remontrances à mon père, à propos de la ruine qu'il amenait sur son fils, s'est vu, lui aussi, privé de sa rente de 500 liv. st. par an.

Ma sœur, et ma mère, dont il est le mari divorcé, étaient ses prochaines victimes. 300 liv. st. par an ont été enlevées à l'une et 500 liv. st. à l'autre. Cette dernière était la somme qu'il donnait à ma mère en plus de celle qu'il était obligé par la loi de lui servir.

Pauvre homme ! comme il a dû souffrir ! comme son cœur bienveillant aurait dû souffrir, quand il a fait rentrer dans ses propres poches cette somme. 1,650 liv. st. ou 41,250 fr. par an ! L'histoire n'offre pas un parallèle d'un si noble sacrifice de soi dans la cause de la vertu.

Qu'on ne parle pas de Brutus : il a seulement fait tuer son fils parce que celui-ci avait violé une loi dont la pénalité était la mort. Lord Queensberry a étendu sa réprobation morale sur la famille entière de son fils délinquant.

Or, voici ce que je propose : que lord Queensberry assure à lord Sholto Douglas la moitié de l'argent qu'il a enlevé à sa femme et à ses autres enfants, et ceci permettrait à mon frère de nourrir sa femme, de vivre comme un gentilhomme et d'être tout à fait indépendant du théâtre américain, tandis que lord Queensberry serait encore plus riche de 825 liv. st. (20,625 fr. par an) qu'il ne l'était avant sa croisade contre moi et mon ami M. Oscar Wilde.

Si vous trouvez ma lettre d'un intérêt suffisant pour l'imprimer, voulez-vous être assez aimable de me la faire traduire en français, car j'ai découvert que la « politesse » proverbiale de la France n'empêche pas un journal comme le *Figaro* de se moquer des erreurs faites par un étranger dans la langue française.

Avec toutes mes excuses pour la longueur de cette lettre,

J'ai l'honneur d'être, cher Monsieur, votre très obéissant serviteur.

Alfred-Bruce Douglas.

Monsieur, frère de Louis XIV, l'inverti efféminé

Monsieur Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV et fils du froid Louis XIII, neveu de Gaston (qui poursuivit, dit-on, les deux sexualités), neveu aussi de ce premier Vendôme unisexuel comme ses petits-fils, — Monsieur est un des invertis efféminés que l'on connaît le mieux. Il se maria deux fois, il eut des enfants de ses deux femmes, mais il fut aussi femme que sa première Madame, et plus femme que sa seconde.

On ne lui connut jamais de maîtresses ; il avait tous les défauts des femmes, mais il était brave, assez bon, doux, craignant d'abîmer son teint plus que de perdre sa vie. On a voulu rendre son éducation efféminée cause de son inversion, mais la même éducation, identiquement la même, appliquée à l'abbé de Choisy, ne produisit que de l'effémination, folle, fantastique, mais pas unisexuelle, chez l'abbé-comtesse. Si Monsieur avait pu s'habiller en femme pendant des semaines que d'amants il aurait eus ! il ne se serait jamais ennuyé avec des demoiselles. Avant de croire à l'éducation, à l'association d'idées et de sensations, à toutes les pauvres explications, qu'on réfléchisse à la différence entre Monsieur et l'abbé de Choisy, et à leur éducation efféminée. Leurs vanités purent être féminisées, mais leurs sexualités ne changèrent pas.

La première Madame (celle que pleura Bossuet) a été trop indulgemment traitée par l'histoire.

Michelet qui lui accorde toutes les fautes qu'une femme peut commettre, la contraste constamment avec Monsieur, qui certes n'était pas pire que cette coquette, attrayante, et mesquine Stuart. Ce n'est pas elle, si elle avait survécu à Monsieur comme cette généreuse et spirituelle Allemande, qui aurait brûlé sans les lire les lettres des mignons de Monsieur. C'est temps de traiter l'homme et la femmee avec une égale justice. Madame d'Angleterre était bien légère, jouant avec son beau-frère le roi, se moquant de son mari, trahissant tout et tous en vraie Stuart ; Monsieur était unisexuel, amoureux, prodigue, bavard, mais avec un bien autre senti-

ment des convenances que Madame. Si elle fut empoisonnée par les amis de Monsieur, il n'en sut rien.

Les passages suivants de l'abbé de Choisy, de Madame de la Fayette, de Daniel Cosnac, évêque de Valence, de Saint-Simon, de Madame Charlotte-Elisabeth, duchesse d'Orléans, donneront une idée de Monsieur et de son entourage.

De l'Abbé de Choisy

« On m'habillait en fille, dit l'abbé de Choisy, toutes les fois que le petit Monsieur venait au logis, et il y venait au moins deux ou trois fois la semaine. J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches, et toutes les autres petites afféteries auxquelles on s'accoutume fort aisément, et dont on se défait aussi difficilement. Monsieur, qui aimait tout cela, me faisait toujours cent amitiés. Dès qu'il arrivait, suivi des nièces du cardinal Mazarin et de quelques filles de la reine, on le mettait à sa toilette, on le coiffait. Il avait un corps pour conserver sa taille (ce corps était en broderie) : on lui ôtait son justaucorps pour lui mettre des manteaux de femme et des jupes, et tout cela se faisait, dit-on, par l'ordre du cardinal qui voulait le rendre efféminé, de peur qu'il ne fît de la peine au roi, comme Gaston avait fait à Louis XIII. Quand Monsieur était habillé et paré, on jouait à la petite prime (c'était le jeu à la mode), et sur les sept heures on apportait la collation ; mais il ne paraissait point de valets : j'allais à la porte de la chambre quérir les plats, et les mettre sur des guéridons autour de la table. Je donnais à boire, dont j'était assez payé par quelques baisers au front, dont ces dames m'honoraient. Madame de Brancas y amenait souvent sa fille, qui a été la princesse d'Harcourt. Elle m'aidait à faire ce petit ménage ; mais quoiqu'elle fût fort belle, les filles de la reine m'aimaient mieux qu'elle : sans doute que, malgré les cornettes et jupes, elles sentaient en moi quelque chose de masculin.....

« Je n'avais point de barbe (22 ans), on avait eu soin, dès l'âge de cinq ou six ans, de me frotter avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans la racine, pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure ; mes cheveux noirs faisaient paraître mon teint passable, quoique je ne l'eusse pas fort blanc... Je n'étais donc contraint de personne

et je m'abandonnai à mon penchant. Il arriva même que Madame de la Fayette que je voyais fort souveut, me voyant toujours fort ajusté avec des pendants d'oreille et des mouches, me dit en bonne amie que ce n'était point la mode pour les hommes, et que je ferais bien mieux de m'habiller en femme. Sur une si grande autorité, je me fis couper les cheveux pour être mieux coiffé, j'en avais prodigieusement... on portait sur le front de petites boucles, et de grosses aux deux côtés du visage et tout autour de la tête, avec un gros bourrelet de cheveux cordonné avec des rubans ou des perles, si on en avait. J'avais assez d'habits de femme, je pris le plus beau, et allai rendre visite à Madame de la Fayette, avec mes pendants d'oreille, ma croix de diamants, mes bagues et dix ou douze mouches, elle s'écria en me voyant : « Ah ! la belle personne ! Vous avez donc suivi mon avis, et vous avez bien fait. Demandez plutôt à M. de la R. (qui était alors dans la chambre)... » Je continuai pendant deux mois à m'habiller en femme ; j'allai partout faire des visites, à l'église, au sermon, à l'opéra, à la comédie, et il me semblait qu'on y était accoutumé; je me faisais nommer par mes laquais Madame de Sancy. Je me fis peindre par Ferdinand, fameux peintre italien, qui fit de moi un portrait qu'on allait voir ; enfin je contentai pleinement mon goût. J'allais au Palais-Royal toutes les fois que Monsieur était à Paris ; il me faisait mille amitiés, parce que nos inclinations étaient pareilles ; il eût bien souhaité pouvoir s'habiller en femme, mais il n'osait, à cause de sa dignité..., il mettait le soir des cornettes, des pendants d'oreilles et des mouches, et se contemplait dans des miroirs. Encensé par ses amants, il donnait tous les ans un grand bal, le lundi gras. Il m'ordonna d'y venir en robe détroussée, à visage découvert, et chargea le chevalier de Pradine de me mener à la courante. L'assemblée fut fort belle : il y avait trente-quatre femmes parées de perles et de diamants. On me trouva assez bien, je dansais dans la dernière perfection et le bal était fait pour moi. Monsieur le commença avec Mademoiselle de Brancas qui était fort jolie (ça été depuis la princesse d'Harcourt), et un moment après il alla s'habiller en femme et revint au bal en masque. Tout le monde le connut, d'abord il ne cherchait pas le mystère, et le chevalier de Lorraine lui donnait la main ; il dansa le menuet, et alla s'asseoir

au milieu de toutes les dames ; il se fit un peu prier avant que d'ôter son masque, il ne demandait pas mieux, et voulait être vu. On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie en se mirant, en mettant des mouches, en les changeant de place, et peut-être que je fis encore pis ; les hommes, quand ils croient être beaux, sont une fois plus entêtés de leur beauté que les femmes. Quoi qu'il en soit, ce bal me donna une grande réputation, et il me vint force amants, la plupart pour se divertir, quelquefois de bonne foi. Cette vie était délicieuse. »

De Madame de La Fayette

« Monsieur, frère unique du roi, n'était pas moins attaché à la reine sa mère ; ses inclinations étaient aussi conformes aux occupations des femmes que celles du roi en étaient éloignées ; il était beau et bien fait, mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une princesse qu'à un prince ; aussi avait-il plus songé à faire admirer sa beauté de tout le monde qu'à s'en servir pour se faire aimer des femmes, quoiqu'il fût continuellement avec elles ; son amour-propre semblait ne le rendre capable que d'attachement pour lui même...

« La première chose considérable qui se fit après la mort du cardinal (de Mazarin) ce fut le mariage de Monsieur avec la princesse d'Angleterre. Il avait été résolu par le cardinal, et quoique cette alliance semblât contraire à toutes les règles de la politique, il avait cru qu'on devait être si assuré de la douceur du naturel de Monsieur et de son attachement pour le roi, qu'on ne devait point craindre de lui donner un roi d'Angleterre pour beau-frère.... La princesse d'Angleterre fut attaquée d'un fièvre très violente... Lorsqu'elle fut entièrement rétablie, elle revint à Paris. Monsieur alla au-devant d'elle, avec tous les empressements imaginables, et continua *jusqu'à son mariage* à lui rendre des devoirs, auxquels il ne manquait que l'amour ; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde.

« Le comte de Guiche était en ce temps-là son favori. C'était le jeune homme de la cour le plus beau et le mieux fait, aimable de sa personne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur et d'élévation :

la vanité que tant de bonnes qualités lui donnaient, et un air méprisant répandu dans toutes ses actions, ternissaient un peu tout ce mérite ; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la cour n'en avait autant que lui. Monsieur l'avait fort aimé dès l'enfance, et avait toujours conservé avec lui un grand commerce, et aussi étroit qu'il y en peut avoir entre jeunes gens.

« La familiarité qu'il avait chez Monsieur lui donnait l'entrée chez ce prince aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous moments, avec tous ses charmes. Monsieur prenait même soin de les lui faire admirer, enfin il l'exposait à un péril qu'il était presque impossible d'éviter.

« Après quelque séjour à Paris, Monsieur et Madame s'en allèrent à Fontainebleau. Madame y porta la joie et les plaisirs. Le roi connut, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde.... Cela fit beaucoup de bruit à la cour. La reine-mère fut ravie de trouver un prétexte... pour s'opposer à l'attachemeut que le roi avait pour Madame : elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments. Il était jaloux par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame... L'aigreur s'augmentait tous les jours entre la reine-mère et elle ; le roi donnait toutes les espérances à Madame, mais il se ménageait néanmoins avec la reine-mère, en sorte que lorsqu'elle redisait à Monsieur ce que le roi lui avait dit, Monsieur trouvait assez de matière pour persuader à Madame que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait... Enfin ils résolurent de faire cesser ce grand bruit (fait à la cour autour du roi et de Madame) et convinrent entre eux que le roi ferait l'amoureux de quelque personne de la cour... Il (le roi) ne fut pas longtemps sans prendre parti ; son cœur se détermina en faveur de La Vallière... Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachait véritablement à La Vallière... La reine-mère en fut aigrie. Elle tourna l'esprit de Monsieur, qui s'en aigrit et qui prit au point d'honneur que le roi fût amoureux d'une fille de Madame. Madame, de son côté, manquait en beaucoup de choses aux égards qu'elle devait à la reine-mère, *et même à ceux qu'elle devait* à Monsieur... Dans ce même temps

le bruit fut grand de la passion du comte de Guiche (pour Madame); Monsieur en fut bientôt instruit, et lui fit très mauvaise mine. Le comte de Guiche eut avec Monsieur un éclaircissement fort audacieux, et rompit avec lui comme s'il eût été son égal; cela éclata publiquement, et le comte de Guiche se retira de la cour...

« Le comte de Guiche, qui était jeune et hardi, ne trouvait rien de plus beau que de tout hasarder; et Madame et lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposèrent au plus grand danger... Madame était malade, et environnée de toutes ces femmes qui ont accoutumé d'être auprès d'une personne de son rang, sans se fier à pas une. Elle faisait entrer le comte de Guiche, quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure... et d'autres fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de hasards; et ces entrevues si périlleuses se passaient à se moquer de Monsieur et à d'autres plaisirs semblables; enfin à des choses fort éloignées de la violente passion qui semblait les faire entreprendre... Monsieur était extrêmement jaloux du prince de Marsillac, fils aîné du duc de la Rochefoucauld, et il l'était d'autant plus qu'il avait pour lui une inclination naturelle, qui lui faisait croire que tout le monde devait l'aimer. »

De Daniel de Cosnac, évêque de Valence

« Le chevalier de Lorraine, qui avait servi dans l'armée du maréchal d'Aumont depuis le commencement de la campagne, vint à Tournai saluer Leurs Majestés. Monsieur, au commencement de l'hiver, avait pris une forte inclination pour lui. Il avait demandé à Sa Majesté que le régiment de ce chevalier servît dans l'armée du roi, afin qu'ils pussent être ensemble pendant la campagne. Sa Majesté lui avait refusé cette grâce. Il lui fit alors la même demande, et le roi la lui accorda. Du plus loin qu'il me vit, il me dit que sa Majesté le traitait en perfection : c'était une de ses manières de parler. Voyant son transport et la joie qui éclatait sur son visage, j'attendais quelque grâce extraordinaire, lorsqu'il me

déclara ce que c'était. Je lui répondis fort sérieusement : « Monsieur, je suis bien aise ; voilà de fort beaux commencements. »

« Après six jours de marche, nous arrivâmes devant Lille. Il y allait de la gloire de Sa Majesté de réussir dans cette entreprise, après l'espèce d'échec qui nous était arrivé à Dendermonde. On prit toutes les précautions possibles .. Enfin on fut huit jours devant cette place avant de l'attaquer.

« Pendant ce temps, je pressai Monsieur de demander à Sa Majesté la permission d'envoyer en Angleterre faire son compliment sur la paix ; ce qu'il n'avait pu encore faire faute de loisirs, à ce qu'il disait...

« Je remarquai que, depuis l'arrivée du chevalier de Lorraine dans notre armée, Monsieur n'avait plus les mêmes empressements de suivre le roi partout où il allait, qu'il s'exemptait souvent des fatigues de cette guerre, qu'il négligeait de visiter les postes, et que même il y avait cinq jours que la tranchée était ouverte sans que Monsieur eût parlé d'y aller. Il demeurait toujours enfermé avec ce chevalier... Mes remontrances firent quelque impression sur son esprit ; il alla dans la tranchée, et, deux jours après, M. le chevalier de Lorraine y étant avec son régiment, il y alla pour la seconde fois lui rendre visite... Outre ces actions de courage, quelque argent que Monsieur envoya à des officiers blessés, beaucoup de louanges qu'il donna aux plus braves, contribuèrent beaucoup à lui faire acquérir la réputation de prince libéral et magnanime... Comme il songeait à se faire aimer, chacun prenait intérêt à l'élever, et on voulait absolument que ce fût un grand homme... Le chevalier de Lorraine fut légèrement blessé au pied de l'éclat d'une grenade. Monsieur, en ayant appris la nouvelle, témoigna l'amitié qu'il lui portait par son extrême inquiétude. Il passait des jours entiers dans sa chambre, en faisait les honneurs, caressait ceux qui venaient voir le chevalier et les obligeait à louer la belle action qu'il avait faite.

« Le neuvième jour, le gouverneur capitula, et le lendemain le roi y entra pour faire chanter le *Te Deum*, et, dès le jour même, marcha avec son armée du côté du canal de Bruges.

« Le chevalier de Lorraine, quoique incommodé encore de sa blessure, voulut venir à cette occasion, et prit une place dans le

carrosse de Monsieur. J'y étais seul avec lui, car Monsieur était à cheval avec le roi, qui n'a jamais marché autrement dans tout le temps de la campagne. Nous eûmes une grande conversation ensemble. Je connus que c'était un jeune homme sans expérience, sans habileté pour sa conduite, et qui, loin de pouvoir donner conseil à Monsieur, n'était capable de former aucun dessein pour lui-même, et n'envisageait sa faveur que comme une chose utile à ses plaisirs. Cependant, comme il était fort bien dans l'esprit de Monsieur, je le ménageai fort, et je crus que je pouvais n'être pas incompatible avec lui. Le lendemain, il se trouva plus incommodé, et je lui donnai mon carrosse pour s'en retourner à Lille. Alors, j'eus avec Monsieur, qui n'était plus distrait par ce continuel attachement auprès du chevalier de Lorraine, de plus longues conférences. Il s'étendit fort sur les bonnes qualités du chevalier (1), et avec tant de plaisir qu'il eut bien de la peine à parler d'autre chose. Il me dit qu'il voulait absolument le mettre dans sa maison et que c'était la plus avantageuse acquisition qu'il pût faire...

« En repassant à Lille dès que Monsieur y fut arrivé il alla rendre visite au chevalier de Lorraine encore incommodé... Le soir, au coucher de Monsieur, son premier valet de chambre demanda à M. Boyer, premier maître d'hôtel, deux cents pistoles pour payer une tenture de tapisserie que Monsieur avait achetée à Audenarde. Personne n'avait d'argent, et si je ne les eusse prêtées, on emportait la tenture. Monsieur, qui me les voyait compter au marchand, ne me fit pas seulement la grâce de s'en apercevoir.

« En arrivant à Villers-Cotterets, Monsieur y trouva Madame (2) et toute sa cour, composée de Mesdames de Monaco, maréchale du Plessis, Saint-Chaumont, Thianges, Fiennes et Gourdon. Monsieur eut bien du regret de n'être pas arrivé un jour avant Madame, afin de pouvoir ordonner ce qu'il fallait mettre dans les chambres, qu'il trouva, par malheur, toutes meublées... Il fit mettre toutes

(1) Le chevalier de Lorraine, fait comme on peint les anges, se donna à Monsieur et devint bientôt le favori, le maître, disposant des grâces, et plus absolu chez Monsieur qu'il n'est permis de l'être quand on ne veut pas passer pour le maître ou la maîtresse de la maison. (*Vie de Daniel de Cosnac.*)

(2) Henriette d'Angleterre.

les chaises sur une même ligne, fortifia les ruelles de tableaux, tablettes, plaques ; plaça les miroirs dans des postes avantageux, flanqua chaque table de quatre guéridons ; enfin, disposa généralement de tout le corps de ses meubles avec un soin merveilleux... Dans ce temps, on reconnut un si grand attachement dans l'esprit de Monsieur pour le chevalier de Lorraine qu'on le regarda comme un favori déclaré. Monsieur ne parlait jamais à Madame ni à toute sa cour que de l'inclination qu'il avait pour lui. Il dit même à Madame et à moi qu'il s'était engagé, par serment, de ne lui rien cacher. Il ne se passait point de jour qu'il ne lui écrivît. Madame me parlant de cette grande passion, je lui répondis que pourvu que le chevalier voulût songer à la gloire de Monsieur, à ses intérêts, à l'éloigner de la bagatelle, ce ne serait peut-être pas une chose désavantageuse qu'il y eût un homme qui eût du pouvoir sur son esprit. Madame me témoigna qu'elle croyait avoir assez d'empire sur l'esprit du chevalier pour l'obliger à prendre une bonne conduite (1).

« Le lendemain, Monsieur me dit que le chevalier de Lorraine devait bientôt arriver, qu'il avait résolu de le distinguer de tous les autres du royaume, de lui donner logement dans sa maison, grand crédit sur son esprit, sachant qu'il était attaché à sa personne préférablement à celle du roi, et lui ayant entendu dire plusieurs fois que, quoi qu'il lui pût arriver, il serait toujours à lui, et de la même manière que M. le duc de Montmorency avait été à M. le duc d'Orléans... Ce même jour, le chevalier de Lorraine arriva à Villers-Coterets ; il fut reçu de Monsieur avec des transports de joie incroyables... Ce jeune homme était si fier de se voir dans une faveur plus grande qu'il n'avait espéré, qu'il ne voulut prendre aucune liaison avec Madame, n'écoutant ce qu'elle lui disait pour

(1) La première chose que Monsieur exigea du chevalier de Lorraine fut qu'il serait uniquement attaché à lui, et qu'il n'entrerait point dans les intérêts de Madame... Madame me dit que le chevalier était amoureux passionnément de Mme de Monaco, que Mme de Monaco était son amie de cœur et à toute épreuve, et qu'ainsi elle lui inspirerait d'inspirer toutce qu'elle pourrait souhaiter de M. le chevalier... Il connut sans doute que c'était l'essentiel de se maintenir dans l'esprit de Monsieur et préféra la fortune qu'il attendait de Monsieur à l'amour feint ou véritable qu'il avait pour Mme de Monaco... Le chevalier n'avait pour tout bien que mille écus de rente. (Seconde version des *Mémoires de Cosnac.*)

son avantage ou pour celui de Monsieur qu'afin de lui en faire le récit. Je sus de Mérille que Monsieur ne cherchait plus qu'un prétexte pour ne me traiter plus de la même manière qu'il avait accoutumé, voulant sans doute satisfaire la jalouse et peu commode humeur de ce chevalier, qui ne pouvait souffrir dans le cœur de Monsieur ni petite ni grande amitié... Pendant ce temps-là, tous les desseins de guerre avec l'Espagne avortèrent. Monsieur avait résolu, lorsqu'il croyait aller à l'armée, de chasser en partant Mademoiselle de Fienne, fille d'honneur de Madame. Cette fille aimait éperdument le chevalier de Lorraine et en était aimée de même. Leur amour était si public que le P. Zoccoli, confesseur de Monsieur, avait été obligé, le jour de Pâques, de l'avertir qu'en conscience il devait faire cesser ce scandale. Monsieur y était assez porté de lui-même ; l'attachement du chevalier pour cette fille ne lui plaisait point. Le chevalier lui fit généreusement ce sacrifice, et Benserade fut chargé de porter à cette fille l'ordre de sortir de la maison, sans en parler même à Madame. Le chevalier s'en alla à la campagne pour quelques jours, soit pour n'être point importuné de ses plaintes, soit pour être en droit de feindre qu'il n'avait rien su de son malheur... Madame avertit cette fille qu'elle n'avait en rien contribué à cette affaire. Mademoiselle de Fienne publiant cela partout donna lieu aux ennemis du chevalier de Lorraine de dire que la jalousie de Monsieur avait exigé ce sacrifice du chevalier, et ce mauvais discours fit un terrible tort à la réputation de tous les deux.

« Comme j'allais rarement chez Monsieur et que l'éclat de cette affaire le chagrinait, il lui plut de se figurer, ou de se laisser persuader, que c'était moi qui avais poussé son confesseur à l'engager dans cette démarche... Ceux qui lui avaient donné cette fausse idée lui faisaient remarquer, comme l'objet de ma politique, de faire, ou que le chevalier de Lorraine rompît avec Monsieur, en lui refusant le sacrifice de cette fille, ou qu'en la lui sacrifiant, il se perdît d'honneur, et Monsieur aussi...

« Ce chevalier, ou par crainte, ou par jalousie, ou par tous les deux ensemble, ne pouvait souffrir que je survécusse (1), pour ainsi dire, à moi-même dans l'âme de Monsieur. Peut-être aussi

(1) Après la disgrâce de Cosnac.

croyait-il que je nourrissais la juste aversion que Madame avait pour lui. Ce jeune homme sans expérience se tenait si fier de la faveur de son maître que non-seulement il aurait cru se faire tort d'avoir de la complaisance pour Madame, mais que fort souvent il lui attirait des procédés fort désagréables de la part de Monsieur. Peut-être aussi cela pouvait-il venir de ce qu'il n'avait pas l'adresse de l'obliger à vivre bien avec elle... » .

Le 20 décembre 1669 Madame écrit à Cosnac : « Madame de Fienne a montré votre lettre à Monsieur, et quoiqu'elle dût l'attendrir, je ne puis répondre qu'elle l'ait fait ; il y a longtemps qu'il n'entend plus le français et que sa langue est réduite à suivre aveuglement les intentions du chevalier de Lorraine... Si le roi me tient les paroles qu'il me donne journellement, j'aurai moins de chagrin à l'avenir ; mais vous savez le cas que je fais de semblables paroles, surtout d'une personne qui a tant d'éloignement pour votre accommodement, et qui peut ce qu'il veut. Pour le bon P. Zoccoli, il n'y a jour qu'il ne me presse de bien traiter le chevalier de Lorraine... Je l'assure que, pour m'obliger à aimer un homme qui est la cause de mes chagrins passés et présents, il faudrait que j'eusse pour lui ou de l'estime, ou de l'obligation ; que pour le premier, il ne pouvait jamais être, et le dernier était quasi aussi difficile, vu sa conduite passée. Monsieur, cependant, n'a pas voulu communier à Noël, que je ne lui eusse renouvelé la promesse de ne le pas faire chasser ; je le fis, parce que le contraire ne servait à rien ; mais j'eus le plaisir, en même temps, de lui dire tout ce qui se pouvait sur le tort que cette amitié lui faisait, et le chagrin de voir mes paroles comptées pour moins que rien...

« Peu de temps après j'appris que la faveur du chevalier de Lorraine auprès de Monsieur était montée au plus haut point... et l'avait tellement ébloui qne, non seulement il ne gardait aucune mesure avec Madame... mais encore qu'il donnait à Monsieur des conseils dont le roi n'était pas satisfait, et qui l'obligèrent à le faire arrêter et à le faire conduire ensuite dans le château de Pierre-Encise (1). Monsieur fut sensible à cette disgrâce de son favori,

(1) Le chevalier de Lorraine, enfermé d'abord au château de Pierre-Encise près de Lyon, fut ensuite envoyé au château d'If, dans une île voisine de Marseille ; puis il eut la permission de voyager hors de France. Il alla à Rome. Il fut rappelé à la cour en 1670 à la mort de Madame.

autant qu'il était capable de l'être. Il témoigna son ressentiment par sa retraite à Villers-Cotterets, et par les manières dont il en usa avec Madame, qu'il prétendait toujours être l'unique cause de cette disgrâce... »

Le 10 mars 1670, Madame écrit à Madame de Saint-Chaumont : « les mauvaises impressions qu'il a laissées dans l'esprit de Monsieur font qu'il me voit toujours avec chagrin. Le roi nous a raccommodés ; mais, voyant qu'il ne peut encore, de quelque temps, donner les pensions qu'il a destinées au chevalier, il m'en fait la mine et veut, par des traitements rudes, me faire souhaiter le retour du chevalier. »

Le 26 mars, Madame écrit: « Sans craindre les bruits du monde, pour autoriser ses plaintes contre moi, il (Monsieur) a dit que je l'avais traité de misérable, que je lui avais reproché la vie qu'il fait avec le chevalier, et beaucoup de choses de cette sorte, qui ont fort diverti le prochain charitable... Monsieur ne vient plus chez moi, et ne me parle plus, ce qui ne m'était jamais arrivé jusqu'à présent, quelque démêlé que nous eussions eu. »

Le 6 avril, Madame écrit : Cependant après tout ce fracas, il a trouvé bon de se rapaiser pourvu que je fisse les premiers pas ; je les ai faits avec beaucoup de joie... Il m'avait accusée de lui avoir dix mille extravagances Je l'assurai que cela n'était pas ; qu'il aurait fallu que j'eusse été folle, et que je serais au désespoir qu'il eût mal entendu... Toutes ces choses l'apaisèrent. »

Madame écrit le 14 avril : « Monsieur, dans tous ses radoucissements, me dit qu'il faut que je le convainque de mon amitié pour lui, m'assure qu'il n'y a qu'un moyen (1) ; or, à vous dire la vérité, ce serait de ces remèdes qui d'abord paraissent bons, mais qui sont suivis d'une mort assurée. Aussi on a parole du roi que de huit ans il ne le fera revenir. Il faut espérer qu'avant ce temps Monsieur sera éclairé ou guéri. »

Le 29 juin, sur le soir, Madame demanda un verre d'eau de chicorée à la glace ; elle le prit, et dix heures après, elle expira dans toutes les douleurs de la plus violente colique (2).

(1) C'est de faire revenir le chevalier de Lorraine.

(2) Madame avait 26 ans. Elle laissa deux filles de son mariage avec Monsieur : Marie-Louise qui épousa Charles II, roi d'Espagne, et Anne-Marie qui épousa Victor-Amédée II, roi de Sardaigne.

De Madame, seconde femme de Monsieur, mère du Régent

« Marly, 6 août 1700.

Je ne vois jamais Monsieur ici, nous ne dînons pas ensemble ; il joue toute la journée et, la nuit, chacun de nous est dans sa chambre. Monsieur a la faiblesse de croire qu'on lui porte malheur, de sorte que je n'assiste pas à son jeu. »

« 11 juin 1717.

J'ai été bien aise quand feu Monsieur, après la naissance de sa fille, a fait lit à part, car je n'ai jamais aimé le métier de faire des enfants. Lorsque Son Altesse me fit cette proposition, je lui répondis : — Oui, de bon cœur, Monsieur ; j'en serai très-contente pourvu que vous ne me haïssiez pas et que vous continuez à avoir un peu de bonté pour moi. Il me le promit, et nous fûmes tous deux très-contents l'un de l'autre.

« C'était aussi fort ennuyeux que de dormir auprès de Monsieur; il ne pouvait souffrir qu'on le troublât durant son sommeil; il fallait donc que je me tinsse sur le bord du lit, au point que parfois je suis tombée comme un sac. Je fus donc fort contente lorsque Monsieur, de bonne amitié et sans aigreur, me proposa de coucher chacun dans son appartement séparé. »

« 11 octobre 1720.

Monsieur a toujours fait le dévot. Il m'a fait rire une fois de bon cœur. Il apportait toujours au lit un chapelet d'où pendait une quantité de médailles, et qui lui servait à faire ses prières avant de s'endormir. Quand cela était fini, j'entendais un gros fracas causé par les médailles, comme s'il les promenait sous la couverture. Je lui dis :— Dieu me le pardonne, mais je soupçonne que vous faites promener vos reliques dans un pays qui leur est inconnu. Monsieur répondit :—Taisez-vous, dormez ; vous ne savez ce que vous dites.

« Une nuit, je me levai tout doucement, je plaçai la lumière de façon à éclairer tout le lit, et au moment où il promenait ses médailles sous la couverture, je le saisis pas le bras et lui dit en riant: — Pour le coup, vous ne sauriez plus le nier.

« Monsieur se mit à rire aussi, et dit :—Vous qui avez été huguenote, vous ne savez pas le pouvoir des reliques et des images de la Sainte Vierge. Elles garantissent de tout mal les parties qu'on en frotte. Je répondis : — Je vous demande pardon, Monsieur. mais vous ne me persuaderez point que c'est honorer la Vierge que de promener son image sur les parties destinées à ôter la virginité.— Monsieur ne put s'empêcher de rire et dit : — Je vous en prie, ne le dites à personne. »

10 mai 1718.

«La maréchale de Grancey était la femme la plus sotte du monde. Feu Monsieur feignit d'être amoureux d'elle, mais si elle n'avait pas eu d'autre amant, elle aurait certes conservé toute sa bonne réputation. Il ne s'est jamais rien passé de mal entre eux ; elle-même disait que s'il venait à se trouver seul avec elle,il se plaignait aussitôt d'être malade, il disait avoir mal de tête ou mal de dents. Un jour la dame lui proposa une liberté singulière, Monsieur mit vite ses gants (1), j'ai vu souvent qu'on le plaisantait à cet égard, et j'en ai bien ri.

«Cette Grancey avait une fort belle figure et une belle taille lorsque je vins en France, et tout le monde n'avait pas pour elle le même dédain que Monsieur, car avant que le chevalier de Lorraine ne fût son amant, elle avait déjà eu un enfant.

« *17 mai 1720*

Feu Monsieur était lui-même cause que mes enfants me craignaient, car il leur faisait toujours des menaces de ma sévérité.

(1) Madame de Thianges (sœur aînée de Madame de Montespan) avait paru lui plaire plus que les autres, mais leur commerce était plutôt « une confidence libertine » qu'une véritable galanterie. L'esprit du prince était naturellement doux, bienfaisant et civil, capable d'être prévenu, et si susceptible d'impressions, que les personnes qui l'approchaient pouvaient quasi répondre de s'en rendre maîtres, en le prenant par son faible. La jalousie dominait en lui, mais cette jalousie le faisait souffrir plus que personne, la douceur de son humeur le rendant incapable des actions violentes que la grandeur de son rang aurait pu lui permettre. (Histoire d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans par Madame de la Fayette.)

Il n'était pas d'ailleurs d'humeur à s'affliger longtemps. Il aimait beaucoup ses enfants, ne pouvait les gronder, et venait toujours me porter ses plaintes ; je disais : — Mais Monsieur ne sont-ils pas vos enfants comme les miens ; que ne les corrigez-vous ? Il répondait : Je ne saurais gronder et ils ne me craignent pas, ils ne craignent que vous. »

(*Saint-Simon*)

« M. de Chartres fit des escapades peu mesurées, mais de son âge, qui fâchèrent le roi. Il ne savait que faire à son neveu, qu'il avait forcé d'être son gendre... Le roi en parla à Monsieur, lui reprocha sa faiblesse de ne savoir pas prendre autorité sur son fils. Monsieur alors se fâcha... Jamais il n'était arrivé à Monsieur de s'échapper avec lui à mille lieues près de ce ton, qui était d'autant plus fâcheux qu'il était appuyé de raisons sans réplique... Il fut assez maître de lui pour répondre, non en roi, mais en frère : il dit à Monsieur qu'il pardonnait tout à la tendresse paternelle ; il le caressa, il fit tout ce qu'il put pour le ramener par la douceur et l'amitié... Leurs moments de tête à tête se passaient toujours en aigreur du côté de Monsieur ; mais en public il n'y paraissait rien ou bien peu de chose, sinon que les gens familiers avec eux remarquaient des agaceries et des attentions du roi, et une froideur de Monsieur à y répondre, qui n'étaient dans l'habitude ni de l'un ni de l'autre...

« D'autres peines d'esprit le (Monsieur) tourmentaient encore :

« Il avait depuis quelque temps un confesseur qui, bien que jésuite, le tenait de plus court qu'il pouvait. Il lui retrancha, non seulement d'étranges plaisirs, mais beaucoup de ceux qu'il se croyait permis pour pénitence de sa vie passée. Il lui représentait souvent qu'il ne se voulait pas damner pour lui, et que si sa conduite lui paraissait dure, il n'aurait nul déplaisir de lui voir prendre un autre confesseur. A cela il ajoutait qu'il prît bien garde à lui, qu'il était vieux, usé de débauches, gras, court de col,

et que selon toute apparence, il mourrait d'apoplexie, et bientôt. C'étaient là d'épouvantables paroles pour un prince le plus voluptueux... Il craignait le diable, il se souvenait que son précédent confesseur n'avait pas voulu mourir dans l'emploi... (Il rentra un peu en lui-même et vécut d'une manière qu'on pouvait appeler « serrée »). Il faisait à reprises beaucoup de prières, obéissait à son confesseur... Il en devint triste, abattu, parla moins qu'à l'ordinaire c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes, en sorte que tout le monde s'aperçut bientôt de ce grand changement. C'en était bien à la fois que ces peines intérieures, et les extérieures du côté du roi, pour un homme aussi faible que Monsieur, et aussi nouveau à se contraindre, à être fâché et à le soutenir; et il était difficile que cela ne fît bientôt une grande révolution dans un corps aussi plein et aussi grand mangeur, non seulement à ses repas, mais presque toute la journée. »

(Le mercredi 8 juin Monsieur vint de Saint-Cloud dîner avec le roi à Marly. Ils eurent une grande querelle qu'il faut lire dans Saint-Simon. Puis ils dînèrent ensemble. Monsieur « mangea extrêmement comme il le faisait à tous ses deux repas, sans parler du chocolat abondant du matin, et de tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisseries, de confitures et de toutes sortes de friandises toute la journée, dont les tables de ses cabinets et ses poches étaient toujours remplies. » Il retourna à Saint-Cloud, soupa, tomba en apoplexie, fut saigné beaucoup, et mourut quelques heures après. Le récit de sa mort et de la conduite du roi et de Madame de Maintenon, malgré son intérêt, ne fait pas partie de ce chapitre.)

Le gros de la cour, dit Saint-Simon, perdit en Monsieur. « C'était lui qui y jetait les amusements, l'âme, les plaisirs; et quand il la quittait, tout y semblait sans vie et sans action... il aimait le grand monde, il avait une affabilité et une honnêteté qui lui en atirait en foule, et la différence qu'il savait faire et qu'il ne manquait pas de faire, des gens suivant ce qu'ils étaient, y contribuait beaucoup... La foule était toujours au Palais-Royal. A Saint-Cloud... une maison de délices, avec beaucop de grandeur et de magnificence, et tout cela sans aucun secours de Madame,... il recevait beaucoup de gens qui, de Paris et de Versailles, lui

allaient faire leur cour les après-dîners, princes du sang, grands seigneurs, ministres, hommes et femmes...

« Du reste Monsieur, qui avec beaucoup de valeur avait gagné la bataille de Cassel, et qui en avait toujours montré une fort naturelle en tous les sièges où il s'était trouvé, n'avait d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes. Avec plus de monde que d'esprit, et nulle lecture, quoique avec une connaissance étendue et juste des maisons, des naissances et des alliances, il n'était capable de rien. Personne de plus mou, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par ses favoris, et très souvent le plus malmené d'eux; tracassier et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant... et redisant des uns aux autres; ... un goût abominable, que ses dons et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avait pris en fantaisie avaient rendu public avec le plus grand scandale, et qui n'avait point de bornes pour le nombre ni pour les temps. Ceux-là avaient tout de lui, le traitaient souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnaient souvent aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies horribles... Le chevalier de Lorraine et Châtillon y (à la cour de Monsieur) avaient fait une grande fortune par leur figure, dont Monsieur s'était entêté plus que de pas un autre. Le dernier qui n'avait ni pain, ni sens, ni esprit, s'y releva et y acquit du bien.

« L'autre prit la chose en guisard, qui ne rougit de rien pourvu qu'il arrive, et mena Monsieur le bâton haut toute sa vie, fut comblé d'argent et de bénéfices, fit pour sa maison ce qu'il voulut, demeura toujours publiquement le maître chez Monsieur,... sut se mettre entre le roi et Monsieur et se faire ménager, pour ne pas dire craindre, de l'un et de l'autre, et jouir d'une considération, d'une distinction, et d'un crédit presque aussi marqué de la part du Roi que de celle de Monsieur.

« Monsieur était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de

parfums, et en toutes choses la propreté même ; on l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge ; le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long.

Madame écrit le 13 juillet 1716 :

« On dit ici que Madame (la première) n'avait point de beauté, mais elle avait tant de grâce que tout lui allait bien; elle n'était pas capable de pardonner, elle voulut faire chasser le chevalier de Lorraine et elle y réussit, mais il ne l'a pas manquée. Il a envoyé de l'Italie le poison par un gentilhomme provençal qu'on appelait Morel, et, pour récompenser celui-ci, on l'a fait premier maître d'hôtel. Après qu'il m'eut amplement volée, on lui a fait vendre sa charge à un prix fort élevé. Ce Morel avait de l'esprit comme un diable, mais c'était un homme sans foi ni loi... Il volait, il mentait, il jurait, il était athée et sodomite, il en tenait école et il vendait de jeunes garçons comme des chevaux ; il allait au parterre de l'Opéra pour y faire ses marchés. »

Le 3 octobre 1705, Madame, si au courant de ces choses qu'elle aurait pu écrire un livre sur l'unisexualité, — elle-même le dit — écrivait à sa chère Amélise :

« Où avez-vous été fourrées, vous et Louise, pour connaître si peu le monde ? Si l'on voulait détester tous ceux qui aiment des mâles, on ne pourrait aimer ici que bien peu. Il y en a de tous les genres. Il y en a qui haïssent les femmes comme la mort et ne peuvent aimer que des hommes. Mylord R... est du nombre. D'autres aiment seulement des enfants de dix ou onze ans ; d'autres des jeunes gens *de dix-sept à vingt-cinq ans, et ce sont les plus nombreux.* D'autres n'aiment ni les hommes ni les femmes et se divertissent tout seuls, mais ils sont moins nombreux que les autres. »

Ceux qui aimaient les hommes de dix-sept à vingt-cinq ans ou au-dessus étaient des uranistes beaucoup plus vraisemblablement que les autres.

LES POÈTES

Ce n'est point par malice que j'ai choisi surtout les divins poètes ; si j'avais eu le loisir et l'habitude, j'aurais préféré étudier les grands capitaines, les hommes d'action. Je n'aurais eu que l'embarras du choix.

Mais comme je me trouve avoir lu et étudié les poètes, j'en choisis quelques-uns appartenant à cette armée d'âmes que Dante rencontra au Purgatoire, âmes qui avaient commis le péché hermaphrodite ou qui auraient pu s'entendre appeler Reine! comme le grand César lors de son triomphe. Je n'invoque aucun classique, Eschyle, Sophocle, Pindare, Virgile, Horace, Catulle, Tibulle..., ni même aucun du moyen âge.

Purgatorio, *Chant XXVI*

« Par le milieu du chemin brûlant vint une troupe d'âmes comme à la rencontre de celle-ci...

« Puis je vis des deux côtés les ombres s'empresser et se baiser l'une l'autre sans s'arrêter, contentes d'une courte fête...

« Les nouveaux venus disaient : — Sodome et Gomorrhe ; et les autres : — Pasiphaé entra dans la vache d'airain pour que le taureau assouvît sa luxure...

« Je commençai : — O âmes assurées d'obtenir quelque jour une paix durable...

» Dites-moi, afin que j'en charge les feuilles de mon livre, qui êtes-vous et qui est cette troupe qui derrière vous s'en va ?

« — La troupe qui ne vient pas avec nous a commis le péché pour lequel César triomphant s'entendait appeler Reine (1).

« Ces âmes s'en vont donc ainsi en criant Sodome, s'accablant de reproches, comme tu l'as entendu ; et elles ajoutent la honte à l'ardeur de la flamme. Notre péché fut hermaphrodite ; mais comme nous n'avons pas observé la loi humaine en suivant notre appétit comme font les brutes,

(1) Il serait intéressant d'étudier les rapports entre le génie, l'orgueil et l'unisexualité.

« Pour notre opprobre, nous répétons en nous séparant le nom de celle qui se fit véritablement bête sous l'enveloppe d'une bête.

« Maintenant tu sais nos actes et de quoi nous fûmes coupables.

« En ce qui me touche pourtant, je satisferai ton désir, je suis Guido Guinicelli, et déjà je me purifie pour m'être bien repenti avant mon dernier jour...

» Quand j'entendis se nommer lui-même mon père et celui des autres meilleurs que moi qui manièrent jamais les rimes d'amour douces et gracieuses...

« Après que je me fus rassasié de le regarder, je m'offris tout entier à le servir avec ces assurances qui forcent la foi d'autrui...

« — O mon frère, dit-il, celui que je te marque du doigt (et il m'indiqua un esprit qui était devant lui) fut un meilleur ouvrier dans sa langue maternelle.

« Chants d'amour et récits de romans,il les surpassa tous et laissa dire les sots qui croient le poète de Limoges au-dessus de lui...

« Maintenant, puisque tu jouis d'un si grand privilège qu'il t'est permis d'aller au cloître où le Christ est l'abbé du couvent,

« Dis-lui pour moi des *Pater noster* autant qu'il nous en faut dans ce monde où nous n'avons plus le pouvoir de pécher...

« Je m'avançai un peu vers celui qu'on m'avait montré et je lui dis que mon désir préparait à son nom une place choisie.

« Et lui commença gracieusement à dire :

» — Tant me plaît votre courtoise demande que je ne puis ni ne veux me cacher à vous. Je suis Arnaud qui pleure et vais chantant; je vois avec chagrin ma folie passée. Mais je vois joyeux devant moi la joie que j'espère. Or, je vous prie par cette vertu qui vous guide au sommet de l'escalier, souvenez-vous en temps utile de ma douleur.

« Puis il se cacha dans le feu qui les purifie. »

Walt Whitman (1819-1892.)

La façon dont on a traité l'américain Walt Whitman est un exemple éblouissant de l'inconséquence anglo-saxonne. Whitman est un des hommes remarquables du siècle. Il a été à la fois un

homme d'action et un prophète et un écrivain. Pendant la guerre américaine (entre les Etats du Sud et ceux du Nord), il a été admirable de dévouement et d'amour, soignant et aimant les blessés. L'Amérique n'a jamais produit un auteur d'une telle envergure. Ce n'est pas ici ma tâche d'exposer la philosophie ou l'évangile de Walt Whitman, son panthéisme yankee, sa vaste sérénité. Emerson, Froreau, les grands américains s'enorgueillirent de Whitman dès qu'il parut. Son grand livre *les Feuilles de l'herbe* (1) a probablement été lu par des générations. On l'a défendu, analysé, — il a eu des apologistes contre le puritanisme choqué par lui ; on a publié des volumes contenant un choix de morceaux sans dangers, et dans tous ces morceaux triés on a gardé les poèmes de l'unisexualité et retranché ceux de la paternité. Des hommes graves ont cité des poésies unisexuelles impudiques si elles sont chastes, audacieuses au delà de la littérature moderne si elles ne le sont pas, — je ne blâme pas ces hommes graves, mais ils me semblent jouer une sorte de danse des œufs. Si Walt Whitman a le droit de vouloir réformer l'Amérique à l'aide du mariage sain, de la procréation d'enfants bien portants, et aussi à l'aide de l'amour unisexuel, de l'amour grec qu'il voudrait américain ; si pour ce noble projet on peut lui permettre de chanter la paternité comme la maternité, et l'amour unisexuel qui presse les lèvres du mâle sur celles de son camarade, de son égal, ou sur celles du jeune garçon dont il veut faire un homme, s'il peut être cité couramment quand il décrit l'émotion de voir des hommes barbus se baiser, ou quand il célèbre l'émotion suprêmement sereine et satisfaite de dormir sous la même couverture que celui qu'il aime le plus, alors l'attitude anglo-saxonne devient inquiétante à force d'être illogique.

Il n'y a pas de doute que Walt Whitman, un grand esprit, un homme de cœur, en voyant la nature humaine malade et viciée, a voulu réagir et montrer que les instincts naturels doivent élever l'homme au lieu de l'anémier et de l'abaisser. L'hypocrisie faite de lâcheté et d'ignorance qui prétend que le mariage et la procréation ont quelque chose de vil, et que l'unisexualité n'existe pas,

(1) Leaves of grass.

qu'elle n'a que peu d'importance, règne en Amérique peut-être encore plus qu'en Angleterre.

L'avortement y est fréquent, et l'unisexualité y est encouragée par des circonstances sociales et physiologiques. Au lieu d'avoir des enfants malingres, au lieu de laisser l'inversion sexuelle se borner à des jeux débauchés, à de secrètes luxures, pourquoi ne pas mettre en honneur et le mariage et l'unisexualité? Pourquoi ne pas célébrer les joies du mariage bien portant, des enfants bien faits, et les dévouements de l'amour athlétique, de l'amour thébain de la Grèce héroïque? Whitman a voulu montrer que tout pouvait servir au progrès ou au bien-être de l'humanité. Il n'y a pas d'encouragement à l'effémination chez lui. Dans l'unisexualité, ce qu'il vante, ce qu'il fait ressortir, c'est l'amour de l'homme vigoureux pour son semblable, son pareil, ou l'amour du jeune homme et de son aîné. Les passions unisexuelles ne sont pas stériles ou inutiles; elles doivent aider l'homme à se préserver de ce qui est vil, elles doivent le former, elles doivent resserrer les liens de la solidarité, et doivent aussi le préparer pour le mariage fécond. C'est ici que Walt Whitman est parmi les plus grands, parmi les sages et les moralistes (Platon, Jésus, Gœthe), car son idée est de perfectionner l'humanité à l'aide de ce qu'elle a (1).

Une théorie de l'unisexualité qui tenterait d'abaisser le mariage, de ravaler le principe de la dignité conjugale, serait ridicule et fausse; une théorie de l'hétérosexualité qui voudrait effacer et anéantir l'unisexualité serait ignorante et insuffisante, — et si elle voulait nier et empêcher ce que l'uranisme peut offrir à la civilition, à l'humanité, elle serait intolérante et coupable de lèse-humanité.

C'est ainsi que les hommes et les femmes peuvent trouver dans Walt Whitman une instruction et un secours, — mais pour le gros public il me semble bien étrange de citer les passages unisexuels et non pas en même temps les passages qui corrigent et modifient.

En Angleterre on a peur de son public, beaucoup plus qu'en France ou ailleurs. C'est en partie parce que l'on a tant l'œil sur

(1) N'est-il pas permis de dire que le Sauveur a enseigné une morale fondée sur la connaissance de la nature humaine telle qu'elle est?

les femmes quand on écrit. Herbert Spencer se trouble avant d'écrire quelque chose qui puisse effaroucher les Anglaises : et cet homme a été le représentant d'un système du monde. On n'ose pas dire que Walt Whitman, en acceptant la nature humaine comme une source naturelle d'où découlent les vertus de l'idéal, a accepté les données mêmes de l'existence, les instincts, les penchants. Ce ne serait pas d'accord avec l'idée anglaise que si on fait suffisamment semblant de ne pas croire à certaines choses gênantes elles finissent par ne plus exister, ou par ne plus compter. Conséquemment on ne peut citer les épithalames conjugaux de Whitman, mais on peut citer ses épithalames unisexuels, parce qu'ils sont à double sens, et on peut toujours se révolter contre les philistins, les grossiers, qui leur donnent un sens peu honnête. Comme en Angleterre on considère que la promiscuité des corps masculins est d'une inutilité qui frise l'équivoque, d'un manque de délicatesse qui touche à l'indécence, bien des morceaux de Walt Whitman sont pour les jeunes ou les curieux d'une périlleuse saveur.

Et pourtant les admirateurs de Walt Whitman et même ses adversaires n'osent pas l'accuser publiquement, les uns pour qu'on ne croie pas leur admiration suspecte, les autres pour que leur accusation ne fasse mettre en doute leur décence cérébrale ; — R. L. Stevenson, un écrivain pour lequel on s'est engoué, a dit que tout garçon de 17 ans devait lire Walt Whitman pour se guérir du *Welt Schmerz*, pour voir que tout n'était pas pour le pire, et l'on ne s'est pas révolté en masse contre Stevenson : pourtant les jeunes garçons de 17 ans qui lisent Whitman à l'âge des tressaillements de la puberté courent le risque de s'éprendre de leurs camarades ou de leurs connaissances masculines — car « les nuits aux bras l'un de l'autre » que Whitman célèbre tant et avec une si solennelle, une si insinuante répétition, sont plus à leur portée que les mariages avec une grosse femme sanguine.

Comme à 17 ans l'amour vague, l'amour-idée, l'amour-plaisir tourmentent plus que l'idée du mariage, Walt Whitman ferait plus aisément des invertis, des unisexuels du moins, que des amants des prostituées où des initiatrices bourgeoises. Et si, avec la belle ardeur de la jeunesse, non contents de pratiquer ou seulement de rechercher des émotions si complètes, si absorbantes,

si chastes jusqu'au moment où l'élan sexuel emporte l'adolescent sans qu'il s'en rende compte, d'abord, peut-être, — si les pauvres jeunes gens vantent l'idéal de Whitman, en parlent, ils seront bien vite mal vus, soupçonnés, environnés d'embûches, de malices, et ils auront bien des ennuis à subir qu'ils ne surmonteront peut-être pas.

Whitman est un grand révélateur, et 17 ans n'est pas l'âge auquel l'uranisme moderne doit se révéler : ce qui ne diminue en rien la portée et la valeur de Walt Whitman, les leçons et la morale qu'il contient pour celui qui a déjà choisi.

Le succès de Whitman est en harmonie complète avec sa théorie de la sexualité, et avec celle que j'essaye d'approfondir, et en contradiction flagrante avec la théorie écrite et orale des Anglais.

Comme le célébrateur de l'amitié spirituelle, intellectuelle, réfléchie, civilisée, Walt Whitman ne peut guère servir : Les tendresses extrêmes et passionnées qui peuvent être les détails de l'amitié dépendent de l'âge, du tempérament, de la nationalité, de l'innocence, de l'ignorance, — mais ce sont des détails si peu significatifs qu'il ne faut pas leur donner du relief ou bien l'on risquerait de détruire le principe de l'amitié qui est une sympathie surtout inexprimable par les gestes. L'amour (même le plus fort) peut s'exprimer plus facilement à l'aide du corps que l'amitié. L'amour voudrait faire *un* de deux esprits, *un* de deux corps — mais l'amitié la plus désintéressée, la plus prompte au sacrifice, garde son individualité et fortifie celle de l'ami.

Mais s'il s'agit de montrer le mélange de sentiments honnêtes et tendres et d'aspirations sexuelles, Walt Whitman est là, — et si on l'a lu on ne s'étonnera pas que sa vie ait été belle et dévouée.

Thomas Lovell Beddoes

Thomas Lovell Beddoes (1803-1849), un intéressant et curieux poète anglais, semble avoir été unisexuel. Sa vie intime est peu connue, mais sa plus vive passion (qui précéda son suicide) fut pour un jeune boulanger allemand.

Le père de Beddoes était un médecin fort connu. Sa mère était sœur de Maria Edgeworth, la romancière célèbre. Au collège (il commença à écrire des vers à 14 ans), il était déjà original et indépendant. Il aimait Shakespeare et les poètes dramatiques, et il imitait avec beaucoup de plaisir les acteurs à la mode. Il déclamait, il jouait : sa voix était très agréable, mais son débit et ses gestes intéressaient un de ses camarades assez pour qu'il consentît à jouer avec lui le rôle d'un ennemi ou d'une maîtresse, recevant des caresses ou des coups suivant l'exigence du drame.

En 1820, il alla à Oxford où il écrivit et publia deux petits volumes de poésies. Mais sa timidité, qui se changea en misanthropie, était marquée et il avait peu d'amis. Il s'adonna à l'allemand avec tant de succès qu'il alla, en 1825, en Allemagne étudier la médecine. Le professeur Blumenbach devint son ami et lui fut utile dans sa poursuite passionnée de la physiologie et de la médecine. Il n'avait pas renoncé à son ambition d'être poète dramatique. Il se mêla aussi à des intrigues politiques. Dans sa trentième année, il obtint son degré de docteur à l'Université de Wurzbourg. Ses goûts politiques le forcèrent, en 1832, de se réfugier en Suisse. Pendant quelques années, il pratiqua la médecine à Zurich. Le chirurgien Schœnlien le proposa même à l'Université de médecine de cette ville comme professeur d'anatomie comparée. Mais en 1839, la politique l'éloigna de nouveau, et il n'eut plus de tranquillité. On n'a que peu de détails sur sa vie. En 1841, il se lia à Berlin avec un jeune docteur Frey. En 1842, il vint en Angleterre. En 1843, il se fixa à Aargau, une petite ville près de Zurich. Il passa l'hiver de 1844 à Giessen où Liebig était professeur. Il écrivait des poésies satiriques en allemand.

En 1847, il revint en Angleterre où il resta dix mois. Ses amis, qui ne l'avaient pas vu depuis vingt ans, le trouvèrent changé, morose, excentrique, misanthrope.

Au mois de juin 1847, il alla à Francfort où il vécut jusqu'au printemps de 1848 avec un jeune boulanger de dix-neuf ans, Degen, que la cousine de Beddoes, Miss Zoé King, décrit ainsi : « Un jeune homme gentil de sa personne, dans une blouse bleue, ayant une belle expression et une dignité naturelle. » Pendant ce temps, Beddoes se fit une piqûre à la main avec un scalpel ; il tomba malade et resta affaibli longtemps. Pendant six mois il ne voulut voir que Degen. Il lui mit en tête de devenir acteur et lui enseigna l'anglais, renonçant à toute autre société. Il laisse pousser sa barbe et ressemble à Shakespeare comme dans sa jeunesse il avait ressemblé à Keats. Au mois de mai 1848, ils voyagent ensemble. A Zurich, Beddoes prend le théâtre pour une soirée afin de voir Degen dans le rôle de Hotspur. Pendant six semaines Beddoes fut heureux. Mais une séparation, probablement une querelle avec Degen à Bâle, fut suivie de la noire mélancolie du poète et de la profonde blessure qu'il se fit à la jambe. « Il était misérable, il a voulu se tuer », dit le garçon de l'hôtel. Il arrachait les pansements qu'on lui mettait. La gangrène survint, puis l'amputation (le 9 septembre) de sa jambe. Il alla mieux, Degen revint à Bâle et s'installa près de lui. Beddoes lisait et écrivait. Il avait le projet d'aller en Italie. Le 26 janvier 1849, assez rétabli pour aller en ville, il acheta du curare (il était médecin) et se suicida en rentrant, laissant une lettre à un ami d'Angleterre contenant ses dernières instruction. En 1857, Miss Zoé King, sa cousine, alla à Bâle et vit Degen, le docteur Frey, le docteur Ecklin qui l'avait amputé de sa jambe, etc.

Son ami de jeunesse Kelsall publia ses poésies inédites, qui furent très bien reçues.

(J'emprunte ces détails à la petite biographie d'Edmond Gosse qui précède les œuvres de Beddoes. — 2 v., Dent, 1890, Londres.)

Il n'y a pas de légende ou d'anecdote d'un amour de Beddoes pour une femme — et en Angleterre on en aurait presque inventé une si on l'avait pu, je crois. Dans tous les cas, Beddoes semble ou un uraniste, ou un indifférent sexuel qui, sous l'influence de la maladie et de l'isolement, flamba d'une grande passion pour Degen le boulanger (passion probablement exaltée) — ou bien elle

ne fut que la dernière des passions refoulées ou inconnues d'un timide taciturne.

Ce fut, dans tous les cas, un poète lyrique, et pas banal. Quant à la hantise de la mort pittoresque qui remplit ses vers, on peut la pardonner à un homme qui se suicide et ne pas l'appeler une affectation littéraire. Ses modèles en poésie (excepté Shelley) sont eux-mêmes des poètes bizarres et excentriques.

BYRON

Lord Byron (1788-1824) a été revendiqué par les invertis, très avides de ces revendications. Il est certain qu'il avait dès son enfance une fureur d'amitié, une ardeur sentimentale. On lui connaît trois « passions » de ce genre pour des inférieurs (il disait lui-même que ses amitiés étaient des passions) : la première pour le fils d'un de ses fermiers avant d'aller à Harrow, l'autre à Cambridge quand, à dix-huit ans, il s'attacha passionnément à un jeune garçon de seize ans, un enfant de chœur (1). Il le voyait tous les jours, hiver et été, sans interruption, et les deux jeunes gens se quittèrent chaque fois avec du regret. Eddleston (le chéri) lui donna un petit cœur en agate rouge, et c'est pour cela que Byron le surnomma son cher *Cornelian*. Byron plaça son protégé dans une grande maison de commerce à Londres. Il n'hésitait pas à écrire à une amie qu'il aimait Eddleston plus que tout autre au monde. Quand il le revit en 1807, il écrivit à cette amie :

« Il est de deux ans plus jeune que moi, presque de ma taille, très maigre, le teint très pâle, les yeux noirs et les cheveux clairs. Vous savez ce que je pense de son intelligeuce (ou de son caractère). J'espère n'avoir jamais à changer d'opinion à cet égard. »

En 1809, Byron confia à cette même amie, Miss Pigot, le petit cœur d'agate, avant de partir pour son voyage de deux ans, et à la mort d'Eddleston il réclama ce cœur.

(1) Encore aujourd'hui ces attachements sont fréquents, et, innocents ou non, mal vus.

C'est à son retour de Grèce, en 1811, que Byron reçut avec le plus vif chagrin la nouvelle de la mort de son frère d'affection.

En Grèce, à Athènes, il avait fait la connaissance d'un pauvre jeune homme et l'avait aimé comme il avait aimé Eddleston, lui avait donné une somme d'argent à Malte, et quand il fut ébranlé par la mort d'Eddleston, de sa mère et de quatre autres amis, il fit un testament laissant à Nicolo Giraud 175.000 francs.

A Harrow, Byron avait eu une cour de favoris — leurs affections étaient très sentimentales. Byron se plaignait amèrement parce qu'un ami lui avait écrit une lettre commençant par « mon cher » au lieu de « mon bien cher » (*dear* au lieu de *dearest*), etc., tous les chagrins des amitiés-passions de l'adolescence.

On a voulu tirer des conclusions désagréables pour Byron du fait suivant : c'est vers sa quinzième ou seizième année que commencèrent ces affections violentes et jalouses pour ses favoris. Mais ce n'était pas la puberté seule qui en était cause, puisque, tout petit, Byron avait aimé le fils du fermier.

Il me semble que l'on ne peut tirer aucune conclusion au sujet de la conduite du poète, mais on peut être sûr que sa nature sensible, féminine, exagérée, était capable congénitalement d'emportement d'amitié amoureuse.

Trois années après son départ de Harrow (en 1808), Byron écrivit dans un carnet cette phrase de Marmontel : « L'amitié qui, dans le monde, est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. »

Mais quand Byron aima Nicolo Giraud ou Eddleston, il était dans le monde, il n'était pas dans un cloître.

On sait qu'une jeune fille suivit Byron habillée en garçon et s'appelait son frère.

Il est probable que Byron, né avec des penchants hétérosexuels et uranistes, vit son hétérosexualité fixée par son énorme succès mondain et littéraire.

GŒTHE ET MICHEL-ANGE

Michel-Ange est le type par excellence de l'uraniste mâle, mâle et demi, plutôt que mâle à demi. Si l'on a étudié sa vie et son œuvre, on s'étonne de la légende qui le suppose surtout épris de Vittoria Colonna. Il fit sa connaissance quand il avait soixante ans. Il n'a écrit pour elle que quatre sonnets. Depuis son enfance il a toujours adoré et poursuivi la beauté mâle. Rien du corps masculin n'a été caché pour lui ou n'a été négligé par lui. Le sexe de ses statues, tableaux, dessins, est étudié, plus différencié que le visage. Il a vécu jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, sobre, presque sordide, probablement chaste, continent dans tous les cas, poursuivant un idéal masculin avec moins de sérénité que les Grecs, mais avec plus de passion, se dédommageant de la mélancolie avec son travail héroïque, avec ses poésies, avec sa rage de créateur.

Gœthe, qui avait la faculté et l'habitude de s'imprégner du peintre ou du sculpteur au point de voir le monde pendant quelque temps selon et d'après l'artiste étudié, est tellement foudroyé par Michel-Ange qu'il ne peut voir *grand* comme lui. Gœthe, admirable poète, penseur et homme, veut par là exprimer son respect pour Michel-Ange, Le calme de l'art grec ou la grâce et le recherché de l'art italien ne lui étaient pas plus compréhensibles mais plus naturels, plus familiers que cette ultra-virilité de Michel-Ange. On sait que Gœthe, à Rome, a chanté un jeune garçon et on dit que Gœthe l'a aimé. Ces deux élégies romaines ne seront jamais publiées, même dans la belle et nouvelle édition de ses œuvres en cent vingt grands volumes ; — mais Gœthe en Italie est un des moments les plus intéressants de l'histoire du génie.

Il s'était enfui mystérieusement — il avait trente-huit ans — de l'Allemagne, de Weimar, du grand duc, de Charlotte de Stein, l'amie qui était pour lui la sœur et la femme idéale, — il était

dégoûté de la cour, de l'amour, et il voulait se chercher et se trouver. Ses deux années en Italie le guérirent, lui apprirent tout ce qu'il voulait savoir, et préparèrent la seconde et la plus glorieuse moitié de sa glorieuse et victorieuse vie.

Il rajeunit en Italie. Il a écrit un délicieux récit de ce voyage, délicieux, réservé, un chef-d'œuvre de passion artistique, de réticence et d'entrain — mais aucun lecteur intelligent ne peut s'étonner d'apprendre l'épisode auquel je fais allusion. Les élégies romaines symbolisent la fuite de Gœthe de la cage des conventions, son essor vers la vérité et la beauté, dont il revint viril et prêt à vivre et à agir.

A son tour sa liaison avec Christiane Vulpius, la petite bourgeoise, le dégagea du monde étroit et petit, et son amitié de dix ans avec son noble inférieur, Schiller, lui permit de se sentir au-dessus de tous les autres. Il s'entoura d'une cour de ministres des arts et des sciences. Et quand il écrivit son *Divan oriental* il écrivit les plus suaves poèmes unisexuels auquel on peut rêver quand on s'imagine l'Orient transfiguré. Gœthe n'eut jamais peur de rien. Il connut toutes les décences mais ne leur permit jamais de l'amoindrir.

On l'a entendu dire que s'il croyait à la métempsychose il aurait dit qu'il avait vécu du temps d'Adrien. Adrien et le symbole de sa puissance et de son amour de la beauté, Antinoüs, ont préoccupé les souverains : Frédéric avait la statue d'Antinoüs à Sans-Souci, et Gœthe, un souverain aussi, a sur son escalier à Weimar, le grand groupe d'Antinoüs et du génie de la mort (Groupe de San-Ildefonso.) A l'époque des Grecs ou de la Renaissance Gœthe aurait aimé l'homme et la femme sensuellement et également — pareil à Phidias qui comme Gœthe a représenté avec une égale noblesse l'homme et la femme et qui a immortalisé son favori.

Michel-Ange s'il avait été écrivain n'aurait pas eu la belle harmonie de Gœthe, il n'aurait pas créé les calmes et humaines jeunes femmes et jeunes filles de Gœthe en même temps que les Tasso, les Oreste, les Werther, et les autres tourmentés du grand Allemand. La sculpture, la peinture, la poésie lyrique, la satire se prêtent également aux géants uranistes unisexuels ou aux gnomes, aux démons impuissants ou à demi indifférents.

La poésie dramatique et la poésie lyrique et satirique ont toujours charmé les invertis bien plus que la poésie narrative et descriptive — surtout de nos jours. — Il est vraisemblable que Swift et Boileau étaient impuissants comme on l'a dit — l'âge et la santé de Voltaire rendent aussi possible qu'il ne se livrât pas outre mesure aux plaisirs sexuels.

Le livre de Ludwig von Scheffler sur Michel-Ange (Altenburg, verlag von Stephan Geibel, 1892) met hors de doute l'uranisme du héros sculpteur.

L'épisode de Vittoria y est remis à sa place. Elle fut pour lui l'amie noble et calme ; étant femme elle ne pouvait ébranler son âme de Titan amoureux de l'Eros uranien. Les ridicules falsifications de son petit neveu y sont dévoilées, et l'épisode de Tomaso Cavalieri, le plus aimé des jeunes hommes que Michel-Ange adora à la mode de Platon, n'en est qu'un entre beaucoup. On a voulu quand on a découvert tout dernièrement la véritable poésie de Michel-Ange faire de son amour pour Tomaso un paroxysme plus ou moins coupable, un entraînement. Michel-Ange était plus admirable que ses apologistes ne l'ont figuré ou défiguré. Il a toujours aimé en uraniste, mais héroïquement. Il s'est élevé jusqu'aux renoncements et jusqu'aux dévouements. Vivant au milieu de princes de l'Eglise et hors de l'Eglise également souillés de sang et de luxure, voyant la sexualité, pédéraste ou non, ou pédéraste et hétérosexuelle, triomphant autour de lui, on conçoit sa révolte contre ses propres penchants. Ce n'était certes pas la difficulté de satisfaire sa sexualité si elle pouvait être satisfaite corporellement qui lui a fait déclarer l'œil l'organe de l'uranisme. Il désirait n'être qu'un œil pour jouir de son bien-aimé. C'était son génie qui lui rendait insupportable l'idée de pouvoir exprimer comme les moindres hommes autour de lui son adoration de l'Eros mâle.

Les hommes plus petits que Michel-Ange sont déjà choqués d'avoir à exprimer leur amour suivant les diverses façons de tout le bétail humain. — Et Michel-Ange quand il fait allusion aux passions dévorantes de sa jeunesse pouvait certes avoir à se rappeler des chutes dans le bourbier de cette lascive et enchan-

teresse Renaissance, mais les chutes des grands caractères leur apprennent souvent à s'élever plus tard. Et quand il clame bien après que le succès de son amour serait pire que la mort, quand il s'intéresse tellement à l'amour de son ami Luigi pour un beau jeune homme qu'il lui envoie une cinquantaine de poèmes dans lesquels il se met à la place de l'amoureux, quand on lit ses poèmes si souvent dignes de lui et ses lettres, et quand on voit ses ouvrages sublimes, on comprend que ce grand révolté était en lutte contre la sexualité en lui et contre celle en dehors de lui. Peut-être que vivant à une époque plus chaste, plus décente, il se serait moins mis en garde contre lui-même. — Le vice éhonté, la volupté jolie et sans âme tournent bien des âmes sensuelles et fières vers un idéal de chasteté surhumaine et terrible.

Michel-Ange certes n'aurait pas voulu aimer la femme comme il aimait l'homme, mais même si elle avait été le symbole de sa vision béatifique il aurait probablement reculé devant l'impureté. Comme il se plaint au commencement de ses affections pour les jeunes hommes dont il s'éprend, comme il se défend des accusations, des calomnies, comme il est forcé de les assurer de l'élévation de sa passion ! A force de vouloir surpasser les autres on finit par se surpasser soi-même.

S'il a appris peu à peu ce chemin de l'héroïsme, si la route lui en a semblé longue et douloureuse, Michel-Ange n'en est que plus admirable, et je ne comprends pas la pruderie et la mauvaise foi des écrivains qui ne veulent pas admettre qu'un grand homme est grand en proportion de sa perfectibilité.

Espérons qu'on traduira ou qu'on s'inspirera du livre de Scheffler en France (1).

K.-P. Moritz

Karl-Philipp Moritz, qui a écrit son autobiographie jusqu à l'âge de vingt ans (Anton Reiser) avec une clarté toute moderne, eut beaucoup à souffrir dans son enfance et pendant sa jeunesse. Son

(1) Je n'écris pas une histoire des grands hommes et par conséquent n'appuie pas sur les détails, mais ils méritent l'attention de tous les gens instruits.

père et sa mère étaient désunis au sujet de Mme Guyon que le père adorait et que la mère redoutait.

Les réconciliations de famille étaient même célébrées par des cantiques de Mme Guyon chantés sur des airs d'allégresse. L'enfant dont la lecture fut longtemps restreinte à Mme Guyon et à Télémaque (parce que Fénelon avait été l'ami de la prisonnière d'amour) qui en était même venu à confondre Calypso et Mme Guyon, avait un invincible talent pour s'instruire, un insurmontable désir de devenir quelqu'un. La religion, le quiétisme et le piétisme lui firent d'abord envisager la chaire comme l'idéal en ce monde, mais les souffrances de toutes sortes, les mortifications imposées par la charité et les gens charitables au malheureux enfant au collège, à l'université, et l'état de paria social auquel le condamnaient sa pauvreté mal mise et la dureté de son entourage, lui firent changer d'idéal et il se crut appelé à être le grand acteur, l'interprète de Shakespeare et de Gœthe. Ce fut pendant plusieurs années sa folie, née non de son talent mais de son désir d'être quelqu'un dans un monde aussi froid et aussi méprisant. Il finit par devenir professeur et fameux. A trente ans il alla en Italie où Gœthe le prit en amitié, le soigna quand il eut un accident au bras, apprit beaucoup de lui (car c'était un homme fort instruit dans la prosodie et dans l'esthétique). — Gœthe essayait de le rendre plus heureux, trouvait qu'il semblait être un frère plus jeune et maltraité par le sort chaque fois que le sort avait souri à Gœthe.

Grâce à Gœthe le duc de Weimar accueillit Moritz, et le pauvre humilié qui si souvent n'avait pas eu de quoi manger finit comme « Hofrath » et mourut de la poitrine à trente-cinq ans et neuf mois. Sa vie sexuelle offre un certain intérêt.

L'amour pour la femme ou le féminin ne paraît pas le moins du monde dans son autobiographie jusqu'à l'âge de vingt ans. Au contraire. Il appuie sur son innocence, sur son ignorance. A seize ans il avait inscrit le nom de péchés qu'il craignait mais ne connaissait pas : la sodomie, le péché muet, l'abus de soi-même. Son ignorance dura jusqu'à dix-neuf ans quand il vit des planches anatomiques. Il vivait dans un monde absolument imaginaire, où l'amitié, la religion, les applaudissements de la foule, le succès jouaient un grand rôle mais point la femme

Quand Werther paraît, il s'éprend pour le livre et pour l'auteur il voudrait être son domestique. Werther agit sur lui comme Shakespeare qu'il lisait toute la nuit à un ami cher et unique alors (ami qui du reste l'ennuyait en lui racontant des amourettes) mais, et ceci est curieux, ce n'est pas l'histoire d'amour qui l'intéresse dans Werther. — Lotte et l'amour de Werther l'ennuient. C'est tout le reste du livre qu'il adore, le style, l'amitié, le point de vue en présence de la nature humaine et inanimée. C'est une preuve bien claire de l'effet de Werther sur la jeunesse d'alórs, que l'adoration de ce jeune homme qui ne songe même pas à l'amour. On comprend mieux le succès de Werther : les invertis, les indifférents, les compliqués de cette époque purent s'engouer et s'enthousiasmer pour le point de vue de Werther (1), pour le style de l'œuvre sans s'intéresser à Lotte.

Plus tard, paraît-il (d'après les confidences de son ami Klichnig), il n'échappera pas à l'onanisme. Il était fort ardent, continue l'ami familier, et resta vierge jusqu'à l'âge de trente ans quand il alla en Italie. Durant les vingt premières années, celles que Moritz a décrites lui-même, les chagrins, la mauvaise nourriture, les soucis, intellectuels et de vanité, ont facilement pu détourner Moritz des satisfactions sexuelles. Plus tard, avec le repos et plus à manger et à boire, son imagination qui le malmena tant toujours a dû l'amener à l'onanisme. Jusqu'à vingt-huit ans, dit l'ami, l'amitié, l'affection pour l'ami avaient suffi à Moritz, et il n'avait pas aimé de femme sentimentalement. De temps en temps il avait songé à se marier mais les femmes qui étaient associées dans son esprit avec le mariage le préoccupaient rarement quatre semaines. Quant au plaisir physique, une honte naturelle, une certaine crainte et des principes de son éducation religieuse l'avaient toujours éloigné des femmes — et Klichnig jure sur son honneur et celui de son ami que Moritz arriva vierge en Italie, quand il avait trente ans. Klichnig, de huit ans plus jeune que lui, fut son élève, puis ils vécurent ensemble pendant trois ans travaillant, partageant leurs plaisirs intellectuels et leurs labeurs, voyageant ensemble, voyant peu de monde. — Vers la fin de cette époque quand le plus jeune eut environ vingt et un ans (il se préparait

(1) Voir l'autobiographie de Gœthe.

pour une université) Moritz devint amoureux d'une femme mariée, amoureux chaste et respectueux. Le jeune ami furieux d'être délaissé pour un amour auquel il prétendait, puisque l'amour de Moritz pour la dame était contenu par le devoir, se plaignit tant et tant que le pauvre Moritz se trouva malheureux et inquiet même avec l'aimée, même avec l'ami, chacun le tirant à soi.

Selon Moritz alors l'amitié était plus forte, l'amour plus tendre. Le jeune ami se plaignit tant qu'un ami leur dit: « Mes bons amis, si je vous connaissais moins bien, j'aurais cru que ce n'était pas l'amitié qui vous unissait mais l'amour grec... »

En Italie, d'où Moritz écrivait souvent à son ami, il s'éprit, dit-on, des femmes, et quand il revint (amélioré par Gœthe), il voulut se marier. Ce fut difficile, une femme par exemple voulant un certificat de médecin attestant qu'il n'était pas poitrinaire. Mais il se maria, se désunit la même année, se remit l'année suivante et mourut de la poitrine en trois jours.

La longue indifférence de Moritz pour les femmes ne jure pas avec son roman à la Werther avant d'aller en Italie. Son style, d'après lui, ne put échapper à l'obsession de Werther — et son romanesque amour probablement fut en grande partie de l'imagination et une réminiscence de Werther.

L'Italie a joué un rôle si important dans la vie artistique et sexuelle des hommes de lettres et des artistes allemands que l'on s'imagine aisément Moritz apprenant des amours qu'il avait négligées ou redoutées —mais il ne fut sans doute jamais l'homme qui aime les femmes corps et âme — et ses trente premières années données à l'amitié et à lui-même et à l'imagination en firent ce qu'il fut — un des nombreux hommes de talent sur lesquels la femme n'eut pas d'influence.

Grillparzer

Franz Grillparzer (1791-1872), le plus fameux et aussi le meilleur poète de l'Autriche, illustre parce qu'il est unique en Autriche, mais célèbre à bon droit, mériterait une longue étude psychologique. Ce fut un inverti supérieur, malheureux et honnête.

Il naquit à Vienne en 1791 et mourut en 1872. Depuis Klopstock aucun poète allemand n'a eu de telles funérailles.

Grâce à sa propre autobiographie, brève, incomplète, mais du plus haut intérêt, mais surtout grâce à la *Grillparzer Gesellschaft* et à Heinrich Laube, on a de nombreux documents pour reconstituer la vie et le caractère de Grillparzer. Très intègre, très droit, très impressionnable, c'est-à-dire ou fort susceptible ou fort indifférent, il a beaucoup souffert et beaucoup fait souffrir, et pourtant il restera comme un bel exemple d'une vie dévouée à l'art, au désintéressement. Il souffrit jusqu'à en être faible mais il fut consciencieux jusqu'à en être fort.

Ce fut un des écrivain les plus dignes, les plus estimables ; un modèle de vertus civiques, et un poète dramatique d'un très grand intérêt, — mais sa vie intime est sous certains rapports plus intéressante que ses œuvres littéraires.

Elevé dans une famille riche, d'une mère musicienne fantasque, qui mourut d'une façon tragique et mystérieuse, d'un père très intègre, très silencieux excepté quand il botanisait ou s'occupait de fleurs, très réservé, et qui mourut de chagrin en voyant sa fortune détruite avec la ruine de l'Autriche, Grillparzer se trouva à dix-huit ans forcé de pouvoir aux besoins de sa mère et de ses frères.

Il s'acquitta toute sa vie de ses charges de famille avec un touchant dévouement.

Son second frère, qui souffrit de violents maux de tête pendant son enfance, s'enfuit à dix-sept ans de la maison paternelle. Il reparut longtemps après avec une femme et des enfants. Grillparzer lui trouva un emploi, paya ses dettes, puis un jour Karl s'enfuit de nouveau, et va s'accuser faussement d'un meurtre. On le reconnut atteint de folie mélancolique.

Un autre frère, très beau, Camillo, qui, étant enfant, prenait au sérieux ses ouvrages de couture, et qui se complaisait dans le rôle d'une petite fille, avait du talent musical et fut très malheureux.

Le plus jeune frère se tua à dix-sept ans, laissant une émouvante lettre :

« J'ai beaucoup trompé maman et Franz, et je leur demande pardon. Qu'ils ne me maudissent pas. O mon Dieu, peut-être souffrirai-je encore beaucoup dans l'autre monde. Si jamais Franz a des enfants, qu'il les élève à ne pas me ressembler. Si j'ai encore le droit de demander quelque chose, qu'on donne mes vêtements à Bepi. »

Camillo (né le 15 août 1793, mort le 1er juin 1865), écrit à son frère aîné le 4 mai 1817 (âgé de 24 ans), une étrange et obscure lettre lui rappelant que depuis sa naissance il avait été plus impressionnable qu'une femme, plus mollement constitué, désirant toujours ce qui était grand en lui sans avoir la force de le posséder ou le moyen d'y parvenir.

Jusqu'à 19 ans il se consolait de son imperfection et se croyait heureux, mais la raison lui apprit combien il s'était déçu. Il parle de sa crainte extrême de toutes les impressions désagréables et inévitables, de la singularité de sa nature.

Une seconde lettre encore plus mystérieuse de l'année suivante explique à son frère pourquoi leur mère ne dort pas la nuit — lui-même ne dort pas plus de trois heures par nuit. Il se plaint de tant ressembler à leur mère, mais de souffrir encore plus qu'elle, étant un homme. On sait que la mère était folle pour la musique, et perdait toute sa douceur au piano. La vie intime de Camillo n'a pas été suffisamment éclairée pour qu'on puisse s'appesantir sur ces documents.

Le journal de Franz Grillparzer et son autobiographie nous le montrent précoce, inquiet, ne sachant pas au juste s'il est un grand poète ou non, chaste mais surtout prude, se croyant toujours amoureux d'une femme idéalisée, mais évidemment plus préoccupé par ses amitiés.

Ainsi il y a un certain Altmüller qu'il critique amèrement en 1808 (Grillparzer est né en 1791 et il a donc dix-sept ans), l'accusant d'égoïsme, d'inconséquence, de pose, et il s'ingénie à démon-

ter l'amitié d'Altmüller et d'un autre ami, Wohlgemuth, il s'acharne à croire cette amitié illusoire.

Pourtant l'attachement de Grillparzer et d'Altmuller grandit ; les deux jours que Grillparzer est très amoureux d'Antoinette, et toutes ses passionnettes factices semblent bien peu entraver cette affection.

1808 — « Nous dansons ce soir chez les Wohlgemuth, — les deux belles W. seront là : Aucune ne me plaît guère, particulièrement, et pourtant je suis toute la journée beaucoup plus inquiet que pendant les jours de mon plus profond amour pour Thérèse, alors que j'allais la voir. D'où vient ceci ? »

1808. — « Antoinette se marie et ne sera pas heureuse avec son mari. Je le plains... Elle m'a aimé, et m'aimerait encore si mon inconstance n'avait rompu le lien qui nous attachait. »

« Serai-je jamais plus qu'un poète médiocre ? Cette question me désespère. »

Il énumère ce qu'il a du poète : Une vive, une brûlante imagination, prouvée par bien des heures heureuses et bien des heures malheureuses, par la destruction de sa santé corporelle, par des passions violentes. Mais il lui manque d'après lui cette fureur poétique. La poésie le refroidit au lieu de l'échauffer. Il semble que les femmes produisaient le même effet sur lui.

Son père meurt en 1809.

En 1810 il faut s'arrêter sur un épisode de son amitié pour Altmüller.

Le 16 juin, à onze heures du soir il était allé chez Altmüller, et le trouvant sorti, il avait feuilleté ses livres et ses manuscrits. Dans un cahier de son journal il avait trouvé des lettres à un Karl N. et des notes sur lui-même.

Grillparzer n'avait jamais connu jusqu'à ce moment la force de son amitié pour Altmüller. Il était question de lui dans ces confidences. Sa vanité le poussa à lire, il espérait trouver quelque chose de flatteur. Loin de là, il eut la douleur de lire qu'Altmüller s'était toujours trouvé trompé dans ses amitiés. Grillparzer ne pouvait presque pas se rappeler avoir jamais ressenti un coup pareil.

L'amour-propre, la honte et la jalousie le mirent dans un état que l'arrivée d'Altmüller augmenta encore.

Il lui fit des reproches sur sa fausseté et jeta sur la table le cahier.

« Cela ne peut se justifier, écrit-il dans son journal ce soir même, qu'Altmüller ait appelé ce jeune homme *tu*, et *son cher Karl*. Combien de fois m'a-t-il dit qu'il était jaloux de Mailler, dont pourtant il n'a jamais eu cause, et maintenant ! La pensée de venir après ce jeune homme m'est intolérable de toute façon. »

Puis il se lance dans des lamentations sur lui-même, sur son peu d'impressionnabilité, sur sa froideur, sur son manque d'imagination.

Lui, qui était toujours amoureux, maintenant voit les plus belles jeunes filles sans une pensée d'amour, et son idéal d'une bien-aimée commence même à pâlir. Il se plaint de devenir désagréable pour ses amis. Il ne comprend pas la cause de sa mélancolie, et pourtant elle augmente tous les jours.

« Je ne connaissais pas de pensée plus entraînante que celle de quitter Vienne et l'Autriche, serrant Altmüller par la main, et cherchant dans d'autres pays un bonheur que je ne peux trouver ici. »

Il se rapproche de l'idée du suicide, puis retombe sur la journée qu'il a passée :

« Ce commerce avec Altmüller que je considérais depuis si longtemps comme une partie de mon bonheur,... être éloigné, éloigné de lui que je croyais trahir par toute parole un peu intime avec un autre, de lui que mon absence assombrissait, que ma froideur poussait jusqu'à la mélancolie. Moi sacrifié à un jeune inconnu, un étranger, sans caractère comme on le voit par son empressement. Altmüller que mon attitude réservée et inattentive ne pouvait éloigner, cherche dans le sein de cet... individu ce qu'il ne peut trouver chez moi. Il a toujours été déçu dans l'amitié et c'est pour cela qu'il a recours à lui. Ainsi ceci devait arriver que je croyais impossible, et Wohlgemuth a raison, ce n'est pas par mon inconstance (qu'Altmüller me reprochait), mais par la sienne. Mais où avais-je les yeux ? Pourquoi n'ai-je pas remarqué depuis longtemps son

indifférence? Lui dans le bras de qui j'ai reposé pendant ces heures sacrées, lui qui seul, seul de tous les hommes, a connu le plus profond de mon cœur, — il a pu il y a quelque temps s'intéresser à ce pédant arabe, et maintenant connaître ce garçon, lui écrire, le tutoyer. — Oh! ce soir inoubliable quand je l'ai appelé *tu* pour la première fois, et quand j'ai avec ce mot pour toujours scellé mon amitié! Comme ce mot m'était sacré, et comme il le profane aujourd'hui. Et il lui emprunte vingt guldens. Cela justement m'a saisi le plus violemment. Quelle intimité cela fait supposer, ou bien... Oh! combien je t'ai méconnu, ou combien tu m'as trompé... Il faut que j'aille chez lui, il me faut un éclaircissement, je ne puis rester plus longtemps dans cette disposition d'esprit. Mais à quoi bon éclaircir une chose déjà si claire... C'est une heure qui sonne. J'irai me coucher et oublier au moins pendant quelques heures. »

« 17 juin, 7 heures du soir.

« J'étais chez lui. Il est innocent. Les lettres que j'ai lues sont imaginaires et notre amitié est aussi ferme qu'auparavant. Un autre à ma place, Altmüller lui-même, aurait désespéré, mais non, qu'aucun doute ne vienne me troubler. Il est mon ami, et je le jure, je n'ai pas l'ombre d'un soupçon. Je me sens plus gai, allégé, mais pourtant tout n'est pas comme tout devrait être ; ma mélancolie, qui m'est si inexplicable, n'est malheureusement pas encore dissipée. »

Sa mélancolie si inexplicable pour lui recherche des consolations fantastiques.

L'idéal de la liberté suisse l'enchante. Il réclame pour lui et George (Altmüller) une cabane en Suisse avec une épouse vertueuse née en Suisse ! Quant aux femmes de son pays il les hait, écrit-il dans son journal, ce sexe méprisable qui n'est jamais ce qu'il semble, pleurant sans chagrin, riant sans joie, — dont il a pris trop longtemps la bêtise pour de l'innocence, la sentimentalité pour du « cœur ».

Le 29 novembre 1810, il lui arrive quelque chose d'extraordinaire. Le fameux chanteur, le castrat Velluti était à Vienne et Grill-

parzer s'était fermement décidé à ne pas l'entendre, ayant une telle horreur de tout ce qui est contre la nature, et surtout en ce genre. Harcelé, forcé d'aller au théâtre, poussé là par des amis et par son ennui, il est bien puni. Dès que le castrat se mit à chanter, un étrange et pénible sentiment s'empara de Grillparzer ; il essaya violemment de le subjuguer, mais sa gêne crût tellement qu'il fut sur le point de s'évanouir et de quitter le théâtre à demi mort. Il ne se rappelait pas avoir eu de sa vie une sensation aussi désagréable. (Il avait alors presque 20 ans).

A 21, il s'éprend d'une actrice qui jouait le rôle de Chérubin, et son travesti lui arrache de jolis vers dont il s'étonnait plus tard : le sentiment de ces vers est sexuellement tout à fait équivoque. Il prétend dans son autobiographie que ces vers arrivèrent d'une façon tout à fait mystérieuse et anonyme chez Chérubin, et que Chérubin, alors richement entretenue, déclara que si elle trouvait le poète de ces vers elle abandonnerait son entreteneur pour lui. Ce fut (d'après Grillparzer) le protecteur de Chérubin qui plusieurs années plus tard lui récita ces vers anonymes pour lui prouver que d'excellents poètes restaient ignorés, et qui lui raconta l'inutile engouement de la dame. Il est permis de croire qu'une liaison entre Chérubin et Grillparzer aurait pu changer le cours de sa vie sexuelle. Chérubin était probablement assez virile et assez jolie pour plaire à Grillparzer.

Du reste les actrices peuvent toujours (surtout celles qui jouent en travesti) séduire plus facilement que les autres femmes les hommes dont la sexualité est indécise.

Si l'on croit que c'est une exagération de parler déjà de l'indécision de la sexualité de Grillparzer, le reste de sa vie justifiera cette assertion.

Il était grand ; il avait de beaux et grands yeux bleus, une figure pâle et intéressante et de beaux cheveux bruns. Il était fort simple, sympathique, timide, aimant le silence, et trouvant fort pénible de se contraindre à parler quand il ne le désirait pas. Il est certain que dans sa jeunesse c'était un homme fort sympathique, aux hommes comme aux femmes. A 25 ans il remporta un énorme succès avec sa pièce l'*Ancêtre* qui le mit de suite au premier rang, succès bien-

tôt suivi par le succès de sa *Sapho*, pièce qui montrait un fort progrès. C'était sans contredit le poète de l'Autriche.

Des femmes l'aimèrent — Marie Piquot, une jeune fille, l'aima en secret, mourut, et dans son testament pria ses parents d'adopter Grillparzer et de s'occuper de lui. Elle regrettait dans ce testament de ne pouvoir se faire aimer par lui pour lui être bonne et douce. A travers les banalités d'une connaissance mondaine, Marie avait deviné l'âme du poète, ses difficultés de caractère, tout ce qui lui rendait difficile de se dévouer et de prendre le dévouement des autres.

Grillparzer se reprocha de ne pas être assez touché de la mort et de la tendresse de Marie.

Une belle femme, mariée à un de ses parents, Charlotte, l'aima aussi, et le fit passer à travers les souffrances de la haine et de l'amour. Elle l'attirait et lui était repoussante à la fois. C'était évidemment la femme dans sa sensualité qui le tourmentait ainsi. Bien qu'il dise que cette femme avait changé le platonisme de sa nature (il avait alors 29 ans et se disait très passionné) je ne pense pas qu'il ait jamais été son amant. Elle lui avoua sur son lit de mort qu'elle l'avait aimé plus qu'il ne pensait.

Je me hâte d'arriver à la grande et mystérieuse amitié-amour de Grillparzer (et à son éternelle fiancée — Kathi Frœhlich), qui dura un demi-siècle et étonna les contemporains par son énigme. Nous en connaissons le mot.

Une lettre du poète à Altmüller va nous résumer la situation.

Vers sa 30e année il essaya de fortifier son corps — par l'hydrothérapie, la natation, l'eau froide, l'escrime, — et il crut trouver dans ces exercices la cause de l'amoindrissement de sa fantaisie, de son imagination. Peut-être, se disait-il, aurait-il dû pour être poète conserver la fragilité de son être physique.

Il se trompait évidemment : il observait ses symptômes avec acuité mais n'avait pas, certes, de vue d'ensemble de son état physique et mental.

A 31 ans il fit la connaissance des quatre sœurs Frœhlich, sœurs musiciennes, dont la troisième et peut-être la plus belle l'aima pendant 50 ans. Elle avait dix ans de moins que lui.

Grillparzer dans ses affections pour les femmes commençait toujours par se faire un idéal de cette affection et de cette femme ; il traçait les limites de son affection et la façon dont cette femme devait penser et se comporter. Dès qu'il y avait la moindre différence entre son idée et la réalité il se retirait. « C'est ainsi, écrit-il, que j'ai joué auprès des femmes le rôle d'un trompeur, et pourtant j'aurais toujours tout donné pour leur être ce qu'elles désiraient. J'ai ainsi fait le malheur de trois femmes, toutes trois fortes de caractère. Deux sont mortes. Mais je n'ai jamais trompé une inclination que j'aie invoquée moi-même. » C'est-à-dire que sa propre sentimentalité superficielle et l'affection d'une femme ne suffisaient pas pour l'attirer et le retenir.

Il écrit au sujet de Kathi à Altmüller une lettre d'une importance capitale, une des plus curieuses lettres écrites par un homme distingué et fameux.

Je la résume :

« Tu me demandes de décrire celle que j'aime. Celle que j'aime, dis-tu ? Plût à Dieu que je pusse dire oui. Plût à Dieu que mon être fût capable de cet abandon, de cet oubli de soi-même, de toute cette union qui est l'amour. Mais je ne sais pas si c'est un égoïsme suprême, ou quelque chose de pire, ou un désir sans bornes pour l'art et tout ce qui se rapporte à l'art, mais toutes les autres choses ne peuvent me retenir que pour un moment. En un mot je ne suis pas capable d'aimer. Il y a toujours pour moi quelque chose de plus haut qu'un être cher, et après un aujourd'hui des plus tendres, sans intervalle, sans cause, il y a un lendemain de froideur, d'oubli, d'*inimitié*. Je crois avoir remarqué que j'aime dans la bien-aimée seulement l'image tracée par ma fantaisie, en sorte que la réalité me devient une œuvre d'art qui me charme par sa ressemblance avec mes pensées, et qui me repousse d'autant plus violemment quand je m'aperçois de la moindre différence. Peut-on appeler cela de l'amour ? Plains-moi et elle qui a bien mérite d'être aimée véritablement et pour elle-même.

« La connaissance de cette malheureuse particularité de mon caractère m'a éloigné le plus possible des relations avec des femmes auxquelles du reste j'étais assez porté par ma nature physique.

Mais chaque fois que je me suis laissé entraîner j'ai fait cette triste expérience, d'autant plus naturellement que j'ai toujours été exclusivement attiré vers celles qui m'allaient le moins — c'est-à-dire celles dont le caractère avait des traits décidés, qui donnaient à mon goût pour l'analyse psychologique et à mon imagination de poète le plus de nourriture, et qui d'un autre côté avaient quelque chose de froid et de renfermé rendant impossible toute fusion, toute union. »

Puis il raconte sa connaissance avec Kathi, comme elle l'ennuya avec ses louanges la première fois qu'ils se virent.

Ils se rendirent très malheureux. Grillparzer s'expliquait de plusieurs façons leur pénible et douloureuse affection. Il était trop entier, elle de même ne pouvait se contraindre ou se soumettre. Mais l'aurait-elle intéressé sans cette impossibilité même ?

« Après tout, écrit-il encore, c'est mon caprice de ne pas posséder cette jeune fille qui m'a mis dans ce déplorable état. Caprice, parce que ce n'était pas tout à fait une décision vertueuse, mais peut-être parce que c'est seulement le plaisir esthétique et artistique que me donnait la pureté de cette jeune fille qui m'a empêché de faire ce que mes émotions et mes pensées me poussaient presque irrésistiblement à faire. »

Peut-être et *presque* reviennent constamment dans ces confessions. Grillparzer raconte comment dans sa lutte contre l'excitation sensuelle il se dégageait de lui une telle atmosphère érotique que l'innocente Kathi s'émut inconsciemment et subit tous les effets de l'instinct sexuel contrarié. Elle devint jalouse, violente, querelleuse, — et même le côté intellectuel « si fabuleusement beau » de cette affection fut gâté.

On ne peut s'étonner qu'au moment de se marier malgré tout, après avoir loué un appartement, le mariage fut rompu — après une violente discussion. Ce fut un accès de jalousie qui pour un moment les sépara tout à fait. Grillparzer s'en alla. Kathi tomba gravement malade. Il se trouva entre la faiblesse et la cruauté. Il céda. Il revint comme ami, et resta l'ami pendant quarante-cinq ans. Les sœurs lui avaient dit que Kathi ne survivrait pas à une rupture complète. « J'ai déjeuné chez les Frœhlich », écrit-il, —

« Comme toujours, après une réconciliation, une sorte de désir s'éveilla en moi. Je la pris sur mes genoux et je la caressai, la première fois depuis bien longtemps. Mais l'émotion est éteinte. Je ne peux la faire renaître. »

Kathi, selon lui, aurait pu rendre heureux un homme occupé toute la journée et désirant le soir de la gaieté et de la vivacité, mais pas lui. Cette singulière chaîne existait depuis cinq ans quand Grillparzer, ennuyé, fatigué, chercha le repos dans un voyage. Il alla voir Gœthe, et là son naturel nerveux et difficile le fit souffrir de nouveau. Grillparzer était peu enclin à l'admiration pour ses contemporains. Gœthe seul lui imposait le respect qu'on doit à un être surhumain. Gœthe le reçut fort bien, le trouva sympathique. Grillparzer pleura quand il le prit par la main pour aller déjeuner. Gœthe le conduisit dans son jardin ayant l'air d'un roi et d'un père. Mais Gœthe était trop grand, trop arrivé, trop olympien, et Grillparzer s'effraya à l'idée de passer la soirée avec lui. Il n'osa pas. Il ne se sentait pas assez fort pour défendre sa position littéraire. Il s'enfuit, traînant la honte et le remords de sa faiblesse et de son ingratitude. Gœthe l'avait attristé en le plaignant de n'avoir, à Vienne, ni égaux ni gens qui le comprissent.

Il eut toujours beaucoup d'ennuis, des ennuis de famille, de situation (car les plus hautes protections ne semblaient pas lui éviter des tourments bureaucratiques dans sa vie d'employé dans des ministères), d'injustice, de théâtre. Ses pièces ne réussissaient pas toujours de suite ; il avait à supporter toutes les injustices malgré l'admiration qu'on ne lui refusait pas. Une chose curieuse : il ne fut présent qu'à la première de sa première pièce. Elle lui fit une impression si désagréable qu'il se jura de ne plus jamais assister à une de ses pièces, et il tint parole. C'était un homme fort opiniâtre quand il prenait une décision, fort déterminé et fort consciencieux.

Vers sa cinquantième année il cessa d'écrire des vers lyriques, personnels. Il se permit plutôt des épigrammes. Il était à la fois mécontent et résigné, attristé et brave.

On est frappé en lisant le journal de ses voyages en Italie, en Grèce, en France, en Allemagne, par la netteté, l'intérêt, la sévé-

rité et l'indulgence de cet homme. Il est facilement choqué : les gros mots, les bains où les hommes se montrent nus, l'égoïsme, l'ennui, les désagréments font une vive et pénible impression sur lui. Mais il est également frappé par la beauté des jeunes garçons ou des jeunes hommes, par la grâce et la jolie taille ou la jolie figure des femmes, par le bon sens ou la bonté des hommes. Aussi on peut lire toutes ses impressions de voyage avec beaucoup de plaisir. On sent toujours que c'est un homme qui écrit, même quand il est souffrant, injuste et mal disposé.

En 1848, sa poésie adressée au général Radetzki fut lue solennellement à tous les officiers par Radetzki. Il fit son devoir comme poète patriotique. Fatigué par les émotions de cette année, il se décida à demeurer chez les sœurs Frœhlich, au quatrième étage. Il y passa les vingt dernières années de sa vie. Il reçut beaucoup d'honneurs. Le ministre président, le prince Schwarzenberg, grimpa ses quatre étages pour lui remettre une décoration, Radetzki l'invita à un banquet, l'Académie le choisit, et c'est pour elle qu'il écrivit son *Autobiographie*.

Là-haut, au quatrième, il passa ses vingt dernières années, écrivant, lisant, écoutant avec indifférence quand on lui racontait le succès de toutes ses pièces que l'on reprenait. Celles qui autrefois n'avaient pas été bien reçues avaient maintenant du succès.

« Etonnant », disait-il en secouant la tête.

Kathi Frœhlich, son héritière, institua avec ce qu'il lui avait laissé un prix triennal pour le meilleur drame autrichien. On joua, après sa mort, les quatre pièces qu'il n'avait pas encore publiées.

L'aînée des suœrs Frœhlich, la seule mariée, Joséphine Bogner, avait une nature bizarre, paraît-il, tenant plus d'un garçon que d'une femme. Son fils Wilhelm fut adopté par Grillparzer qui l'aima beaucoup et s'occupa de son éducation. Le jeune homme mourut à 22 ans. Grillparzer ne le quitta pas pendant sa maladie — et ce fut après sa mort qu'il se décida à aller habiter avec les tantes. — La mère devint de plus en plus excentrique et finit, nous dit-on, par être « un original féminin ».

La famille Frœhlich était fort unie et Grillparzer, qui adorait la musique, aimait toutes les sœurs. Chaque fois qu'il voulait re-

noncer à voir Kathi les sœurs le ramenaient. C'était pour lui une famille. La sienne ne lui faisait que du chagrin.

Les lettres de Grillparzer à Kathi ne sont pas des lettres d'amour. Il lui dit une fois qu'il est sur le point de devenir amoureux. Mais d'habitude il est ou froid, ou moqueur, ou ennuyé, ou enjoué avec l'intention de l'être. Les lettres de Kathi montrent qu'elle devint de plus en plus humble et dévouée avec l'âge.

Elle souffrit tout autant que Grillparzer. Vivant dans un milieu artistique, dans une grande ville peu austère, bien des gens crurent que Grillparzer était ou avait été son amant parce qu'ils ne se marièrent pas. Elle, si primesautière, si raisonneuse, ne semble pas avoir fait des reproches à Grillparzer à ce sujet.

Ce qu'il y avait de faux, de cruel et d'ennuyeux dans cette situation se rachète peut-être par les vingt dernières années de la vie de Grillparzer quand les trois sœurs qui avaient été si attrayantes, si recherchées, si fêtées, et que Bauernfeld appelait maintenant les trois Parques, se dévouèrent également au poète.

On peut lire les lettres et les dépêches que les souverains allemands lui adressaient, l'empereur d'Autriche, le roi de Bavière, l'impératrice d'Allemagne.

Quand il eut quatre-vingts ans, l'année avant sa mort, l'empereur d'Autriche lui donna une pension de 3.000 guldens.

On trouve dans le premier des volumes publiés par la *Grillparzer Gesellschaft* une lettre singulière et claire écrite par un jeune homme de vingt-deux ans à Grillparzer âgé de quarante-quatre ans ; elle est d'Otto Prechtler, poète, qui succéda à Grillparzer dans un de ses emplois et qui mourut en 1881.

« Enigmatique et miraculeux, si étranger et pourtant si intime, si plein de pudeur et pourtant trop puissant pour être déraciné, si unique, me semble le rapport spirituel entre nous depuis les quatre ans que je vous connais, que vous êtes apparu dans ma vie comme l'asile, le phare. »

Il trouve si étrange, lui si jeune, si obscur, Grillparzer si mûr, si homme, que pourtant chaque période de la vie de l'un corresponde à une période de la vie de l'autre. Si Grillparzer était mort et s'il croyait à la transmigration, il croirait que l'âme de Grillparzer lui faisait l'honneur d'être en lui.

Il lui avait écrit un poème, puis était allé prier dans la grande *Stephanskirche* de ne pas perdre sa foi en Grillparzer.

Il avait aimé passionnément une certaine Héloïse, et il assure Grillparzer que son amour pour lui ressemble étonnamment à l'amour pour elle; la différence entre ces deux amours est la même que celle qui existe entre un poète et un homme. — « Je vous aime comme j'aimais Héloïse, avec cette tendresse et cette vénération qui excluent tous les autres sentiments sensuels. J'aimais Héloïse comme vous, avec cette rougissante timidité, ce désir de paraître à mon mieux. »

Grillparzer l'avait encouragé, lui avait fait croire à son talent et lui avait procuré une position sociale. Il rappelle à Grillparzer qu'il a eu le chagrin de lui demander de l'argent. Il lui rappelle aussi qu'il a dit une fois : Je regrette que vous ayez cherché un refuge auprès d'une nature aussi tourmentée, aussi détruite que la mienne.

Et, avec la clairvoyance de l'affection et de bien d'autres choses, le jeune homme crie avec orgueil qu'il a bien compris Grillparzer. Il conservera toujours dans son cœur ce qu'il a deviné. Il se contente de dire que la bonté, l'élévation, la sympathie, la sainte douceur et la bonté pour lui, Prechtler, viennent de cette admirable nature détruite.

Il s'exalte de plus en plus sur le plaisir que lui donnent le regard bienveillant de Grillparzer et ses nobles traits. Il revoit sur son visage les grands moments de l'œuvre dramatique du maître, l'enthousiasme de Sapho, la passion de Jaromir, etc.

« Personne ne peut vous aimer plus, ne peut vous adorer plus. Je voudrais que vous soyez placé moins haut pour arriver plus près de votre cœur, ou je voudrais être une jeune fille. Je vous aurais aimé ineffablement, je vous aurais idolâtré. Mais je suis pauvre d'années et d'expérience, et vous êtes en plus directeur des archives. »

Il y a une autre lettre de 1863 quand Grillparzer avait fait une chute malheureuse sur un escalier, « le seul faux pas de votre existence », dit Prechtler.

Grillparzer est pour moi l'uraniste à penchants hétérosexuels,

dont l'hérédité malheureuse et les chagrins constants ont refoulé les instincts unisexuels sans les détruire, ni assez pour donner un libre développement aux instincts hétérosexuels.

PLATEN OU L'URANISTE SUPÉRIEUR

Je voudrais remettre dans son jour cette noble, intéressante et mélancolique figure du poète Auguste, comte de Platen-Hallermünde. C'est par excellence l'uraniste-né, voué, convaincu, droit, entier, courageux, élevé, tout à son amour pour la gloire poétique et l'art poétique, pour la beauté intellectuelle et physique, telle qu'il la sent le plus vivement, et telle qu'il la sent d'accord avec sa dignité d'homme. Il a vivement passionné ses amis, le comte Fugger, Liebig, A. Kopisch, Gustav Schwab, etc. et il a soulevé des haines infâmes. Encore aujourd'hui la bibliothèque de Munich détient les dix-huit volumes du journal de Platen, et ce précieux dépôt attend une respectueuse et intelligente publication, que lui promettent MM. von Laubman et L. von Scheffler.

En 1860 Engelhardt publia des fragments du journal s'arrêtant en 1828 — Platen était né en 1796 et mourut en 1838. — C'est à l'aide de ce fragment d'autobiographie, à l'aide de ses œuvres, de ses lettres et des publications de ses amis que je vais essayer d'indiquer sa physionomie.

Auguste, comte de Platen-Hallermünde (ou comte de Platen comme il préféra s'appeler) naquit le 24 octobre 1796 à Ansbach ou son père était au service de la Prusse. Le premier comte de Platen, Franz-Ernest, avait reçu son titre le 20 juillet 1689 de Léopold Ier.

Le père de Platen, né en 1740, avait épousé d'abord Mlle von Reitzenstein, et six enfants, un fils et cinq filles, naquirent de ce mariage. Le mariage fut malheureux et aboutit à un divorce. Le comte de Platen se remaria en 1795 avec Louise-Friederike-Christiane Eichler von Auritz. Ils eurent deux fils, l'aîné fut le poète, le plus jeune mourut à trois ans.

Auguste von Platen, Platen comme je vais l'appeler, eut, encore tout petit, une longue maladie,que le célèbre médecin d'Erlangen, Hildebrand, considéra comme incurable; mais l'enfant grandit quand même, simplement élevé, et comme à la plupart des enfants nobles nés après la Révolution française, on lui apprit à tutoyer ses parents, à se sentir libre en leur présence : on ne lui parla jamais de sa naissance noble. Platen se rappelait que ses premiers amis d'enfance étaient Simon Langenfoss et Jeannot Asimont, fils d'un professeur de français, et deux Liebeskind. Il allait aussi souvent au château jouer avec la petite princesse, fille du prince Louis de Prusse, frère du roi. Il voyait là aussi les tantes de la petite fille, la reine Louise de Prusse et la princesse de Thurn et Taxis.

Le père de Platen faisait beaucoup de petits voyages pour visiter les forêts dont il avait à s'occuper et l'enfant restait seul avec sa mère. Elle lui lisait à haute voix, lui fit aimer la lecture. Il préféra bientôt les livres à ses nombreux joujoux. Il apprit aussi de bonne heure à écrire. Le premier livre qu'il lut tout seul contenait des comédies enfantines. Il raffolait du théâtre, y allait le plus possible, jouait des pièces avec ses camarades. Il écrivit dans sa septième année une pièce pastorale et l'envoya à un petit ami.

Il écrivit beaucoup de petites pièces en vers remplies de fées, de sorcières, de magiciens. La mythologie aussi s'emparait de son imagination, mais les aventures d'amour le laissaient indifférent. Il ne regardait l'amour que comme une ficelle du théâtre. Malgré sa prédilection pour les comédies-féeries il était assez sceptique. Il répondit à un professeur qu'il n'y avait pas d'enfer. Il voulait dire qu'il n'y avait pas un endroit où l'on rôtissait les âmes.

Sa mère se retira tout à fait du monde pour s'occuper uniquement de son fils. Elle l'excitait au travail. Elle lui faisait écrire des lettres à une petite Anglaise de son âge qu'il n'avait jamais vue, fille d'une amie d'enfance de la comtesse. Une petite fille, Caroline von Gemmingen, vint bientôt vivre avec eux. Platen et elle étaient toujours en guerre.

En 1806 l'enfant, dans sa neuvième année, vit la défaite des soldats de l'empereur d'Autriche, Bernadotte passant à travers

Ansbach, et la chute de la Prusse; et il s'intéressa vivement à tous ces événements.

Cette même année le général Werneck, chef du corps des Cadets à Munich, ami d'enfance du père de Platen, lui offrit de l'incorporer parmi les cadets. Le père accepta et la mère conduisit l'enfant à Munich.

Se séparer de sa mère lui fut un grand chagrin, et les vêtements raides et lourds le gênèrent — mais la nouveauté l'amusa, et ce qui le réconcilia à son nouveau genre de vie fut l'amitié.

Il resta quatre ans parmi les Cadets. Il a fort bien décrit la vie qu'on y menait, — l'école des Cadets avait été un monastère de Jésuites. Il y avait cent cadets. On ne leur permettait presque pas de lire : leurs lectures et leurs correspondances ensemble étaient rigoureusement examinées. On les surveillait sans interruption : pendant les classes, les professeurs, pendant la récréation, les officiers, la nuit, des domestiques. On ne les laissait jamais seuls. On leur enseignait les mathématiques, la géométrie, l'histoire, la géographie, le style, le latin, la religion, le français dont on faisait grand cas, l'escrime, la danse et presque tous les instruments de musique.

On se moquait de ses vers. Il était toujours aux repas à la table du milieu : il y avait trois tables auxquelles la nourriture était proportionnée aux progrès ou aux rechutes des élèves. — On jouait la comédie ; le nombre des pièces se trouvait restreint par l'absence de rôles de femme. Platen n'y joua jamais. — Dans sa dixième année il avait dû surmonter la maladie de son enfance, car il se rappelait non sans plaisir un voyage à pied fait pendant les vacances avec des camarades et des maîtres, voyage dans le Tyrol. Les Tyroliens lui semblèrent aimables et bienveillants. Les cadets dormaient sur la paille mais étaient bien nourris. Il passa à la maison les autres vacances, bien heureux d'être libre. La contrainte du collège lui était insupportable. Son opiniâtreté lui attirait tant de punitions qu'elles aggravaient ce trait de son caractère. Il se trouva bientôt en mauvais termes avec les autorités militaires, — avec le professeur de religion luthérienne. Platen, bien que luthérien, avait par esprit de contradiction pris la défense

du catholicisme. Son entêtement, dit-il lui-même, était punissable, mais c'était aussi le commencement de son indépendance d'esprit.

L'amitié en somme lui rendit le collège supportable. L'amitié était la déesse des cadets. Chacun pouvait chercher et trouver une âme apparentée à la sienne, et malgré la contrainte extérieure on pouvait s'y joindre à un ami pour la vie.

Son premier confident fut Friedrich Schnizlein, auquel il confiait ses premiers écrits. C'était un parfait confident, mais il n'était pas en faveur du sentimental dans l'amitié.

Ludwig von Luder, également protestant, reçut aussi la confidence littéraire du jeune Platen. Il était plus âgé et fort intelligent, aimant la science, sans penchants déréglés. Il resta toujours l'ami sincère de Platen, et leurs discussions ne furent qu'à propos de politique.

Parmi les cadets de sa classe il voyait beaucoup Ernst Wiebeking, le comte Sprety, Kasimir Baeumler, Tettenborn, etc. ; parmi ceux des autres classes, Karl et Alexandre Welden, Krazeisen, Brand, Kaeser, Normann, Wilhelm et Joseph Gumppenberg.

Max von Gruber l'attirait surtout. Il n'était pas très doué mais plein de volonté, mathématicien aimant la poésie juste et ferme, et sans préjugés. Il aurait pardonné son athéisme à Voltaire si Voltaire ne l'avait pas si souvent nié ; — il ne blâmait aucun des actes mauvais de Napoléon s'ils faisaient partie de son rôle de conquérant. On comprend que le jeune Platen qui devait se sentir autre que les autres s'attacha à Max von Gruber, honnête et plein de respect pour les différences essentielles entre les hommes de valeur ou de génie. Ils restèrent toujours amis. Gustav Jacobs, fils du philologue, était aussi fort étroitement lié avec Platen ; c'était un garçon simple et ouvert, détestant le pédantisme, peu aimé des autorités, blâmant les lamentations de Platen mais louant fort ses poésies et s'intéressant à elles.

Les deux frères Fugger aussi aimaient beaucoup Platen, et Friedrich, l'aîné, enthousiaste pour Gœthe, restera dans l'histoire de la littérature allemande lié au nom de Platen, et honoré par sa longue, tendre et modeste amitié.

Friedrich Fugger était surtout lié avec Wilhelm Gumppenberg et joint à lui par l'amour de la musique. Le comte Fugger plus

tard mit en musique bien des poésies de Platen, et au collège il partageait déjà son dégoût pour les chansons à boire.

Mais de toutes ces amitiés la plus tendre était celle pour Joseph Xylander. Ils s'étaient vus pendant trois ans au collège avant de se connaître. Ils eurent ce bonheur au mois de mars 1810, et jusqu'à l'automne de cette année, quand Platen s'en alla, ils jouirent d'une amitié presque romanesque.

Platen lui écrivait beaucoup de poésies que Xylander ne vit jamais. Il écrivait aussi un hymne à l'amitié, — et des nouvelles, des comédies, — des parodies, des satires qui le rendirent peu populaire.

Tous ces essais furent détruits avant la fin de 1810. La lecture d'Homère l'enthousiasma et le transporta dans le monde grec qui lui fut si cher.

La guerre de 1809 avec l'Autriche lui apprit à se taire.

Les Bavarois adoraient Napoléon : lui au contraire désirait le succès des Autrichiens, et quand Munich fut occupée par des Autrichiens et que des officiers autrichiens vinrent visiter l'école des Cadets, Platen cacha ses sympathies.

Au mois de septembre 1810, Platen quitta les Cadets et devint un des pages du roi. Avant de faire partie de la Pagerie il passa deux mois à la maison paternelle. Il avait beaucoup souffert en quittant Xylander.

A quatorze ans le caractère de Platen semble se dessiner déjà : l'amour de la poésie et de l'amitié, de l'amitié pour des jeunes gens de son âge, instruits, sérieux, — et en même temps un attachechement exclusivement sentimental pour quelqu'un un peu plus jeune que lui — ensuite beaucoup d'opiniâtreté, de sensibilité, de faculté de souffrir, — un ferme point de vue patriotique, et le désir d'aimer, d'être aimé, et de se perfectionner.

C'est bien le garçon qui à vingt ans écrira dans son journal que Dieu — la chasteté — l'amitié — et apprendre sont les bases de son système.

Il resta à la Pagerie de 1810 jusqu'en 1815. Sa première impression fut triste : il n'avait pas d'amis. On le regardait avec des yeux si peu sympathiques. Il n'avait personne à qui se confier. Peu à

peu il se trouva bien. Le comte Kuenigl qu'il connaissait lui vint en aide. Il y avait beaucoup plus de politesse à la Pagerie que parmi les Cadets, plus de liberté, plus de propreté. On y mangeait mieux. Les vêtements étaient plus agréables, et on pouvait en changer quand on voulait. On était traité en grands garçons. On pouvait travailler isolé, et on pouvait lire tous les livres classiques.

Il aimait le latin et le grec, l'italien, l'anglais. Il écrivait toujours beaucoup et détruisait ce qu'il écrivait. Le roi était très bon pour les pages, et les cérémonies de la cour leur faisaient beaucoup de plaisir. Platen se fit peu à peu des amis, mais pas d'ami intime. Un comte Lodron Laterano lui fut de quelque importance en lui faisant aimer l'italien. Le baron Perglas, un jeune homme d'un zèle de fer, le stimulait au travail — ainsi que les comtes Cajetan Berchem et Saporta. Mais il avait surtout confiance en un baron Massenbach, très honnête garçon. Tous servirent à son éducation. Il était faiblement religieux et priait avec ferveur seulement dans des instants désagréables, mais il n'oublia jamais tout à fait de prier décemment et sans marmottement. Sa première communion en 1811 lui fit prendre beaucoup de bonnes résolutions.

Le professeur Hafner, l'homme le plus important de l'école des pages, faisait beaucoup pour amuser et élever les pages. Il les conduisait dans des musées, à l'Académie, leur lisait à haute voix, et quand les pages étaient au lit leur racontait des contes.

En 1813 Platen se décida à devenir officier, non par affection pour l'état militaire, mais parce que cet état selon lui comportait plus de loisirs et de liberté.

Son avenir poétique le tourmentait toujours, il voulait écrire une tragédie sur Conradin, l'amitié du jeune Frédéric pour Conradin devant remplir plus d'une belle scène. C'est intéressant de voir qu'à dix-sept ans il se croyait obligé d'ajouter aussi une jeune fille amoureuse de Conradin, et le suivant déguisée et inconnue jusqu'en Italie.

Il n'avait pas encore trouvé sa voie littéraire.

Quelques années plus tard il reprend le sujet de Conradin et

trouve l'amitié de Frédéric et de Conradin tout à fait suffisante, et n'a plus besoin d'inventer une jeune fille.

C'est deux jours avant son dix-septième jour de naissance que Platen commence son journal — et il le continue jusqu'à sa mort, pendant vingt-cinq ans. — Il y a des morceaux du journal en français, d'autres en anglais, en italien, en portugais.

Il avait la passion de lire les poètes dans leur propre langage, et apprit l'espagnol, le suédois, le danois, le persan.

Dans sa dix-huitième année il croit être épris d'une jeune marquise Euphrasie, la plus jolie jeune fille de la cour. Il va demeurer dans la même maison, la voit de temps en temps, mais il s'aperçoit cette même année qu'il s'était trompé, — et il quitte la bonne veuve chez qui il loge et la mère de cette excellente personne avec beaucoup plus de regret que la marquise Euphrasie.

Il note cette méprise sentimentale, *la seule de sa vie,* paraît-il, et vite dissipée. Je ne crois pas qu'aucune autre femme l'ait vivement intéressé depuis. C'est un moment curieux dans l'histoire de Platen, et instructif, que ce penchant passager pour Euphrasie. C'est le besoin de s'intéresser à quelqu'un et d'être intéressant, l'idée qu'on doit être tendrement épris de quelqu'un, la monotonie de sa vie qui lui donnent cette illusion.

Bien des unisexuels ne se sont pas laissés aussi facilement éclairer que Platen ; — l'effondrement d'une amourette ordinaire leur a fait rechercher avec insistance les sensations ou les émotions que donne la femme, mais Platen ne recommença pas. Il avait déjà assez de désirs, d'aspirations. Il voulait voir des pays étrangers, l'Italie, Londres, Rome.

Le 31 mars 1814 il devient lieutenant. Il n'aime pas la société des officiers. Il se console en lisant beaucoup, en travaillant beaucoup. Il est fort choqué par la licence des mœurs autour de lui. Il apprend qu'un jeune poète nommé Hesse a envoyé des vers à Gœthe et a reçu une réponse de lui. Il en est fort ému : Si ses vers à lui étaient seulement dignes d'un tel envoi.

Au milieu de sa fantaisie pour Euphrasie une amitié subite pour un jeune homme, Issel, vient montrer le goût plus vif de Platen pour l'amitié.

Issel est un jeune peintre que le grand duc de Darmstadt fait voyager. D'abord (l'amitié commence le 28 mai et expire au mois de juin : ce d'*abord* n'a donc pas été de longue durée), Issel ne l'a pas intéressé — puis il a remarqué en lui une grande variété, un goût pur dans l'art, beaucoup d'amabilité, de prévenances. Issel allait partir dans huit ou neuf jours.

En apprenant que Platen s'intéresse à la poésie il lui raconte avoir reçu du jeune Voss une boucle des cheveux de Schiller mort et offre de partager avec lui.

Laissés ensemble par l'ami qui les avait réunis, ils parlent de langues étrangères, des œuvres de Gœthe, de la vie si courte et de l'art si long. Issel demeure chez Nathan Schlichtegroll et conseille à Platen de faire sa connaissance. Ensuite ils causent de la réformation de l'école mystique de Schlegel, de Werner qu'Issel connaît. Issel demande à Platen de l'accompagner en Italie. Platen ne comprend pas comment un homme de tant d'esprit peut s'intéresser à lui.

Ils se voient beaucoup après cette première rencontre. Un jour Issel supplie Platen de lui lire des poésies (1) et lui lit les siennes. Le lendemain Platen lit nombre d'autres poésies et regrette de l'avoir fait. Il se sent triste, il croit avoir profané le paradis de ses pensées en y ayant introduit un étranger. Il est possible qu'Issel (médiocre poète du reste), n'avait pas assez apprécié Platen. Platen se promet de ne plus écrire de vers, et s'assombrit à la pensée de la solitude qui l'attend. Le lendemain réconciliation : ils passent une belle soirée ensemble.

Issel le supplie de ne pas abandonner la poésie, et le lendemain lui envoie les cheveux de Schiller et reçoit un poème en échange. Le 6 juin Issel lui raconte qu'il a écrit une tragédie (sifflée à Francfort, sur la comtesse Platen qui a joué un tel rôle à la cour du duc de Brunswick, père de Georges I[er] d'Angleterre). Le même jour Platen apprend qu'il doit transporter des voitures avec des tentes à Battenberg dans le Tyrol. Issel le console en offrant de l'accom-

(1) Le sujet de ces jeunes poésies est l'amour d'une jeune fille pour son bien-aimé.

pagner. Le même soir il boit à sa fraternité avec lui et Schlichtegroll.

Le 9, Issel et Platen partent ensemble, causant du Dr. Gall qu'Issel connaissait, lisant Wallenstein.

Le 10 Platen se réjouit de voir un agréable paysage dans une si chère société. Le même jour ils se brouillent. Issel blesse son amour-propre puis l'accuse de curiosité, d'indiscrétion, etc. Platen trouve offensant de se justifier. Il ne se parlent plus.

Pourtant en grimpant sur une colline il rencontre Issel qui en descend et qui lui crie qu'il a gravé le nom de Platen sur une pierre. Quand lui et Issel se quittent définitivement, Platon regrette de l'avoir écarté par son humeur difficile et se dit que son entêtement le rendra malheureux et éloignera beaucoup d'hommes de lui. Et il passe les deux jours qui suivent le départ d'Issel à écrire plusieurs chansons.

Le 17 juin il revient à Munich.

J'ai raconté au long cet épisode parce qu'on y retrouve ce qui caractérise et distingue tellement Platen : son enthousiasme pour l'ami jeune, intelligent, instruit, ou voulant instruire ou s'instruire. Naturellement mélancolique lui-même, (depuis qu'il avait quitté la maison paternelle) la gaieté de quelqu'un qui lui plaît, la douce et égale humeur, le rire de l'ami, le transportaient de joie. Issel était plus âgé que lui, il est vrai, mais Platen était alors bien jeune, dix-huit ans.

Après, quand il arriva à plus de développement, l'ami était un peu plus jeune, assez jeune pour lui donner l'impression de jolie jeunesse, assez âgé pour lui ressembler, pour partager ses goûts.

L'amour platonique (philosophique ou honorable) a toujours ravi Platen ; pour les dissemblables il a eu de l'amitié, de l'affection, de la reconnaissance, du respect. Mais sa passion s'est portée vers ceux qui lui semblaient similaires avec plus de beauté et avec la grâce vertueuse en plus.

Cet épisode d'Issel a peu duré, mais il montre Platen à 18 ans comme à 12, aimant vite, s'attendant à tout trouver et ne trouvant pas toujours grand'chose (comme chez cet Issel) ; mais dans tous les cas ne trouvant pas le bonheur.

C'est cet amour à la fois intellectuel, passionné et sentimental qui l'a fait tant souffrir mais qui l'a gardé aussi intègre et digne. Quand il écrit à 20 ans des règles de conduite, l'une est d'oublier ce qui est sensuel en lui ; une autre est de ne pas étudier les mystères de la physionomie chez les personnes qui l'intéressent, de ne pas penser aux absents, de se perfectionner, de s'améliorer.

Quand il parle de ne pas penser aux absents, il ne faut pas le croire indifférent à ses amis ; au contraire, il leur fut fidèle, mais c'est à celui plus qu'un ami qu'il s'efforce de ne pas trop penser pour pouvoir travailler et vivre.

On voit déjà la différence qui existe entre Platen et un débauché; — il ne recherche jamais des sensations rares mais un amour durable et charmant.

Il aurait reculé d'horreur devant les amours d'Oscar Wilde, devant les amours vénales et qui ne sont pas la quintessence de deux nobles et mâles existences.

Au milieu de 1814 il ne se connaît pas encore ni comme homme ni comme poète, il ne s'intéresse pas assez à Euphrasie pour qu'elle l'inspire ou l'occupe. L'état militaire ne lui convient pas, on lui conseille d'étudier les sciences, la poésie ne lui appartient pas encore, il tâtonne, il ne s'est pas trouvé. Ses amis ne sont pas à Munich, ils sont dispersés. Il n'a pas le temps de lire suffisamment. La nature ne le charme pas quand il est seul ou ennuyé. Il lit pourtant beaucoup, dans beaucoup de langues, Pétrarque, Dante, le *Pastor Fido*, Pope, Corneille, Voltaire, Racine, Boileau, etc., et toujours Gœthe. On pourrait appliquer à Gœthe, dit-il alors, ce que Gœthe a dit de Hamann ; « ses œuvres sont souvent des livres sybillins que l'on comprend seulement quand on se trouve dans la même situation que le poète. » Et l'on voit, par exemple, Platen à différentes époques de sa vie lisant et relisant Gœthe, avec autant de profit que d'admiration. Et à mesure qu'il se trouve dans une autre situation le même ouvrage de Gœthe lui devient de plus en plus clair, vrai et émouvant. Par exemple *la Fille naturelle*, qu'il ne goûte guère d'abord, puis qu'il admire pour son esprit en 1814, lui devient en 1821, après l'effondrement tragique de sa grande passion pour Otto von Bulow, un précieux miroir de sa douleur.

Maintenant il se console de son vide et de son ennui, de sa vie qui attend avec l'impatience découragée de la jeunesse, en lisant et en écrivant en anglais avec Perglas, en lisant avec lui aussi Virgile et Le Tasse, — en patinant, en s'intéressant à la politique. Quand Napoléon revient de l'île d'Elbe, il s'enthousiasme patriotiquement, mais Wiebeking lui abîme ce sentiment : « Si vous alliez servir comme un simple soldat pour la liberté de l'Europe vous pourriez prétendre à une minime part de gloire, mais vous êtes officier, et il y a tant d'officiers. Il serait si facile de vous remplacer. Vous pourriez servir votre patrie d'une façon plus utile. »

Le 30 novembre, il lit dans un journal des maximes tirées de la poésie orientale, et il en copie un certain nombre, frappé sans savoir pourquoi, ému comme on l'est vaguement en présence d'un événement important. La poésie persane allait dans quelque temps exprimer son secret idéal.

Au printemps de 1815 il se sent plus heureux, va tous les matins dans le jardin anglais cueillir des coucous et lire le *Pastor Fido*. Il écrit des poésies patriotiques que des hommes graves lisent avec plaisir. Le 15 avril son régiment se met en marche et arrive à Fontainebleau le 19 juillet, et Platen se retrouve en Allemagne au mois de novembre. Il semble avoir bien supporté les fatigues de la marche, la chaleur accablante. Son journal est fort agréable et sympathique. Il s'intéresse gentiment aux bonnes gens qu'il rencontre, il lit beaucoup Pétrarque, Giacopone da Todi, Gœthe, l'Eulenspiegel, *Héloïse et Abélard*, de Pope, qu'il relit constamment. Il admire les jardins, les fleurs, il envie les joies calmes et familiales, il voudrait avoir avec Gœthe une seule conversation sur la destinée de l'humanité et l'esprit du christianisme ; puis il trouve les véritables lettres d'Héloïse beaucoup plus belles que Pope et si vraies. — Il lit avec grand plaisir les lettres de sa mère, il écrit en prose et en vers à Xylander et à d'autres amis. Les paysans français le charment, leur gentillesse, leur langage l'enchantent. Il se trouve assez isolé parmi les officiers, il déteste tellement leurs excès et leurs conversations lascives auxquelles il ne prend pas part. Une poésie montre combien il souffrait de l'antipathique immoralité de ses compagnons. A Bar-le-Duc, il est aussi choqué par

la corruption des livres français qu'il trouve dans sa chambre — et son hôtesse l'étonne en lui disant : Lisez, mon ami, car c'est là lecture qui instruit les jeunes gens.

A Châlons, il a la joie non seulement de rencontrer son ami Schlichtegroll, mais aussi de faire la connaissance d'un jeune Allemand, secrétaire de Barclay de Tolly, qui lui dit le connaître déjà très bien par les récits de Schlichtegroll. Platen est tout à fait touché par cette remarque. A Nemours, il est aussi heureux dans le jardin d'un docteur Micheleau, dont la femme n'est plus jeune, mais si douce et bienveillante. Il parle français avec elle avec plaisir, et anglais avec une vieille dame anglaise qui lui prête des livres anglais. Il quitte ces aimables personnes avec regret et aussi un vieux curé de 86 ans, très royaliste, disant la messe tous les dimanches, n'ayant pour toute compagnie que son chien et surtout son serin, que lui avait donné un certain Rouxelle, radical, antichrétien, séparé de sa femme catholique, vivant avec sa servante, ne faisant pas baptiser ses enfants. « On peut être homme de bien, disait le curé, sans être chrétien. »

Le sous-préfet de Tonnerre, une ville délicieuse, lui plaît beaucoup, un charmant jeune homme, le plus beau modèle imaginable pour un jeune Romain. Le 6 octobre, il se retrouve avec quelques anciens camarades et d'autres jeunes hommes instruits, et Platen peut se réjouir sincèrement en prenant part à une conversation intelligente, sans équivoques, et dans un dialecte pur. Le 2 novembre, il écrit dans son journal que la honte est naturelle, l'impudeur acquise. Il est certain que Platen était foncièrement modeste et plein de pudeur. Le 3 novembre, à Troyes, il achète *Bérénice*, sa pièce favorite de Racine. Et il note avoir vu chez un riche négociant un commis qui ressemblait beaucoup à son ami Xylander.

De retour en Allemagne, il essaye de se former un système de morale et de conduite basé sur : Dieu, une morale sévère, le désir d'apprendre, l'amour pour les amis. Sans ces principes, comment être heureux? Comment être sans aspiration pour ce qu'il y a de plus élevé, sans chasteté du corps et de l'esprit, sans amour pour l'étude, sans amis. Il trouve de plus en plus qu'il ne peut causer

avec des jeunes hommes qui ne parlent que de chevaux, de chiens et de plaisirs, qui n'ont ni sérieux dans le caractère, ni le désir de se perfectionner, de s'améliorer. Il se trouve enrichi par tout ce qu'il a vu, lu, pensé cette année.

En 1816, il voyage en Suisse ; en 1817, dans les montagnes de la Bavière. Il lit toujours beaucoup Pascal, Arioste, Homère, Horace, Alfieri (avec qui il se trouve assez de ressemblance) (1), le Tasse, Gœthe, Byron, Camoens, Calderon, etc. Il a bien des projets de tragédies, de poèmes héroïques, que sais-je, toute l'effervescence d'un talent qui erre. Il se reconnaît dans un livre sur les tempéraments sous la rubrique : *Du Mélancolique sensuel.* Il a bien des élans d'amitié-amour qui n'aboutissent guère, et en même temps il est farouche envers ceux qui le recherchent. C'est une nature bien masculine dans ses vertus comme dans ses défauts. Il faut que ce soit lui qui aime, qui recherche, qui distingue, et il réclame une sympathie qu'il ne trouve pas. On devine, en comparant les bribes publiées de son journal et ses poésies de ce temps-là combien tel ami, Vœlderndorf, par exemple, le préoccupait et l'intéressait. Il inscrit chaque fois qu'il rencontre un jeune homme instruit et sympathique ; il bâtit sans doute chaque fois un échafaudage d'espérances. Il note dans un joli poème l'émotion soudaine d'un ami à la vue de Platen et se demande si c'est le poète qui a fait battre le cœur de l'ami ou si c'est une coïncidence. A cette époque, Platen se contenterait de bien peu mais ne s'étonnerait pas s'il obtenait tout. Il se croit devenu fort raisonnable, il croit qu'il a renoncé aux rêves qui lui rendaient la vie supportable. Il est plein de modestie, de diffidence, il ne croit pas à sa vocation, il est reconnaissant si on l'encourage. Il voudrait avoir un conseiller, et il a trop de fausse honte pour cultiver ceux qui pourraient l'aider. Il trouve un passage dans les *Confessions* de Rousseau qui

(1) La même timidité, la même *taciturna natura*, la même lenteur et *ritrosita* avec de nouvelles connaissances, la même opiniâtreté, le même entêtement. Il se réjouissait, comme lui, d'être noble parce qu'il pouvait plus aisément mépriser les préjugés de sa caste sans être accusé d'envie. Il n'aimait pas non plus la danse. Il ne pouvait s'accoutumer à la contrainte militaire, et il avait toujours une certaine mélancolie quand il n'aimait pas quelqu'un ou quelque chose.

s'applique à lui, l'alliance « d'un tempérament très ardent, des passions vives et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup ». Il croit que son mérite consiste dans sa lutte pour arriver au vrai et au bien. Les voyages sont pour lui une exquise distraction. Je crois impossible de lire ses impressions de voyage sans avoir de la sympathie pour lui.

La veille de son vingt et unième jour de naissance, un de ses poèmes paraît, il envoie de suite des exemplaires à ses parents, à Max von Gruber, à Fugger, Dall'Armi, Perglas, etc. Son ami Schlichtegroll, qui a vingt-cinq exemplaires, en envoie un au peintre Issel, et Platen reçoit de lui une feuille du tombeau de Virgile.

Malgré ses amis qui tous aiment les lettres et les sciences, la vie à Munich lui devient insupportable et le désir de s'instruire, d'apprendre croît tellement chez lui qu'il obtient du roi d'être envoyé à une Université, Würzburg d'abord, puis Erlangen, pour une année d'abord, puis pour plus longtemps. Le roi lui donne 600 guldens par an (c'était un privilège accordé à quelques-uns des pages), son père 300, et il en a comme officier 12 par mois. Après six mois de Wurzburg, Schelling, qu'il avait connu enfant, le retient à Erlangen. Platen y reste jusqu'en 1826.

Dès qu'il arrive à Erlangen le changement de milieu, les professeurs qui s'intéressent à lui, les étudiants qui sont autour de lui, l'ardeur au travail, lui font enfin trouver sa voie poétique. Il commence à écrire d'admirables chansons que l'injustice seule a fait moins connaître que celles de Heine.

Platen doit maintenant être pénétré de son idéal masculin, de son amour mâle. — Il aime en silence, il se déclare. «Tu me rappelles à un douloureux devoir. — Encore une dernière fois je t'embrasserai, ne me rappelle rien avant. Qui pourrait s'approcher de toi avec indifférence, — Qui pourrait voir froidement la belle, la divine figure, la divine, la belle forme. — Etudie ma vie ; examine pour voir si j'ai jamais brûlé d'un amour coupable — c'est seulement ta dyonisiaque présence qui a séduit mon cœur.

« Tu dis que je me suis trompé, tu me le jures, mais je sais que tu m'a aimé, seulement tu ne m'aimes plus. Tes beaux yeux brû-

laient, tes baisers brûlaient beaucoup aussi, tu m'aimais, avoue-le, seulement tu ne ne m'aimes plus. Je ne compte sur aucun retour de ton amour. — Avoue seulement que tu m'as aimé, et ne m'aimes plus. »

Il est impossible de savoir à qui ces vers s'adressent mais ils sont aisés à déchiffrer. Platen cherchant toujours une âme fraternelle et passionnée a dû avoir plusieurs déceptions — il était aimé calmement, superficiellement, mais point passionnément — et probablement ceux qui l'auraient aimé passionnément, physiquement, ne l'auraient pas attiré. Car chez lui les sens s'embrasaient quand l'imagination s'enflammait.

En 1820 il écrit (le 24 février) : « Ne cherche jamais mon secret, tu ne dois pas l'approfondir, la sympathie te le dirait, si nous nous comprenions. — Ne demande plus ce qui nous éloigne. C'est assez que nous soyons séparés l'un de l'autre. Ce qui est autour de moi ne me devine pas et m'accable et me presse, mais si je cherche à me consoler dans la poésie je me retrouve tout entier. »

Platen en comprenant enfin son amour unisexuel n'a pas été corrompu ou dépravé par cela même.

Il a 24 ans, il est ardent, épris d'amour, et il ne veut aimer qu'à sa guise et celui qu'il en croira digne.

Il désire passionnément le trouver, se jette à sa recherche, se reprend, se réjouit alors de son repos de cœur et de son travail. Le 10 mai 1820. « Le printemps a invité tout le monde mais pas moi. Il me vit prisonnier, j'étais attaché à ces joues, à ce visage. Maintenant je suis libre, maintenant vient le printemps, maintenant seulement je jouis entièrement, bien que plus tranquille et plus calme, des ruisseaux et des roses. »

Au mois de juillet il se sent repris par l'amour. — Mais au mois d'août il trouve que l'écho seul lui est resté. — Son cœur demande de l'amour mais il ne sait qui aimer. Cet état d'incertitude de désir lui arrache plusieurs des plus ravissants poèmes de la littérature allemande.

Il s'intéresse beaucoup au persan, étudie Hafiz, écrit de charmantes *Ghaselen* très bien accueillies et appréciées, puis arrive à sa grande passion pour Otto von Bulow en 1821 ; le 13 juillet il

fait sa connaissance. C'était un jeune officier de dragons du Hanovre, qui avait reçu la permission de passer une année à l'Université d'Erlangen. Il était gai, léger, sans affectation et sans arrogance, toujours gentil, aimable.

Platen, mélancolique de nature, qui notait avec joie et étonnement les deux amis avec qui il avait beaucoup ri dans le cours de sa vie, s'éprit follement, ardemment, platoniquement d'Otto von Bulow. Il lit les sonnets de Shakespeare avec avidité et y trouve toute son affection pour Bulow. Plein de Hafiz et de son amour, trouvant enfin l'idéal rêvé et désiré, on ne peut s'étonner de la rapidité avec laquelle la passion de Platen s'exalta pour son « bel ami », comme Fugger l'appelle dans ses lettres à Platen. L'activité littéraire du poète augmente naturellement beaucoup ; il étudie beaucoup les livres et les littératures orientales, se fait venir des livres de Londres, de Vienne, de Munich. — Il lit Calderon et Sophocle, et se réjouit du profond sentiment religieux qui pénètre l'*Ajax*. — Pendant une courte absence de Bulow, il écrit un poème sur lui où le nom de Bulow se retrouve dans chaque strophe. On y voit sa gloire, la crainte que Bulow sur le sein d'une belle se moque peut-être de son ami. — « Je devrais mourir si je ne t'écrivais pas ; pardonne-moi, Bulow, de t'aimer tant. Qui n'est pas enchaîné par de tels yeux et de telles joues ? A qui ne plairait pas tant de gaieté, mais surtout un cœur si droit ? Le beau Bulow ne le cède qu'au bon. »

Ce bonheur (je crois ridicule de douter de la chasteté d'un amour aussi éloquent et aussi exalté à cette époque) ne dura pas longtemps. Au commencement du mois de septembre Bulow est rappelé dans son pays et Platen l'accompagne jusqu'à Gœttingen. Là, livré à son désespoir, il compose la plupart des « Ghaselen » du *Miroir d'Hafiz*, qui reflète exclusivement l'amour de Platen pour Bulow. Il lit de Cervantes, *Persiles et Sigismunde*, et des livres en différentes langues.

Il fait la connaissance de Gœthe, d'autres encore, mais sans en profiter, car il reçoit une lettre de Bulow disant qu'il est forcé de rester au Hanovre. Le désespoir de Platen se montre dans ses lettres à Fugger. Il jure de ne plus écrire de poésies avant de revoir

Bulow. On reconnaît la délicatesse de cœur et d'esprit du fidèle Fugger en lisant ses lettres. Il n'essaie pas de consoler son pauvre ami en lui prêchant la résignation ou l'oubli. Il lui conseille, au contraire, d'espérer une réunion avec Bulow; Bulow, dit-il, ne pourra l'oublier ni cesser de lui être reconnaissant (1). Fugger vient même passer quelque temps auprès de Platen, à Erlangen, pour le distraire.

Au mois de décembre 1821, Platen songe à faire un long voyage à Pâques pour revoir Bulow. Il ferait le voyage à pied, dépensant environ deux guldens par jour. Il n'aurait pas assez d'argent pour voir Bulow longtemps, mais au moins il l'aurait vu; il pourrait aussi voir la mer avec lui.

Il lit la Bible tous les soirs au lit et, le 1er janvier, l'idée lui vient d'écrire un drame sur David et Jonathan, sujet qui lui était apparu autrefois.

Le 3 février, il voit le charmant Liebig et il fait sa connaissance le 17. Le fameux savant n'avait pas 20 ans et était alors, comme longtemps après, extrêmement séduisant. Une tendre amitié le lia de suite à Platen. « Il est en tout clair et décidé, écrit Platen le 17; — plus deux hommes se rapprochent l'un de l'autre, plus ils essaient de se dévoiler l'un à l'autre, plus ils deviennent énigmatiques, et c'est seulement un homme superficiel qui peut croire que deux hommes se connaissent. » Il écrit des vers pour Liebig. Liebig quitte Erlangen presque immédiatement et il passe au mois de mai quelques jours avec Platen, à Darmstadt; il ne revit jamais Platen, mais ils continuèrent toujours à s'écrire, à s'aimer, à se respecter, et Liebig plus tard témoigna publiquement de son amitié pour Platen. Celui-ci n'alla pas rejoindre Bulow pour des causes que j'ignore. Etait-ce manque d'argent, ou Bulow s'était-il trop refroidi à son égard?

Dans tous les cas, il annonce à Fugger, quand il revient de son voyage, qu'il n'est allé que jusqu'à Cologne. Il s'explique verbalement.

(1) Là encore je dois passer bien des nuances intéressantes, bien de délicates gradations.

Une nouvelle passion semble s'être emparée de lui, ou plutôt c'est toujours la même passion pour un idéal qu'il ne peut apprivoiser et retenir. C'est Cardénio qu'il nomme le nouveau symbole, la nouvelle incarnation de son idole. — Le 22 juillet 1822, il lui écrit une épître en vers, une autre le 19 août. — Il écrit plusieurs ghaselen et, en 1823, sept sonnets à Cardénio, et, le 13 mars, une ghasele (à Krieger, étudiant à Erlangen) qui semble clore l'épisode : « L'édifice d'écume de l'espérance s'effondre — et pourtant nous allions si bien ensemble, — tes cheveux sombres, mon visage clair... » Les poèmes à Cardénio sont parmi les plus autobiographiques et les plus clairs. Platen se défend toujours de brûler d'un amour défendu (1), se plaint de la cruauté de son ami. Cardénio est froid et fier, mince et doux. — Le soir Platen le voyait travailler, ses cheveux bouclés éclairés par la lampe. Cardénio est sa dernière espérance. Il y a des moments où il s'imagine qu'ils souffrent tous les deux de la même manière. Il ne peut se rendre compte s'il inspire de la haine, un penchant pour lui ou de l'indifférence. Ah ! s'il pouvait seulement reposer sur la chère poitrine de Cardénio. Ah ! non, qu'une tête plus belle repose sur ce sein ; « prends cette lettre, donne-là à ton bien aimé, pour qu'il se demande s'il sent en lui une constance comme la mienne. »

Il désire être la pipe entre les lèvres de Cardénio, qui a son perpétuel baiser, il envie sa casquette, lui qui n'a presque pas pu toucher ses cheveux. Il a été éclairé, un soir d'hiver, par Cardénio portant une torche, et ce souvenir lui inspire un fort beau sonnet. — Après de longues épreuves, et de longs doutes, il paraît que des ennemis de Platen (les poètes en ont toujours, surtout les sobres, les renfermés, et les austères qui ne se prodiguent pas) ont indisposé Cardénio contre son ami. Un hasard les laissa seuls ensemble une nuit, et Platen osa mettre son bras autour de Cardénio et lui avouer son amour. Cardénio ne sembla point effarouché, ne se retira pas, sembla acquiescer par son silence, et Platen le quitta, ivre d'amour, croyant que leurs âmes s'unissaient, que leurs cœurs allaient battre l'un contre l'autre, croyant Cardénio à lui — mais les jours qui suivirent Cardénio devint de plus en plus froid, de

(1) Comme Michel-Ange dans nombre de poésies.

plus en plus dur — et Platen exhale ses plaintes harmonieuses. Si son désir était coupable il comprendrait cette froideur ; tout l'attriste ; il avait un miroir sans tache où se refléter, maintenant il ne peut se voir que dans ce qui est mort, et cacher à tous les chagrins qu'on lui prépare.

Les désirs de Platen se précisent : reposer sur la poitrine de l'ami intellectuel, beau et digne de confiance semble devenir l'idéal amoureux de Platen. On retrouvera trois ans plus tard en 1826 le même idéal dans les sonnets à Karl-Théodor German, et aussi dans le grand sonnet de triomphe qui se trouve vers la fin des sonnets.

C'est cette aspiration amoureuse sans un but sexuel prononcé ou admis qui a fait le furieux et trivial Heine appeler Platen un homme tribade. Dans tous les cas le désir de Platen, dans sa direction et son intensité, est absolument uraniste, unisexuel platonique. La sodomie, les coïts sont bien loin de cet amour ; et c'est sans doute ce qui aide à le rehausser aux yeux de Platen, ce qui le lui fait appeler non blâmable. — Au point de vue de la religion ou du code des conventions sociales on dirait évidemment que ce genre de chasteté est dangereux et blâmable, — mais comment l'amant pensera-t-il ainsi d'un amour tyrannique, qui ne demande rien de ce que la débauche demande ?

« Mon amour peut n'être pas louable, dira Platen un jour, mais il me semble téméraire de le blâmer. »

Platen n'a jamais été faux ou hypocrite ; et quand il a proclamé son amour pour Otto von Bulow et pour Cardénio il a sincèrement cru aimer hautement et dignement. Il a cru décentraliser l'instinct sexuel, il a cru transfigurer les sens en leur faisant ressentir des sensations spirituelles, et consoler l'âme en lui apprenant des émotions corporelles. « Je te suis ce que l'âme est au corps, ce que le corps est à l'âme, je te suis ce que la femme est à l'homme (1), ce que l'homme est à la femme », dit-il dans une *ghasele*, et il exprime ainsi franchement la nature de son amour. C'est la passion de la similarité, de l'homosexualité, qui entraîne Platen.

(1) Heine a commis la vilaine action de ne citer que cet hémistiche et pas le suivant.

L'uranisme, l'unisexualité se différencient en lui de cette façon : le sexe féminin écarté, son amour ne s'adresse ni aux efféminés, ni aux très jeunes, ni aux hommes mûrs.

Platen a toujours été entier, droit — aussi a-t-il été traité par tant d'hommes distingués avec respect et considération. La liste des contemporains qui ont rendu hommage à son caractère et à son talent est longue et contient de nobles noms. « Moi, qui n'ai jamais aimé l'art ou la beauté à demi, j'ai le droit, dit-il, de faire entendre des accents rarement entendus » et c'est sans doute ce que ses amis ont aussi pensé. Gœthe s'est fait un devoir de rendre hommage à Platen publiquement et d'affirmer sa supériorité sur Ruckert.

En 1823, après la déception de Cardénio, Platen écrit avec inspiration et facilité nombre de poésies, et grâce aux lettres de Liebig, grâce à l'amitié du professeur Engelhardt, de Schelling, de Bruchmann, du savant Doellinger, de Kernell, un jeune poitrinaire avec qui il étudiait le suédois, il vit des jours splendides. C'est l'apogée de son séjour à Erlangen. Chez Platen qui n'a rien d'un érotomane, d'un dégénéré, les chagrins d'amour sont suivis d'une grande activité intellectuelle, comme chez tous les hommes supérieurs qui ne cherchent pas l'oubli dans la dissipation ou le plaisir.

Il écrit en cinq jours *la Pantoufle de verre*, une comédie-féerie. Le phlegmatique suédois Kernell en fut si charmé qu'il se jeta au cou de Platen ; — et la pièce lue aux amis et à leurs femmes et sœurs eut beaucoup de succès.

Les dernières *Ghaselen* furent très bien accueillies. Platen reçoit de Cassel, de Ludwig-Sigismund Ruhl (1), une lettre intéressante. Ruhl lui dit que la sympathie est un mystère qu'il ne veut pas approfondir. Les premiers vers de Platen lui avaient déjà fait connaître une sympathie qu'on ne ressent que pour peu de gens. Il semble avoir connu Platen avant que Platen se soit connu lui-même et il n'hésite pas à le lui dire. S'ils se rencontrent jamais, Platen pourra se persuader de la parenté qui existe entre leurs esprits et leurs vies. Il désire une réponse. Platen lui demande son portrait et le reçoit accompagné d'une lettre enthousiaste.

(1) Une biographie de cet homme intéressant est désirable.

La poésie dramatique intéresse maintenant Platen. Il écrit le *Trésor de Rhampsinit*, *Aucassin* et *Nicolette*. Le 21 août 1824 il va à Venise. — Son premier volume de pièces lui a rapporté 154 fl. Sa tante du Hanovre lui a envoyé six louis d'or.—Venise lui inspire les admirables sonnets vénitiens, et il s'enthousiasme pour les peintres italiens, pour l'évangile de la beauté. Son goût artistique se complète et mûrit. Venise lui fait oublier sa vie passée, il se trouve dans un présent sans *hier*.

Le 24 octobre il célèbre son jour de naissance à Venise en allant le matin voir la *Barbara* de Palma dans l'église de S. Maria Formosa, puis le Titien et le Bellini à S. Giovanni e Paolo, puis le Christ de Campagna à S. Giulian, puis à S. Crisostomo voir le *Piombo*, puis à S. Samuel le *Sébastian* de Véronèse, — je ne continue pas l'itinéraire. Le 9 novembre il s'arrache à Venise et le 19 il arrive à Munich après sept ans d'absence. Il s'imagine qu'il y avait été heureux, inconnu et appliqué. Il va voir Xylander et sa femme et d'autres amis, nouveaux et anciens. On le fête, on applaudit ses sonnets.

Il revoit après sept ans cette Euphrasie qu'il avait cru aimer, et qu'aucune autre femme n'était venue effacer dans son esprit. — Il revient à Erlangen qui l'ennuie maintenant, il est puni militairement pour avoir dépassé son congé, et reste du 2 janvier au 22 mars aux arrêts à Nuremberg. Il lit beaucoup pendant ce temps et écrit en prose et en vers.

Le 23 mars il a une lettre d'une femme poète, mélancolique, amoureuse de Platen. — Erlangen ne lui plaît plus après Venise et Munich. Ses amis sont trop occupés, et il a besoin de voir de nouvelles figures, de nouveaux sites.

Le 14 juin à Erlangen on joue sa pièce (*Aucassin et Nicolette*) avec beaucoup de succès devant un public jeune et ami.

Il fut acclamé par le public et conduit presque malgré lui sur la scène. Schelling après la représentation réunit des amis pour faire honneur au poète.

C'est ici que s'arrêtent les fragments du journal que l'on doit au professeur Engelhardt et à Karl Pfeufer (1).

(1) Publié en 1860.

En 1826 Platen écrivit une comédie aristophanesque et aussi vingt-six sonnets à Karl-Theodor German, sonnets de plaintes, de révoltes, de désirs, de passion. Dans une lettre à Fugger, il dit que l'auteur de la comédie est le plus malheureux des hommes.

Ces sonnets à Karl-Theodor German sont parmi les plus beaux de la littérature allemande. Platen dans le sonnet plane au-dessus de tous les poètes allemands, même Gœthe.

La perfection de la forme, la poignante ou somptueuse émotion s'y reflète parfaitement. Le sentiment est celui des sonnets de Shakespeare (avec la note personnelle) et la forme celle du sonnet italien ou français. Platen dans ses sonnets a atteint un des sommets de la poésie. Mais il n'eut apparemment que de l'inimitié et du mal de ce German, poursuivi encore une fois par son malencontreux choix. Ceux qu'il a le plus aimés lui ont été enlevés par l'absence ou ne lui ont jamais appartenu. Il a toujours été prêt à aimer fidèlement, constamment, toujours, et n'a jamais eu la chance de prouver sa sincérité, mais il a tenu au moins une promesse, celle de donner l'immortalité, la célébrité.

Qui connaîtrait Otto von Bulow ou Karl-Theodor German sans le grand poète ?

Le dernier sonnet (le vingt et unième) (1) du poète abreuvé d'amertume finit ainsi : « Que je suis fatigué de ma patrie ! »

Et cette même année il alla en Italie où il resta jusqu'à sa mort à Syracuse, avec l'exception d'un voyage à Munich pour y voir sa chère mère devenue veuve.

La collection des quatre-vingt-dix-sept sonnets finit d'une façon frappante et singulière. — Après s'être consolé de ses souffrances d'amour en se rappelant qu'il a toujours rétabli la balance de sa vie à l'aide de toute la force et de toute la dignité de son âme, le poète qui a tant aimé et tant souffert, finit par un épithalame d'amour unisexuel victorieux et par sa propre épitaphe, disant calmement ce qu'il a fait, vantant ce pur style qui n'a pas été surpassé, ses odes et ses sonnets, et son influence sur la langue allemande.

Il arriva à Rome le trentième anniversaire de sa naissance et il mourut à Syracuse le 5 décembre 1835.

(1) A K. T. German.

Ceci n'est pas une biographie de Platen, ni même son histoire littéraire. Quelques lignes suffiront donc. Ayant (et le sachant) réussi suprêmement dans la ghasele, dans la chanson, et dans le sonnet, l'ode est la seule forme lyrique qui l'enchante, et il en écrit de plus en plus compliquées et rigoureuses comme forme. Il se connaît bien maintenant. Ce qui amuse les autres, là-bas dans son pays, ne l'amuse pas. La nature, pour sa souffrance, a affiné son ouïe et lui a permis à l'aide de la musique d'éterniser toute douleur. Il a été calomnié et malgré son silence il en souffre beaucoup. En politique aussi (et elle l'intéresse toujours plus) il ne peut dire ce qu'il pense. Il faut donc mettre de côté (dit-il dans une ode) le manteau de l'illusion, la robe brodée des sens.

Et l'ode suivante avec sa mélancolie amoureuse et ses baisers de miel, ses soupirs et ses regards, messagers du bonheur peut-être, et le silence, et l'obscurité, montrent que les sens du poète ne dormaient pas encore dans cette séduisante Italie. Ne voyait-il pas alors beaucoup un jeune artiste italien, le plus bel être qu'il eût jamais rencontré ? Mais bientôt sa bonté, son affection et son désir d'être utile l'attachent à August Kopisch, musicien et poète, qui a exprimé lui-même sa reconnaissance envers son illustre ami.

« Notre alliance n'est pas comme la plupart des alliances, dit Platen, nos témoins sont la mer et la terre. L'image de ton image depuis longtemps était en moi, depuis que la vocation pour l'amitié s'était éveillée en mon âme qui désire tant se voir, mais plus noble, en un autre. Poitrine contre poitrine, serviteurs de l'amour, bâtissons-lui une nouvelle Rome. »

Après 1829, les poèmes d'amour cessent. C'est cette année que paraît l'*Œdipe romantique*, grande comédie aristophanesque ; puis, en 1833, une *Histoire du Royaume de Naples de 1414 à 1443*, puis *la Ligue de Cambrai ;* puis, en 1834, le joli poème en neuf chants *les Abassides ;* puis, en 1854, la seconde édition de ses poésies. Après sa mort, parurent ses poésies politiques.

Le climat de l'Italie, ses nombreux amis italiens, les Allemands qui y voyageaient, les admirateurs qui lui écrivaient, ses amis en Allemagne qui l'aimaient toujours, et l'absence de la contrainte

qu'il avait subie en Allemagne, lui rendirent certainement plus heureuses les années d'Italie. Et l'on peut être sûr que même dans cette Italie aussi voluptueuse et moins hypocrite que sa Bavière, Platen ne renonça ni à ses principes ni à sa dignité. Le plaisir sans amour ne l'a jamais inspiré, et un poète aussi autobiographique aurait certes chanté les beaux corps et les caresses classiques si l'amour vénal avait joué un rôle prépondérant dans sa vie. Et un homme aussi franc et véridique (sa mère, qui lui survécut, disait qu'il n'avait jamais dit un mensonge) aurait, s'il avait écrit, écrit la vérité. Avant 1829, on trouve encore des odes amoureuses très belles, et l'on s'étonnerait si après avoir tant souffert d'aimer sans corps, Platen n'avait pas été tenté par des corps sans âmes ; *tenté* mais non vaincu.

Quand on se décidera à publier le journal complet de Platen, je crois que la morale, la psychologie et la littérature y gagneront beaucoup.

Platen est, selon moi, clairement le poète mâle et uraniste de l'amitié enthousiaste et de l'uranisme le plus élevé. Et, comme il l'a dit lui-même, s'il est impossible de louer sa conception de l'amour, il est téméraire de la blâmer. Il a voulu satisfaire le plus idéalement et intellectuellement les exigences de sa nature délicate et ardente, recherchant toujours l'image qu'il portait en lui, cherchant à trouver ce miroir plus noble, et ne se contentant d'aucune autre consolation, quand l'amour lui manquait, que l'amitié et l'art. Car il ne faut pas confondre ses amitiés et ses amours. Ses amitiés furent durables car elles étaient fondées sur ses vertus solides ; ses amours ne le furent pas, car elles étaient une illusion, une poursuite, les symboles d'un culte.

« Y a-t-il deux âmes qui se comprennent tout à fait, a-t-il dit ; que l'homme cherche la réponse à cette énigme, cherchant des hommes pareils à lui jusqu'à ce qu'il meure, jusqu'à ce qu'il cherche et meure. »

Dans une lettre à Gustav Schwab, de Rome, le 16 février 1828, Platen parle d'un jeune Waiblinger qui lui avait écrit un poème et en désirait un de Platen. Le poète refusait parce que ce Waiblinger lui répugnait trop. « Il a du talent, mais pas assez. Son séjour en

Italie lui est funeste. Ses poésies n'en valent pas mieux parce qu'il y met le Panthéon, le Colisée, etc... Mais comment voulez-vous qu'on devienne un Sophocle quand on a vécu comme un cochon, ce qu'il avoue lui-même tous les jours, car sa franchise ne craint pas d'être dégoûtante. Lord Byron, il est vrai, a pu donner quelque crédit aux génies libertins, mais certes il ne s'est pas de moitié aussi mal conduit qu'on l'a dit, et en outre il vivait brillamment et n'avait pas besoin de fréquenter des estaminets et des bordels. »

Les rapports qui existent entre la véracité, le mensonge et la vie sexuelle sont étroits. Les efféminés sont menteurs à tous les degrés, depuis la perfidie minutieuse jusqu'à l'inconscience, jusqu'à une incontinence de faussetés. Ils observent mal et reproduisent mal ce qu'ils ont observé. On connaît par les hystériques, les malades, les criminels, les aliénés, les exagérations du mensonge et de la sexualité.

Les courtisanes ou les indépendantes, Ninon de Lenclos et ses émules, se sont quelquefois piquées d'être *honnête homme*, — ce qui est très difficile pour bien des efféminés, impossible pour un certain nombre.

L'uraniste, l'unisexuel mâle, comme Platen ou Michel-Ange, qui est sincère avec lui-même et avec les autres, se trouve dans une position toute particulière en ce qui concerne sa sexualité, l'âge de raison une fois atteint.

Son tempérament ardent, vif, inflammable, lui fait désirer furieusement un amour complet, sans crainte, sans retenue et sans soupçon, la sécurité dans l'amour, — en même temps il a un idéal dont il ne saurait déchoir. Il ne peut faire semblant d'aimer un être qui ne lui en paraît pas digne pour obtenir la douceur de l'illusion. Les efféminés, les vaniteux, les cupides, les volages, les curieux, tous ceux qui s'abandonneraient à l'apparence pour du plaisir, ne peuvent comprendre la position de l'uraniste que la vérité, la véracité défendent des plaisirs frivoles, des voluptés fourbes, des liaisons sans durée, et qui ont trop à faire, trop à espérer, pour s'enivrer des voluptés de l'Eros des carrefours.

Qu'on enseigne avant tout la vérité, la véracité, la sincérité, si l'on veut que l'homme sexuel, hétérosexuel ou unisexuel ne trébuche pas sous le poids de sa sexualité.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

Index de la plupart des noms propres qui se trouvent dans ce volume (1)

(1) Cette liste facilitera les recherches mais ne prétend pas être complète.

A.-H. STORCK, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, LYON

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

VOIR A LA PAGE 15 LA DIVISION MÉTHODIQUE DU CATALOGUE
et à la page 24 la table alphabétique des auteurs

BIBLIOTHÈQUE DE CRIMINOLOGIE

Publiée sous la direction du Dr A. LACASSAGNE

(FORMAT GRAND IN-8°)

G. TARDE, *Directeur de la statistique criminelle au Ministère de la justice.* — **La philosophie pénale**, 584 pages, 4e édition, revue et augmentée. . . . . 7 fr. 50

G. TARDE. — **Etudes pénales et sociales**, 464 p., 2e édit. 6 fr. »

G. TARDE. — **Essais et mélanges sociologiques**, 436 p. 6 fr. »

A. LACASSAGNE. — **L'affaire Gouffé**, 152 pages, 4 planches hors texte, 2e édition augmentée . . . . 3 fr. 50

A. LACASSAGNE. — **L'assassinat du Président Carnot**, 120 pages, dessins, portraits et planche couleur . . . 3 fr. 50

E. RÉGIS. — **Les Régicides dans l'histoire et dans le présent**, 112 pages, avec 20 gravures . . . . . . 3 fr. 50

RAUX, *Directeur de la 20e circonscription pénitentiaire.* — **Nos jeunes détenus**. Etude sur l'enfance coupable, 268 pages . . . . 5 fr. »

LAURENT. — **Les habitués des prisons**, 628 pages, avec nombreux portraits, planches et gravures. . . . . 10 fr. »

SCIPIO SIGHELE, *Avocat à Rome.* — **Le Crime à deux**, 300 pages, illustré de portraits . . . . 5 fr. »

MAC DONALD (du Bureau d'éducation de Washington). — **Le Criminel-Type dans quelques formes graves de la Criminalité**, 3e édit., augmentée d'une *Bibliographie de la sexualité criminelle et pathologique* et d'une nouvelle observation féminine, 300 pages, illustré. 5 fr. »

C. LOMBROSO. — **Les Palimpsestes des prisons**, 420 p., nombreux dessins . . . . 6 fr. »

FÉVRIER 1896

FEUILLES
D'EXAMEN MÉDICO-LÉGAL ET D'AUTOPSIE

Examen dans un cas d'attentat à la pudeur sur petite fille, examen de l'accusé; autopsie dans un cas d'égorgement, de pendaison et strangulation, d'enfant nouveau-né, d'avortement criminel, de submersion, de précipitation; examen d'un individu victime de manœuvres pédérastiques ou sodomiques; examen médico-légal d'une empreinte; autopsie et examen chimique sommaire dans un cas d'empoisonnement; examen médico-légal et autopsie dans un cas de mort par chaleur extérieure; grossesse et accouchement.

12 FEUILLES POUR PRENDRE LES NOTES

LA COLLECTION : 2 FR. 50. — CHAQUE FEUILLE SÉPARÉE : 0 FR. 35

Ces feuilles sont destinées à servir de guide au médecin-expert. Elles lui rappellent la suite des opérations à pratiquer pour dresser son rapport. Elles servent à prendre des notes méthodiquement pour répondre aux questions d'usage du magistrat instructeur.

Ouvrages de M. le Dr A. LACASSAGNE

(Lyon : A. Storck — Paris : G. Masson)

Les Actes de l'Etat civil. — (*Bibliothèque scient. judic.*) 3 fr. 50

Hygiène de Lyon. — Comptes rendus des Travaux du Conseil d'Hygiène et de Salubrité publique du départ. du Rhône, 1 vol. in-8°. 10 fr. »

(MÉDAILLE D'OR DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR)

Les Établissements insalubres de la région lyonnaise. — 1 vol. in-8°, 5 cartes en couleurs........................ 10 fr. »

L'Affaire Gouffé. — (*Bibliothèque de Criminologie*) ... 3 fr. 50

L'assassinat du Président Carnot.............. 3 fr. 50

Le Vade-Mecum du médecin-expert .... 5 fr. »

Précis de médecine judiciaire. — (*Bib. diamant.*).. 7 fr. 50

Précis d'hygiène privée et sociale. (*Bib. diamant*). 7 fr. 50

(*Mémoires divers, voir page 9*).

BIBLIOTHÈQUE
DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

Essais sur le langage intérieur, par le Dr G. Saint-Paul, avec documents inédits de F. Coppée, J. Claretie, A. Daudet, E. Zola, etc. 3 fr.

Psychologie des premiers Césars, par le Dr Beaujeu. 2.50

S. François d'Assise. Etude sociale et médicale, par le Dr A. Bournet, 1 vol. in-8°, nomb. reprod. d'anciennes gravures. 3 fr.

Psychologie des derniers Valois : François II, Charles IX, Henri III, par le Dr G. Dusolier 2.50

OUVRAGES SOUS PRESSE

Marat, par le Dr LACASSAGNE.

Psychologie des Antonins, par le Dr CHARTIER.

L'année criminelle, par Emile LAURENT. — Chaque année un vol. in-18, illustré de nombreux portraits........................ **3** fr. **50**

Actes du deuxième Congrès international d'anthropologie criminelle (biologie et sociologie), tenu à Paris en août 1889. Un fort volume in-8°, illustré... **20** »

Congrès annuel de médecine mentale (deuxième session, Lyon 1891) Comptes rendus publiés par le Dr A. CARRIER, 1 vol. in-18 **10** »

Deuxième Congrès national du patronage des libérés, tenu à Lyon en 1894, 1 vol in-8°, avec carte.

DOCUMENTS

DE CRIMINOLOGIE ET DE MÉDECINE LÉGALE

J. ARRUFAT (Dr). — Essai sur un mode d'évolution de l'instinct sexuel . . . . . . **2 fr. »**

L. ALAMARTINE (Dr). — Les troubles nerveux consécutifs aux traumatismes. . . . **3 fr. »**

L. AUGARDE (Dr). — Des blessures de l'abdomen sans lésion apparente des parois. **2 fr. 50**

ALTHOFER. — Des plaies par instruments piquants et en particulier par la baïonnette . . . . **2 fr. »**

BARLERIN (Dr). — Etude médico-légale de la submersion, avec graphique . . . . . **3 fr. 50**

J. BASSOT (Dr). — Etude médico-légale sur l'empoisonnement par l'aconitine . . . . **3 fr. »**

BEAULIES (Dr Maurice). — Lésions traumatiques du crâne en médecine légale . . . **2 fr. 50**

F. BENOIT (Dr). — Examen des balles déformées dans les tissus *(Pl. et dessins)*. . **3 fr. »**

BENOIT (Dr Georges). — De l'empoisonnement criminel en général. . . . . **3 fr. »**

BERNARD (Dr Paul). — Viols et attentats à la pudeur sur petites filles . . . . **3 fr. »**

G. BERTILLON (Dr). — De la reconstitution du signalement anthropométrique au moyen des vêtements, 1 vol. in-8° de 120 pages (*avec graphique*). . . . . . . **3 fr. 50**

H. BICHELONNE (Dr). — De la réquisition des médecins par l'autorité judiciaire et des moyens d'y déférer . . . . **2 fr. »**

C. BINET (Dr). — Histoire de l'examen médico-judiciaire des cadavres en France . **3 fr. »**

BONNETTE (Dr). — Etude médico-légale sur la précipitation (chutes d'un lieu élevé, défénestration) et particulièrement des lésions viscérales, 1 vol. in-8° . . . . **3 fr. »**

M. BONTEMPS (Dr). — Du vol dans les grands magasins et du vol à l'étalage . . . **2 fr. »**

G. BRANTHOMME. — De l'exercice de la médecine en Algérie . . . . **2 fr. 50**

S. Charrin (Dr). — Desblessures du cœur au point de vue médico-judiciaire . . . 2 fr. »

Henri Chartier (Dr). — Examen médico-légal et autopsie des nouveau-nés . . . . 3 fr. »

V.-F. Clair (Dr). — Les lésions de l'oreille chez les aliénés. . . . . 2 fr. »

P. Colomb (Dr). — La fonction glycogénique du foie dans ses rapports avec les expertises médico-légales . . . . 2 fr. »

P. Dayet (Dr). — Des coefficients d'identité de la graisse humaine . . . . 2 fr. 50

Dénommé (Dr). — Des impulsions morbides à la déambulation . . . . 2 fr. »

Didelot, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lyon. — Marat physicien 1 fr. »

Diétrich (Dr B.). — Rétrécissements cicatriciels de l'œsophage et leur traitement . 2 fr. »

E. Dumas (Dr). — Du libéricide ou meurtre des enfants mineurs par leurs parents. 2 fr. 50

L. Dupays (Dr). — Toxicité des sels de pararosaniline . . . . 2 fr. 50

P. Duval (Dr). — Des sévices et mauvais traitements infligés aux enfants . . . . 2 fr. 50

Florence et Lacassagne (Drs). — La tunique d'Argenteuil. . . . . 2 fr. »

Florence. — Du sperme et des taches de sperme en médecine légale. . . . . . . 3 fr. »

R. Forgeot (Dr). — Des empreintes digitales au point de vue médico-judiciaire. . 3 fr. 50

Fournial. — Essai sur la psychologie des foules, considérations médico-judiciaires sur les responsabilités collectives . . . . 3 fr. »

André Frécon (Dr). — Des empreintes en général et de leur application dans la pratique de la médecine judiciaire *(14 fig. dans le texte)* . . . . 3 fr. »

Genod (Dr). — Le cerveau des criminels . . . . 2 fr. »

Geysen (Dr). — De la mort inopinée ou rapide chez les épileptiques. . . . . 2 fr. 50

Grand-Clément (Dr). — Les blessures de l'œil au double point de vue des expertises judiciaires et de la pratique médicale *(Pl. en couleurs)*. . . . . 3 fr. »

Guichemerre (Dr). — Des brûlures au point de vue médico-légal et de la mort dans les brûlures étendues . . . . 2 fr. »

Guillemaud (Dr). — Les accidents de chemin de fer et leurs conséquences médico-judiciaires. 1 vol. in-8° 150 pages . . . . 3 fr. »

Ch. Hotchkiss (Dr) Criminalité et médecine judiciaire dans l'Inde anglaise. . . . . 3 fr. 50

Julia (Dr). — De l'oreille au point de vue anthrop. et médico-légal. . . . . 3 fr. »

Keim (Dr). — De la fatigue et du surmenage, hygiène et médecine légale . . . . . 3 fr. »

A. Lacassagne (Dr). — De la clientèle civile des médecins militaires. . . . . 1 fr. »

Lamoureux (Dr). — De l'éventration au point de vue médico-légal. . . . . 3 fr. 50

Edouard Lefort (Dr) Le type criminel d'après les savants et les artistes. 1 vol. in-8° *(20 planches et 120 figures hors texte)*. . . . . 5 fr. »

Léniez (Dr). — Des lésions du cou au point de vue du diagnostic différentiel entre l'homicide et le suicide . . . . 3 fr. 50

A. Legros (Dr). — De la pathogénie des morts subites au point de vue médico-légal *(avec graphiques)*. . . . . 3 fr. »

P. Le Méhauté (Dr), *médecin de marine*. — De l'empoisonnement par la strychnine en médecine judiciaire . . . . 3 fr. »

L. Libessart (Dr). — Les sévices envers les enfants . . . . 2 fr. 50

L. Lorion (Dr), *médecin de marine*. — Criminalité et Médecine judiciaire en Cochinchine . . . . 3 fr. »

C. Maissiat (Dr). — Les traumatismes du crâne au point de vue médico-judiciaire 2 fr. 50

G. Marsais (Dr). — Des blessures de la matrice dans les manœuvres criminelles abortives . . . . 3 fr. »

H. Massenet (Dr). — Quelques causes sociales du crime . . . . 2 fr. »

A. Mathieu (Dr). — Essais sur les indications séméiologiques qu'on peut tirer de la forme des écrits des épileptiques *(avec 11 pl. hors texte)*. . . . . 3 fr. 50

E. Marandon de Montyel, médecin en chef des asiles publics d'aliénés de la Seine. — Les tatouages chez les aliénés . . . . 2 fr. »

A. Martrès (Dr), *Officier de la Légion d'honneur*. — La justice criminelle, réforme du jury . . . . 1 fr. 25

G. Mauduit (Dr). — Du Cyanure de potassium en médecine judiciaire, 1 vol. . . 3 fr. »

L. Maupaté (Dr). — Recherches d'anthropologie criminelle chez l'enfant. — Criminalité et dégénérescence . . . . 4 fr. »

Max-Simon (Dr). — Les écrits et dessins des aliénés *(27 fac-sim.)* . . . . 3 fr. »

Merlin (Dr). — De la responsabilité médicale, 1 vol. in-8°, 150 pages . . . . 3 fr. »

M. Merciolle. — De la dentition dans les questions d'identité . . . . 3 fr. »

P. Montagné. — Etude médico-légale sur la strangulation manuelle . . . . 3 fr. »

Parcelly (Dr). — Des embaumements. Etude historique et critique avec description d'une nouvelle méthode. . . . . 3 fr. 50

Louis Percheron (Dr), *médecin de marine*. — Contribution à l'étude clinique et médico-légale des contusions et ruptures du foie . . . . 2 fr. 50

Philippon. — De l'infanticide par strangulation. . . . . 3 fr. »

G. Pinot (Dr). — Etude médico-légale sur la castration . . . . 2 fr. 50

Rassier (Dr). — De la valeur du témoignage des enfants en justice. 1 vol. in-8° . 2 fr. 50

Louis Ravoux (Dr). — Du dépeçage criminel au point de vue anthropologique et médico-légal. Notes de M. Lacassagne *(4 planches en phototypie)*. . . . . . . 5 fr. »

Roche (Dr). — Le vitriolage au point de vue historique et médico-légal . . . . . . 3 fr. »

Etienne Rollet (Dr). — De la Mensuration des os longs des membres dans ses rapports avec l'anthropologie, la clinique et la médecine judiciaire . . . . . . 3 fr. 50

Saint-Cyr (Dr F.-J.). — Le cordon ombilical au point de vue médico-judiciaire . . 3 fr. »

Salim-Fahri (Dr). — De la strangulation par un lien . . . . 2 fr. 50

Aimé Schwob (Dr). — Les psychoses menstruelles au point de vue médico légal . . 2 fr. 50

Sendral (Dr). — Etude critique sur la crémation. . . . . 2 fr. »

Sipp (Dr A.). — Les aliénés dangereux au point de vue administratif et clinique . 3 fr. »

Ch. Teissier (Dr). — Du duel au point de vue médico-légal. . . . . 2 fr. 50

L. Tourtarel (Dr). — L'identité établie par l'étude de squelette . . . . 2 fr. 50

L. Truchon (Dr). — De la nécessité de la création d'asiles spéciaux pour aliénés criminels . . . . 3 fr. »

Vialette (Dr A.). — Des cicatrices au point de vue médico-légal . . . . 3 fr. »

Viguié (Dr). — De l'égorgement au point de vue médico-judiciaire . . . . 3 fr. »

Léonce Verse (Dr). — De la Pendaison incomplète ou ratée. . . . . 3 fr. »

J. Vidal (Dr). — Aconits et aconitines. Toxicologie. . . . . 2 fr. 50

A. Weydenmeyer. — Des ruptures du diaphragme au p. de v. médico-légal . . . 2 fr. »

L. Zimmermann (Dr). — L'intoxication phéniquée et son expertise . . . . 3 fr. »

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE ET DES SCIENCES PÉNALES

ALIMENA (D.-B.), *professeur à l'Université de Naples.* — Le projet du nouveau Code pénal Italien (Zanardelli.) . . . . 1 fr. 50

» — La législation comparée dans ses rapports avec l'anthropologie, l'ethnographie et l'histoire. . . . . 1 fr. »

ALONGI, *direct. de la colonie de Favignana.* — Le domicile forcé en Italie. . . . . 1 fr. »

Dr PAUL AUBRY. — De l'homicide commis par les femmes. . . . . 1 fr. 50

AUGAGNEUR, *agrégé à la Faculté de médecine de Lyon.* — La prostitution des filles mineures (*avec graphiques*). . . . . 1 fr. 50

A. BAER. — Tatouage des criminels (*4 planches hors texte*) . . . . 1 fr. 50

G. BALLET et P. GARNIER. — Un faux régicide . . . . 1 fr. »

BARRET. — Homicide par flagellation . . . . 1 fr. »

A. BÉRARD, *docteur en droit, député de l'Ain.* — La criminalité à Lyon et dans les départements circonvoisins . . . . 1 fr. »

» La publicité des exécutions capitales . . . . 1 fr. »

» Premiers résultats de la loi sur la relégation. . . . . 1 fr. »

» Les hommes et les théories de l'anarchie. . . . . 1 fr. »

PAUL BERNARD (Dr). — De l'origine cardiaque de la mort subite. . . . . 1 fr. »

» — Des viols et attentats à la pudeur sur les adultes. . . . . . 1 fr. »

Dr BENEDIKT, *prof. à l'Univ. de Vienne.* — Etude du crâne de Charlotte Corday 1 fr. »

» Les grands criminels de Vienne. — Hugo Schenk. Dessins et pl. 1 fr. 50

» » » Raymond Hackler. Dessins et pl. 1 fr. 50

M. BENEDIKT et H. BENEDIKT. — Les grands criminels de Vienne. — Henri de

» » Francesconi, dessins et planches . . . . 1 fr. 50

» » François Schneider (*4 figures*) . . . . 1 fr. »

BERTHOLON (Dr). — Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans . . . . 1 fr. 50

» — Les formes de la famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord . . . . 1 fr. »

BERTILLON (A.), *chef du service d'identification à la Préfecture de police.* — Les signalements anthropométriques. . . . . 1 fr. »

» L'anthropométrie judiciaire à Paris en 1889 (*4 planches*) . . . . . 1 fr. 50

» Sur l'identité de Pauwels et du faux Rabardy (2 phototypies). . . 1 fr. 50

L. BODIO, *direct. gén. de la Statistique du royaume d'Italie.* — Statistique criminelle en Italie . . . . 1 fr. »

ALBERT BOURNET. — Une mission en Corse, notes d'anthropologie criminelle . . . 1 fr. »

» — La criminalité en Corse . . . . 1 fr. »

COLAJANNI (Dr N.) — Oscillations thermométriques et délits contre les personnes. . 1 fr. »

CORIN (Dr). — Revue des travaux psychologiques appliqués à la médecine légale. 1 fr. »

A. CORRE. — Aperçu général de la criminalité militaire en France . . . . 1 fr. 50

HENRY COUTAGNE (Dr), *chef des travaux de médecine légale.* — La Folie au point de vue judiciaire et administratif (*Leçons faites à la Faculté de droit de Lyon*). . 3 fr. 50

DAGUILLON. — Contribution à l'étude du tatouage chez les aliénés (*6 p. hors texte*). 1 fr. 50

G. FERRERO. — Le crime d'adultère, son passé, son avenir. . . . . 1 fr. »

FERRI (Enrico). — Variations thermométriques et criminalité. . . . . 1 fr. »

FOCHIER, *profes. à la Faculté de méd. de Lyon*, et HENRY COUTAGNE, *chef des trav. de méd. lég. à la Fac.* — Avortement criminel démontré au bout de plusieurs mois par le diagnostic rétrospectif de la grossesse . . . . 1 fr. »

FRIGERIO (Dr L.), *directeur de l'Asile d'aliénés d'Alexandrie (Italie)*. — L'oreille externe, étude d'anthropologie criminelle (*18 figures*) . . . . 2 fr. »

R. GARRAUD, *prof. Faculté de droit de Lyon*, et Dr PAUL BERNARD. — Des attentats à la pudeur et des viols sur les enfants (*graphiques en couleur*) . . . . 2 fr. »

GAUCKLER, *professeur à la Faculté de droit de Caen*. — De la peine et de la fonction du droit pénal au point de vue sociologique. . . . . 1 fr. »

EMILE GAUTIER. — Le monde des prisons . . . . 1 fr. 25

J. GOUZER (Dr). — Tatoueurs et tatoués maritimes (*avec figures*) . . . . 1 fr. 25

» Psychologie de l'anarchiste . . . . 1 fr. »

» Action des courants telluriques et du magnétisme terrestre sur l'activité cérébrale . . . . 1 fr. »

VAN HAMEL. — Criminalité aux Pays-Bas. . . . . 1 fr. »

HAMON. — Définition du crime . . . . 1 fr. »

VON HOFMANN, *professeur de méd. légale à l'Univ. de Vienne* — Etude médico-légale sur les fractures du larynx. . . . . 1 fr. »

» Affaire de Tisza-Eslar . . . . 1 fr. »

HUGOUNENQ (Dr L.), — La putréfaction sur le cadavre et sur le vivant . . . . 1 fr. 25

JABOULAY (Dr). — Les causes de la mort chez les goîtreux. Responsabilité médicale 1 fr. »

HENRI JOLY. — Le IVe Congrès pénitentiaire inter., St-Pétersbourg 1890. . . . . . 1 fr. »

» — Les lectures dans les prisons de la Seine . . . . 1 fr. »

A. LACASSAGNE (Dr). — De la submersion expérimentale. Rôle de l'estomac comme réservoir d'air chez les plongeurs. . . . . 1 fr. »

» — L'affaire du Père Bérard (*avec une planche*) . . . . 1 fr. 50

» — Des effets de la baïonnette du fusil Lebel. . . . . 1 fr. »

» — Des ruptures de la matrice consécutives à des manœuvres abortives . . . . 1 fr. »

» — Les médecins experts devant les tribunaux et les honoraires des médecins, d'après le décret du 21 novembre 1893. . . . . . . 1 fr. » 1 fr. »

» — L'affaire Guindrand-Jouve. Testament en faveur d'un magnétiseur et d'une somnambule. Consultation. Jugement . . . . 1 fr. »

» — Question de survie. L'affaire Marcon . . . . 1 fr. »

LACASSAGNE (A.) et HUGOUNENQ. — Du cyanure de potassium au point de vue médico-légal et toxicologique . . . . 1 fr. »

LADAME (Dr), *privat-docent de l'Univ. de Genève*. — Affaire Lombardi. Suicide combiné d'assassinats commis par une mère sur ses enfants . . . . 2 fr. »

» — L'hypnotisme et la médecine légale . . . . 2 fr. 50

M. LANNOIS (Dr). — La surdi-mutité et les sourds-muets devant la loi . . . . 1 fr. 50

LAURENT (Dr). — Les dégénérés dans les prisons. . . . . 1 fr. »

LEGRAIN, *médecin en chef de Ville-Evrard*. — La médecine légale du dégénéré. . . 1 fr. »

G. LINOSSIER. — Ptomaïnes et leucomaïnes . . . . 1 fr. 25

A. LOP (Dr). — Attentats à la pudeur commis par les femmes sur les petits garçons 1 fr. »

E. MARANDON DE MONTYEL. — Les tatouages chez les aliénés . . . . 1 fr. »
— Rapports de la criminalité et de la dégénérescence. 1 fr. »

MARTY (Dr). — Recherches sur l'archéologie criminelle dans l'Yonne . . . . 1 fr. »

PIGORINI-BERI (Mme). — Tatouages religieux à N.-D. de Lorette (*nombreux dessins*). 1 fr. 25

M.-A. RAFFALOVICH. — L'uranisme. Inversion sexuelle congénitale . . . . 1 fr. »
» — L'Affaire Oscar Wilde . . . . 1 fr. 50

RÉGIS (Dr). — Le régicide Caserio . . . . 1 fr. »

ROLLET, *professeur à la Faculté de médecine de Lyon*. — De la transmission de la syphilis entre nourrissons et nourrices . . . . 1 fr. »
» La Syphilis des nourrissons et des nourrices au point de vue médico-légal. 1 fr. »

STEFANOWSKI (D.). — Le passivisme . . . . 1 fr. »

G. TARDE. — Positivisme et pénalité. . . . . 1 fr. »

VIALLETON, *professeur à la Faculté de médecine de Montpellier*. — Les principales théories de l'hérédité . . . . 1 fr. »

COURS DE MÉDECINE

A l'usage des gardes-malades, infirmières et gens du monde, professé aux hospitalières de l'hospice de l'Antiquaille, par le Dr HORAND, ancien chirurgien en chef de l'Antiquaille et des Chazeaux (deuxième édition). Un gros volume in-18. . . . . 4 »

Des résultats éloignés de la Prothèse immédiate dans les résections du Maxillaire inférieur, par le Dr Claude MARTIN, lauréat de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté de Paris.

De l'amputation dans la continuité du second Métacarpien pour les lésions demandant la désarticulation de l'Index, par le Dr A. HUSSON.

Rétrécissements cicatriciels de l'œsophage et leur traitement, par le Dr BERNARD DIETRICH.

Traitement du myxœdème par la médication thyroïdienne, par le Dr PITRE.

Traitement de l'anse intestinale étranglée, par le Dr F.-A. MAIRE.

De l'entrée de l'air dans les sinus utérins, par le Dr H. BAURAND. . . . 2 50

Recherches sur les causes de la disparition des fièvres palustres dans le Haut-Limousin, par le Dr R. ALBERT. . . . . 1 »

Traitement des rétrécissements traumatiques de l'urèthre pénien, par le Dr J. LACOSTE. 2 50

Essai de désinfection par les vapeurs de Formol, p. le Dr P. FAYOLLAT. 2 50

De l'état des fonctions gastriques après la gastroentéroanastomose pour sténose cancéreuse du pylore, par le Dr MAHAUT. 2 50

Du cancer de la prostate, par le Dr LABADIE. . . . . 3 »

Du diagnostic et du pronostic de la dothiénenthérie avec lésions prédominantes sur le gros intestin, par le Dr J. HENRIOT . . . . 3 »

La Faculté de médecine dans l'ancienne Université de Cahors, par le Dr P. LAFEUILLE 2 50

De la douglassite essentielle, par le Dr J.-B. HUSSENSTEIN. 2 50

De l'actinomycose cervico-faciale. — Nouvelles observations d'actinomycose en France, par le Dr Victor BESSE. 2 50

De l'intervention sacrée dans les traitements des collections purulentes du petit bassin, par le Dr Pierre DAIREAUX. 2 50

Essai sur le traitement de l'iodisme par l'extrait de belladone, par le Dr PETGES. 2 50

PHYSIQUE, CHIMIE, HYGIÈNE, ETC.

EAUX MINÉRALES DE FRANCE

SITUATION, COMPOSITION, INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES

Par le Dr C. CHAUVET (de Royat),

1 vol. in-8° avec 40 cartes ou graphiques en coul. Relié percal. angl. **12.50**

RÉPERTOIRE ANALYTIQUE DES MATIÈRES COLORANTES ARTIFICIELLES

Par M. le Dr P. CAZENEUVE

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon,
correspondant de l'Académie de Médecine, Lauréat de l'Institut.

1 vol. in-18, reliure souple, tranches rouges .... **5** »

RÉSUMÉ ANALYTIQUE DU COURS DE CHIMIE ORGANIQUE

Professé à la Faculté de Médecine de Lyon par le Dr P. CAZENEUVE

1 vol. in-8 .... **7.50**

La mort et les accidents causés par les courants électriques de haute tension, par le Dr F. Biraud, 1 vol. in-8° **3** fr. **50**

Notions pratiques d'électricité, avec gravures et plans de pose par un électricien, un vol. in-18 .... **0.60**

Les petits logements dans les grandes villes et plus particulièrement dans la ville de Lyon, par F. Mangini, 1 vol. in-8 avec 12 grandes planches .... **5** »

Hygiène de Lyon. — Comptes rendus des Travaux du Conseil d'Hygiène et de Salubrité du Rhône, par A. Lacassagne, 1 vol. in-8°..... **10** »

(Médaille d'or du ministère de l'intérieur)

Les Établissements insalubres de la région lyonnaise, par A. Lacassagne. 1 vol. in-8°, 5 cartes en couleurs .... **10** »

Débuts des bateaux et des chemins de fer en France, par Albert Breittmayer. — 3e partie : **Les voies ferrées.**

SOUS PRESSE

Traité d'hydrologie (eaux potables, eaux minérales, analyse chimique et bactériologique, législation), par A. Florence.

HISTOIRE, LITTÉRATURE GÉNÉRALE

HISTORIQUE DU 96E RÉGIMENT D'INFANTERIE

Par J.-B. BOUVIER, *capitaine adjudant-major*

Un vol. grand in-8, vélin **3** fr. Japon **8** »

HISTORIQUE DU 5e CUIRASSIERS

1 vol. in-4° orné de portraits et de chromolithographies.......... **12** »

LES VAUDOIS

LEUR HISTOIRE SUR LES DEUX VERSANTS DES ALPES

DU IVe AU XVIIIe SIÈCLE

Par Alexandre BÉRARD, *député de l'Ain*

Un vol. in-8 orné de 30 reproductions d'anciennes gravures. Vélin **12.50**

CHRONIQUES DAUPHINOISES

ET DOCUMENTS INÉDITS, RELATIFS AU DAUPHINÉ

PENDANT LA RÉVOLUTION

Par A. CHAMPOLLION-FIGEAC

Première période, 1788-1794, 1 vol. gr. in-8.................. **6** »

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DANS L'ANCIENNE UNIVERSITÉ DE CAHORS

Par le Dr Lafeuille

Un volume in-8°.. **2.50**

CROQUIS SUR NATURE

Par Aug.-Alex. Hirsch, *peintre*

Un volume petit in-4°.................................... **3.50**

BULLETIN DES TRAVAUX
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

PUBLICATION DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ LYONNAISE

Rédigé par les Professeurs des Facultés

HUIT ANNÉES PARUES

ŒUVRES DU COMTE A. DE L'ESTOILLE

La chanson de l'Alouette, 1 vol. in-8°.................... **5** fr.
Au Soleil, 1 vol. in-8° orné de dessins de L. GUY.............. **10** fr.
La Michette, 1 vol. in-18 dessins de FROMENT.............. **6** fr.
Les Mois, nouvelles illustr. de 12 pl. à l'eau-forte, par FRAIPONT, HIRSCH, MUCHA, N. SICARD et TOLLET, gravées par L. LE RAT....

Publications Lyonnaises

Mémoires de l'Académie du Gourguillon. (Tome I. THÉATRE). 1 vol. in-8, illustré *(épuisé)*.
Les classiques du Gourguillon. (Tome I. THÉATRE). 1 vol. in-8, illustré *(épuisé)*.
Le Littré de la Grand'Côte, par PUITSPELU, 1 vol. in-8 *(épuisé)*.
A la mémoire de Joséphin Soulary, 1 vol. in 8, dessins de SOULARY, E. FROMENT, PERRACHON, AUBERT, BAUER, ARMBRUSTER, DE COCQUEREL, SICARD, TOLLET, CORNILLAC, LUIGINI, etc. *(épuisé)*.
Inauguration du monument élevé à Joséphin Soulary, in-8°. Vue du monument.................................. **2** fr.

TABLEAU DE LYON AVANT 1789

Par A. BLETON

1 vol. in-4° orné de nombreux dessins et 25 eaux-fortes hors texte par TOURNIER... **25** »

(Souscriptions du Conseil Municipal et du Conseil Général)

Auguste Burdeau, président de la Chambre des députés. Biographie par A. GASQUET, recteur de l'Académie de Nancy. Récit d'une évasion; discours prononcés aux funérailles, 1 vol. in-18, 2 portraits. Broché : **2.50**
Relié **3.50**
Gaspard Poncet, par A. BLETON, 1 volume in-4°, orné d'héliogravures, tiré à 175 exemplaires. Vélin : **3** fr...................... Japon : **6** fr.
Mlle Galisot, par J. SISLEY, 1 vol. in-18, portrait................. **2** fr.
Rabelais à Lyon, par A. BERTRAND, professeur à la Faculté des Lettres, 1 vol. petit in 4°, orné de photogravures, tiré à 250 exemplaires, Vélin : **4** fr.. Japon : **7** fr.
La fondation de Lyon, par EMILE JULLIEN, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol. in-18, tiré à petit nombre. . ... **3** fr.
Lyon-Guide, orné de 60 dessins, cartonné........................ **0.60**
Alphonse Marchegay, par A. STORCK, 1 vol. in-18, portrait.
Le professeur Léon Tripier. — Travaux scientifiques. — Œuvres commémoratives, 1 vol. in-8°, Portrait héliogravure.
Guy Patin et ses amis de Lyon, par A. BERTRAND, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
Henry Coutagne, in-8°. Portrait.
Tableautins et médaillons, par Fr. DELLEVAUX.

HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE A LYON

Par Aimé VINGTRINIER, bibliothécaire de la Ville

1 vol. in-8°, orné de nombreuses marques
Vélin : **7** fr. **50**. — Hollande : **14** fr.

LYON A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Par A. STORCK et H. MARTIN

2 gros volumes in-4°, ornés de nombreux dessins et de 60 héliogravures en noir et couleurs.

Ouvrage de grand luxe honoré des souscriptions des Ministères, du Conseil général du Rhône, du Conseil municipal et de la Chambre de Commerce de Lyon. Les derniers exemplaires........................... **80** fr.

Exemplaires Hollande et Japon.............. **120** »

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE LYONNAISE

Eaux-fortes de Tournier, *in-f° en un cartonnage percaline*

Tiré à 50 exemplaires.... **100** fr.

L'EXPOSITION COLONIALE

A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE LYON 1894

1 vol. in-8°, 300 pages, orné de 40 pl. hors texte.

LA SOIE A TRAVERS LES AGES ET LES SOIERIES LYONNAISES

Par M. MORAND et A. STORCK

1 vol. grand in-4°, orné de nombreuses planches ; héliogravures, phototypies et dessins dans le texte. Quelques exemplaires...... **40** »

Université lyonnaise. Compte rendu des fêtes d'inauguration en 1894, 2 vol. in-4° ornés de planches.

Lettres et pamphlets de Paul-Louis Courier, 1 vol. in-8, Hollande. Portrait gravé par Dubouchet *(épuisé)*.

Le neveu de Rameau, de Diderot, publié par A. Storck, eau-forte de Dubouchet d'après A.-A. Hirsch, 1 vol. in-8 *(épuisé)*.

Premier Congrès des Maîtres-Imprimeurs de France, tenu à Lyon en Septembre 1894, 1 vol. in-8....... **5** fr.

CATALOGUE MÉTHODIQUE

(*Voir les titres détaillés dans la première partie du Catalogue*)

MÉDECINE LÉGALE GÉNÉRALE

Le Vade-Mecum du Médecin-expert, par A. LACASSAGNE. 5 fr.

Les Actes de l'état civil, par A. LACASSAGNE. 3 50

Feuilles d'examen médico-légal et d'autopsie, par A. LACASSAGNE (12 feuilles pour prendre les notes). La col. : 2 fr. 50. — Chaque feuil. 0 35

L'Affaire Gouffé, par A. LACASSAGNE (*4 pl. hors texte, 2e édition*). 3 50

L'Assassinat du président Carnot, par A. LACASSAGNE (*portraits et planches*). 3 50

Hygiène de Lyon. — Comptes rendus des travaux du Conseil d'hygiène et de salubrité publique du département du Rhône, par A. LACASSAGNE. 10 fr.

Les établissements insalubres de la région lyonnaise, par A. LACASSAGNE (*5 cartes en couleurs*). 10 fr.

Les médecins-experts devant les tribunaux et les honoraires des médecins (décret du 21 novembre 1893), par A. LACASSAGNE. 1 fr.

De la clientèle civile des médecins militaires, par A. LACASSAGNE 1 fr.

La Tunique d'Argenteuil, par FLORENCE et LACASSAGNE. 2 fr.

Manuel des expertises médicales en mat. criminelle, par H. COUTAGNE. 3 50

Précis de Médecine légale, par H. COUTAGNE.

Des épidémies et des maladies transmissibles dans leurs rapports avec les lois et règlements, par A.-J. MARTIN. 3 50

La maison à construire et les rapports des architectes-experts par A. BELLEMAIN, architecte-expert (*32 gravures dans le texte*). 3 50

Documents de criminologie rétrospective, par les Drs CORRE et AUBRY. 9 fr.

Le crime en pays créoles, par A. CORRE. 3 50

De la responsabilité médicale, par MERLIN. 3 fr.

De la réquisition des médecins par l'autorité judic., par H. BICHELONNE. 2 fr.

Histoire de l'examen méd.-jud. des cadavres en France, par C. BINET. 3 fr.

De l'exercice de la médecine en Algérie, par C. BRANTHOMME. 2 50

De l'origine cardiaque de la mort subite, par PAUL BERNARD. 1 fr.

De la mort inopinée ou rapide chez les épileptiques, par GEYSEN. 2 50

La pathogénie des morts subites (*avec graphiques*), par A. LEGROS. 3 fr.

Des embaumements. Hist. et crit. ; nouvelle méthode, par PARCELLY. 3 50

Etude critique sur la crémation, par SENDRAL. 2 fr.

De l'homicide commis par les femmes, par PAUL AUBRY. 1 50

Les principales théories de l'hérédité, par VIALLETON. 1 fr.

Des formes de la famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord, par BERTHOLON. 1 fr.

CRIMINOLOGIE

La philosophie pénale, par G. TARDE (*3e édition*). 7 50

Etudes pénales et sociales, par G. TARDE. 6 fr.

Essais et mélanges de sociologie, par G. TARDE. 6 fr.

Les palimpestes des prisons, par C. LOMBROSO (*nombreux dessins*). 6 fr.

Les habitués des prisons de Paris, par EMILE LAURENT. 10 fr.

Nos jeunes détenus, par RAUX, direct. de la 20e circons. pénit. 5 fr.

Le crâne des criminels, par le professeur DEBIERRE. 9 fr.

Actes du deuxième congrès internat. d'anthropologie criminelle. 20 fr.

Documents de Criminologie rétrospective par les Drs CORRE et AUBRY. 9 fr.

Le criminel-type dans quelques formes graves de la criminalité, par A. MAC DONALD, de Washington (*1 vol. illustré de portr., 3e éd. aug.*). 5 fr.

Le crime à deux, par SCIPIO SIGHELE, avocat à Rome (*portraits*). 5 fr.

L'anthropométrie judiciaire à Paris, par A. BERTILLON (*4 planches*). 1 50

Le type criminel d'après les savants et les artistes, par E. LEFORT (*20 planches et 120 figures hors texte*). 5 fr.

L'année criminelle, par EMILE LAURENT (*illustré de portraits*). ch. vol. 3 50

Etude du crâne de Charlotte Corday, par BENEDIKT. 1 fr.

Raimond Hackler, par BENEDIKT (*dessins et planches*). 1 50

Les grands criminels de Vienne : Hugo Schenk, par BENEDIKT. 1 50

Henri de Francesconi, par M. et H. BENEDIKT (*dessins et planches*). 1 50

François Schneider, par M. et H. BENEDIKT. 1 fr.

Quelques causes sociales du crime, par H. MASSENET. 2 fr.

La publicité des exécutions capitales, par A. BÉRARD. 1 fr.

Premiers résultats de la loi sur la relégation, par A. BÉRARD. 1 fr.

La famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord, BERTHOLON 1 fr.

Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans, par BERTHOLON. 1 50

Positivisme et pénalité, par G. TARDE. 1 fr.

Contribution à l'étude clinique des rapports de la criminalité et de la dégénérescence, par E. MARANDON DE MONTYEL. 1 fr.

Quatrième Congrès pénitent. intern. St-Pétersbourg 1890, par H. JOLY. 1 fr.

Le monde des prisons, par EMILE GAUTIER. 1 25

De la peine et de la fonction du droit pénal au point de vue sociologique, par E. GAUCKLER. 1 fr.

Variations thermométriques et criminalité, par ENRICO FERRI. 1 fr.

Oscillations thermométriques et délits, par N. COLAJANNI. 1 fr.

Statistique criminelle en Italie, par L. BODIO, dir. de la stat. ital. 1 fr.

La criminalité en Corse, par ALBERT BOURNET. 1 fr.

Une mission en Corse, notes d'anth. crim. par ALBERT BOURNET. 1 fr.

La législation comparée dans ses rapports avec l'anthropologie, l'ethnographie et l'histoire, par D.-B. ALIMENA, prof. à l'univ. de Naples. 1 fr.

Affaire Joniaux, par R. DE RYCKÈRE, substitut du procureur du roi à Anvers. 3 50

Le nouveau code pénal italien (Zanardelli), par D.-B. ALIMENA. 1 fr
Le domicile forcé en Italie, par ALONGI, direct. de la col. de Favignana. 1 fr
La criminalité à Lyon et dans les départ. circonvoisins, par A. BÉRARD. 1 fr.
Aperçu général de la criminalité militaire en France, par A. CORRE. 1 50
Criminalité et médecine judiciaire en Cochinchine, par LORION, 1887. 3 50
Criminalité aux Pays-Bas, par VAN HAMEL. 1 fr.
Criminalité et médecine judiciaire dans l'Inde anglaise, par CH. HOTCHKISS. 3 50
Du vol dans les grands magasins et du vol à l'étalage, par M. BONTEMPS. 2 fr.
La justice criminelle, réforme du jury, par A. MARTRÈS. 1 25
Définition du crime, par HAMON. 1 fr

PSYCHOLOGIE

Les habitués des prisons de Paris, par LAURENT (*illustr. nombreuses*). 10 fr.
Le crâne des criminels, par DEBIERRE, profes. à la Faculté de Lille. 9 fr.
Saint François d'Assise, par A. BOURNET (*nombr. reprod. d'anc. grav.*) 5 fr.
Les régicides, par E. RÉGIS (*20 gravures*). 3 50
Le régicide Caserio, par E. RÉGIS. 1 fr.
Les lectures dans les prisons de la Seine, par H. JOLY. 1 fr.
Essais sur le langage intérieur, par G. SAINT-PAUL. 3 fr.
La psychologie des foules et les responsab. collectivés, par FOURNIAL. 3 fr.
Psychologie des premiers Césars, par BEAUJEU. 2.50
Psychologie des Antonins, par le Dr CHARTIER.
Psychologie des derniers Valois, par le Dr E. DUSSOLIER. 2 50
Marat, par A. LACASSAGNE.
Le cerveau des criminels, par GENOD 2 fr
La surdi-mutité et les sourds-muets devant la loi, par M. LANNOIS. 1 50
L'hypnotisme et la médecine légale, par LADAME, priv. doc. à Genève, 2 50
Du témoignage des enfants en justice, par RASSIER. 2 50
Les hommes et les théories de l'anarchie, par A. BÉRARD. 1 fr.
Psychologie de l'anarchiste, par J. GOUZER. 1 fr.
Action des courants telluriques sur l'activité cérébrale, par J. GOUZER. 1 fr.
Le Passivisme, par STEFANOWSKI. 1 fr.
Revue des travaux physiologiques appliqués à la médecine légale, par le Dr CORIN, de Liège. 1 fr.
L'affaire Guindrand-Jouve. — Testament en faveur d'un magnétiseur et d'une somnambule. — Consultation. — Jugement, par A. LACASSAGNE. 1 fr.
Journal d'un morphinomane, par J. GOUZER.

ALIÉNATION MENTALE

Anomalies des organes génitaux externes chez les aliénés, par MARANDON DE MONTYEL, médecin en chef de l'asile Sainte-Anne (*sous presse*).
Congrès annuel de médecine mentale (deuxième session, Lyon 1891). 10 fr.
La Folie au point de vue judiciaire et administratif, par HENRY COUTAGNE. 3 50
Criminalité et dégénérescence, par E. MARANDON DE MONTYEL. 1 fr.

Un faux régicide, par C. BALLET et P. GARNIER. 1 fr.

Les écrits et dessins des aliénés, par MAX SIMON (*27 fac-simile*). 3 fr.

Indications séméiologiques à tirer de la forme des écrits des épileptiques, par A. MATHIEU (*11 planches hors texte*). 3 50

Les dégénérés dans les prisons, par LAURENT. 1 fr.

Les troubles nerveux consécutifs aux traumatismes, par L. ALAMARTINE. 3 fr.

Les lésions de l'oreille chez les aliénés, par V.-F. CLAIR. 2 fr.

Les psychoses menstruelles au point de vue méd.-lég., par A. SCHWOB. 2 50

Des impulsions morbides à la déambulation, par DENOMMÉ. 2 fr.

Nécessité de la création d'asiles spéc. pour aliénés crim., par TRUCHON. 3 fr.

Les Aliénés dangereux au p. de v. clinique et administratif, par A. SIPP. 5 fr.

Médecine légale du dégénéré, par LEGRAIN. 1 fr

BLESSURES ET LEURS CONSÉQUENCES

Des plaies par instruments piquants et en particulier par la baïonnette, par ALTHOFER. 2 fr.

Des troubles nerveux consécutifs aux traumatismes, par L. ALAMARTINE 3 fr.

Lésions traumatiques du crâne en médecine légale, par le D[r] BEAULIES. 2 50

La mort et les accidents par courants électriques, par F. BIRAUD. 3 50

Accidents de chem. de fer et leurs conséq. méd.-judic., par GUILLEMAUD. 3 fr.

Etude médico-légale sur la précipitation, par BONNETTE. 3 fr.

Le vitriolage au point de vue historique et médico-légal, par ROCHE. 3 fr.

Fractures du larynx, par VON HOFMANN, prof. à l'Univ. de Vienne. 1 fr.

Ruptures du diaphragme au p. de v. méd.-lég. par A. WEYDENMEYER. 2 fr.

De l'égorgement au point de vue médico-judiciaire, par VIGUIÉ. 3 fr.

Du dépeçage criminel, par LOUIS RAVOUX (*4 planches en phototypie*). 5 fr.

Etude médico-légale sur la castration, par G. PINOT. 2 50

Des contusions et ruptures du foie, par L. PERCHERON. 2 50

Les traumatismes du crâne au point de vue méd.-jud., par C. MAISSIAT. 2 50

Les blessures de l'œil, par GRAND-CLÉMENT (*planches en couleurs*). 3 fr.

Blessures de l'abdomen sans lésion appar. des parois, par L. AUGARDE. 2 50

Homicide par flagellation, par BARRET. 1 fr.

Lésions du cou ; diagnostic différ. entre l'homicide et le suicide, par LÉNIEZ. 3 50

Des blessures du cœur au point de vue médico-judiciaire, par S. CHARRIN. 2 fr.

Des effets de la baïonnette du fusil Lebel, par A. LACASSAGNE. 1 fr.

Plaies par instr. piquants et part. par la baïon. Lebel, par ALTHOFER. 2 fr.

Examen des balles déformées dans les tissus (*pl. et des.*), par F. BENOIT. 3 fr.

Du duel au point de vue médico-légal, par CH. TEISSIER. 2 50

Des brûlures et de la mort dans les brûlures étendues, par P. GUICHEMERRE. 2 fr.

Question de survie : l'affaire Marcon, par A. LACASSAGNE. 1 fr.

De l'éventration au point de vue médico-légal, par LAMOUREUX. 3 50

Etude médico-légale sur la strangulation manuelle, par P. MONTAGNÉ. 5 fr.

ASPHYXIES DIVERSES

De la submersion expérimentale. Rôle de l'estomac comme reservoir d'air chez les plongeurs, par A. LACASSAGNE. 1 fr.
Etude médico-légale de la submersion (*avec graphique*), par BARLERIN. 3 50
De la pendaison incomplète ou ratée, par LÉONCE VERSE. 3 fr.
Fonction glycog. du foie au p. de v. des expert. méd.-lég., par P. COLOMB. 2 fr.
Causes de la mort chez les goîtreux et responsabilité médicale, par JABOULAY. 1 fr.
La strangulation par un lien, par SALIM-FAHRI. 2 50
Infanticide par strangulation, par PHILLIPPON. 3 fr.

QUESTIONS RELATIVES A L'IDENTITÉ

Identité de Pauwels et du faux Rabardy, par A. BERTILLON (*2 phototyp.*). 1 50
Les signalements anthropométriques, par A. BERTILLON. 1 fr.
Reconstitution du signal. anthropom. par les vêtements, G. BERTILLON. 3 50
De la mensuration des os longs des membres dans ses rapports avec l'anthropologie, la clinique et la médecine judiciaires, par ET. ROLLET. 3 50
L'identité établie par l'étude de squelette, par L. TOURTAREL. 2 50
Des cicatrices au point de vue médico-légal, par A. VIALETTE. 3 fr.
De l'oreille au point de vue anthrop. et médico-légal, par JULIA. 3 fr.
L'oreille externe, étude d'anth. crim. (*18 fig.*), par L. FRIGERIO. 2 fr.
Affaire de Tisza-Eslar, par VON HOFMANN. 1 fr.
De la dentition dans les questions d'identité, par M. MERCIOLLE. 3 fr.
Des empreintes en général et de leur application dans la pratique de la médecine judiciaire, par André FRÉCON (*14 figures dans le texte*). 3 fr.
Des empreintes digitales au point de vue médico-judic., par R. FORGEOT. 3 50
Les tatouages chez les aliénés, par E. MARANDON DE MONTYEL. 1 fr.
Tatouages et tatoués maritimes, par GOUZER. 1 25
Tatouage relig. et amour. à N.-D. de Lorette, par Mme C. PIGORINI-BERI. 1 25
Du tatouage exotique et du tatouage en Europe, par BATUT. 1 25
Etude du tatouage chez les aliénés, par DAGUILLON (*6 pl. hors texte*). 1 50
Tatouage des criminels, par A. BAER (*4 planches hors texte*). 1 50
Des coefficients d'identité de la graisse humaine aux divers âges de la vie, par le Dr P. DAYET. 2 50

QUESTIONS RELATIVES A L'INSTINCT SEXUEL

Uranisme et unisexualité, par A. RAFFALOVICH. 8 fr.
La fonction sexuelle, par VENTURI, directeur du manicomio de Catanzaro (*sous presse*).
L'inversion sexuelle, par CHEVALIER. 5 fr.
Essai sur un mode d'évolution de l'instinct sexuel, par J. ARRUFAT. 2 fr.

La prostitution des filles mineures (*avec graphique*), par AUGAGNEUR. 1 50
Des attentats à la pudeur sur les petites filles, par PAUL BERNARD (1886). 3 fr.
Viols et attentats à la pudeur sur les adultes, par PAUL BERNARD. 1 fr.
Etude médico-légale sur la castration, par G. PINOT. 2 50
Attentats à la pudeur par les femmes sur petits garçons, par A. LOP. 1 fr.
L'affaire du Père Bérard, par A. LACASSAGNE (*avec une planche*). 1 50
L'uranisme. Inversion sexuelle congénitale, par A. RAFFALOVICH. 1 fr.
Des attentats à la pudeur et des viols sur les enfants, par R. GARRAUD, prof. à la Fac. de droit de Lyon et P. BERNARD (*graphiques en couleurs*). 2 fr.
Le crime d'adultère, son passé, son avenir, par G. FERRERO. 1 fr.
L'affaire Oscar Wilde, par A. RAFFALOVICH. 1 50
Du sperme et des taches de sperme en médecine légale, par A. FLORENCE. 3 fr.

LA FEMME ENCEINTE. — LE NOUVEAU-NÉ. — L'ENFANT

Nos jeunes détenus. Etude sur l'enfance coupable, par RAUX, directeur de la 20e circonscription pénitentiaire. 5 fr.
Avortement criminel démontré au bout de plusieurs mois par le diagnostic rétrospectif de la grossesse, par FOCHIER, prof. à la Faculté de Lyon, et H. COUTAGNE, chef des travaux de médecine légale. 1 fr.
Ruptures de la matrice, conséc. à des manœuv. abort. par A. LACASSAGNE. 1 fr.
Blessures de la matrice dans les manœuvres crimin., par G. MARSAIS. 3 fr.
De la valeur du témoignage des enfants en justice, par RASSIER. 2 50
Recherches d'anthropologie criminelle chez l'enfant, par L. MAUPATÉ. 4 fr.
Les sévices envers les enfants, par L. LIBESSART 2 50
Des sévices et mauvais traitements infligés aux enfants, par P. DUVAL. 2 50
Libéricide ou meurtre des enf. mineurs par les parents, par E. DUMAS. 2 50
Affaire Lombardi. Suicide combiné d'assassinat commis par une mère sur ses enfants, par LADAME, privat-docent à l'Université de Genève. 2 fr.
De la transmission de la syphilis entre nourrissons et nourrices, par ROLLET. 1 fr.
La syphilis des nourissons et des nourrices, par E. ROLLET. 1 fr.
Examen méd.-lég. et autopsie des nouveau-nés, par HENRI CHARTIER. 3 fr.
Le cordon ombilical au p. de v. médico-judiciaire, par SAINT-CYR. 3 fr.
De l'entrée de l'air dans les sinus utérins, par BAURAND. 2 50

MÉDECINE GÉNÉRALE. — CHIRURGIE. — HYGIÈNE

Cours de médecine à l'usage des gardes-malades, infirmières et gens du monde, par le Dr HORAND, ancien chirurgien en chef de l'Antiquaille. 4 fr.
Des résultats éloignés de la Prothèse immédiate dans les résections du maxillaire inférieur, par le Dr CLAUDE MARTIN.
Du cancer de la prostate, par le Dr LABADIE. 3 fr.
Diagnostic et pronostic de la dothiénenthérie avec lésions prédominantes du gros intestin, par le Dr J. HENRIOT. 3 fr.

Douglassite essentielle, par le Dr HUSSENSTEIN. 2 50

Actinomycose cervico-faciale: Nouvelles observat., par le Dr V. BESSE. 2 50

De l'intervention sacrée dans les collections purulentes du petit bassin, par le Dr P. DAIREAUX. 2 50

Traitement de l'iodisme par l'extrait de belladone, par le Dr PETGES. 2 50

Traitement des rétrécissements traumatiques de l'urèthre pénien, par le Dr LACOSTE. 2 50

Essais de désinfection par les vapeurs de Formol, par le Dr P. FAYOLLAT. 2 50

Etat des fonctions gastriques après la gastroentéroanastomose pour sténose cancéreuse du pylore, par le Dr P. MAHAUT. 2 50

Causes de la disparition des fièvres palustres dans le Haut-Limousin, par le Dr R. ALBERT. 1 fr.

Les causes de la mort chez les goîtreux et la responsabilité médicale, par le Dr JABOULAY. 1 fr.

Rétrécissements cicatriciels de l'œsophage et leur traitement, par le Dr DIETRICH. 2 fr.

De l'amputation dans la continuité du second métacarpien pour les lésions demandant la désarticulation de l'index, par le Dr A. HUSSON.

Eaux minérales de France, situation, composition, indications thérapeutiques, par le Dr C. CHAUVET, de Royat (*1 volume avec 40 cartes ou graphiques en couleurs. Relié perc. angl.*) 12 50

De l'exercice de la médecine en Algérie, par C. BRANTHOMME. 2 50

De la clientèle civile des médecins militaires, par A. LACASSAGNE. 1 fr.

Hygiène de Lyon — Comptes rendus des travaux du Conseil d'hygiène et de salubrité publique du département du Rhône, par A. LACASSAGNE 1 volume in-18 (médaille d'or du ministère de l'intérieur 10 fr.

Les établissements insalubres de la région lyonnaise, 1 volume in-18. 5 cartes en couleur, par A. LACASSAGNE. 10 fr.

Traitement du myxœdème par la médication thyroïdienne, par le Dr PITRE.

Traitement des lésions de l'anse intestinale étranglée, par le Dr MAIRE.

CHIMIE. — TOXICOLOGIE. — PHYSIQUE

Résumé analytique du cours de chimie organique, professé à la Faculté de médecine de Lyon, par P. CAZENEUVE. 7 50

Répert. analyt. des matières colorantes artificielles, par P. CAZENEUVE. 5 fr.

De l'empoisonnement criminel en général, par GEORGES BENOIT. 3 fr

La putréfaction sur le cadavre et sur le vivant, par H. HUGOUNENQ 1 25

Ptomaïnes et leucomaïnes, par G. LINOSSIER. 1 25

De la fatigue et du surmenage, hygiène et médecine légale, par KEIM. 3 fr.

Du cyanure de potassium, méd.-lég. et toxicol., par A. LACASSAGNE ET HUGOUNENQ. 1 fr.

Du cyanure de potassium en médecine judiciaire, par G. MAUDUIT. 3 fr.

De l'empoisonnement par la strychnine, par P. LE MÉHAUTÉ. 3 fr.

Etude médico-légale sur l'empoisonnement par l'aconitine, par BASSOT. 3 fr.

Du sperme et des taches de sperme en médecine légale, par A. FLORENCE. 3 fr.

Aconits et aconitines. Toxicologie, par J. VIDAL. 2 50

L'intoxication phéniquée et son expertise méd.-lég., par L. ZIMMERMANN. 2 50

Toxicité des sels de pararosaniline et des fuchsines, par DUPAYS (1892). 2 50

Marat physicien, par M. DIDELOT, agrégé à la Faculté de méd. de Lyon. 1 fr.

La mort et les accidents causés par les courants électriques de haute tension, par le Dr F. BIRAUD. 3 50

Notions pratiques d'électricité avec gravures et plans de pose. 0 60

SOCIOLOGIE

Etudes pénales et sociales, par G. TARDE. 6 fr.

Essais et mélanges sociologiques, par G. TARDE. 6 fr.

Nos jeunes détenus. Etude sur l'enfance coupable, par RAUX. 5 fr.

Les petits logements dans les grandes villes et plus particulièrement dans la ville de Lyon, par MANGINI. 5 fr.

Des formes de la famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord, par le Dr BERTHOLON. 1 fr.

Les premiers résultats de la loi sur la relégation, par A. BÉRARD. 1 fr.

Les hommes et les théories de l'anarchie, par A. BÉRARD. 1 fr.

Essai sur la psychologie des foules, par FOURNIAL. 3 fr.

Psychologie de l'anarchiste, par GOUZER. 1 fr.

Quelques causes sociales du crime, par MASSENET. 2 fr.

Un pays de criminels-nés, par SCIPIO SIGHELE. 2 fr.

De la peine et de la fonction du droit pénal au point de vue sociologique, par GAUCKLER. 1 fr.

Deuxième Congrès national du Patronage des libérés, tenu à Lyon en 1894.

HISTOIRE

Documents de criminologie rétrospective par les Drs CORRE et AUBRY, 1 vol. in-8°. 9 fr.

Chroniques dauphinoises. Documents inédits relatifs au Dauphiné pendant la révolution, par A. CHAMPOLLION-FIGEAC (1788-1794). 6 fr.

Les Vaudois; leur histoire sur les deux versants des Alpes du IVe au XVIIIe siècle, par ALEX. BÉRARD, député de l'Ain. (*1 vol. in-8°, orné de 30 reproductions d'anciennes gravures*). 12 50

Histor. du 96e régim. d'infant., par F.-B. BOUVIER, capitaine adj.-maj. 5 fr.

Historique du 5e cuirassiers (*1 vol. in-4°, orné de portraits et chromolitho*). 12 fr.

Recherches sur l'archéologie criminelle dans l'Yonne, par MARTY. 1 fr.

A. Burdeau, président de la chambre des députés, 1 vol. in-18, 2 portraits 2 50

La Faculté de médecine dans l'ancienne Université ds Cahors, par le Dr P. LAFEUILLE. 2 50

PUBLICATIONS LYONNAISES

Bulletin des travaux de l'Université de Lyon, publication de la Société des amis de l'Université lyonnaise, rédigé par les professeurs des Facultés (Fondées en 1888).

Tableau de Lyon avant 1789, par A. BLETON (in-4°, nombreux dessins et 25 eaux-fortes hors texte, de TOURNIER). Vélin : 25 fr.

Recueil d'archéologie lyonnaise, eaux-fortes de TOURNIER, in-folio en un cartonnage percaline dorée, tiré à 50 exemplaires. 100 fr.

A. Burdeau, député du Rhône, président de la Chambre. — Biographie, par A. GASQUET, recteur de l'Académie de Nancy. — Récit d'une évasion, discours de distribution de prix, par A. BURDEAU. — Discours prononcés aux funérailles, 1 volume in-18, 2 portraits. Broché : 2 50. — Relié : 3 50

Mlle Galisot, par J. SISLEY 1 vol. in-18, portrait 2 fr

Alphonse Marchegay, par A. STORCK, 1 vol. in-18, portrait

Gaspard Poncet, par A. BLETON, 1 vol. in-4°. Vélin : 3 fr. — Japon : 6 fr.

Guy Patin et ses amis de Lyon, par Al. BERTRAND, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Rabelais à Lyon, par A. BERTRAND, professeur à la Faculté des lettres (1 vol. in-4°, orné de photogravures, tiré à 250 exemplaires. Vélin : 4 fr. Japon : 7 fr

La fondation de Lyon, par E. JULLIEN, prof. à la Faculté, 1 vol. in-18. 3 fr.

Histoire de l'Imprimerie à Lyon, par AIMÉ VINGTRINIER, bibliot. de la Ville (1 vol. in-8°, nombreuses marques), Vélin : 7 50. Hollande : 12 fr. 50

Inauguration du monument élevé à Joséphin Soulary. 2 fr.

A la mémoire de Joséphin Soulary, 1 vol. in-8° (*épuisé*).

Lyon à l'exposition universelle de 1889, par A. STORCK et H. MARTIN (2 gros vol. in-4°, nombreux dessins et 60 planches héliogravures en noir et couleurs). *Ouvrage de grand luxe honoré des souscriptions des Ministères, du Conseil général du Rhône, du Conseil municipal et de la Chambre de commerce de Lyon.* Vélin : 80 fr. — Hollande et Japon : 120 fr.

La Soie à travers les âges et les soieries lyonnaises, par MM. MORAND et A. STORCK (1 vol. grand in-4°, orné de nombreuses planches; héliogravures, phototypies et dessins dans le texte). Quelques exemplaires. 40 fr.

Premier congrès des Maîtres-Imprimeurs de France, Lyon, 1894, in-8°. 5 fr.

Hygiène de Lyon. Comptes rendus des travaux du conseil d'hygiène et de salubrité publique du dép. du Rhône, par A. LACASSAGNE (1 vol. in-18). 10 fr.

Les établissements insalubres de la région lyonnaise, par A. LACASSAGNE. (1 vol. in-18, 5 cartes couleurs). 10 fr.

Les petits logements dans les grandes villes et plus particulièrement à Lyon, par F. MANGINI (1 vol. in-18, avec planches). 5 fr.

L'Exposition coloniale à l'Exposition internationale de Lyon 1894, 1 vol. in-4° 40 pl. hors texte.

Université lyonnaise. Compte rendu des fêtes d'inauguration en 1894, 2 vol. in-4°, orné de planches.

Le Littré de la Grand'Côte, par PUITSPELU (*épuisé*).

Le professeur Léon Tripier (*Portraits*).

Alexandre Glénard. (*Portrait*).

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS